

Bibliothèque numérique

medic@

**Huarte, Juan. Examen des esprits
propres et naiz aux sciences. ...; trad.
de l'espagnol en frnaçois par Gabriel
Chappuys**

*A Paris, chez Joseph Guerreau, 1618.
Cote : 70662*

70662
EXAMEN
DES ESPRITS
PROPRES ET NAIZ
AUX SCIENCES.

*OU PAR MERVEILLEUX ET UTILES
secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle,
que diuine, est demonstree la difference des graces
et habiletez qui se trouuent aux hommes; Et quel
genre de lettres est conuenable à l'esprit de chacun: de
maniere que quiconque luy s'ayntenuement
desconurra la propriété de son esprit, et par
ce la science en laquelle il doit proficer.*

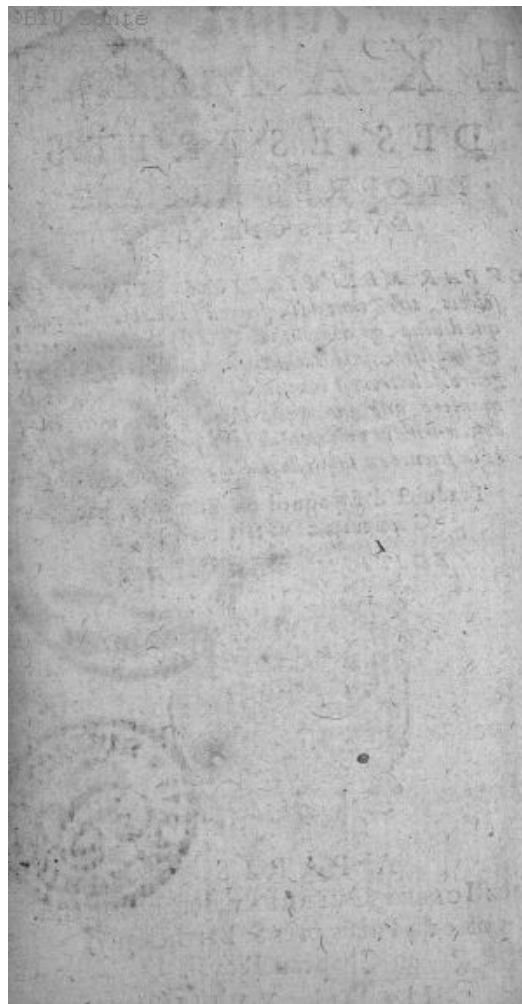
Traduit d'Espagnol en François,
GABRIEL CHAPPELAIN.

EDITION DERNIERE.



70662

A PARIS,
Chez IOSEPH GVERREAV, deuant la grand
porte du Palais, près S. Barthelemy,
au Chapeau Royal.
M. DC. XVIII.





P R E F A C E
A V L E C T E V R.

En son
Timee.



Q V A N D Platon ^{Iesus}
vouloit enseigner ^{Christ}
quelque doctrine ^{faisoit la}
graue, subtile, & ^{mesme}
separée de la cō- ^{élection}
mune opinion, il choisissoit de ^{de ses dis-}
ses disciples ceux qui luy sem- ^{ciples,}
bloient d'esprit meilleur & plus ^{quand il}
delicat, ausquels seule il cōmu- ^{leur vou-}
niquoit son aduis: sçachant par ^{loit en-}
experiēce que d'enseigner cho- ^{seigner}
ses hautes & subtiles aux hom- ^{quelque}
mes de petit entendement, est ^{secret,}
perdre tēps & peine, & se rom- ^{cōme en}
pre la teste en vain. Depuis qu'il ^{la trās-}
les auoit choisis, la coustume ^{figura-}
d'i celuy estoit les preuenir par ^{tion.}
certaines & manifestes supposi-
tiōs & maximes, non esloignez

A ii

Preface

de la conclusiō , pource que les propos & sentences qui de prime-face se mettēt en auant, cōtre l'opinion du vulgaire, ne seruent du commencement (sans ceste preuention) que de troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennēt à perdre la bonne affectiō, & ont en horreur la doctrine. Je voudroy, curieux Lecteur, pouuoir proceder auec toy de ceste maniere, s'il y auoit moyen de sçauoir de toy & descouurir le talent de ton esprit, car si d'auanture il estoit tel qu'il fust conuenable à ceste doctrine, ne te separant des autres communes, ie te communiquerois secretement choses tāt nouuelles & particulieres, que tu ne les penserois iamais pouuoir tōber en l'imagination des hōmes. Mais d'autāt que cela ne se peut faire, & que

ceste œuvre doit sortir en public pour chacun, il n'est possible que tu ne te troubles: car si ton esprit est des communs & vulgaires, j'escay bien que tu le persuades & tiens pour certain que le nombre des sciences & la perfection d'icelles se trouve de long temps accouplie par les anciens, men d'une vaine raison, que depuis ils n'ont trouvé que dire davantage, d'autant qu'elles choses ne se trouvent autre nouveauté. Si d'ailleurs tu as ceste opinion, ne passe pas outre, & ne lis plus avant, pource que tu auras peine de voir prouver l'admirable différence des esprits: mais si tu es discret, bien composé & patient, j'ay envie de te proposer trois conclusions tres-variables, combien que pour la nouveauté d'icelles on les trouve dignes de grande admiration. La première est que de plusieurs

Preface

Différences d'esprit que l'on trou-
ue au gère humain, tu n'en peux
recevoir qu'une principale &
eminente: n'estoit que la nature
tres-puissante, quand elle te for-
ma, eust employé toute sa force
pour en assébler deux ou trois,
ou ne pouvant faire davantage
t'eust laissé priué de toutes.
L'autre qu'à chacune différen-
ce d'esprit respond principale-
ment une seule science & non
plus: de maniere que si tu ne
rencontre bien à l'élection de
celle qui est conforme à ton
naturel, tu ne feras pas grand
profit és autres, quoy que tu
travailles nuit & iour apres. La
troiesime, qu'ayant entendu
quelle sciēce est la plus confor-
me à ton esprit, il te reste une
autre difficulté à souldre enco-
res plus grande, qui est de sça-
voir si ton esprit s'accommode

plustost à la pratique qu'à la
theorique, pource que ces deux
parties en quelque genre de let-
tres que se soit, s'ont tellemēt op-
posées, & requierent telle diffé-
rence d'esprits, que l'une est nui-
sible à l'autre, comme si elles
estoiēt totalement contraires.
Voila de dures sentences, ie le
confesse, mais il y a bien enco-
res plus grande difficulté & af-
preté. Que d'icelles il n'y a par-
deuāt qui l'ō puisse appeller ou
se plaindre, pource que Dieu,
auteur de la nature, voyant
qu'elle ne donne à chacun hō-
me plus d'une differēce d'esprit
(comme i'ay dit cy-dessus) pour
la contrariété & difficulté qu'il
y a de les assembler, s'accōmode
avec elle, & quant aux sciences
qu'il depart gratuitement aux
hōmes, il en dōne par merueille,
plus d'une en degré eminent. Il

A. iijj

Preface

y a diuision de graces, & vn mesme
 esprit: diuisiõ de mysteres & charges
 sous vn mesme seigneur, & diuision
 d'œures sous vn mesme Dieu, qui
 faict & œuvre toutes choses en tous:
 or à chacun est donné l'administra-
 tion de l'esprit à vtilité: à l'vn est
 donné, par le moyen de l'esprit,
 le propos de sapience: à l'aut-
 re celui de science selon le mes-
 me esprit: à vn autre la foy,
 par vn mesme esprit; à l'autre
 la grace de santé, par vn mesme
 esprit: à vn autre l'operation,
 des vertus, à vn autre la prophe-
 tie: à vn autre la discretion, par
 l'esprit: à vn autre le don des lan-
 guages: à vn autre l'interpretation
 des langages. Vn seul & mes-
 me esprit faict toutes choses: di-
 sant à tous comme il luy plaist.
 Je ne doute pas que Dieu n'ait
 faict ceste diuision de sciences,

ante *Au Lecteur.*
 ayant esgard à l'esprit & natu-
 relle disposition de chacun:
 car saint Matthieu escrit que *Chap. 25*
 les talens qu'il a departis par
 luy-mesmes, furent donnez à
 chacun, selon sa propre ver-
 tu. Et de penser que ces
 sciences supernaturelles ne re-
 quierent certaines dispositions *Raison,*
 au suiet; deuant qu'elles y *pource*
 soient transmises, c'est vne *que les*
 grande faute. Car quand *sciences*
 Dieu forma Adam & Eue, *supernatu-*
 il est certain qu'il leur orga- *relles se*
 nisa & disposa tres-bien le *doiuens*
 cerueau, deuant que les *trans-*
 remplir de sçauoir, afin *mettre*
 qu'ils le receussent avec plus *en l'a-*
 de plaisir & douceur, & afin *me, &*
 que l'instrument fust ac- *l'ame*
 commodé de telle manie- *est suiet*
 re, que par le moyen de ceste *te au té-*
 science, ils peussent raison- *peramér*
& com-
position
du corps
Arist. li.
2. de
l'ame

A v

Preface

117.
 Le ser-
 vent a
 tenté la
 femme
 en la-
 quelle il
 a cognu
 moins de
 raison
 qu'en
 l'homme.
 Lem. 2.
 des sen-
 tences,
 dist. 21.
 S. Tho. 2.
 part. 1.
 62. art.
 2.

 ner & discourir. Et pourtant
 l'escriture sainte dit: Il leur a
 donné vn cœur pour excogiter, & les
 a remplis de la discipline d'entende-
 ment. Au demeurant, que selon
 la differēce de l'esprit d'vn cha-
 cun se trāsmette vne seule scien-
 ce & non autre en l'entendement
 d'vn chacun, il appert manife-
 stement par l'exemple de nos
 premiers peres: car quand Dieu
 les remplit de sçauoir, il est cer-
 tain qu'il ne dōna vn tel enten-
 dement à Eue qu'il auoit faiēt à
 Adam. Et pour ceste cause les
 Theologiens disent que le dia-
 ble s'attaqua à Eue pour la
 trōper, n'osant pas tenter l'hō-
 me, à cause de son grād sçauoir.
 La raison de cela (cōmme nous
 prouuerons cy-apres) est que la
 composition naturelle du cer-
 ueau de la femme, n'est capable
 de beaucoup d'esprit & sçauoir.

Nous trouuerons pareillement la mesme railõ & esgard es substâces de l'Ange: car quâd Dieu a voulu donner à vn Ange, vn plus haut degré de gloire, & luy faire dons plus excellens, il luy a premierement donné vne nature plus delicate. Et si vous demandez aux Theologiens de quoy sert ceste nature tant delicate: ils respondront quel'Ange ayant l'entendement plus subtil & le naturel meilleur, se conuertit plus aisément à Dieu, vsans de ces dons avec plus grande efficace, & que le semblable aduient es hõmes. De là s'ensuit appertement (puis qu'il y a election des esprits, pour les sciences supernaturelles, & que toute difference d'habilité & nature n'est pas propre instrument & organe pour les recevoir) qu'à plus forte raison les lettres hu-

maines requierent ceste élection, puis que les hommes les doiuent apprendre, par la force & vigueur de leur entendement. Or est mon intention en cest œuure de sçauoir distinguer & cognoistre ces naturelles differences de l'esprit humain, en appliquant par art, à chacune la science en laquelle se cognoistra qu'elle peut faire plus grand profit. Voila mon intention : de laquelle si ie peux venir à bout, comme ie me propose, nous en donnerons la gloire à Dieu, auteur de tous biens & conseil, si non, tu sçais bien sage lecteur, estre impossible inuenter vn art, pour le rendre parfait de tous poincts : car les sciences humaines sont tant spacieuses & s'estendent si loin, que ne suffit la vie d'vn homme, pour

les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doiuent auoir. Il fuffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes notables, afin que ceux qui viendront apres, par le moyen de ceste semence, ayent occasion d'amplifier l'art, luy donnant la perfection & lime qui luy est requife: Sur ce, Aristote dit que les erreurs de ceux qui commencerent premierement à philosopher doiuent estre tenues en grande veneration: car, estant difficile d'inuenter choses nouuelles, est facile d'adioufter à ce qui a esté desia traité au precedent, les fautes du premier, ne méritēt pour ceste cause d'estre beaucoup reprinſes, & n'est digne de grāde loüange celuy qui adiouſte puis apres.

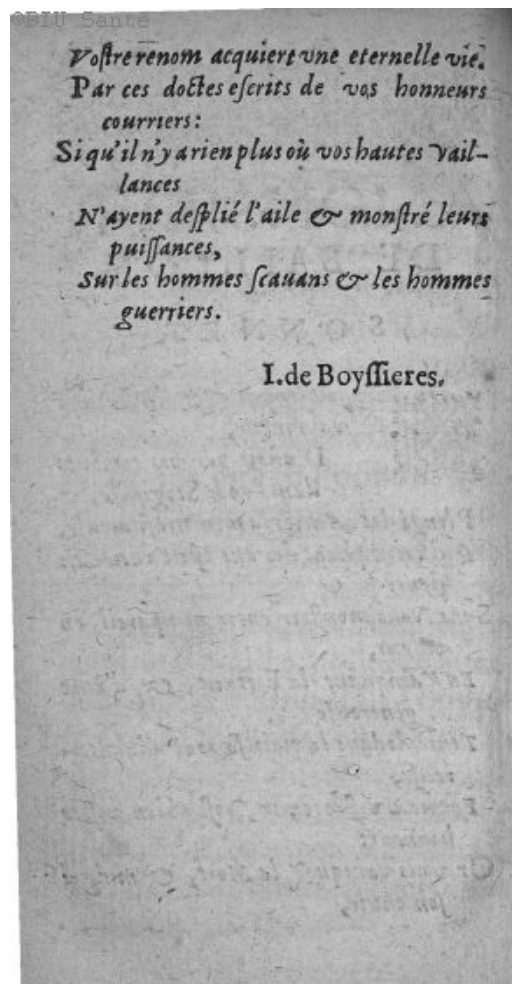
Je cōfesse bien que ce miē ou-
 urage ne se peut exēpter d'au-
 cunes erreurs, pour la hauteur &
 subtilité de la matiere, & pour-
 ce que ie ne trouue chemin
 ouuert, ains de la bien traiter.
 Mais si nous sommes tōbez en
 matiere, où il soit licite à l'entē-
 demēt d'opiner & asseoir iuge-
 ment sur ceste œuvre, iete prie
 en tel cas, ingenieux Lecteur,
 deuāt que dire ton opiniō, que
 tu lises entierement tout le li-
 ure, & que tu ancras la matiere
 de ton esprit, & si tu trouues en
 iceluy quelque chose qu'il ne te
 semble biē dicté, cōsidere avec
 iugemēt les raisons qui l'oppu-
 gnent & luy sont contraires: &
 si d'auāt que tu ne les peux soul-
 dre, va lire l'onziēme chapitre
 d'iceluy, & tu y trouueras la res-
 ponce & solution qui est faite
 d'icelles. A Dieu.

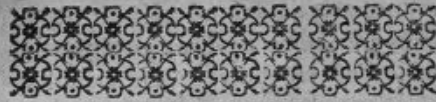
AMON SIEVR
DE BAILLON.

S O N N E T.



*'Estoit-ce pas assez invincible
vainqueur,
D'avoir par vos combats
dans l'onde Stygieuse,
Plongé des Anciens la mémoire fameuse,
Qui triomphant des ans estoit encore en
fleur?
Sans vous monstres encor n'ompareil en
valeur,
En vainquant la Fortune, & d'ame
généreuse
Tenir dedans la main sa rouë aduantu-
reuse,
Ferme à vostre renom, vostre bien, vostre
honneur:
Or vous vainquez la Mort, & malgré
son envie,*





ICY SE PROVVE PAR EXEMPLE QUE

SI L'ENFANT N'A L'ESPRIT
 & l'habilité requise pour apprendre
 la science qu'il veut estudier, il perd
 temps de l'ouyr des bons maistres, &
 ne gaigne rien d'auoir beaucoup de
 liures, & de trauailler à les lire
 & fucilleter tout le temps de sa
 vie.

CHAPITRE PREMIER.

L'Aduis de Ciceron estoit
 bon de penser que pour
 rendre Marc son fils, *Aupre-*
 au genre & estudes des *mier li-*
 lettres par luy choi- *ure des*
 sy, tel qu'il desiroit, il suffisoit de l'en- *offices.*
 uoyer en vne Vniuersité tant fa-
 meuse & celebre par le Monde,

cōme est celle d'Athenes, pour estudier sous la doctrine de Cratippe, le plus grād Philosophie de ce temps là, & le tenir en vne ville tant peuplee, en laquelle pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne pourroit faillir d'auoir plusieurs exéples & estranges cas, qui luy mostreroient par experience maintes choses touchant l'estude des lettres auxquelles ils s'appliqueroit. Ce neât-moins, avec toute ceste diligence, peine & sollicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en escriuāt d'autres de sa propre inuention. Les historiens racontent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre cognoissance de Philosophie: chose fort vsitée entre les hommes, que à l'enfant de faille le grand sçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Ciceron deuoit bien penser & imaginer en son esprit, que puis que son fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature, l'esprit & habilité requise

pour apprendre la Philosophie & l'éloquence, se pourroit amender le défaut de son entendement par l'industrie d'un si bon maître, le nombre des bons livres, & exemples d'Athenes, le continuel travail du ieune homme, & par succession & laps de temps, auquel il auoit esperance. Ceneantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de son attente: dequoy ie ne suis pas esmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penser que le mesme pouuoit aduenir en son fils. Et pourtant Ciceron mesme recite que Xenocrate auoit l'esprit fort rude, pour l'estude de la Philosophie naturelle & morale, duquel Platon dit, qu'il auoit un disciple qui auoit besoin d'esperon, lequel par le moyen & industrie d'un tel maître, & l'assidu travail de Xenocrate, deuint un grand Philosophe. Or il escrit le semblable de Cleante, qui estoit tant lourd & rude d'entendement que personne ne le vouloit rece-

uoir en son escole. Dequoy le ieune homme se sentant tout honteux & confus, trauailla depuis tellement en l'estude des lettres qu'il fut appelé second Hercule en sçauoir. Aussi l'esprit de Demosthene ne sembloit moins rude & mal disposé à l'eloquence, veu qu'estant desia assez grand, on dit ainsi, qu'il ne pouuoit parler, lequel neantmoins trauillant avec grand soin, apres l'art sous l'enseignement de bons maistres, il fut le plus grand orateur du monde: & ainsi spécialement Ciceron raconte qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueyoit auctunemét, & fit tant que par son estude & exercice, il la proféra depuis aussi bien que s'il n'eust iamais esté bégue. C'est pourquoy l'on dit que l'esprit de l'homme, pour apprendre les sciences est comme celui qui iouë aux dez, lequel estant mal-heureux à la chance & au point, pippe le dé par art, le faisant couler sur le tablier, & amende ainsi son mal'heur & sa perte. Mais tous ces exemples là desquels Ciceron se

*L'esprit
est com-
me celui
qui iouë
aux dez.*

fert, ne font rien à ma doctrine, car comme nous prouuerons cy apres, se trouue vne rudesse & faute d'esprit és enfans, qui denote en autre âge plus grand esprit & entendement, que si dés leur enfance ils se monstroient habiles & d'esprit, voire mesmes estre vn signe que les hommes deuiendront lourds & ignorans, quand ils commencent incontinent à raisonner, & estre bien aduisez: & de faict, si Ciceroneust bien cogneu les vrais signes, par lesquels se descouurent les esprits au premier âge, il est trouué vn bon presage en Demosthene, de ce qu'il estoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre incité à l'estude. Or ie ne veux pas dire que le bon maistre, l'art, & le travail n'ayent grande force & vertu à façonner les esprits, & rudes & habiles: mais aussi ie veux remontrer que si l'enfant n'a de sa part l'entendement bien disposé aux preceptes & reigles deter-

minees de l'art qu'il veut apprendre,
& non d'autre quelconque, la peine
& diligence est vaine que Cicéron
prend apres son fils, & aussi tout au-

*Au Dia-
logue de
la scien-
ce, ceste
compa-
raison se
peut en-
tendre &
auoir
par l'en-
tende-
ment de
Socrate,
pource
qu'il en-
seignoit
en inter-
rogeant,
& fai-
soit que
le disci-
ple apre-
noit la
doctrine
sans qu'il
la decla-
rât au-
tremēt.*

tre pere apres le sien. Ceux là enten-
drōt facilement la verité & certitude
de ceste doctrine, qui auront leu en
Platon, que Socrate (cōme luy mes-
me raconte) estoit fils d'une sage fem-
me, laquelle bien quelle fust fort
experimentee en cest office, si ne
pouuoit elle neantmoins faire enfan-
ter la femme, qui n'estoit encein-
te, deuant que venir entre ses mains
ainsi Socrate, faisant le mesme of-
fice de sa mere, ne pouuoit, par ma-
niere de dire, faire enfanter la scien-
ce à ses disciples, deuant qu'ils fussent
enceins d'icelle. Il scauoit bien que
les sciences estoient seulement natu-
relles aux hommes, qui auoient les
esprits propres à icelles, ausquels
aduient ce que nous voyons par ex-
perience en ceux qui ont oublié ce
qu'ils scauoient au precedent: car
leur en touchant seulement vn mot,
ils le souuiennent incontinent de

tout le demeurant. Le deuoir des
 maistres à l'endroit de leurs esco-
 liers, à ce que i'ay attendu, n'est au-
 tre que de leur ouurir aucunement
 le chemin à la doctrine, car s'ils ont
 vn esprit fecond & fertile, ceste ou-
 uerture suffit à leur faire produire
 merueilleuses conceptions: autrement
 ils ne se font que tourmenter, & ceux
 là pareillement qui les enseignent,
 ne paruiennent iamais au but qu'ils
 pretendent. Quand à moy, si i'estoy
 maistre, deuant que receuoir aucun
 en mon escole ie l'esprouueroy, à tout
 le moins, & l'experimenteroy en plu-
 sieurs manieres, afin de descouurir
 & fonder son naturel, & si ie le trou-
 uoy propre à la science de laquelle
 ie feroys profession, ie le receuroy de
 bon cœur, car c'est vn grand con-
 tentement à celuy qui enseigne d'in-
 struire vn homme habile & pro-
 pre à l'instruction, autrement ie
 luy conseilleroys d'apprendre la
 science plus conuenable à son en-
 tendement & naturel: mais si ie co-
 gnoissoy qu'il ne fust propre &

La sciē-
 ce n'est
 pas vne
 reminis-
 cence on
 souue-
 nir, cō-
 me dit
 Platon,
 qu'enon-
 cōdam-
 nerons
 en ce, &
 apres.

disposé à aucuns genre de lettres, ie
luy tiendrois ces douces & amiables
paroles, Pere & amy, il n'y a moyen
que vous deueniez homme, par la
voye que vous auez choisie: tantie
vous aduise de ne perdre le temps &
la peine, & de trouuer autre maniere
de viure, qui ne requiert si grande
adresse & habilité que faiët l'estude
des lettres. Qu'ainsi soit, nous voyons
par experience entrer au cours de
quelque science vn grand nombre
d'escoliers (estant le maistre ou bon
ou mauuais) & à la fin, les vns deuiē-
nent fort sçauans, les autres sont de
moyenne crudition, les autres, en tout
le cours de leurs estudes, non fait au-
tre chose que perdre temps, consom-
mer leur bien, & se rompre la teste
sans faire aucun profit. Je ne sçay
d'où peut prouenir cela, veu que
tous ont ouy vn mesme maistre, a-
uee égalle diligēce & sollicitude, ayāt
les rudes parauanture prins plus de
peine que ceux de bon esprit & les
habiles. La difficulté croist encores
plus grande, de voir que ceux-là
qui

qui sont rudes en vne science, sont propres & nais à vne autre, & que ceux-là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuuent pas comprendre. Je porteray, à tout le moins bõ tesmoignage de cela, pource que nous estions trois compagnons qui fumes ensemble enuoyez à l'escole pour apprédre le Latin: l'un l'aprint facilement, & les deux autres ne peurent iamais composer vne harâgue qui fust congruë & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique, l'un de ceux qui ne peut apprendre la Grammaire, fut merueilleusement excellent & aigu és arts, & les deux autres n'en peurent en toute leur vie, proferer vn seul mot. Et estant tous trois venus à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de cõsideration que celui qui n'auoit peu apprendre ny le Latin, ny la Dialectique, sceust en peu de temps, plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre és autres sciences. Dequoy

B

estant esmerueillé, ie commenceray
incontinent à discourir là dessus &
à philosopher, & trouuay en fin de
compte, que chacune science demã-
de son esprit déterminé & particu-
lier, lequel tiré d'icelle, pour estre
appliqué à autre de differente sorte
n'y sert aucunement. Si donc cela
est veritable (comme il l'est par la
preuue que nous en ferôs cy-apres)
& si quelqu'un entroit auioird'huy
aux Escoles de nostre temps, pour
sonder & faire eslire des esprits: cõ-
bien en renuoyeroit-il apprendre
autre maniere de viure, combien
en chasseroit-il au champ, comme
lourdaus, hebetez & inhabiles pour
apprendre les sciences, & combien
en reitabliroit-il de ceux lesquels
pour leur pauureté & infortune, sõt
arrestez à quelques arts mechani-
ques, desquels neantmoins la nature
à fait les esprits propres à l'estude
des lettres: mais voyant qu'il n'y a
plus de remede en ceux-là, il les
faut laisser en leur train, & passer
õtre. Ce que ie dy ne se peut nier,

qu'il y ayt des naturels esprits propres & determiner en vne science, qui ne sont pas à vne ame: & pour ceste cause, deuant que mettre vn enfant à l'estude, il faut decouurir la maniere de son esprit, & voir qu'elle des sciences est conforme à son naturel puis la luy faire apprendre. il faut bien considerer aussi qu'il ne suffit dela parole, pour le rendre consommé & parfait aux lettres pource qu'il faut garder autres conditions qui ne sont pas moins necessaires que le naturel ou habilité. Et pourtant Hipocrate dit, que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion avec la science, que la terre avec la semence: car combien que la terre, de soy-mesme, soit féconde & fertile, si est-ce qu'il la faut labourer, & cultiuer, & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'elle, pource que toute terre ne produict avec toute maniere de semence, sans aucune distinction. Aucunes produisēt mieux du bled que

l'orge, & autres l'orge vient mieux
 que le bled : les vnes souffrent vne
 semence & sont abondantes, les au-
 tres ne la peuuent souffrir. Mais le
 laboureur ne se contente de ceste di-
 stinction là : car apres auoir labouré
 la terre en bonne saison, il aduise le
 temps cōuenable pour semer, pour-
 ce qu'il ne le peut faire en tout tēps,
 & quand le bled est sorti, il le purge
 de liuraye & autres mauuaises her-
 bes, afin qu'il puisse croistre & rap-
 porter le fruiet qu'il attend de la sé-
 mençe. Ains si faut-il estant la scien-
 ce choisie, la plus cōuenable à
 l'homme, qu'il commence à l'estu-
 dier en son premier âge, lequel com-
 me dit Aristote, est le plus propre &
 meilleur, pour appréhendre : ioinct que
 la vie de l'homme est fort courte, &
 les arts fort longs : à raison de quoy
 est besoin d'aueir temps suffisant
 pour les apprendre, & temps pour
 les exercer, & par le moyen d'eux,
 profiter à la republique. La me-
 moire des enfans dit Aristote, est
 vuide & nuë sans aucune impres-

*En la 30
 sec. prob.
 A.
 Hippo. 1.
 des A.
 phorif. 3.
 sec. pro.
 bl. 4.*

sion, à raison de quoy, aussi tost qu'ils sont nais, ils recoiuent en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hommes âgez, laquelle remplie de tant de choses qu'ils ont veues, tout le temps de leur vie, ne peut recevoir aucune chose d'auantage. Et pour ceste cause Platon a dit, que tousiours nous racontions choses honnestes deuant les petits enfans, afin qu'ils soient incitez aux œuvres de vertu, d'autant qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils apprennent en cest âge. Et ne faut suivre le conseil de Galien, qui dit que depuis que nostre nature atteint toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut apprendre les arts & sciences: mais il n'a point de raison, si d'auenture il ne veut user de distinction. Celuy qui doit apprendre le Latin, ou quelqu'autre langue, le doit faire en sa premiere ieunesse: car s'il attend que son corps soit endurcy & creu parfaictement, il n'apprendra iamais chose qui vaille. Au second âge, qui est l'adolescence,

Au Dialogue du iuste.

En sa harangue persuasive aux bons arts.

En l'Adolescence l'homme se

B iij.

*semble
sauter
les diffé-
rences
d'esprit,
pour ce
que cest
age est le
plus té-
péré de
tous,
qu'il ne
faul-
loit pas
ser, sans
appren-
dre les
lettres,
qui sont
pour ser-
uir à
l'hom-
me.*

il faut travailler en l'art de dialecti-
que, pource que se commence à de-
scourir l'esprit & entendement, le-
quel en l'estude de Dialectique se
peut rapporter aux liens & trauers
que l'on met au pied d'une mule,
auec lesquels, cheminant quelques
iours, elle apprend à aller l'amble.
Ainsi nostre entendement duit &
façonné aux reigles & preceptes de
Dialectique, comme vne Haque-
née à l'amble: à puis apres és scien-
ces & disputes, vne gentille manie-
re de discourir & raisonner. L'hô-
me estant paruenü au tiers âge de
iouuence, peut apprendre tous les
autres sciences qui appartiennent à
l'entendement, pource qu'il est
desia assez manifeste & descouuert.
Il est vray qu'Aristote excepte la
Philosophie naturelle, disant que
le ieune homme n'est pas disposé
pour apprendre ceste manière de
lettres, enquoy il semble qu'il ait
raison pour estre vne science, de
plus grãde cōsideration & pruden-
ce que nul autre, Or donc sçachant

l'âge auquel se doiuent apprehendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelle, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'enfant de la maison du pere, pource que la mere, les freres, parens & amis qui ne sont de la profession, lui font vn grand destourbier d'apprendre. Cela se voyd clairement és escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinon pas grande merueille, qui deuienne iamais sçauant, A quoy l'on peut facilement remedier enuoyant par eschange des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamanque, estudier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamanque. Et quant à ce que l'homme doit laisser son pays natal, pour deuenir vertueux & sage, est biē de telle importāce, qu'il n'y a maistre au monde qui luy puisse de tant seruir & enseigner, se voyant specialiment priué de la faueur & plaisir de la patrie.

En Ge. Sors de ton pays (dist Dieu à Abraham,
 12. d'entre tes parens, & de la maison de ton
 pere, & t'en va au lieu que ie t'enseigne-
 ray ou i'agrandiray ton nom, & te don-
 neray ma benediction. Dieu en dit au-
 tant à tous ceux qui desirent la ver-
 tu & science: car cōbien qui les puis-
 se benir en leur pays, il veut neant-
 moins que les hommes se dispo-
 sent par tel moyen qu'il ordonne,
 pour obtenir ces dōs & graces. Tout
 cela se doit entendre, pourueu que
 l'homme soit doué d'un bon esprit
 & naturel: car autrement, quicon-
 que va à Rome, estant vne beste, re-
 tourne vne beste: il ne sert de guerres
 au rude & mal habile d'aller estudier
 à Salamanque, où il ne trouuera la
 chaire d'entendement, ny de pru-
 dence, ny hōme qui l'enseigne. Pour
 la troisieme diligence, il faut trou-
 uer vn maistre qui enseigne facile-
 mēt & avec methode, duquel la do-
 ctrine soit bonne & certaine, non
 pas sophistique ny de vaines conside-
 rations, car tout ce que fait l'escolier,
 en tout temps qu'il apprend & estu-

Tu ne
 feras ric
 malgré
 Nider-
 ue.

de, est de croire tout ce que le maître luy propose, pour ce qu'il n'a pas la discretion ny l'entier iugement pour discerner & separer le faux du vray: combien que soit chose casuelle, & non au choix de ceux-là qui apprehennent d'aller en certain temps estudier aux vniuersitez, pourueus de bons ou mauuais maistres: comme il aduint à certains Medecins, desquels parle Galen, & lesquels ayant esté par luy conuaincus, par plusieurs experiences & raisons, des fautes qu'ils committoient en leurs cures & pratiques, au grand preiudice de la santé des hommes, les larmes leur sortirent des yeux, & en la presence du mesme Galen, commencerent à maudire leur mauuaise fortune d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoient enseignez. Il est vray que se trouuent en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maître, de maniere que si elle est mauuaise, ils la scauent bien reietter, & approuuer, au contrai-

B. v.

34 L'Examen des Esprits.

res, ce qu'ils enseignent de bon.
 Ceux là enseignent beaucoup d'a-
 uantage le maistre, au bout de l'an,
 qu'ils ne sont pas enseignez du mai-
 stre: pour ce que doutais & interro-
 geant subtilement, ils font sçavoir au
 maistre, & respondre choses fort hau-
 tes & subtiles, que iamais il n'eut ap-
 prins, si le disciple par la bonté de
 son esprit ne luy en peut ouvrir le
 chemin: mais ne se trouuent gueres
 de tels, & les autres rustres rudes &
 ignorans sont infinis, & par ainsi se-
 roit expedient (bien que ne se deust
 faire ceste eslection & examen, pour
 apprendre les sciēces) que les Uni-
 uersitez se pourueussent tousiours
 de bons maistres doües d'une sain-
 cte doctrine & bon entendement,
 afin qu'ils n'enseignent erreurs, ny
 faulces propositions aux ignorans.
 Pour la quatriesme diligence qu'il
 conuient employer, il faut estudier
 la science par bon ordre, commen-
 çant par les principes & elemēts de
 celle, gagnant peu à peu le milieu
 & puis apres la fin, sans ouyr pre-

mierement autre matiere. Car i'ay
 tousiours pensé estre vne grãde fau-
 te, d'entēdre plusieurs leçons de di-
 uerses matieres, & de les reuoir tou-
 tes ensemble ou en son estude; pour
 autant que de cela aduiant vn mes-
 lange de diuerses choses qui cōfon-
 dent l'esprit. De maniere qu'en la
 pratique, l'homme puis apres, ne se
 peut bien seruir des preceptes de
 son art, ny les asseoir en leur lieu cō-
 uenable. Il vaut mieux apprendre
 chacune matiere a part, & par son
 ordre naturel en la composition: car
 de la mesme maniere qu'elle est ap-
 prinse, elle est assise & imprimee en
 la memoire. Ce que particuliere-
 ment doiuent faire ceux qui de leur
 propre naturel ont l'esprit confus:
 auquel on peut facilement remedier,
 entendant vne seule matiere, & puis
 celle qui la suit, quand elle est
 acheuee, iusques à la fin de l'art. Or
 Galen sc̃achant de combien il im-
 portoit, estudier les matieres a-
 uec bon ordre & methode, a
 fait vn liure pour enseigner la

*De l'or-
 dre de
 les le-
 çures.*

B vj

maniere que l'on doit tenir à la lecture de ses œuvres, & à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'escolier, tandis qu'il estude, ne doit manier qu'un liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut sçauoir, où il doit lire, & non en plusieurs, afin qu'il ne se trouble ny cōfonde: en quoy ils ont grande raison. En fin ce qui rend l'homme fort docte & sçauant est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & l'espoir que la science prenne en son esprit profonde racine: car ny plus ny moins que le corps ne se maintien de l'abondance de ce que nous mangeons & beuuons en un iour, ains de ce que l'estomac cuit & digere seulement: ainsi nostre entendement ne se plaist & nourrit de ce qu'en peu de temps nous lisōs beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rachine souvent: nostre esprit se dispose iouruellement de mieux en mieux, & avec laps de temps tombe en la congnissance des choses, qu'il ne pou-

uoit ny entendre ny ſçauoir au precedent. L'entendement a ſon principe accroiffement, eſtat ou conſtitution & declinaifon, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en ſon adoleſcence, il a ſon accroiffement en la iouueſſe & âge viril, l'eſtat en l'âge parfait, & commence à décliner en la vieilleſſe. Et pour ceſte cauſe, celuy qui veut ſçauoir en quel âge ſon entendement eſt le plus fort & vigoureux, ſçache que c'eſt depuis trente trois ans iuſques enuiron les cinquante : auquel temps ſe doiuent faire les graues auteurs, ſi ainſi eſt que durant leur vie, ils ayent eu quelques opinions cōtraires. Celuy qui veut compoſer & eſcrire des liures, le doit faire en ceſt âge, & non deuant ny apres, ſ'il ne ſe veut retraier ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne ſont en tous d'vne meſme forte : car aucuns ſont de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à ſeize, les autres à dixhuiſt. Les âges

*En quel
aage on
doit eſ-
crire.*

*Il ne
ſaut li-
mter les
âges ſe-
lon le
nombre
des ans.
Gal. 6.*

de ceux-cy sont long, pource que
de la cō- iouuence arriré presque iusques à
seruatiō quarâte ans, leur âge arresté & par-
de santé fait iusques à soixante. Ils obtiennēt
 pour la vieillesse autres vingt an-
 nees, de maniere qu'ils viuēt quatre
 vingts ans, qui est le terme des plus
 forts & robustes. Ceux desquels
 l'enfance est terminee à douze ans,
 ont la vie fort courte: ils commen-
 cent bien tost à raisonner, & bien
 tost la barbe leur viēt, lesp̄rit ne leur
 dure gueres, & commencent à en-
 uieillir & deuenir caducs à quaran-
 te ans, & meurent à quarante huiet.
 De toutes les conditions que i'ay al-
 leguees n'y en a pas vne qui ne soit
 fort necessaire, vtile & profitable

Ainsi au ieune homme pour sçauoir: mais
Balde. le principal point est d'auoir le natu-
estudia. rel correspondant & conuenable à
le loix la science qu'il veut apprendre. Car
estant nous voyons que plusieurs hom-
meil. mes, leur ieunesse estant passée, ont
font en commencé à estudier, ont ouy de
ecelles mauuais maistres, en leur pays, &
grand par vn mauuais ordre, & neant-
person.
muge.

moins en peu de temps, sont deuenus grands personnages. Mais si l'esprit defaut, Hippocrate dit que toute la diligence qui est employee à l'estude est perdue. Ciceron l'a reconnu en fin: car estant fasché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroict, il dit en ceste maniere & sens. *Car qui est-ce autre chose de guerroyer cõtre les Dieux, comme firent les Geans, sinon resister à la nature* (comme s'il eust voulu dire, y a-il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier, ayant faute d'entendement? Car comme les Geans ne vainquoient iamais les Dieux, ains demeuroident tousiours vaincus: tout escolier qui voudra vaincre la mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Ciceron mesme nous conseille de ne forcer ny contraindre la nature, pour chassant d'estre grand Orateur,

*Au li-
ure de
l'orne-
ment
conue-
nable
es de-
cent.*

40 L'Examen des Esprits.
& Aduocats, si ellé ne le veut per-
mettre, pource que nous traualle-
rions en vain.

Icy est demonstree que la nature est celle
qui rend le ieune homme propre
& habille pour apprendre
les sciences.

CHAP. II.

La na-
ture ha-
bilité,
l'art fa-
cile,
& l'u-
sage red-
l'homme
maistre.

Les anciens Philosophes disent
par vne sentence fort commu-
ne & vstee, que la nature est celle
qui rend l'homme propre & habile
pour apprendre: que l'art avec les
preceptes & reigles, luy en donnent
vn facile chemin, & quel vusage &
experience qu'il a des choses parti-
culieres, luy donnent le moyen de
pouoir venir à la pratique & œu-
re. Mais personne d'iceux n'a dit
particulierement que c'est de ceste
nature, ny sous quel genre elle se
doit constituer. Ils ont dit seulement
que venant à deffailir en celuy qui
apprend l'art, l'experience, les mai-

stres, les liures, & le trauail ne ser-
uent de rien. Le populaire voyant
vn homme de grand esprit & habi-
lité demōstre incontinent que Dieu
en est auteur: & ne se soucie d'au-
cune autre chose, ains tient pour
estre vne vaine imagination tout ce
qui ne se rapporte là: mais les Phi-
losophes naturels se mocquent de
ceste maniere de parler. Car com-
bien qu'elle soit pleine de pieté, &
qu'elle contienne verité & religion,
elle vient neantmoins de ce qu'il
ignore l'ordre & establisement que
Dieu donna aux choses naturelles,
le iour qu'il les crea: car pour cou-
rir son ignorance, & de peur que
personne le puisse reprendre, ou cō-
tredire à son opinion, il certifie que
tout se fait par la volonté de Dieu,
& qu'il n'aduiet aucune chose que
par sa permission diuine: mais pour
autant que cela est tres veritable &
notoire, il est digne de reprehen-
sion: car comme chacun demande
(dit Aristote) ne se doit faire d'une
mesme maniere, aussi ne doit on

Hippo-
crate.Aristote
1. des Topi-
ques.

donner toute responce d'une mesme maniere, combien qu'elle soit veritable. Estât à ce propos vn Philosophe naturel, à deuiser, vn iour, avec vn Grammairien, vint à eux vn iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y semoit, mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes. quelle produisoit du sien? Le Grammairien respondit que cela venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de Dieu pour le bon gouuernement du monde: mais le Philosophe phisicien se print à rire de ceste responce, voyant qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne scauoit pas le discours des choses naturelles, ny en quelles manieres elles produisent leurs effets. Le Grammairien le voyant rire, lui demanda s'il semoccoit de luy, ou de quoy il se rioit. Le Philosophe,

respondit qu'il ne se rioit pas de lui, mais du maistre qui l'auoit tant mal enseigné: pource que des choses qui viennent de la prouidence diuine, (comme les œuvres naturelles) la cognoissance & solution en appartient aux Metaphysiciens, que nous appellons maintenant Theologiens. Mais la question du Iardinier est naturelle & appartient à la iurisdiction des Philosophes naturels, pource que cest effect prouient de certaines choses manifeste. Parquoy le Philicien respondit que la terre ressembloit à la marastre, laquelle entretient fort bien les enfans qu'elle a faicts & engendree: & oste la nourriture à ceux de son mary: de maniere que nous voyons les siens bien nourris & en bon poinct, & les autres maigres, attenuiez & sans couleur. Les herbes que la terre produit du sien sont sortis de ses propres entrailles, & celles que le Iardinier fait leuer par force, sont venues d'une au-

*Il faut
sçauoir
les bornes
des
iurisdic-
tion de
chacune
science.
Arist. li-
uree des
Ethiques
chap. 4.*

En l'E.
sistre à
Dama.
gere.

tre mere, au moyen dequoy elle leur
oste la vertu & l'aliment par lequel
elles doiuent croistre, pour le don-
ner aux herbes qu'elle a engédrees.
Hippicrate raconte aussi qu'ainsi
qu'il fust allé voir ce grand Philo-
sophe Democrite, il luy fist enten-
dre les folies que le vulgaire disoit
de la medecine : à sçauoir que se
voyât exempts de la maladie, il cer-
tifoit, que Dieu seul les guarissoit,
& que sans la volonté d'iceluy, l'in-
dustrie du medecin ne seruoit pas
beaucoup. C'est vne maniere de
parler tant ancienne, & l'ont tant
de fois battuë les Philosophes
naturels, que seroit peine perduë de
la penser faire oublier : ioint qu'il
n'est conuenable de ce faire, pour
autant que le vulgaire ignorant les
causes particulieres de quelque ef-
fect, respond mieux & plus verita-
blement par la cause vniuerselle, qui
est Dieu, que non pas autrement.
Et pourtant me suis-je plusieurs fois
mis à considerer, d'où vient que le
commun peuple attribue tant vo-

fontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur les moyes naturels, Je ne sçay pas si' en ay peu comprendre la raison: toute fois est il aisé à entendre, que le peuple parle de ceste maniere, pour sçauoir que les effects se doiuent entierement attribuer à Dieu, & quels à la nature: ioinct que les hommes, pour la pluspart, sont impatiens, qui veulent que leur desir soit incontinent accompli. Et comme ainsi soit, que les moyens naturels soient de grande estendue, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la patience d'y regarder: & sçachant que Dieu est tout-puissant, qui faiet en vn moment tout ce qu'il luy plaist, suiuant les exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy donnast santé comme au Paralitique: science, comme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliurast de ses ennemis, comme il a diliuré Dauid. L'autre raison de ceste maniere de parler, est que les hommes sont arrogans, & presomptueux, plusieurs desquels

desirent en leur cœur, que Dieu leur face quelque grace speciale & particuliere que ce ne soit, par la voye commune (comme est de faire luire le Soleil sur les iustes & les mauuais, & faire plennoir pour tous en general) pource que les graces sont d'autât plus estimees qu'elles sont octroyees à moins de personnes, Et pour ceste cause auons nous veu plusieurs hommes feindre des miracles és maisons & lieux de deuotion, afin que le peuple accoure à ceux incontinent, & les tienne en grande veneration (comme personnes avec lesquels Dieu s'est rendu familier) de maniere que s'ils sont pauures, le peuple les fauorise de grandes aumosnes, & aucuns en tombent en interest. La troisieme raison est, que les hommes se veulent reposer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choses naturelles sont tellement disposées, que pour en scauoir les effects, il est besoing de traualler: & pourtant voudroient

is que Dieu vſast en leur endroit de
 ſa toute puiffance, & que ſans au-
 cun travail, leurs deſirs fuſſent accō-
 plis. Je laiſſe à part la malice de ceux
 qui demdandent à Dieu des mira-
 cles pour tenter ſa puiffance, & co-
 gnoiſtre ſ'il les pourra faire: autres,
 qui par vne vengeance, demanderēt
 le feu du ciel: & autres chaſtimens
 tres-cruels. La dernière raiſon viēt
 de ce que le vulgaire eſt fort religi-
 eux, & deſireux de l'honneur de dieu
 & aduācemēt de ſa gloire: ce qui ad-
 uient beaucoup pluſtoſt par les mi-
 racles, que par les effets naturels,
 Mais le vulgaire des hōmes ne ſcait
 pas les œuvres ſupernaturelles &
 prodigieuſe que dieu fait, pour mō-
 ſtrer à ceux qui ſōt ingnorans cōme
 il eſt tout puisſāt, & qui les fait pour
 approuuer ſa doctrine: ſans laquelle
 neceſſité il ne les feroit iamais. Ce
 qui eſt aiſé à entendre, conſiderant
 que Dieu n'execute plus maintenāt
 ces œuvres eſtrāges du vieil & nou-
 ueau teſtament, pource qu'il a mis
 toute diligence d'informer les hō-

Jobe. 33.

mes, par miracles de sa verité. De penser maintenant qu'il retourne approuver, par nouveaux signes & miracles, la sainte doctrine (en resuscitant les morts, donnant la vue aux aveugles, & guarissant les boiteux & les paralytiques) c'est yne grande erreur: car Dieu enseigne yne fois ce qui est conuenable aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete point. *Dieu parle yne fois, & ne repete ce qu'il a dit.* Le plus grand indice que l'aye pour descouurir si vn homme n'a pas l'esprit approprié à la Philosophie naturelle, est de le voir attribuer toutes choses au miracle, sans aucune distinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux lesquels ne cessent tant qu'ils sçachent la cause particuliere de quelque effect. Ceux-là sçauent bien que se trouuent certains effects, qui se doiuent mediatement referer à Dieu, comme sont les miracles: & autres à la nature, comme ceux qui naissent & prouiennent de certaines causes.

Mais quand nous parlons de l'une & l'autre maniere, nous establissons Dieu auteur de tout: Car quand Aristote a dit, Dieu & la nature ne font rien en vain, il n'a voulu entendre que la nature fust quelque chose vniuerselle ayant iurisdiction separee de Dieu: mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu establit en la composition du monde, afin que succedent les effects qui sont necessaires pour la conseruation d'iceluy. Par ainsi a l'on coustume de dire, que le Roy & le droit ciuil ne font tort à personne: en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droit) signifie aucun Prince, qui ait iurisdiction separee de celle du Roy, mais tient que cest vn terme qui comprend, par la signification, toutes les loix & ordonnances que le Roy a faites, pour la conseruation de la Republique. Et ny plus ny moins que le Roy se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par le droit, tant ils sont grands & estran-

*Au pre-
mier li-
ure des
Cielz*

50 L'Examen des Esprits.

ges, Dieu pareillement se reserue les effects miraculeux, qui ne peuvent estre produits des causes naturelles. Mais il faut bien noter icy, que celuy qui les doit cognoistre tels, & les discerner des œuvres naturelles, doit estre grand Philo-
L'igno- rance de la Philosophie naturel le prend pour miracle ce qui ne l'est pas.
 sophie naturel, & sçauoir de cha-
 cu effect, la certaine cause d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne suffit, & l'E-
 glise Catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de let très travaillent apres l'estude du droit civil, & le retiennent en leur me-
 moire pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinai-
 son & arrest de tel & tel cas: ainsi nous autres Philosophes naturels (comme entendus en ceste faculté) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fist, le iour qu'il crea le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soient succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de ri-
 re, & si vn homme de lettres alle-

guoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstrier la loy & raison, par laquelle il le veut decider. Les Philosophes serient aussi de ceux qui disent, ceste œuvre est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'aureille à qui le requiert, & d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement, ainsi Dieu ne veut escourer celuy qui demande des miracles & faits, par dessus l'ordre de nature, sans qu'il en soit besoin. Car combien que le Roy casse & establisle tous les iours des loix, & change l'ordre de la Iustice (tant pour la diuersité des temps, que pource que le conseil de l'homme est caduc & muable, qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & iustice) si est-ce que l'ordre naturel de tout l'vniuers, que

52 L'Examen des Esprits.

Nous appellons nature, est certain depuis que Dieu a cree le monde, auquel l'on ne scauroit ny adiouster ny diminuer chose que ce soit, pource que Dieu la estably avec telle sagesse & prouidence, que de requerrir vn tel ordre n'estre gardé, & vouloit rédre les œuvres de Dieu imparfaites & defectueuses. Mais retournant à ceste sentence tant visitée des Philosophes anciens, *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des esprits & habilitiez que Dieu departit & diuise entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hômes lourds & idiots, furent miraculeusement inspirez, & remplis de science & de scauoir. Quant a ceste maniere d'habilité & science, ne se peut verifier cecy, *Nature fait habile* pource que c'est vn œuvre qui se doit entièrement rapporter à Dieu, & non pas à la nature. Il faut entendre le mesme de la science des Prophetes, & de tous ceux ausquels

L'examen des Esprit. 53

Dieu a fait quelque grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes, qui leur vient, pource que nature les a engendrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à cest effect, & de ceste maniere dit on certainement, *Nature soit habile.*

Car, comme nous prouuerons au dernier chapitre de cest ouure, il y a vn tel ordre & cōvention és choses naturelles, que si les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde & pensent à les garder, tous leurs enfans seront sages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant ceste signification de nature est fort vniuerselle & confuse, & l'entendement n'est pas content, & ne cessant qu'il sçache le fait particulier, & la dernière cause: & pourtant est besoing trouuer vne autre signification de ce nom (Nature) qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent d'auantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui dō-

*Au 2. li.
de Phy-
sica au-
sulta-
tione,*

C iij

54. L'Examen des Esprits.

ne estre à la chose, & est principe de toutes les œuvres. Et en ceste signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle, l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous nos faits & actions. Mais comme ainsi soit, que toutes les ames raisonnables soient d'egalle perfection, tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant) on ne sçauoit certifier en ceste signification, quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray, tous les hommes seroient esgaulx en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme Arristote a trouué autre signification de nature, qui est cause que l'homme est habile, ou inhabile. Car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, sec, humide, se doit appeller nature: pource que de ceste nature procedent toutes les liberalitez de l'homme, toutes les vertus & vices, & ceste grande varieté d'esprits que

En la 30
est. pro
bis 1.

nous voyons. Ce qu'il peut apper-
 temment cognoistre & prouuer, en
 considerant les aages d'un homme
 tressage, lequel en son enfance n'est
 autre qu'un brut animal, n'usant
 d'autre puillances que de celles de
 lire & conuolites: mais estant venu
 en l'aage d'adolescence, il commen-
 ce à descouurir un esprit admira-
 ble, qui luy dure iusques à certain
 temps, & non plus: car suruenant la
 vieillesse, il va perdant son esprit
 de iour en iour, iusqu'à tant qu'il de-
 uienne caduc. Il est certain que ce-
 ste diuersité d'esprit, procede de l'a-
 me raisonnable, laquelle en tous
 âges, est tousiours de mesme, sans
 receuoir en ces forces & substance,
 aucune alteration ou changement,
 n'estoit qu'en chacun aage: l'hom-
 me obtient un diuers tempera-
 ment & contraire disposition, à
 raison de laquelle l'ame fait vne
 chose, en enfance: un autre,
 en ieunesse, & vne autre en
 vieillesse: & pourtant voyons
 nous euidentement, puis qu'une

*Hippocr.
 a vie de
 mauuaise
 termes,
 disant
 que l'a-
 me de
 l'home
 va tousi-
 ours en
 auant,
 iusques à
 la mort
 6. ep.
 part. 3.
 com. 5.*

C.iiij

56 L'examen des Esprits.

mesme ame fait œuvre contraires
 en vn mesme corps, à cause du con-
 traire temperamēt en chacun âge,
 quand nous voyons deux ieunes
 homes, l'un habille & l'autre igno-
 rant & inhabile, cela vient de ce
 corps le temperament de l'un est
 differend de l'autre: lequel pour
 estre principe de toutes les œuvres
 de l'ame raisonnable) les Medecins
 & Philosophes ont appellé, nature:
 de laquelle signification est pro-
 prement verifiée ceste sentence,
Nature fait habile. En confirma-
 tion de ceste doctrine, Galien a es-
 crit vn liure par lequel il prouue
 que les mœurs de l'ame suiuent le
 temperemēt du corps où elle
 reside & qu'à raison de la chaleur,
 froidure, humidité, & secheresse de
 de la region en laquelle les hom-
 mes habitent, des viandes qu'ils
 mangent des eaux qu'ils boient, &
 de l'air qu'ils respirent, les vns sont
 ignorans, & les autres sages: les
 vns vaillans, & les autres cōiards:
 les vns cruels, & les autres miseri-

Hipp. &
 Gal. l. 1.
 de la na-
 ture hu-
 maine,
 & Plat.
 au Phe-
 dre.
 Les
 mœurs
 de l'ame
 suiuent
 le tem-
 peramēt
 du corps.

cordieux: les vns secrets & les autres ouuers: les vns menteurs, & les autres veritables: les vns traistres, & les autres loyaux: les vns inconstans: les autres arrestés: les vns doubles, les autres simples: les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez: les vns incredulés, & les autres aysez à persuader. Et pour le prouuer, il s'est senty de plusieurs passages d'Hipocrate, de Platon, & d'Aristote, lesquels certifient que la difference des nations, tant en la composition du corps, comme en conditions de l'ame vient de la varieté de cet temperament. Or on voit clairement combien different les Grecs, des Scytés, les François, des Espagnols: les Indiens, des Allemands: & les Aethiopiens, des Anglois. Ce qui ne se voit seulement en Regions tant lointaines & separées l'un de l'autre: mais si nous considerons les prouinces de toute l'Espagne, nous pourrons departir les vertus & vices susdits aux ha-

*D'où
vient la
différen-
ce des
nations.*

G v

bitans d'icelles, selon qu'il leur seront propres. Et si nous consideros l'esprit: & mœurs des Catelans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluzes, Estre meinois, Portugais, Gallegues, Asturians, Montagnois, Biscains Nauarrois, Arragonnois, & Castillans. Qui ne verra & cognoistra la difference qui est entr'eux, non seulement en la figure du visage & composition du corps, mais aussi es vertus & vices de l'ame? ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son different particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs es regions, tant esloignees, mais aussi es lieux, distans seulement d'une petite lieue: l'un de l'autre, où vous ne scauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galien, escrit en son liure est le fondement de ce mien œuure. Et combié qu'il ne touche particulièrement aux differences du naturel & ha-

bilité des hommes, ni aux sciences que chacune demande en particulier: si a il bien entédu qu'il estoit nécessaire de partir les sciences aux ieunes hommes, & donner à chacun celle que son naturel requeroit. Et a dit en outre, que les republiques bien ordonnées deuroient establir homme de grande prudence & sçauoir qui descouurissent en l'âge tendre l'esprit & naturelle industrie d'un chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur feroit conuenable, sans le laisser à leur élection.

Aug. 9.
liure de
Placitis
Hippo.
& Pla-
tonis.

*Quelle partie du corps doit estre bien
temperée, afin que l'enfant soit
habile, ou de bon esprit.*

CHAP. III.

LE corps humain a vne si grande variété de parties & puissances (chacun appliquée à la fin qu'il ne sera hors de propos, ains neces-

Cvj

faire ſçauoir premierement quel
 membre nature a ordonné pour in-
 ſtrument principal, à ce que l'hô-
 me fuſt ſage & prudent. Car il eſt
 certain que nous ne raiſonnons pas
 du pied: que nous ne cheminons
 de la teſte: que nous ne voyons, du
 nez: & que nous n'oyons pas, des
 yeux: mais que chacune de ſes par-
 ties à ſon propre vſage & particu-
 liere compoſitiō, pour l'œuure qui
 luy eſt conuenable. Deuant que
 Hippocrate & Platon fuſſent au
 monde, les Philoſophes naturels
 tenoient pour certain, que le cœur
 eſtoit la principale partie ou reſi-
 doit la faculté de la raiſon, & l'in-
 ſtrument, au moyen duquel noſtre
 ame exerce les œuures de pruden-
 ce, l'eſprit de memoire & d'enten-
 dement: Et pourtant l'eſcriture
 ſaincte ſ'accommodant à la com-
 mune maniere de parler de ce tēps-
 là, appelle en pluſieurs endroiçs, le
 cœur, la partie ſuperieure de l'hô-
 me. Mais ces deux graues Philoſo-
 phes eſtans venus au monde, don-

Le cœur
 eſt
 la partie
 ſuperieure
 de l'homme

nerent à entendre que ceste opini^{on}
 estoit faulſe, & prouuerent par plu^{ſieurs}
 ſieurs raiſons & experiences, que le
 cerueau eſt le ſiege principal de l'a^{me}
 me raiſonnable. Ce que tous ont ac^{cepté}
 cepté, horſmis Ariſtote, lequel vou^{lant}
 lant contredire du tout à Platon,
 eſtre tourné refraiſchir & renou^{ueller}
 ueller la premiere opinion la ren^{dant}
 dant probable par argumens topi^{ques}
 ques, ou tirez des lieux. Il ne faut
 pas debattre en ceſt endroi^{et} quel^{le}
 le eſt la plus certaine opinion: car
 il n'y a pas vn Philoſophe qui n'ad^{uoué}
 uoué que le cerueau eſt l'inſtrumēt
 ordonné de nature, pour rendre
 l'homme ſage & prudent: il con^{uient}
 uient declarer ſeulement qu'elles
 doiuent eſtre les cōditions de ceste
 bien organiſee & compoſee, & afin
 que le ieune homme (à ceste occa^{ſion}
 ſion) ait bon eſprit & enten^{dement}
 dement. Le cerueau doit auoir qua^{tre}
 tre qualitez, à ce que l'ame raiſon^{nable}
 nable, puiſſe commodément faire
 les œures d'entendement & pru^{dence}
 dence. La premiere eſt la bonne

dans des
 corps à
 ſenti-
 ment,
 & n'eſt
 parti-
 pant de
 ſapience:
 mais le
 cerueau
 eſt cauſe
 de tou-
 tes ces
 choſes
 Hippoc,
 au liure
 De mor-
 bo ſacro-

*Auliere
de l'art
de Me-
decine,
lib. 11.*

composition d'autre, que les parties
d'iceluy soyent bien vnies: la troi-
siesme: que la chaleur n'excede ou
surpasse la froidure, ny l'humeur,
la siccité: la quatrième, que la sub-
stance soit composée de parties sub-
tiles & fort delicates? En bonne
composition sont comprises quatre
autres choses: la premiere est la
bonne figure: l'autre, la suffisante
quantité: la troisieme, qu'il y ait au
cerueau quatre ventricules separez
& colloquez chacune en son lieu:
la quatrième que la capacité d'i-
ceux ne soit plus grande ni moins
qu'il faut pour leur office, Ga-
lien demonstre la bonne figure du
cerueau, considerant par le dehors
la forme & composition de la teste:
qui seroit telle qu'il faudroit, dit-il,
prenant vne boule de cire, parfai-
tement ronde que l'on manieroit
doucelement & applatiroit par les
costez, de maniere qu'elle fit vn
font, & le derriere de la teste vn
peu esleué & comme bossu: dont
s'ensuit que celui qui a la front bien

plat, & le derriere de la teste mal-
 fait & vny, n'a pas la figure de cer-
 ueau: demonstrent qu'il soit de bon
 esprit. Quand à la quantité du cer-
 ueau, de laquelle l'ame a besoing, ^{Quantité de la}
 pour discourir & vser de raison, ^{ceruelle}
 c'est chose merueilleuse, qu'entre ^{de l'hom-}
 les bestes brutes, il n'y a pas vne ^{me,}
 qui ait tant de ceruelle que l'hom-
 me: de maniere que deux puissans
 bœufs n'en ont pas tant qu'ils s'en
 trouuera au cerueau de l'homme,
 quelque petit qu'il soit: & ce qui
 est le plus notable, entre les bestes
 brutes, celles qui approchèt le plus
 de la prudence & discretion hu-
 maine (comme le singe, le renard
 & le Chien) ont plus grande qua-
 tité de ceruelle que les autres, quoi-
 qu'ils soient plus grand de corps.
 Et pour ceste cause Galien dit <sup>Les an-
maux</sup>
 que la petite teste en l'homme <sup>ap-
pro-</sup>
 est toujours vicieuse, pource ^{chant de}
 qu'il a faute de ceruelle. Et cer- ^{la pru-}
 tific pareillement que si la gros- ^{dence de}
 se teste vient de l'abondance de ^{l'hom-}
 matiere mal appropriée, lors <sup>me on-
beaux</sup>

64 L'Examen des Esprits.

coup de ceruelle
Au liure de l'art de me- decine, chap. 21.
que nature les forma, c'est mauuais ligne, pource qu'elle est toute cõ- posce d'os & de chair, & qu'elle n'a gueres de ceruelle. Comme il ad- uient es fort grandes & grosses orã- ges, lesquelles estant ouuertes n'ont guere de ius & moielle, mais beau-

Ce qui offence l'ame raison- nable.
Au dia- logue de la natu- re.
coup d'escorce. Il n'y a chose qui offence tant l'ame raisonnable que d'estre en vn corps chargé d'os, de graisse & de chair. Et pour ceste cause Platon dit que les chefs des hommes sages, sont ordinairement imbeciles, & aisément offencer de la moindre occasion du monde,

Il y a deux manieres d'hommes gros, les uns pleins de chair, d'os, & de sang, les autres de graisse.
pource que nature les a fait legers & delicates, & ne les a voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offencer l'esprit. Et est tant verita- ble ceste doctrine de Platon: que combien que l'estomac soit si esloi- gné du cerueau, il l'offence neant- moins, s'il est plein de gresse & de chair, & pour confirmation de ce- la, Galien dit que le ventre gros en- gendre gros entendement: & cela vient de ce que le cerueau & l'esto-

L'Examen des Esprits. 65

mac sôt liez & ioints ensemble par le moyen de certains nerfs, qui communiquent leurs maux l'un à l'autre: & au contraire, si l'estomac est sec & decharné, il aide beaucoup à l'esprit, côme nous voyons en ceux qui ont faim & nécessité. Perse s'est fondé en ceste doctrine, quand il a dit que le ventre donnoit l'esprit à l'homme. Mais ce que plus on doit noter en ce cas est, que si les autres parties du corps sôt grosses & charneuses, qui font l'homme de grande corpulence. Aristote dit, que elles luy font perdre l'esprit. Et pourtât suis-je certain, que si l'homme à grosse teste (combien que nature forte en ait esté cause, & que ce soit d'adventure adueni par la quantité de la matiere bien appropriée) il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la teste moyène. Aristote neantmoins est de contraire opinion, demandant pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous animaux. A quoy il respond ne se trouer aucun animal qui ait tant petite teste que

Et c'est
ci sont
fort inge
nieux.

Au 4. li.
ure des
parties
des ani-
maux.

En la 3.
section,
proble. 3.

66 L'Examen des Esprits.

l'homme, au regard de son corps, & entre les hommes, dit-il, ceux là sont les plus sages, qui ont la teste moindre : mais il n'a point de raison en cela : car s'il ouvroit la teste d'un homme, pour voir la quantité de la ceruelle qui est dedans, il trouueroit qu'il ny en a pas tant en la teste de deux cheuaux, qu'en la teste de cest homme là. Mais j'ay trouué par experience qu'en ceux qui sont petits, il est meilleur & vaut mieux que la teste soit vn peu grande, & petite, au contraire en ceux qui sont grâds de corps, pour ce qu'en ceste maniere se trouue la moyenne quantité, par laquelle l'ame raisonnable execute bien son ceuvre. D'autantage, le cerueau a besoin de quatre ventricules, afin que l'ame raisonnable puisse discourir & philosopher; l'un doit estre assis au costé droit d'iceuy: le second en l'autre costé, le troiesme au milieu de ces deux, & le quatriesme en la derniere partie du cerueau. Nous dirons cy apres de quoy

Les pe-
tits hom-
mes doi-
uent a-
uoir grâ-
de teste.
Et les
grands
petite.

Le cer-
ueau a
quatre
ventri-
cules.

L'Examen des Esprits. 67

seruent à l'ame raisonnable ces ventricules & capacitez larges ou estroites, quand nous traicterons des differences de l'esprit del'homme. Mais ce n'est pas assez aussi que le cerueau soit bien formé, qu'il y ait vne suffisante quantité, & le nombre des ventricules que nous auons dit, avec leur capacité petite ou grande, si les parties d'iceluy ne gardent vne certaine maniere de continuation, sans estre diuisées. Et pour ceste cause auons nous veu, à cause des playes de la teste, aucuns hommes perdre memoire, autres l'entendement: & autres l'imagination: & combien que le cerueau apres la guarison, se vienne à rejoindre, il n'a toutesfois l'union naturelle qu'il auoit au precedent. La troisieme condition: des quatre principales estoit du cerueau bien temperé d'une chaleur moderée, & sans l'excez des autres qualitez. Nous auons dit autre part, que ceste disposition là s'appelle bone nature: pour estre celle qui principalemēt rend l'hō-

Ce qu'il
aduiant
pour les
playes de
la teste.

68 L'Examen des Esprits.

*Au liu.
de l'art
medica-
nal, ch.
25.*

me habille, & la contraire, inhabi-
le, Mais la quatriefme, du cerueau
composé de parties subtiles & fort
delicates est de plus grande impor-
tance que tous les autres, comme
dit Galien. Car voulant demōstrer
la bonne composition du cerueau,
il dit que l'esprit subtil monstre
que le cerueau est formé de par-
ties subtiles & fort delicates: & si
l'entendement est tardif, il denote
vne grosse substance, & ne fait mé-
tion du temperament. Le cerueau
doit auoir ces qualitez, afin que
l'ame raisonnable puisse deuēment
exercer son office: mais il y a icy
vne grande difficulté, qui est que
sinous anatomisons ou faisons dis-
section de la teste de quelque beste
brute, nous trouuerons que le cer-
ueau d'icelle est composé de la mes-
me sorte que celuy de l'homme,
auec toutes les susdites conditiōs.
A raison dequoy peut-on entendre
que les bestes brutes se seruent pa-
reillement de prudence & de rai-
son, au moyen de la compositiō de

leur cerueau: ou bien faut dire: que
 nostre ame raisonnable ne se sert ^{En la}
 de ce membre pour instrument ^{haran-}
 principal, par lequel elle fait son of- ^{que per-}
 fice: ce qui ne se peut certifier, ^{suasme}
 Galien respond à ce doute, disant ^{aux bœs}
 Certainement on peut douter si au ^{arts,}
 genre des animaux, appelé irrai-
 sonnable. Il y a point quelque rai-
 son. Car il est exempt de celle qui
 consiste en la voix, que l'on appel-
 le parole, parauēture tous animaux
 sont participans de celle qui est cō-
 cēuē en l'esprit, que l'on dit iuge-
 ment: combien qu'elle soit donnee
 aux vns moins & aux autres plus,
 Mais, certes, personne ne doute que
 par ceste mesme raison l'homme ne
 soit beaucoup plus excellent que
 les autres animaux. Galien donne
 à entendre par ces paroles (bien
 que ce soit avec quelque crainte)
 que les bestes brutes participent de
 raison, les vnes plus que les autres
 & qu'elles seruent d'argumens &
 discours, combien quelles ne les
 puissent exprimer de parole, & que

*Au 2. de
sa Meth.
chap. 7*

*En la 29
sect. pro.
ble. 6.*

la différence qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en ce que l'homme est plus raisonnable, & se sert plus parfaitement de prudence. Le même Galien prouue aussi par plusieurs expériences & raisons que les âmes (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent atteindre par leur esprit à choses plus hautes, & semblent qu'Aristote & Platon, n'ont iamais trouué. Aristote à voulu dire cela même demandant pourquoy l'homme est plus prudent que tous les animaux, & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux: en quoy il declare cela même que Galien a dit au lieu sus allegué. La différence qu'il y a de l'homme à la beste brute, est la même qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage: & ne faut douter de cela, excepté que les bestes brutes ont la memoire, l'imagination & autre puissance qui ressemble l'entendement: comme le signe ressemble l'homme, estant chose certaine que

leur ame s'aide & se sert de la composition du cerueau, laquelle estant bonne & telle qu'il est conuenable, exerce fort bien son œuvre & avec grande prudence: & si le cerueau est mal composé elle fait mal son office. Ainsi voyons nous des âmes qui sont proprement du naturel allégué cy deuant: l'on en trouue tant d'autres malicieux qu'ils surpassent leur espece. Entre les cheuaux s'en trouuent plusieurs vicieux, & autres généraux: les vns plus aisez à dresser que les autres: ce qui viét du cerueau qu'ils ont bien ou mal composé. Nous donnerons au chapitre ensuiuant la raison & solution de ce doute, pource que là est encores touché ceste matiere. On trouue au corps autres parties, du temperamēt desquels despend l'esprit, aussi bien que du cerueau: desquelles nous traiterōs au dernier chapitre de ce liure. Mais hormis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre substance, de laquelle se sert en ses œuvres l'ame raisonnable: & veut les trois

72 L'Examen des Esprits.

Office de
la sub-
stance le
spirituel.
 dernieres qualitez aussi bien que
 le cerueau, qui font la suffisante
 quantité, la substance, delicate & le
 bon temperament. Ce sont les es-
 prits vitaux, & le sang des arteres,
 qui courét par tout le corps, adhe-
 rans & joincts à l'imagination &
 suiuant la contemplation. L'office
 de ceste substance spirituelle est de
 resueiller les puissances de l'hom-
 me, & de leur donner force & vi-
 gueur, à ce qu'elles puissent exer-
 cer leurs actions. Et cognoist on
 cela appertement si l'on vient à cō-
 siderer les mouuemens del'imagi-
 native & ce qui aduient apres en
 l'œuvre. Car si l'homme se met à
 imaginer en quelque honte qu'on
 luy aura faite, le sang des arteres
 accourt incontinent au cœur, &
 resueille la puissance de lire, & luy
 donne chaleur & force pour s'en
 venger. Si l'homme pense en quel-
 que belle femme, ou que par l'ima-
 gination, il cuide estre en l'acte ve-
 nerien, & ses esprits vitaux accou-
 rent incontinent aux membres ge-
 nitaux,

vitaux, pour leur donner force & vigueur. Le mesme aduient quand il nous souuient de viande delicate & sauoureuse: car incōtinent ils accourent à l'estomac & font venir l'eau à la bouche, & est leur mouuement si leger que si quelque femme enceinte à enuie de manger quelque chose & qu'elle se l' imagine tousiours, nous voyons par experience, qu'elle vient à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en luy baillant. Cela viét de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruienne, sont au ventre aydans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, afin de refuseiller l'appetit: cependant si le ventre n'est pourueu d'une grande force & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien entendant la condition de ces esprits vitaux, conseille aux Medecins de ne donner à manger aux malades,

*Comment
es pour-
quoy les
femmes
auortés.*

*Aux des
Aphor
com. 7.*

D

estant les humeurs crus & à cuire, pour ce qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il y a à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoient & s'en viennent à l'estomac, afin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien & secours par ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office, Et cōme la grosse substance & mauvais temperament du cerueau, font perdre l'esprit: ainsi les esprits vitaux & le sang des arteres (n'estant delicats & de bon temperament) empeschent l'homme de discourir & raisonner. Et pour ceste cause Platon a dit que la douce & bōne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil, ayant prouvé ailleurs que le cerueau, & non pas le cœur est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoivent celle substance & temperament qu'a celui

*Au Dia-
logue de
la scienc-
ce.*

qui les forme. De ce sang des ar-
teres s'entend ce qu'Aristote a dit, <sup>du 2. li.
des par-
ties des a-
nimaux</sup>
que les hommes ayant le sang chaud,
delicat & pur, sont bien compo-
sez, & ont ensemble les forces
corporelles, & l'esprit prompt
& vif. Les medecins appellent <sup>Hippoc-
rate au
1. des A-
phorif-
mes,</sup>
ces esprits vitaux, Nature : pour-
ce qu'ils sont l'instrument princi-
pal, par lequel l'ame raisonnable
exerce son office, desquels aussi
se peut verifier ceste sentence,
Nature fait l'homme habile.

*Icy se demonstre que l'ame vegetative,
sensitive & raisonnable. sont sca-
nantes sans que nul les enseigne,
ayant le temperament conuenable
pour exercer leur office.*

C H A P. IIII.

 E, temperament des
quatre premieres quali-
tez, (qu'ailleurs nous ap-
plons nature) à si grande
force pour faire que les plantes, les
D ij

76 L'Examen des Esprits.

bestes brutes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espee, que s'il vient d'auanture au poinct parfaict qu'il peut auoir: tout soudain, & sans que personne les enseigne, les plantes sçauent former racine en terre, attirer l'alimēt pour elles, le retenir, le cuire, & retirer les excremens: aussi les bestes brutes cognoissent aussi tost qu'elles sont nées, ce qui est conuenable à leur naturel, & fuyent ce qui leur est mauuais & nuisible.

*Opinion
des Phi-
losofes
vulgai-
es, con-
traire les
œures
des be-
stes.*

Et ce qui estonne le plus ceux qui ne sçauent la Philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science: incontinent & sans l'auoir oncques apprins de personne, dit touchant icelle, & mes en auant choses si hautes & subtiles qu'on ne le sçauoit croire. Les Philosophes vulgaires voyans les œures merueilleuses des bestes brutes, disent qu'ils ne s'en faut esmeruiller: pour ce qu'il

les font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun, en son espee, ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela, pource que desia nous auons dit & prouué que nature n'est autre chose que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel est le maistre qui enseigne aux ames, cōme elles doivent exercer leur office: mais ces Philosophes appellent instinct de nature certain amas de choses, qu'ils cudent entendre: mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entendre que c'est. Les graues Philosophes comme Hypocrate, Platon, & Aristote, referent toutes ces œuures merueilleuse à la chaleur, froidure, humidité & siccité, comme premier principe, & ne passe plus auāt: & demandant qui a enseigné aux bestes brutes de faire œuures desquelles nous sommes esmerueillez, & aux hommes à discourir par raison. Hippocrate respond, *Les natures de tous sans doleur &* *maistre, ment.* comme s'il vouloit dire. Les fa-

cultez ou le temperament auquel tout ce que dessus consiste, sont toutes sages & sçauantes, sans auoir rien apprins de personne. Ce qui est assez manifeste, considerant les œuvres de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouernent l'homme: car si elle a vn peu de semence humaine, avec vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnée, elle fait vn corps tant bien composé, si parfait & beau, que les meilleurs statuaires du monde ne

*Au liure
intitulé
De fa-
culté for-
matrice.* se sçauoient contrefaire. De maniere que Galien esmerueillé de voir vne tant merueilleuse fabrique, le nombre des parties d'icelle, le siege, la figure & l'usage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'estoit possible que l'ame vegetatiue & le temperament sçeuissent faire vn œuvre tant admirable: & que Dieu estoit authour d'iceluy, ou bien quelque intelligence tres-sage. Mais nous auons desia reprouné ailleurs ceste maniere de parler, car il n'aduiant pas bien aux

Philosophes naturels de rapporter les effets immédiatement à Dieu, l'aislant les causes melioiennes & secondes, principalement en ce cas, auquel nous voyons par experience, que si la semence humaine, est de mauuaise substance, & n'est de conuenable temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables. Car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut. Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou hermaphrodits: si elle est trop chaude & seiche, Aristote dit qu'elle les fait contre-faits, ayant les iambes tortues & le nez plat camus, cōme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit mesme Galie) les hōmes deuiennent grands & puissans: & si elle est seiche, elle les fait de petite stature. Ce qui est grand des-honneur & deformité au genre humain: & en tel cas, ny a occasiō de louer la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit auteur, nulle de ses sūddites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent

*Au liure
de l'air,
des li-ues
e^e des
eaux 14.
fr. 17. pro-
ble 4.*

*Au liure
de la
meilleu-
re consi-
tutio du
corps.
cha. 4.*

80 L'Examen des Esprits.

*Au dia-
logue de
la natu-
re.*

parfaits: & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté faits de la main de Dieu: cōme dit Platon: car tous les autres sont naiz depuis par le moyen des secondes causes, lesquelles se trouuant bien ordonnees, l'ame vegetatiue exerce tresbien son office: mais si elles se trouuent autrement, elle produit comme i'ay desia touché, mille absurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à cest effet, est quand l'ame vegetatiue est bien temperée: autrement que Galien & tous les Philosophes du monde, amènent la raison pourquoy l'ame vegetatiue à tant de sçavoir & puissance au premier âge de l'homme (à former le corps, le croistre, le nourrit) & étant venu à la vieillesse, elle ne le peut faire: entant que si l'homme vicil vient à tomber vne dent, il ny a moyen qu'elle retourne iamais, au lieu que si l'enfant perdoit toutes les dents ensemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres: & puis

comme il est possible qu'une ame,
qui n'a fait autre chose en tout le
cours de la vie, sinon attirer la via-
de, la retenir, la cuire, rejeter les ex-
cremens, & s'engendrer & refaire
les parties qui defaillent, en fin de
la vie, se soit oubliée, & ne puisse
plus faire ce quelle avoit accoustu-
mé: Il est certain que Galien respo-
dra que l'ame vegetative est sage &
puissante en l'enfance, à cause de la
grande chaleur & humidité natu-
relle: & quelle n'a le sçavoir & puis-
sance en l'enfance, à cause de la
froideur & siccité du corps en cest
âge là. Le sçavoir de l'ame sensiti-
ve despend aussi du temperament
du cerueau: car il est tel que l'œu-
re d'icelle requiert & demande,
elle exerce bien son office: autre-
ment elle y commet faute, aussi
bien que l'ame vegetative. Galien
pour contempler & cognoistre à
veüe d'œil, le sçavoir & l'industrie
de l'ame sensitive, print un cabry en
naissant, lequel mis en terre, com-
mença à aller comme, si on luy eust

Pour-
quoy l'a-
me ve-
getative
fait en
enfance
ce qu'elle
ne
peut fai-
re en
age
mûr &
en vieil-
lesse.
Au livre
6. des
lieux af-
fectez.
chap. 6.
Comme
Galien
exper-
mente le

sçauoir de l'ame sensible. dit & enseigné que les pieds ser-
uoient à tel vſage: & cependant il
ſecôia la ſuperfluë humidité, qu'il
auoit apportee du vêtre de la mere
& leuant le pied, il ſe grata par deſ-
ſus l'aureille, & luy ayant mis plu-
ſieurs eſcuelles deuant luy pleines
de vin, d'eau de vinaigre, d'huyle &
de laiſt, apres auoir ſenti de tout,
ne mangea autre choſe que du laiſt.
Ce que veu par pluſieurs Philoſo-
phes lors preſens, ils commence-
rent à dite tout haut, que Hippo-
crate auoit grande raiſon de dire
que les ames ſçauoient ſans auoir
eſté enſeignees d'aucun maistre. Et
non ſeulement Galien ſe contenta
Autre preuue de Galie de cela, mais deux mois apres, il le
fit mener au champ quaſi mort de
faim, où ſentant pluſieurs herbes,
il mangea ſeulement de celles deſ-
quelles les cheures ont couſtume
de paistre. Mais ſi Galien, qui ſe
mit à contempler l'œſture de ce ca-
bry, l'eut auſſi contemplé de trois
ou quatre enſemble, il euſt veu les
vns cheminer mieux que les autres.

se secouier mieux, se grater mieux,
 & faire mieux ce que nous auons
 raconté. Et si Galien eust nourry
 deux poulains d'un mesme pere, il
 eust cogneu que l'un eust esté de
 meilleure grace, eust mieux couru,
 & eust esté plus fidele que l'autre:
 & s'il eust prins un nid d'espreuiers
 pour les nourrir & esleuer, il eust
 trouué le premier grand voleur,
 l'autre grand chasseur, & le troisié-
 me goulú & de mauuaises meurs.
 Aurant en trouuera l'on és chiens
 fortis d'une mesme chienne, l'un
 desquels ne fait que clabander à
 la chasse: l'autre n'y faict non plus
 qu'un mastin qui garde le bestail.
 Tout cela ne se peut rapporter à
 ces vains instins de nature, que les
 Philosophes feignent: car si on
 leur demande pourquoy un chien
 a meilleur instinct que l'autre,
 attendu qu'ils sont tous deux d'un
 mesme pere, ie ne scay qu'ils pour-
 rent respondre, s'ils ne disent,
 selon leur commune responce,
 que Dieu a enseigné l'un plus que
 D.vj.

l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon chié, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune: & au contraire pourquoy estant ieune il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est cault & rusé? Je ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie dirois aduenir, que le chien lequel se monstre à la chāse se plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre: & quant à ce d'autre part, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperamēt que requierent les habilitēz & adresse de la chasse: & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la temperature des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste brute fait mieux son office, qu'une autre de son espee, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitue ce quelle doit faire. Si Galien eust considéré la

voye & le chemin de la formy, cō-
 templant la prudence, misericorde,
 iustice, & gouuernement d'icelle, il
 se fust esmerueillé de voir vn ani-
 mal si petit pouruen de si grande
 industrie, sans auoir maistre quel-
 conque qui l'ait enseigné. Mais sca-
 chant la temperature du cerueau
 de la formy, & voyant qu'elle est
 approuuee au sçauoir, (cōme sera
 montré cy-apres) nous ne ferons
 pas si esmerueillez, & cognoistrons
 que les bestes brutes, par le tempe-
 rament de leur cerueau & fanta-
 sies qui leur entrent par les cinq
 sens, font avec habilité, ce que nous
 leur voyons faire. Et quant à ce que
 d'entre les animaux d'une mesme
 espee, l'un est plus docile & plus
 ingenieux que l'autre, cela viét du
 cerueau qu'il a mieux temperé: de
 maniere que si par quelque occa-
 sion ou maladie se venoit à chāger
 & alterer ceste bonne temperature
 du cerueau, il perdoit incontinent
 la prudence & habilité, comme fait
 l'homme. Maintenant s'offre la dif-

Voyez le
 passage
 de la for-
 my aux
 proues.
 chap. 6.

D'où
 vient
 qu'un
 animal
 est plus
 docile &
 plus in-
 genieux
 qu'un
 autre de
 mesme
 espee.
 Un chaf-
 seur a
 affirmé
 qu'il a
 vu
 fuscon-
 tres-ha-
 bile à la
 chasse,
 qui re-
 tourne
 incensé
 & qu'il
 luy fit

*un cau-
sere en
la teste,
dont il
guarit.*

ficulté de l'ame raisonnable, pour
entendre comment elle est tant bié
prouenuë de cest instinct naturel
aux oeuvres & exercices de son
espece, qui sont sçauoir & pruden-
ce, & comme tout soudain, par
mesme moyen de la bonne tem-
perature, l'homme peut sçauoir les
sciences, sans les auoir entenduë de
personnes attendu que l'experience
nous demonstre que si elles ne sont
appriues, personnes ne naist avec
elles. Entre Platon & Aristote y a
Platon.
 vne grande question pour sçauoir
d'où peut proceder le sçauoir de
l'homme. L'un dit que nostre ame
raisonnable est plus ancienne que
le corps, pource que deuant que
nature le compose, l'ame estoit
desia au Ciel en la cōpagnie des
Dieux, d'où elle est sortie pleine
de science & sçauoir: mais venant
à former la matiere, à cause de
la mauuaise temperature d'icelle,
l'ame vient à perdre ceste science,
iufqu'à ce que par succession de
temps, se vient à amender cest

meilleure, au moyen de laquelle pour estre plus propre & commode aux science perduës (elle vient peu à peu à se souuenir de ce quelle auoit oublié. Ceste opinion est faulx, & m'esbahy de Platō, lequel estant vn si grand Philosophe n'a sçeu donner raison du sçauoir humain: voyant que les bestes brutes sont pour veuës de leur prudence & habilité naturelle, sans que leur ame sorte du corps, pour aller au Ciel l'apprendre: à raison dequoy il n'est exempt de faute, ayant leu principalement en Genese (auquel il adioustoit foy) que Dieu cōposa le corps d'Adam, deuant qu'il creast l'ame. Le semblable aduient encores de present, excepté que la nature engendre le corps, & finalement Dieu crée l'ame au mesme corps, sans demeurer hors d'iceluy, ny temps, ny aucun moment. Aristote à prins vn autre chemin, disant Toute la doctrine & toute discipline vient de la cognoissance precede: comme voulant dire. Tout ce

Repre-
henfion
de Pla-
ton à
pris de
ta sain-
te Es-
criture
les meil-
leures
senten-
ces: à
raisons
desquel-
les il a
raison
desquel-
les il a
esté d'ac-

88 L'Examen des Esprits.

Divin. que ſçauent & apprennent les hô-
Au 1. li. mes vient de l'auoir ouy, veu, ſenty,
ure de gouſté & touché: pource qu'en l'en-
Posterio tendemēt ne peut eſtre aucune co-
reſolu. gnoiſſance, qui ait paſſé premiere-
ch. 2. ment par quelqu'un des cinq ſens.
 Et pour ceste cauſe a-il dit que ces
 puiffances viennent des mains de
 la nature, & que noſtre ame eſt cō-
 me vn tableau plein auquel n'y a
 aucune peinture, Laquelle opinion
 eſt auſſi fauſſe que celle de Platon:
Au 3. li. & afin que nous le puiffions mieux
ure de donner à entendre & prouuer, il
l'ame. faut premierement conuenir avec
 les Philoſophes vulgaires: qu'au
 corps humain n'y a pas plus d'une
 ame, qui eſt la raifonnable, laquelle
 eſt principe de tout ce que nous
 faiſons & mettons en execution,
 (quoy qu'il y ait des opinions,) &
Platon toutesſois ſe trouue qui maintient
conſtitue au contraire qu'avec l'ame raifon-
en l'hom. nable y en a deux ou trois autres.
me trois Ainſi donc és œures que fait l'ame
ames. raifonnable: comme la vegetatiue,
 nous auons deſia prouué qu'elle

ſçait former l'homme, & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle ſçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens: & ſi vient à defaillir au corps quelque partie, elle la ſçait bien refaire de nouveau, & la former ſelon ſon vſage. Et és œuures de la ſenſitiue & morine, l'enfant auſſi toſt qu'il eſt nay, ſçait terrer & demener les leures, afin de tirer le laiçt, de maniere que ne ſçauroit aduenir à aucun homme, tant ſage ſoit-il, d'en faire ainſi. Avec ce il a les qualitez qui ſont conuenables à la conſeruacion de ſa nature, & fuit ce qui luy eſt nuſible & dommageable: il ſçait pleurer & rire, ſans l'auoir appris de perſonne. Et ſi l'on demande aux enfans de ce faire, ou par quel ſens ils ſont induits à ce faire? Je ſçay biẽ qu'ils reſpondront que Dieu leur a donné ceſt inſtinct naturel, comme aux beſtes brutes: en quoy il ne diſent pas mal, ſi l'inſtinct naturel & le temperament ſont vne meſme choſe. L'homme auſſi toſt qu'il eſt

*Hippoc.
à mieux
reſpondu
diſant:
Nature
eſt ſçau-
uante,
biẽ qu'il
le n'ait
apprins à
bien ſui-
re.*

90 L'Examen des Esprits.

*Au liure
d'alimé,
Es 6. Ep
p. 5. c. 2.*

na y, ne peut pas exercer les pro-
pres-œuvres de l'ame raisonnable,
qui font, entendre, imaginer, &
faire actes concernans la memoire:
ce que le temperament des enfans
est mal conuenable pour telles cho-
ses, & fort propre pour la vegetati-
ue & sensitiue: comme celuy de la
vieillesse est propre & conuenable
à l'ame raisonnable, & mauuais à la
vegetatiue & sensitiue. Et com-
me le temperament qui sert à la
prudence, s'acquiert peu à peu au
cerueau s'il pouuoit y entrer tout
à coup, l'homme scauroit tout à coup
& à l'improuist discourir, & aussi
philosopher mieux que s'il l'auoit
apprins aux escoles. Mais comme
la nature ne le peut faire, sinon avec
laps de temps, ainsi va l'homme ac-
querant peu à peu la science, que ce
soit la raison & la cause, se voit ma-
nifestement quand l'on considere
que depuis que l'homme est fort sca-
uant, il vient peu à se rendre igno-
rant, pource que iournellement
(iufqu'à la grande vieillesse & fin) il

*Le tem-
peramēt
se chan-
ge tout
les iours.*

acquiert autre temperament contraire. Quant à moy, ie cognoy que comme la nature fait l'homme de semence chaude & humide, (qui est le temperament qui enseigne à la vegeatiue & sensitiue, ce qu'elles doiuent faire) si elle le formoit de semence froide & seche, il scauroit en naissant incontinent discourir & raisonner : & n'auroit l'adresse de ietter: pource que ceste temperature ne s'accorde à telles choses. Mais afin que l'on cognoisse par experience, que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requierent, il n'est donc besoing de maistre qui nous enseigne. Il faut auoir esgard à vne chose, laquelle aduiet chacun iour, qui est que si l'homme tombe en quelque maladie, a raisõ de laquelle le cerueau change soudain son temperament (cõme est la manie, melancolie & frenaisie) il luy aduint de perdre (s'il est prudẽt) tout ce qu'il scauroit, & extrauague en ses propos: & s'il est ignorãt, il acquiert

Quant
le cer-
ueau se
fait
chaud
au pre-
mier de-
gré, l'ho-
me est
rendu
eloquent
& s'es-

*Frent à
l'humain
tes cho-
ses à di-
re: ain-
si ceux
qui se
baisent
sont
froides
de cer-
veau,
Et ceux-
là qui
parlent
beau-
coup s'ont
chauds.*

plus grand esprit & habilité, qu'il
n'auoit auparauant. I'ay ouy vn ru-
stique laboureur, estant frenetique,
discourir merueilleusement, recô-
mandant son salut aux assistans, &
les prians d'auoir esgard à ses en-
fans & à sa femme, s'il plaisoit à
Dieu l'appeller de ce monde: avec
tant de lieux de rethorique, aussi
grande elegance & purité de voca-
bles, que Ciceron eust peu trouuer
en parlant deuant le Senat: dequoy
les assistans esmerueillez me deman-
derent d'où pouuoit proceder vne
si grande eloquence & sçauoir en
vn homme, lequel estant en santé
ne sçauoit parler? Et me souuient
que ie fis responce, que l'oratoire
est vne science qui prouient de cer-
tain poinct & degré de chaleur, &
que ce laboureur y estoit paruenue
à raison de sa maladie. Je pourrois
bien parler d'vn autre frenetique,
lequel en plus de huit iours ne dist
iamais parole qui ne fust bien à pro-
pos & accordante, & le plus souuent
faisoit vn couple de vers bien for-

*La fre-
nésie
vient de
la colere
amassée
en sub-
stance de*

mez, & les assistans estonnez d'ouyr ^{cerueaus}
 parler en vers vn homme, lequel ^{humour}
 estant en santé n'en sceut iamais ^{propre}
 faire vn, ie dis, qu'il n'aduenoit gue- ^{pour la}
 res que celuy fust Poëte en la frenai- ^{Poete.}
 sie, qui l'estoit en santé: pource que
 le temperament du cerueau, pro-
 pre à l'homme sain, pour la Poësie,
 ordinairement se doit changer en
 la maladie & faire choses contrai-
 res. I'ay souuenance que la femme
 de ce frenetic, & vne sienne sœur
 (qui s'appelloit Martigarcia) le re-
 prenoient de ce qu'il disoit mal des
 saints: dequoy le patient ennuyé,
 parla à sa femme en ceste maniere,
 Je renie dieu pour l'amour de vous:
 sainte Marie, pour l'amour de Ma-
 rigarcia, & S. Pierre pour l'amour
 de Iean d'Olmede: & ainsi discou-
 rut par plusieurs Saints, qu'il fai-
 soit correspondre aux autres assi-
 stans. Mais cela est peu de chose au
 respect des hauts propos que tint
 vn iour vn page d'un grād seigneur
 de ce Royaume, estant maniaque: ^{Chose}
 lequel en santé, estoit reputé pour ^{merueille}

*Jeuse
d'un ma
nagus.* vn ieune homme de peu d'esprit:
mais estant tombé malade, il auoit
bonne grace en ses propos. Il respo-
doit tant bien à ce qu'on luy deman-
doit, & estoit tant merueilleux à
descrire la forme pour bien gou-
uerner vn Royaume (dont il s'esti-
moit seigneur) que chacun le ve-
noit voir & ouyr. Et son propre
maistre ne partoioit gueres d'aupres
de luy, priant Dieu qu'il ne luy
r'enuoyast sa santé, & qu'il demeu-
rast tousiours malade. Ce que de-
puis se manifeste clairement: car
estant le page deliuré de ceste ma-
ladie, le medecin qui le pensoit
s'en alla prendre congé du sei-
gneur & maistre d'iceluy, en espe-
rance de receuoir quelque recom-
pense ou bonnes parolles: mais il
luy dit ainsi. Je vous assure, mon-
sieur le docteur que ie ne fus onc-
ques tant fasché d'infortune qui
me soit aduenüe, que ie suis main-
tenant de voir mon page guarir:
pource qu'il ne me sembloit con-
uenable de changer vne tant sage

folie à vn iugement tant lourd & endormy, qui luy demeure quand il est en fanté. Il m'est aduis que de sage & aduisé qu'il estoit, vous l'avez fait deuenir vn sot & vne beste, cōme auparauant: qui est la plus grande misere qui puisse aduenir à vn homme. Le pauvre medecin voyant le peu degré qu'on luy scauoit de ce qu'il auoit fait, s'en alla vers le page, & en fin, apres plusieurs propos tenus de part & d'autre, le page luy dit: Monsieur, ie vous remercie humblemēt & vous baise les mains du grand bien que vous m'avez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement, toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'estre guarý, pource qu'estant en ma folie, ie viuoye en la plus grande consideration du monde, & pensoy estre si grand Seigneur, que ie croyoy ne se trouuer Roy sur la terre, qui ne me fust vassal. Et cōbien que ce fust mensonge, que m'en importoit-il, puis que ie prenoy aussi grand plaisir en cela que s'il se fut trouue veritable?

Mais ie suis bien pis maintenant
 que ie me trouue vn pauvre page,
 qui doit commencer demain au
 matin à seruir celuy que ie n'eusse
 daigné, estant malade, prédre pour
 mon laquais. Que les Philosophes
 reçoient tout cela, & croient se
 pouoir faire, est peu de chose: mais
 si ie leur certifioy maintenant par
 histoires tres-veritables, que quel-
 ques hommes ignorans (souffrans
 ceste maladie) ont parlé en Latin,
 sans l'auoir apprins estant en santé,
 que diroient-ils? Je pourrois parler
 d'une femme frenetique qui disoit
 à tous ceux qui alloient la voir leurs
 vertus & vices: & aucunesfois ren-
 controit avec telle certitude qu'ot
 de coustume ceux qui parlent par
 coniectures & signes: & pour ceste
 cause personne n'osoit aller la voir
 craignant la verité qu'elle descou-
 uroit. Et ce qui est encores d'avan-
 tage: comme le barbier la saignoit,
 vn iour, elle luy dist. Regarde que
 tu fais, car tu n'as plus gueres de
 iours à viure, & ta femme se doit re-
 marier

*Chose
merveil-
leuse à
aucune,*

*Exemple.
notable
d'une
femme
freneti-
que.*

marier avec vn foulon: ce qui se trouua veritable (combien qu'il fut dit d'aventure) & s'accomplit deuant qu'il fut demy an. Il m'est aduis que desia i'entens dire à ceux qui fuyent la Philosophie naturelle, que tout cela est vne mocquerie & mensonge (& si d'aventure, il est vray) que le diable, selon qu'il est cauteleux & subtil, par permission de Dieu entra au corps de ceste femme, & des autres frenetiques que nous auons dit, & leur fit dire ces choses merueilleuses. Mais ils se trompent grandement, pource que le diable ne peut sçauoir ce qui est à venir, n'ayant l'esprit de Prophetie. Ils tiennent pour vn fort argument de dire, cela est faux, pource que ie n'entens pas comme cela peut estre, comme si les choses difficiles & fort hautes estoient sujettes aux rudes entendemens & se laissoient entendre d'iceux. Ie ne veux pas icy conuaincre ceux qui ont fauté d'entendement, pource que ce seroit travailler en vain: Celuy
parle au
dormant
qui nar-
re au fol

mais ie leur veux faire dire par Ari-
 stote que les hommes temperez se-
 lon que leur œuvres requierent,
 peuuent scauoir plusieurs choses,
 sans en auoir particulièrement ouy
 parler, & sans les auoir apprintes de
 personnes. Voicy donc qu'il dit,
 Plusieurs aussi à cause que ceste chaleur
 est prochaine des Excremens ou affaisse-
 ment, sont empeschez & surprins des
 maladies de folie, ou bien bouillent &
 sont eschauffez de l'instinct furieux: à
 raison dequoy ils deuiennent Sibilles &
 Prophetes, & ceux que l'on cuido estre
 inspires de l'oracle diuin, ven que cela
 aduient non par maladie, mais par une
 naturelle intemperature. Le Poete,
 Marc citojen de Syracuse estoit meilleur
 poete lors qu'il estoit aliene de son esprit.
 Ceux qui ont ceste chaleur lasche &
 moderee, sont entierement melancoli-
 ques mais beaucoup plus sages. Aristo-
 te confesse apertement, que pour la
 demesuree & extreme chaleur du
 cerueau, plusieurs homes cognoi-
 soient les choses à venir, comme
 les Sibilles: ce qu'il dit ne proce-

La sapie
 ce Eccle.
 siast.
 chrp. 22.
 Les Si-
 billes
 admises
 par l'E-
 glise Ca-
 tholique
 auoient
 ceste dis-
 position
 72416

der à raison de la maladie, mais de ^{relle que}
l'inégalité de la chaleur naturelle. ^{dit Ari-}
Ce qu'il prouue par l'exemple de ^{stote: &}
Marc Siraculain, qui estoit merueil ^{de sur-}
leux en son poëme, lors que pour la ^{plus,}
trop grande chaleur du cerueau, il ^{l'esprit}
estoit hors de foy: & quand ceste ^{prophe-}
chaleur se venoit à moderer il per- ^{tique de}
doit ceste industrie: mais le demeu- ^{Dieu,}
roit plus prudent & plus sage. De
maniere que non seulement Aristote
admet, pour cause principale de
ces estranges cas, le temperament
du cerueau: mais aussi reprend ceux
là qui disent, que c'est vne reuela-
tion diuine & non pas vne chose na-
turelle. Hippocrate fut le premier
qui appella ces choses, diuinitez,
S'il y a quelque chose de diuines mala- ^{Au pre-}
dies, elle demonstre la prouidence diui- ^{mierli-}
ne. Par laquelle sentence, il enchar- ^{ure des}
ge aux medecins de prendre garde ^{progn-}
sur ce aux propos que tiendront les ^{si. 7.}
malades, afin d'auiser ce qu'ils ont à ^{Quand}
faire. Mais ce qui plus me red esmer- ^{les ma-}
ueillé est que demandant à Platon ^{lades}
^{siennés}
^{propos}

100 L'Examen des Esprits.

*diuins, d'où vient que de deux enfans d'un
c'est si- mesme pere, l'un sçait faire, des vers
gne que (sans que personne luy ait enseigné)
l'ame & l'autre trouuillant en l'art de Poë-
raison- sie, ne les peut faire? il respond que
nable est- celui qui n'ay Poëte, est inspiré de
desia de la faueur Poëtique, & l'autre non.
liee du Parquoy Aristote a eu raison de le
corps & reprendre, pouuant bien rapporter
par ain- cela au temperament, comme au-
si nul tresfois il a fait. Quant à ce que le
pe. frenetique parle en Latin, sans l'a-
uoir apprins, cela monstre la con-
sonnance qu'il y a de la langue Latine
avec l'ame raisonnable : & comme nous
prouuerons cy apres, il y a vn esprit
particulier & propre pour inuenter les
langues, & sont les vocables Latins &
manieres de parler en ceste langue, tant
conuenables & raisonnables au sens de
l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le
temperament necessaire pour inuenter
vne langue fort elegante rencontre
incontinent la Latine, & se plaist en icelle.
Voire mesme est-il facile à entendre que deux inuen-*

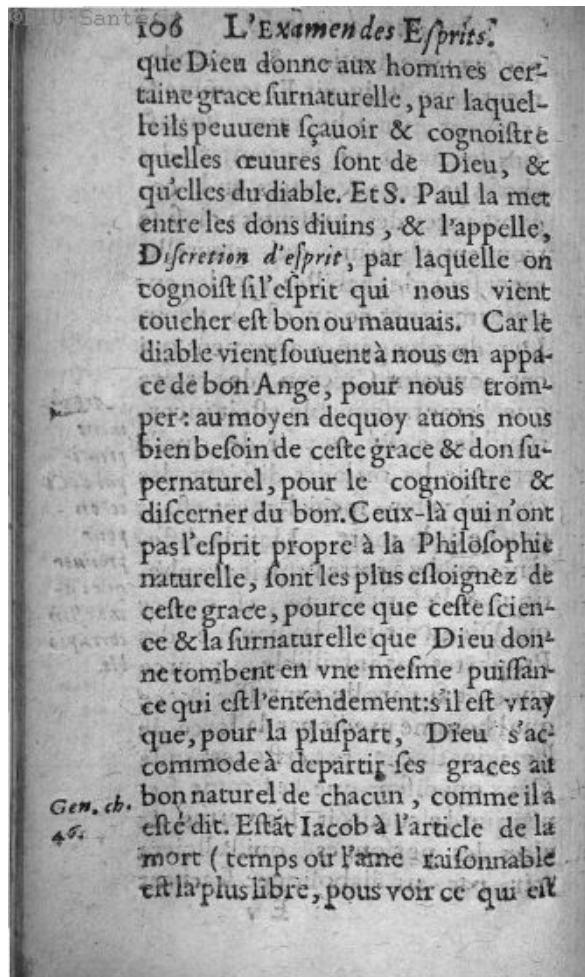
teurs de langues peuuent inuenter
mesmes vocables ayans tous deux
mesmes esprit & habilité. Si l'õ vient
à considerer que comme Dieu crea
Adam, & mit toutes choses deuant
luy, afin de leur donner le nom
qu'elles deuoient auoir, s'il en eust
formé vn autre de mesme perfe-
ction & grace supernaturelle, &
que Dieu mesme luy eust enioinct
de donner nom à toutes choses, il
est certain & ne faut faire doute au-
cun, que les noms qui leur eust don-
né, n'eussent rencontré avec ceux
là d'Adam : pource que tous deux
auoient à regarder à la nature de la
chose, qui n'estoit qu'une. De ce-
ste maniere, le frenetique peut ren-
contrer avec la langue Latine, &
parler Latin sans l'auoir apprins, e-
stant en fanté : pource que se chan-
geant, à cause de la maladie, le tem-
perament naturel de son cerueau, il
le peut faire ny plus ny moins que
celuy qui inuenta la langue Latine,
& peut former comme les mesmes
vocables (non pas avec telle dispo-

qu'ils ignorent les causes naturelles d'iceux. Les enfans qui sont engendrez de semence froide & seiche, comme sont les enfans que l'on a en vieillesse, peu de iours & mois après qu'ils sont nais, commencent à discourir & philosopher: pource que le temperament froid & sec (comme nous prouuerons cy après) est fort approprié aux centres de l'ame raisonnable, de maniere que la soudaine temperature du cerueau supplée à ce que deuoit faire la loqueur du temps, & pour plusieurs raisons est hastee, & comme anticipée: ceste soudaine temperature. Aristote fait mention d'autres enfans, qui commencerent à parler aussitost qu'ils furent nais, & depuis se tenrent tout le temps qu'ils neurent l'age ordinaire & conuenable pour parler, & cest effect conuient à ce que nous auons dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & mesmes se peut rapporter à ce que nous auons dit de celuy qui parla incontinent Latin.

104 L'Examen des Esprits.
 sans auoir apprins en santé. Au de-
 meurant on ne scauroit nier que les
 enfans, estans au ventre de la mere,
 & aussi tost qu'ils naissent: ne puis-
 sent souffrir ceste mesme infirmité.
 Au li-
 ure, de
 Divina-
 tions.
 Ceux
 qui par
 le vice
 de la
 santé
 ont esté
 Es-
 dits me-
 lancoli-
 ques, ont
 en leurs
 esprits
 quelque
 diuinité
 Es-
 pro-
 phetic:
 Cicéron
 du deus-
 nemus.
 Quand au deuinement de la fem-
 me frenetique, j'en pourray mieux
 donner la raison à Cicéron, qu'à ces
 Philosophes naturels: car Cicéron
 déchiffrant la nature de l'hom-
 me, l'appelle, *Animal pouruoyant,*
cault, sage de mainte sorte, d'esprit,
ayant memoire, plein de raison & de
conseil. Et dit particulièrement qu'il
 y a vn naturel d'hommes qui surpas-
 sent les autres en la cognoissance de
 ce qui est à venir. Il y a dit-il, *une*
certaine force & nature qui annonce les
choses à venir, &c. Les Philosophes
 naturels errent en ce qu'ils ne con-
 siderent pas, comme fait Platon,
 que l'homme a esté fait à la semblan-
 ce de Dieu: qu'il participe de sa di-
 uine prouidence, & qu'il a les puis-
 sances pour cognoistre toutes les
 trois differences de temps: memoire
 pour le passé: les sens, pour le

present: imagination & entendement pour l'aduenir. Et comme se trouuent aucuns hommes surpassans les autres en la memoire des choses passees: & autres en la cognoissances des presentes: ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habille: que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'un des plus grands argumens qui ont contrainct Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, a esté de voir de quelle certitude les malades disoient les choses à venir, spécialement estans proche de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'esprit prophetique & l'esprit naturel, est que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infallible, pource que c'est sa parole expresse: & ce que l'homme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude. Ceux qui disent que la femme frenetique descouuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloient voir, par art diabolique: sçachant

Argu-
ment
princi-
pal de Ci-
ceron
pour
prouuer
que l'a-
me est in-
corrupti-
ble.



à venir) tous les douze fils entrèrent
en la chambre pour le voir: il an-
nonça à chacun particulièrement
ses vertus & vices, & prophetisa ce
qui leur deuoit aduenir, & à leurs
neueux pareillement. Il est certain
qu'il fist cela en l'esprit de Dieu:
mais si l'escriture sainte & nostre
foy ne nous certifioient, comment
ces Philosophes naturels cognoi-
stroient-ils que c'estoit-là œuvre de
Dieu: & œuvre du diable, ce que
faisoit la femme frenetique, qui de-
claroit les vices & vertus à ceux qui
l'alloient voir, veu que ce fait est
semblable en partie, à celuy de Ia-
cob. Ils pensent que la nature de
l'ame raisonnable est fort esloignée
de celle du diable: & que les puis-
sances d'icelle, qui sont l'entende-
ment, l'imaginatiue, & la memo-
rie, sont d'autre genre fort diffé-
rent: & sont enseigneés par ce que
si l'ame raisonnable informe vn
corps bien organisé, comme estoit
celuy d'Adam: elle sçait vn peu
moins que le pl^s aduisé diable
qui soit: & hors du corps, est pour

neüe de puïssances aussi hautes qu'il
 scautoit estre. Et si les diables trou-
 uent ce qui est à venir, en coniectu-
 rant & discourant par aucuns signes:
 l'ame raisonnable en peut autant
 faire, quand elle se deliure du corps,
 ou qu'elle a ceste difference de tem-
 perament, qui est propre pour la
 prouidence. Par quoy est-il aussi dif-
 ficile à l'entendement de trouuer
 comme le diable peu scauoir ces
 choses tant hautes & cachees, que
 d'en attribuer la cognoissance à l'a-
 me raisonnable. Il ne leur peut en-
 trer en l'entendement qu'il y ait si-
 gne es choses naturelles, par les-
 quelles on puisse cognoistre ce qui
 est à venir: & ie dy que se trouuent
 indices pour cognoistre le passé & le
 present, & coniecturer l'aduenir, &
 aussi pour coniecturer quelques se-
 crets du Ciel. Les choses inuisibles di-
 celuy sont entendues de la creature du
 monde par les choses qui sont faites. Ce-
 luy qui aura puïssance à cest effect,
 le trouuera: & l'autre sera tel que
 dit Homere, L'ignorant entend le

*Au Ro-
 mains
 chap. 1.*

passé & non pas l'aduenir : mais ce-
 luy qui est aduisé & discret est le Sin-
 ge de Dieu, qui l'imité en plusieurs
 choses, & combien qu'il ne le puis-
 se faire avec telle perfection, si est-
 ce qu'il a quelque semblance à le re-
 tirer & contrefaire.

L'hom-
 me adui-
 sé & dis-
 cret, Sim-
 ge de
 Dieu.

Icy est démontré & prouué que de trois
 seules qualitez, chaleur, humidité
 & siccité, prouiennent toutes les dif-
 férences d'esprits qui se trouuent en
 l'homme.

CHAP. V.

Estant au corps l'ame raisonna-
 ble, il est impossible qu'elle puis-
 se faire œuvre contraire & différen-
 tes, ayant son propre & particulier
 instrument pour chacune d'icelles.
 Cela se voit clairement en la faculté
 de l'animal, laquelle exerce œuvres
 diuerses & sens extérieurs, pource
 que chacū a sa particulière & propre
 composition. Les yeux en ont vne, l'ouïe
 vne autre : le goust vne autre : le

sentir ou flairer vn autre : le toucher
 vne autre. Car sans cela, ne se trou-
 ueroit qu'une sorte d'œuvre : le tout
 cōsisteroit ou en l'avenē, ou au goust,
 ou au toucher : pource que l'instru-
 ment determine & mesure la puis-
 sance, à vne action ou œuvre seule-
 ment & non pas à plusieurs. Estant
 donc clair & manifeste ce que j'ay
 dit de ceste faculté qui passe les sens
 extérieurs, nous pourrons recueillir
 de là ce qu'il y a es sens intérieurs.
 Par ceste mesme vertu de l'animal,
 ou animale, nous entendons, nous
 imaginons, & auons souuenance.
 Mais s'il est vray, que chacune œu-
 re, requiere son instrument par-
 ticulier : il faut dire necessaire-
 ment qu'il y a dans le cerueau vn in-
 strument pour entendre : vn autre
 pour imaginer, & vn autre pour la
 memoire : car si le cerueau estoit en-
 tierement composé & organisé d'une
 mesme maniere, le tout consisteroit,
 ou en la memoire, ou en l'en-
 tendement, ou en l'imagination.
 Et toutesfois nous y remarquons &

voyons des œuvres fort différentes,
au moyen dequoy il est force d'ad-
uouier qu'il y a diuersité d'instrumens.
Mais si l'on ouure la teste, & que
l'on face anatomie ou dissection du
cerueau: on trouuera que le iour est
composé d'une mesme substance,
sans diuersité de partie. Seulement
s'y trouuent quatre petits lieux, es-
quels estans bien regardez, sont faits
& composez d'une mesme sorte, sans
auoir aucune chose en quoy ils puis-
sent differer. Il n'est pas aisé d'acer-
tencer de quoy ils seruent en la teste,
pource que Galien & les Anamato-
mistes, tant modernes qu'anciens se
sont efforcz de trouuer le vray vsa-
ge d'iceux: mais il n'y a pas vn qui
ait dit certainement ny en particu-
lier, de quoy sert le ventricule droid,
ny le fenestre, ny celui qui est au
milieu, ny le quatriesme duquel le
siege est au petit cerueau, en la par-
tie de derriere de la teste. Ils ont seu-
lement affirmé, avec crainte &
doute encôres, que ces quatre
cautez estoient les lieux es-
quels se cuisent les esprits vitaux,

*Au liu.
8. des de-
crets de
Hipp.
Es de
Pla. 8.
au li. 8.
de l'vs-
age des
parties.
Liure 4.
des de-
crets de*

*Hippocrate & se conuertissent és animaux: pour
de Plat. donner sentiment & mouuement à
Et au toutes les parties du corps. Auquel
liure 8. œuvre Galien a dit vne fois que le
de l'usage des ventricule du milieu est le plus ex-
celle- parties. cellent & le premier : & en vn au-
tre endroict, il pense que celuy de
derrière est de plus grande efficace
& valeur. Mais ceste doctrine n'est
pas veritable, ny fondee en bonne
Philosophie naturelle, pource que
ne se trouuent au corps humain,
deux operations tant contraites ne
qui s'empeschent tant comme l'ar-
raisonnement & la concoction des
viandes & aliment. La raison est,
que la contemplation demande re-
pos, tranquillité & clarté és esprits
animaux : là où la concoction se fait
avec bruit & tempeste : de laquelle
operation s'esleuent plusieurs va-
peurs qui destourbent & obscurcis-
sent les esprits animaux : de manie-
re que l'ame raisonnable ne peut
voir les figure des choses. Et puis la
nature n'estoit pas si mal aduisee,
que d'assembler en vn mesme lieu,*

deux choses, qui se font avec vne si grande repugnance & contrariété. Ains Platon louë grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, séparé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs és esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschée à raisonner & faire ses discours. Mais sçs que Platon nous no-
An Dialogue de la nature.
 cestte Philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstant que le foye & l'estomac soient fort esloignez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office & propriété du quatriesme ventricule est de cuire & changer les esprits vitaux & les conuertir és animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi séparé de trois autres, & l'a mis

à part esloigné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la contemplation des autres ne fust empeschée. Car quant aux trois petits lieux ou ventres de deuant, ie croy que Nature les a faits pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairement, parce que es grandes estudes & contemplations, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauittez. La force de cest argument se cognoist en considerant que les autres puissances estans lassées d'exercer leur office, tousiours deuiuent & font mal les instrumens, avec lesquels elles se sont exercees: cōme à regarder trop excessiuelement, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deuiuent. La difficulté est maintenant de sçauoir auquel de ces petits ventres consiste l'entendement auquel la memoire, & auquel l'imagination: pource qu'ils sont tant proches & voisins, que l'on ne sçauroit distinguer ny cognoistre cela, par le

susdict argument, ny par aucun
 autre indice. Ce neantmoins, con-
 siderans que l'entendement ne
 peut faire son office, sans que la
 memoire soit presente laquelle
 luy monstre & offre les figures
 & fantasies, suivant cecy d'Ari-
 stote. Il faut que celuy qui entend con- *Au 3. li.*
 temple les phrenesies: ny la memoire, *de l'a-*
 sans estre assistee de l'imagination, *me.*
 ainsi qu'ailleurs nous l'auons decla-
 renous entendrons aisement que
 toutes les trois puissances sont ioin-
 ctes & assemblees en chacun lieu
 ou ventricule: que l'entendement
 seul n'est en vn, ny la memoire seu-
 le en vn autre, ny l'imagination,
 au troisieme, comme les Philo-
 sophes vulgaires ont pense. Ceste
 conionction & assemblee de ver-
 tus & puissances, à coustume de se
 faire au corps humain, quand l'v-
 ne ne peut exercer son office, sans
 l'aide de l'autre, comme l'on void
 es quatre vertus naturelles, de Cui-
 re, de Retenir, de Tirer, de repous-
 ser, ou rejeter: lesquels pour estre

nécessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblée en vn lieu & non pas séparées l'une de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a - elle fait trois petits ventres, & en chacun d'iceux assemblé toutes les trois puissances raisonnables, puis que c'estoit assez d'un pour entendre, & faire l'office de la memoire? On peut respondre à cela, que la mesme difficulté est de sçavoir, pourquoy nature a fait deux yeux, & deux oreilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouyr, & que l'on peut voir d'un œil tant seulement? A quoy l'on peut respondre que les puissances sont ordonnées & establies pour la perfection de la creature, & que ceste perfection est d'autant plus certaine & assurée qu'elle est appuyée de plus grand nombre d'icelles: pource que l'une ou deux, par quelque accident peuvent defaillir, & est bon & convenable qu'autres demeurent de mesme sorte, pour l'operation. Et

la maladie que les Medecins appellent resolution ou paralisie, ordinairement se perd l'operation ou œuvre du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroient en leur entier & sans lesion, l'homme seroit fol & priué de iugement. Et neantmoins, pource qu'il a faute d'un seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: cōme celuy qui a accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grande perte & detrimēt à la veüe, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puis que par la lesion d'une, toutes les trois sont debilitees. Et attendu que tous les trois ventricules sont composez d'une mesme sorte, & qu'en iceux ne se trouue aucune diuersité de parties, nous ne pouuons laisser de prendre pour instrument les premieres qualitez, & fai-

re autant de differences principales d'esprit qu'il y a d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puis exercer son œuvre sans instrument corporel qui luy ayde, c'est contre toute la Philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouvent, la chaleur, froideur humidité & siccité, tous les Medecins reiettent la froideur, comme inuiles à toutes les œuvres de l'ame raisonnable, Et ainsi se void par experience en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes puissances de l'homme sont lentes & tardives à leur office: de maniere que l'estomach ne peut cuire la viande, les couillons faire leur semence, les muscles, bien demener le corps, ny le cerueau discourir & raisonner. Et ainsi pour ceste cause Galien a dit, que la froideur nuist pareillement à tous les offices de l'ame: comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brulle pas tant. Mais

*Aulicure
Quod à
mimi
mores,
chap. 5.
Aulicure*

Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant: & que le delié & froid, le fait fort bon entendement. Au moyen dequoy peut on voir apertement que de la froideur prouient de la plus grand difference d'esprit qui soit en l'homme, à scauoir l'entendement. Aristote demande aussi pourquoy les hommes qui demeurent en pays chauds, comme l'Egypte, sont plus ingenieux & aduisez que ceux - là qui demeurent en pays froid: Aquoy il respond, que l'excessiue chaleur du pays gaste & consumme la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid: au moyen dequoy les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au contraire, la grand froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle forte & perisse: & ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit il) ne peuuent discourir ny philosopher, ains se voyent inconstans & instables en vne opinion. Aquoy il semble que Galien face

2. de par.
ant. c. 4.
14. sect.
probl. 15

Au liu.
de l'art
de med.
chap. 12

allusion, disant que l'homme est muable, pource qu'il a le cerueau fort chaud : & au contraire, qu'il est ferme & stable en son opinion à cause du cerueau qu'il a froid. Mais la verité est, que de ceste qualité ne procurent aucune difference d'esprit : de maniere, qu'Aristote n'a voulu dire que le sang froid en extremité face l'entendement meilleur, si au moins il n'est chaud. Or donc il est bien vray, que l'inconstance de l'homme procede d'vne trop grande chaleur, laquelle esleue les figures qui sont au cerueau, & aussi les fait bouillir : à raison dequoy se represente à l'ame plusieurs images des choses, qui l'appellent & inuitent à la contemplation d'icelles : & pour iouyr de toutes, elle laisse les vnes, & prend les autres. Or il auient autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & stable en vne opinion, pource qu'elle tient les figures resserrees : de maniere aussi qu'elle ne les permet s'esleuer : ce qui se fait pource que ne se represente à l'homme autre image

image qui l'appelle. Or la froideur est de ceste nature, qu'elle empesche les mouuemens, non pas seulement des choses corporelles, mais aussi red les figures & especes que les Philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau, & ainsi ceste fermeté & demeure, semble plustost vne fetardise & endormissement, que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté, qui vient de l'entendement bien comprins, & non pas de la froideur du cerueau. En apres la siccité, humidité & chaleur demeurent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn philosophe qui sçache donner certainemēt à chacune difference d'esprit, la sienne: Heraclite a dit, *Splendor siccus, animus sapientissimus*, que l'esprit tres aduisé est vne splendeur seiche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entendre que la siccité est cause de la grande prudence & sçauoir de l'homme: mais aussi il n'a pas déclaré en quel genre de sçauoir l'homme

*Galien
le recite
au liure
Quod a-
nima
res, ch. 5.*

122 L'Examen des Esprits.

*Au Dia-
logue de
la natu-
re.*

*Horace
pour mo-
strer
qu'il n'est
pas igno-
rant, dit
qu'il ne
fut pas
conuerti
en pour-
ceau.*

est excellent, par le moyen de ceste
siccité. Or Platon a entendu cela
mesme quand il a dit que l'ame en-
tre au corps, tressage : mais que la
grande humidité qu'elle trouue en
iceluy, la rend endormie & igno-
rante. Toutesfois ceste humidité ve-
nant à se perdre & consommer, avec
l'aage, & le corps deuenant sec : l'a-
me d'escouure le sçauoir & pruden-
ce qu'elle auoit auparauant. Entre
les bestes brutes (dit Aristote) cel-
les là sont les plus aduisees, qui tien-
nent en leur temperament, le plus
de froideur & siccité : comme les
formis & abeilles, lesquelles en pru-
dence conuiennēt avec les hommes
fort raisonnables. Outre plus, il n'y
a pas vne beste brute qui tiennē plus
d'humidité que le pourceau, & qui
ait moins d'esprit, & pour ceste cau-
se Pindare, pour taxer les Boëciés
d'ignorance, il les appelle pource-
aux, & sots, despourueus de iuge-
ment. Galien dit aussi que le sang,
pour la trop grande humidité qu'il
a, rend les hommes simples. Et le
mesme Galien recite que les comi-

ques taxoiēt de cela les enfāns d'Hip-
pocrate, disant qu'ils auoient beau-
coup de chaleur naturelle, qui est
vne substance humide, & remple de
vapeurs: Les enfāns des hōmes sages
doient tenir de ce vice, dequoy ie
doneray cy-apres raison. Des qua-
tres humeurs aussi que nous tenōs,
ne s'en trouuera pas vn qui soit froid
& sec, que la melācolie: & de fait, A-
ristote dit que tous les hōmes qui fu-
rēt iamais signalez és lettres ont esté
melancoliques. Finalement chacun
accorde que la siccité red l'homme
sage & aduisé: mais les Philosophes
ne déclarent pas à laquelle des puis-
sances & vertus raisonnables, elle sert
le plus. Or il n'y a que le Prophete
Esaye, qui luy impose nō, quād il dit:
Vexatio dat intellectu, pour ce que la
tristesse & l'affliction gaste & con-
somme, non seulemēt l'humidité du
cerueau, mais aussi desseche les os:
au moyen dequoy l'entendement se
faict plus subtil & aigu. Ce qui peut
estre euidēment demōstré, en consi-
derant plusieurs hommes, lesquels

*Au liure
quod a-
nimis
mores*

chap. 6.

*Au liure
de la na-
ture hu-
mane.*

com. 11.

en la 30.

sect. pro-

ble. 1.

Ch. 28.

124 L'Examen des Esprits.

reduits en pauureté & misere sont
venus à dire & escrire choses dignes
d'admiration: & depuis ayans eu la
fortune prospere, & s'estans trouuez
à leur aise ayans tout a souhait, n'ont
rien dit ny escrit de bon. Car la vie à
souhait, le contentement le bon suc-
cez & plaisir relasche & humecte
fort le cerueau, comme dit Hippo-
crate, *Gaudium relaxat cor*: comme s'il
vouloit dire, Le contentement & la
liesse amplifie & dilate le cœur & luy
donne chaleur, & l'engraisse. Ce qui
est facile à prouuer vne autrefois:
car si la tristesse & l'affliction desse-
cste & cōsomme la chair, & si pour
che raison l'homme acquiert meil-
leur entendement: il est certain que
son contraire, qui est l'allegresse doit
humecter le cerueau & abaisser l'en-

Le cœur
des sages
où est la
tristesse:
le cœur
des fols,
là où est
la liesse.
Eccl. c 7

tendement. Ceux-là qui sont doiez
de ceste maniere d'esprit, & qui l'a-
quierent, s'addonnent volontiers
aux passe-temps, aux festins & ban-
quets, à la musique, hantent les io-
yeuses compagnies, & fuyent au cō-
traire ce qu'autresfois leur souloit dō-

L'Examen des Esprits. • 125
 nér plaisir & contentement. De là
 le vulgaire pourra sçauoir d'où viét
 quel homme sage & vertueux ayant
 esté pauvre, & montant en quelque
 grande dignité, change incontinent
 mœurs & maniere de viure? Ce qui
 aduient pource qu'il a acquis vn
 nouueau temperament, humide, &
 rendant plusieurs vapeurs, qui faict
 que se viennent a effacer les figures
 qu'il auoit au precedent empreintes
 en la memoire, & son entendement
 s'appesantit & s'abastardit. Il est bié
 difficile de sçauoir qu'elle difference
 d'esprit peut proceder de l'humilité,
 ven qu'elle contredit si fort à la fa-
 culte de la raison. Au moins selon
 l'opinion de Galien, tous les hu-
 meurs de nostre corps, qui sont ex-
 cessifs, font l'homme fol & ignorant:
 & partant a il dit ainsi, *Animi dexte- nature*
ritas & prudentia à bilioso humore profi- humi-
ciscitur: integritas & constantia erit ne;
author humor melancholicus: sanguis, sim- com. 11.
plicitatis & stupiditatis: pituita natu-
rura, ad morum cultum nihil facit. C'est
 à dire, La prudence & dextérité de
 F iij

l'ame raisonnable, ou de l'esprit, viét
de la colere: l'integrité & costâce de
l'homme prouient de l'humeur me-
lancolic: la simplicité & stupidité du
sang: le flegme ou la pituité ne sert à
rien qu'à faire dormir. De maniere
que le sang, pource qu'il est humide,
& le flegme aydāt à ruiner & perdre
la faculté de la raison; mais cela s'é-
tend des facultez ou esprits raison-
nables, discourans & actifs, & non
pas des passifs, comme est la memoï-
re, laquelle depend de l'humidité,
ainsi quel'entendement de la siccité.

*Et pour-
sant Ci-
cerō de-
finissant
la natu-
re de
l'esprit
motus
memorie
en sa de-
finition.*

Or appellōs nous la memoire, puis-
sance de la raison, pource que sans
elle ne sert rien de l'entendement, ny
l'imagination. Or elle donne à tou-
tes manieres & figures, pour raison-
ner, suivant le dire d'Aristote, *Opor-
tet intelligentem, phantasmata specula-
ri*, de maniere que le propre office
de la memoire est de garder ces figu-
res & fantailies pour contéplation
de l'entendement, & pourtāt si elle se
perd: il est impossible que les autres
puissances puissent exercer leur of-

fice. Or que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre inuention, Galien le dit ainsi: *Acme moria quida recondere ac seruare in se ea que sensu & mēte cognita fuerint, quasi cella quandā & receptaculū eorū, nō inuētricem.* Et estant là son office, on peut entendre claiement qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueaumol, auquel la figure s'imprime par estrainte. Ce qui se peut euidement prouuer par le moyen de l'enfance: car en ceste âge là, l'homme a meilleure memoire qu'e tous les autres pourcequ'il a le cerueau fort humide. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy estās vieils, nous auons meilleur entendement & estās ieunes nous apprenons plus viste & avec plus grande facilité: à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose: mais que

Au liur de l'office du Medecin comm. 4.

En la 30 lect. probable. 4.

celle des ieunes enfans, vn peu après qu'ils sont nez est vuide & non empeschee, à raison dequoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à entendre apertement en comparant leur memoire du matin avec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pour ce qu'à ceste heure là, la memoire semble deschargee & vuide, mais au soir elle est pleine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme, pour ce que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elle ne peuvent tenir place: voire mesme voyôs nous par experience, que plus la memoire s'exerce, receuant chacun iour nouuelles figures, & plus elle deuiet grande. Selon ma doctrine, ie donneroie ceste responce & dirois que les vieilles gens ont bon entendement, pour ce qu'ils sont fort secs: & qu'ils n'ont point de memoire,

pour ce qu'ils n'ont gueres d'humidité. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impres-
 sion des figures ny plus ny moins que la cire dure, mal aisément peut receuoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il aduient au contraire és ieunes gens lesquels pour l'abondance de l'humidité du cerueau, sont despotirueus d'entendement, & ont bonne memoire à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément les especes & figures qui viennent de dehors par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier: mais ce n'est pas pour la raison qu'Arystote met en auant: le sommeil de la nuit en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tous le iour dessèche & endurecit. Et pour ceste cause Hip-
 pocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuit, font bien s'ils s'endorment
 là dessus, & que la soif les laisse,

Au 5.
 Aphor.
 com. 26.

130 L'Examen des Esprits.

En la 4.
section,
proble. 5

Au liure
de de me-
moire &
reminif-
cence.

d'autant que le dormir humecte le
corps & fortifie toutes les facultez
qui gouvernent l'homme. Que le som-
meil produise cest effet, Aristote
mesme le cōfesse. De ceste doctrine
s'ensuit clairement que l'entendement
& la memoire sont puissances oppo-
sees & contraires, de maniere que
l'homme pourueu d'une grande me-
moire, doit auoir faute d'entendement.
Et celuy au cōtraire qui est pourueu
de grand entendement, ne peut auoir
bonne memoire, pource qu'il est im-
possible que le cerueau soit sec &
humide tout ensemble. Aristote se
fonde en ceste maxime, pour prou-
uer que la memoire est puissance
indifferente de la reminiscence & sou-
uenance: car il forme son argument en
cette maniere. Ceux qui ont grāde
souuenance & reminiscence sont hom-
mes de grāde esprit, & ceux qui ont
bonne memoire sont depourueus
d'entendement: & pourtant la me-
moire & la reminiscence sont puis-
sances contraires. La maior, selon
ma doctrine est fausse, pour ce que

ceux là qui ont grāde reminiscence
ou souuenance, ont faute d'entende-
mēt, & sont pourueus d'une grande
imagination, cōme ie prouueray biē
tost: mais la mineur est veritable, cō-
bien qu'Aristote n'ait trouuē la rai-
son sur laquelle est fondēe l'inimitié
qui est entre l'entendement & la me-
moire. L'imagination prouient de
la chaleur qui est la troisiēme quali-
té pource qu'il n'y a au cerueau au-
tre puissance raisonnable ny autre
qualité qu'on luy peult donner: at-
tendu que les sciēces qui appartiē-
nent à l'imagination, sont celles que
disent ceux qui radotent & sont
transportez en la maladie, & non pas
celles qui appartiennent à l'entende-
ment & memoire. Et veu que la
frenesie, la manie & la melancolie
sont passions chaudes du cerueau,
par cest argument on peut prouuer
que l'imagination consiste en la cha-
leur. Il n'y a qu'une chose en quoy
ie trouue de la difficulté: c'est que
l'imagination est contraire à l'enten-
dement; & aussi la memoire: de

132 L'Examen des Esprits.

quoy la raison ne se peut donner par l'experience, pource qu'une grande chaleur & siccité se peuuent bien assembler au cerueau : comme aussi la chaleur & humidité en degré d'intention ou force. Et pour ceste cause, l'homme peut auoir grand entendement & grande imagination : grande memoire, avec une grande imagination : & certainement est-ce une chose merueilleuse de trouuer un homme de grande imagination, ayant bon entendement & memoire, la cause de cela est que l'entendement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, comme ailleurs nous l'auons prouué, de Galien. La grande chaleur gaste & consume le plus delicat, & laisse le gros & terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut assembler, avec beaucoup de memoire, pource que la chaleur excessiue resoult l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec : au moyen dequoy, il ne peut facilement receuoir les figures. Ainsi

*Auliere
de l'art
medic
re. chap.
Tous ce
qui est
intem-
peré ne
peut lon-
guement
durer.*

ne se trouuent en l'homme plus de
trois principales différences d'esprit,
pource que ne se trouuent que trois
qualitez d'où elles peuuent venir:
Mais deffous ces trois choses diffé-
rentes sont contenuës plusieurs au-
tres particulieres, à raison des degrez
ou force d'intention que peuuent
auoir la chaleur, l'humidité & la sic-
cité. Toutesfois ne faut entendre
que de chacun degré des trois quali-
tez, resulte & prouienne vne diffé-
rence d'esprit, pource que la siccité,
la chaleur, & l'humidité peuuent ve-
nir à tel point, estre telles, qu'entie-
rement la faculté animale en est in-
teressée, suiuant ceste sentence de
Galien, *Omnis immodica intemperies,*
vires exoluit. Tout ce qui est trop in-
tempéré resoult & anichille les for-
ces: ce qui est vne chose certaine:
car combien que l'entendement se
serue de la siccité, elle peut neant-
moins estre si grande, qu'elle con-
somme ses œuvres. Ce que n'ap-
prouue Galien, ny les Philosophes
anciens: qui affirment que si le cer-

Galien
liure 6.
de la con-
serua-
tion de
santé.

Au 2.
des A-
phorif.
com. 30.

Au lin.
Quod a-
nimi
chap. 1.

u eau des vicilles gens ne se refroi-
 disloit, iamaïs ils ne deuiendroiēt ca-
 duës, bien qu'ils se fussent rédus sēs
 au quatrième degré. Mais ils n'ont
 point de raison en cela, pource nous
 prouuerons en l'imagination : car
 que cōb, en que les œuures se facent
 avec chaleur, passant le troisième
 degré, elle commence incontinent à
 se perdre & ruiner autant en aduēt
 de la memoire, au moyen d'une trop
 grande humidité. Je ne peux dire
 maintenant en particulier, combien
 de differences d'esprit prouiennent
 à raison de l'intention & force de
 chacune de ces trois qualitez : iuf-
 qu'à tant que cy apres, nous venions
 à deduire & raconter toutes les œu-
 ures & actions de l'entendement, de
 l'imagination & de la memoire : ce-
 pendant il faut sçauoir qu'il y a trois
 principales œuures de l'entendement :
 la premiere est, inferer, l'autre distin-
 guer & la troisième, eslire. Et de là
 se font & establisent trois differen-
 ces d'entendement. La memoire se
 diuise en trois autres, qu'elle reçoit

facilement & les oublie aussi tost. L'autre tarde à percevoir & retient long temps. La troisième reçoit avec la facilité & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de différences : car elle a les trois comme l'entendement & la mémoire, & de chacun degré résultent & procedent trois autres. Nous en parlerons cy après plus distinctement, quand nous donnerons à chacune science qui luy respond en particulier. Mais celuy qui voudra considerer trois autres différences d'esprit, trouuera y auoir certaines habilités en ceux qui estudient : les vnes naturellement disposées aux contemplations claires & faciles de l'art qu'ils apprennent : mais quand ils se sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain que le maistre en traite : en vain l'on tasche de les représenter par bons exemples, ou d'en comprendre une autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuvent cōprendre cela. En ce degré sont

136 L'Examen des Esprits.

Liure 3.
de l'A-
me.
De ces
deux ma-
nieres
des esprits,
Aristote
e dir, ce-
uy est
res-bon
qui en-
ed tout
le soy-
ne me:
S dere-
bes ce-
uy est
in qui

constituez tous les mauuais lettrez
de quelque faculté que ce soit, les-
quels enquis des choses faciles de
leur art, disent tout ce qui se peut en-
tendre: mais estans venus aux cho-
ses plus hautes & subtiles, disent mil-
le absurditez. Autres esprits montét
vn degré plus haut: car ils sont mols
& faciles pour receuoir impressiō
de toutes les reigles & considetatiōs
de l'art, claires, obscures, faciles &
difficiles: mais la doctrine, l'argu-
ment, la responce, le doute, & la di-
stinction, leur doit donner beaucoup
à faire. Ceux-là ont besoin d'ouïr la
science des bons maistres qui sca-
chent beaucoup auoir quantité de
liures & estudier en iceux, sans cesser:
car moins ils liront & trauailleront
& moins ils scauront. De ceux-là se
peut auerir ceste sentence tant cele-
bre d'Aristote, *Intellectus noster est*
tanquam tabularasa, in qua nihil est de-
pictum. Nostre entendement est co-
me vn tableau vuide, auquel n'y a
rien qui soit depeint. Ils faut donc
qu'ils entendent premierement d'vn

autre, tout ce qu'ils doiuent ſçauoir
 & apprendre: car ils n'ont ſur ce au-
 cune inuention. Nature faiſt, au troi-
 ſieſme degré certains eſprits tant
 parfaicts, qu'ils n'ont beſoin de mai-
 ſtres qui les enſeignent & leur mon-
 ſtrent la maniere de Philoſopher: car
 d'une conſideration en laquelle ils
 ſont acheminez par le Maïſtre, ils en
 tirent cent, & ſans dire mot, ils ont
 le cerueau plein de ſçauoir. Ces eſ-
 prits là tromperent Platon, & luy fi-
 rent dire que noſtre ſçauoir eſt vne
 certaine maniere de reminſcence
 ou reſouuenance, les entendans par-
 ler & dire ce qui n'entra oncques en
 la conſideration des hommes. A
 ceux-là eſt permis d'eſcrire de li-
 ures, & aux autres, non: car l'ordre
 & moyen que l'on doit tenir, à ce
 que les ſciences reçoient tous les
 iours accroïſſement & plus grande
 perfection, eſt d'aſſembler la nouuel-
 le inuention de nous qui viuons
 maintenant, avec ce que les anciens
 ont laiſſé par eſcrit, en leurs liures.
 Car ſi chacun faiſoit cela en ſon

*obey au
 bien de
 ſant lib.
 1. esbs.*

*AN I. li-
 ure de
 l'office
 du me-
 de. com.
 4.*

temps, les arts viendroient à croistre
& les hommes qui viendroient apres,
ioüiroient de l'inuention & trauail
de ceux qui ont vescu premieremēt.
La Republique ne deuroit pas per-
mettre ny consentir que tous les au-
tres qui ont faute d'inuention, escri-
uissent liures, & les fissent imprimer:
car ils ne font autre chose qu'un cer-
cle des dits & sentēces des Autheurs
graues & ne font que repeter & re-
dire: de maniere que prenant vne
piece deçà, l'autre delà, il n'y a ce-
luy qui ne face vn œuure. Les es-
prits inuenteus. sont dits en lan-
gue Toscane, tenir du caprice, c'est
à dire d'une prompte fantaisie, pour
la semblance qu'ils ont avec la chie-
ure en leur aller & aduis. La chie-
ure ne veut iamais cheminer par
vn lieu plein, mais cherche tou-
siours les endroits haut & monta-
gneux: elle va par lieux scabreux &
difficiles, ou n'apparoist aucun
chemin, & ne veut aller en compa-
gnie. Telle propriété se trouue en
vne ame raisonnable, pourueüe

Ceste
manie-
re d'es-
prit est
fors
dange-
reuse
pour la

d'un cerueau bien composé & tem-
 peré iamaïs elle ne s'arreste à cōtem-
 pler : elle n'est iamaïs en repos : elle
 veut sçauoir & entendre choses nou-
 uelles. De ceste maniere d'ame se
 verifie ce dit Hippocrate, *Anima de-*
ambulatio, cogitatio hominibus. Car
 on trouue autres hommes qui ne
 sortent iamaïs d'une mesme contem-
 plation, & ne pensent point quel'on
 puisse descouurir autre chose au
 monde. Ceux-là ont propriété de la
 brebis, laquelle iamaïs ne se desuoie
 du chemin accoustumé & n'ose che-
 miner par les lieux deserts : elle ne
 va que par les chemins cogneus, &
 ne marche, sans que quelqu'un ail-
 le deuant. Ces deux différences &
 manieres d'esprit, sont fort ordinai-
 res entre les hommes de lettres. Il
 s'en trouue qui sont hors de la com-
 mune opinion qui iugent & trai-
 ctent les choses d'une differen-
 te maniere, qui sont libres à don-
 ner leur aduis & ne suiuent per-
 sonne. Autres se recueillent,
 sont humbles, fort paisible se

Theolo-
gie à la-
quelle
doit e-
stre pro-
pre l'é-
re d'émē-
comme
declare
l'Eglise
Catholi-
que &
Epi.p.s.
com.
Ceste dif-
ference
d'esprit
est de
soy, bon-
ne pour
la Theo-
logie ois-
il faut
suiure
l'autho-
rité diu-
ne decla-
ree par
les

*saints
Céciles,
Et par
les saints
Do-
cteurs.*

140 L'Examen des Esprits.

deffians d'eux mefmes, & se tenant à l'aduis d'un graue autheur, qu'ils en suiuent desquels ils tiennent les propos & sentences pour vne science & demōstration, & iugēt vanité & méfonge ce qui est dit au contraire. Ces deux manieres ou differences d'esprit estans iointes, seruent beaucoup: car ny plus ny moins qu'en vn grand troupeau de brebis, les bergers ont acoustumé de mettre vne douzaine de cheures pour les mener & cōduire promptement au pasturage nouueau & non encores trouué. Ainsi est-il conuenable de trouuer es lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du caprice pour descouurer aux entendemens arrestez, & comme de brebis, nouueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par ceste maniere, les arts croissent, & les hommes deuient plus sçauans tous les iours.

*Aucuns doutes & argumens contre la
doctrine du precedent chapitre: &
la responce à iceux.*

CHAP. VI.

VNe des raisons pour laquelle la
sagesse de Socrate a esté ius-
ques au iourd'huy tant celebree, est
de ce que depuis qu'il fut iugé par
l'Oracle d'Apollon pour l'homme
le plus sage du monde, il dist en ceste
maniere, *Hoc unum scio, me nihil scire.*
Je sçayvne seule chose, que ie ne sçay
rien. Tous ceux qui ont leu & enten-
du ceste sentence, tiennent qu'elle a
esté dite, pource que Socrate estoit
vn homme tres-humble, ayant
en mespris les choses humaines,
portant honneur & respect aux di-
uines, & estimans toute autre chose
de nulle valeur. Mais certainement
ils sont trompez: car il n'y eust onc-
ques Philosophe ancien, qui ait trou-
ué ou acquis ceste vertu d'humilité,
& mesme qui ait sçeu que c'est, de-

Sapient.
chap. 29.

uant la venue de Dieu au monde, lequel nous l'a enseigné. Socrate a bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile & temeraire l'entendement du Philosophe, en tout ce qu'il sçait voyant par expérience que tout est plein de doutes & argumens, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut consentir à chose quelconque: & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timidae & incertae providentiae nostrae.* Les pensées des hommes timides & nos providences incertaines. Et celuy qui doit avoir la vraye science des choses se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé: & le Philosophe qui n'est tel peut véritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien. Galien eut ceste mesme consideration, quand il dit, *Scientia est conveniens, firma & numquam à ratione declinans cognitio: eam neque apud Philosophos praesertim, dum rerum naturas perscrutantur in-*

Au liur.
introdui-
toire.
Chap. 5.

*uenies, multo sanè minus in re medica,
imò ut verbo expediam ne ad homi-
nes quidem venit.* Science est vne co-
gnoissance conuenable, ferme &
laquelle iamais ne s'esloigne de la
raison: vous ne la trouuerez, és Phi-
losofhes, quand principalement ils
recherchent les natures des choses:
encores moins en l'affaire de mede-
cine, & pour le dire en vn mot, elle
ne paruiet aux hommes. Suyuans
cela, l'homme ne peut auoir la
vraye cognoissance des choses: il
ne peut auoir qu'une certaine ma-
niere d'opinion, qui le tient in-
certain & craintif sans aucune re-
solution de ce qui doit croire ou
faire. Mais ce que principalement
Galien note en cecy, est que la
Philosophie & la medecine sont
les sciences les plus incertaines, qu'
ayent les hommes. Et si cela est vray,
quediròs nous de la philosophie que
nous traitons, en laquelle se fait par
l'entendement, anatomie de chose tât
obscure & difficile, cômestor les pui-
sances & habilités de l'ame raisonna-

144 *L'Examen des Esprits.*

*du livre
3. de l'a-
me ch. 4.*

ble : en laquelle matiere s'offrent tât de doutes & argumens, qu'il n'y a rié surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendement vne puissance instrumentale (comme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cerueau, avec siccité, pour instrumēt duquel il puisse exercer son office: chose fort esloignée de la doctrine d'Aristote & de tous ses sectateurs, lesquels (constituans l'entendement separé de l'organe corporel) prouuoient facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estant sortie du corps, elle dure a iamais: & se pouuant disputer & débattre l'opinion contraire, la porte demeure close, pour ne se pouuoir demōstrer. D'auantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, afin de prouuer que l'entendement n'estoit puissance corporelle & composee, sont de telle efficace, que l'on ne sçauoit conclure autre chose, pource qu'il appartient à ceste puissance de cognoistre

gnoistre & entendre la nature & estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit conioincte à aucune chose corporelle, elle mesme empescheroit la cognoissance des autres, comme nous voyons és sens extérieurs: en ce que si le goust est amer, tout ce que la langue touche, tient la mesme saveur: & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur passe, l'œil iuge tout ce qu'il void, de la couleur mesme qu'il tient. La cause de cela est que, *Intus existens prohibet extraneum*. Ce qui est dedans, empesche le dehors. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit meslé avec quelque instrument corporel, ils seroit en qualité, pource qu'à celuy qui se ioint avec le chaud ou le froid, necessairement luy doit estre la chaleur congelée. Et de dire l'entendement est chaud, froid, humide ou sec, c'est vn propos abominable à l'ouye des Philosophes naturels. L'autre principal doute est qu'Aristote & tous les Peripatè-

tiques constituent deux autres puissances, outre l'entendement, l'imagination & la memoire : qui sont la reminiscence, ou le resouvenir, & le sens commun se fondans sur ceste reigle, *Potentia cognoscuntur per actiones*, Les puissances se cognoissent par les actions. Ils se trouuent qu'outre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort differentes. Par conséquent de cinq puissances naist & procedel'esprit de l'homme: & non de trois tant seulement, comme iusques icy nous auons prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, suiuant l'opinion de Galien, que la memoire ne fait autre chose au cerueau que garder les figures especes des choses, ny plus ny moins qu'un coffre tiët & a engarde les accoustremés lesquels y sont mis. Et si par vne telle cōparaison, nous deuons entēdre l'office de ceste puissance, il est besoin constituer autre faculté de la raison, qui tire & face sortir les figures de la memoire, & les

represente à l'entendement, ny plus
moins qu'il est necessaire de trouuer
qui ouure le coffre pour entirer ce
qui a esté mis dedans. Dauantage,
nous auons dit, que l'entendement &
la memoire estoient puissances con-
traires, & que l'une combattoit avec
l'autre, pource que l'une demande
beaucoup de siccité, & l'autre beau-
coup d'humidité & mollesse au cer-
ueau. Et si cela est vray, pourquoy *Au 2 li-
ure de
l'Ame.*
est-ce que Platon & Aristote ont dit
que les hommes ayans la chair molle
& delicate, ont bon entendement, veu
que la douceur & mollesse est vn ef-
fect d'humidité? Nous auons dit aus-
si, que pour auoir bonne memoire,
il falloit que le cerueau fust mol,
d'autant que les figures se doiuent im-
primer en iceluy, en pesant dessus,
comme on fait le cachet sur la cire
molle: car s'il estoit dur, il ne pour-
roit pas facilement receuoir telle
impression. Il est bien vray que pour
receuoir promptement la figure, il
est necessaire d'auoir le cerueau mol:
mais pour conseruer & garder lon-

*Aulure
de l'art
de Me-
de, ch. 12*

guement les especes de ces choses qui s'y impriment, tous les Philosophes tiennent que la dureté & siccité est nécessaire: comme il appert en la cire & autre chose molle que la figure imprimée en icelle, s'efface aisément, laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seiche. Par ce moyé voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisément des choses en leur memoire, mais ils les oublient incontinent. Dequoy Galien donne la raison, & dit que ceux-là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen dequoy la figure imprimée en icelle, est incontinent effacée, ny plus ny moins que si on vouloit sceller en l'eau. Autres au contraire mettent en memoire avec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont appris vne fois. Et pourtant semble-il chose impossible d'auoir ceste difference de memoire que nous auons dit, d'apprendre facilement & de retenir long temps. Aussi est difficile d'en-

rendre comme il est possible d'imprimer tant de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyons aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain que les vnes effaceront les autres, par le meslange d'icelles. Et ce qui nous donne le plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exercant la memoire, elle se rend plus facile à receuoir les figures: estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus de l'esprit, desseiche & esfuye la chair. Encores est il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entendement (s'il n'y a chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melancolie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre corps. Aristote dit que l'entendement ne sert de nul autre tant que de

150 L'Examen des Esprits.

cestuy-là: mais la difficulté est plus grande, quand on vient à considérer que la melancolie est vn humeur gros, froid, sec, & la colere de substance delicate, & de temperamēt, chaud & sec: & ce neantmoins la melancolie est plus propre à l'entendement que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison: pource que cest humeur aide, par le moyen de deux qualitez à l'entendement, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur: & la melancolie ayde par la siccité, & non d'auantage: & contredit & nuit par la froideur & grosseur de substance, qui est ce que plus l'entendement a en horreur. Ainsi donc Galien a donné plus d'esprit & de prudence à la colere qu'à la melancolie, quand il a dit, *Animi dexteritas & prudentia a bilioso humore proficiscitur, integritatis & constantie erit author humor melancolicus.* La dexterité & prudence vient de la colere: l'integrité & constance de l'humeur melancolie. Finalement on demāde d'où vient que le travail

La liure
x. de la
nature
humas-
ne, com.

II.

L'Examen des Esprits. 151

& la continuelle contemplation, en l'estude en fait plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoient faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit : de maniere que donnant & receuant, par le moye de l'ymaginatio, ils viēt à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignoroient au precedent. Ils n'auoient pas de temperament requis à icelles : car s'ils en eussent esté pourueus, il ne leur eust pas esté besoin d'y travailler beaucoup. Toutes ces difficultez & plusieurs autres sont contre la doctrine enseignee au precedent chapitre, pour ce que la Philosophie naturelle n'a pas les principes Mathematiques, esquelles le Medecin & Philosophe (estant ensemble Mathematicien) peut tousiours faire demonstration : mais venant à exercer son office, selon l'art de Medecine, il y cōmettra plusieurs fautes. & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenant tousiours par les mathematiques) mais par l'incertitude de son art.

G iij

*Au liure
des To-
piques.*

& pour ceste cause Aristote a dit.
*Non ideo malus medicus, si non semper
sanet, dum nihil omiserit eorum que
sunt ex arte.* Si le medecin ne guarit
toufiours, ce n'est pas à dire qu'il soit
mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis
aucune chose qui concerne son art:
mais si le mesme faisoit quelque fau-
te, és mathematiques, il ne pourroit
estre excusable: car employant en
telle science, toutes les diligences
requises, il est impossible de faillir.
Parquoy combien que nous ne fa-
cions demonstrence de ceste doctri-
ne, il ne faut pas toutesfois attribuer
toute la faute à nostre esprit, ny per-
ser estre faux ce que nous auons dit.
Au premier & principal doute peut
l'on respondre que si l'entendement
estoit separé du corps, & qu'il n'eust
que faire avec la chaleur, & la froi-
deur, l'humidité & la siccité, ny avec
toutes les autres qualitez corporel-
les, s'ensuiuroit que tous les hom-
mes seroient d'un mesme entende-
ment, & que l'arraisonnement de
chacun seroit esgal. Et nous voyons

par expérience, qu'un homme entend mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'un mieux disposé qu'en l'autre : & non pour autre raison. Car toutes les âmes raisonnables & leurs entendemens séparés du corps, sont d'égale perfection & sçavoir.

Ceux qui suivent la doctrine d'Aristote, voyans par expérience qu'aucuns hommes discourent mieux que les autres, ont trouvé un échappatoire tout apparent, disans que l'un ne discourt mieux que l'autre, à raison de la puissance organique de l'entendement, & pource que le cerveau est mieux disposé, es uns qu'aux autres : mais pource que l'entendement humain (cependant que l'âme raisonnable demeure au corps) a besoin des figures & fantaisies qui sont en l'imagination & en la mémoire. A faute de quoy l'entendement vient à discourir mal, & non par sa faute, ny pour estre joint à une

*Au liure
de la
memoi-
re & re-
minis-
cence,*

*En la 30
sec. prob.*

matiere mal organizee. Mais ceste
responſe eſt contre la doctrine du
meſme Ariſtote, lequel prouue l'en-
tendement que eſt d'autant meil-
leur que la memoire eſt mauuaife: &
au contraire, que plus la memoire
eſt grande, plus l'entendement eſt
laſche & abattardy: ce que nous
auons prouué ailleurs, touchant l'i-
magination. Et pour la confirmatiõ
de cela, Ariſtote demande, pourquoy
eſtans vieils, nous auons tant mau-
uaife memoire, & bon entendemẽt:
& quand nous ſommes ieunes, nous
auons bonne memoire & mauuais
entendement. Vne choſe nous mō-
ſtre l'experience de cela, & ainſi le
notte Galien, que quand en la mala-
die ſe corrompt le temperamẽt & la
bone cõpoſition du cerueau, ſouuẽt-
esfois ſe perdent les ceũtres de l'en-
tendement, & demeure en leur en-
tier celles de la memoire & de l'i-
magination: ce qui ne pouuoit adue-
nir ſi l'entendemẽt n'eũt prins pour
ſoy vn instrument particulier, outre
celuy, que les autres puiffances tien-

nent. Je ne sçay que l'on peut répondre à cela, si n'est-ce pas quelque relation metaphisique, composée d'acte & puissance: car ils ne sçauent pas eux mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui face tant de dommage & nuisance au sçauoir de l'homme, que le meslange des sciences: & que de traiter en la Methaphisique, ce qui est de la Philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la Philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu defficace: car il ne s'ensuit pas que, pour ce que l'entendement doit cognoistre les choses materielles, il ne doive auoir vne organe ou instrumēt corporel, pour ce que les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissance, ny d'elles sortent les fau-raisies: & sont comme, *sensibile passivum supra sensum; quod non causat sensationem*. Cela se void claire-

156 L'Examen des Esprits.
ment au toucher : car estant compo-
sé de quatre qualitez materielles, &
ayant en soy quantité & mollesse ou
dureté, ce neantmoins la main co-
gnoist si vne chose est chaude ou
froide : dure, ou mole, grande ou pe-
tite. Et si l'on demande comment la
chaleur naturelle, qui est la main,
n'empesche au toucher de cognoi-
stre la chaleur qui est en la pierre,
nous respondrons que les qualitez
qui seruent à la composition de l'or-
gane, ne change point ny n'alterent
le propre organe, ny d'icelles sortét
especes pour les cognoistre. Il ap-
partient à l'œil de cognoistre toutes
les figures & quantitez des choses,
& nous voyons que l'œil mesme à sa
propre figure & quantité, & des hu-
meurs & tuniques qui le compo-
sent : aucunes ont couleurs, & les
autres sont transparoissantes : ce qui
n'empesche point que par le moyen
de la veüe, nous ne cognoissons les
figures & quantitez de toutes les
choses qui sont mises deuant nous.
Et c'est pource que les humeurs &

tuniques, la figure & quantité ser-
 uent à la composition de l'œil, & ces
 choses là ne peuuent alterer ny chā-
 ger la puissance de la veüe : au moyē
 dequoy elles n'empeschent pas la
 cognoissance des choses de dehors.
 Nous en auons autant dit de l'enten-
 dement, & que le propre instrumēt
 d'iceluy (biē qu'il soit materiel, &
 ioinct avec luy) ne peut entendre,
 pour ce que d'iceluy ne sortent espe-
 ces intelligibles qui le puissent alte-
 rer ou changer, & la cause est que,
Intelligibile positum supra intellectum
non causat intellectiōem. Et ainsi de-
 meure-il libre, pour entendre tou-
 tes les choses materielles de dehors,
 sans auoir qui l'empesche. Or l'autre
 raison sur laquelle se fonde Aristote
 est plus legere que l'autre : car ny
 l'entendement, ny aucun autre acci-
 dent peut estre (*qualis*) attendu qu'ils
 ne peuuent estre de soy, sujet d'aucu-
 ne qualite. Et ainsi donc il importe
 peu que l'entendement ait le cer-
 ueau pour organe, avec le tempe-
 rament des quatre premieres qua-

litez, afin que par ce moyen ils'appelle (*qualis*) puis que le cerueau est le sujet de chaleur, froideur, humidité & siccité, & non l'entendement. Quāt à la troisieme difficulté, qu'amenent les Peripatetiques, disant que pour faire à l'entendement vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons donc qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traiterons au chapitre ensuiuant. On peut respondre au second argument, que chacune difference d'œuure, ne demonstre pas diuersité de puissance: car comme nous prouuerons cy-apres, l'imagination faict des castant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les Philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroient d'auantage dix ou douze puissances au cerueau. Mais aussi pource que toutes ces œuures conuiennent en vne principale raison,

elles ne denotent pas plus d'une imagination, laquelle se diuise en apres, en plusieurs particulieres differences, à raison des diuerses actiōs d'icelle. Or composer les especes en presence des objects, ou en leur absence, ne denote ie ne diray seulement diuersité de puissances generales (comme sont le sens commun & l'imagination) mais n'aussi de particulier. On peut donc respondre au troisieme argument, que la memoire n'est qu'une mollesse de cerueau, disposee (par une certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire. Car comme l'escriuain escrit au papier les choses qu'il ne veut estre mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit: aussi doit on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entendement ont cogneu, & autres qu'elle

Au 4. li-
ure de
l'ame.

forge elle mesme. Et quand elle se
veut souuenir d'icelles, Aristote dit
qu'elle retourne les voir & contem-
pler. Platon s'est donc seruy de ceste
maniere de comparaisson, quand il a
dit, que craignant le peu de memoire
de la vieillesse il se hastoit d'en faire
vne autre de papier (qui sont li-
ures) afin que son trauail ne se per-
dist: & que celuy qui le voudroit li-
re en apres, se le representast. L'ima-
gination en faiet autant escriuant
en la memoire ce qu'elle retourne à
y lire, quand elle s'en veut soutenir.
Aristote a touché le premier de ce-
ste sentence: & puis apres Galien, le-
quel a ainsi dit en ceste maniere, *Par*

Au 3. li-
ure de
l'ame.

*enim anima dum imaginatur quacunque
eas sic hac eadem recordari videtur.* Car
la partie de l'ame, laquelle imagine,
qu'elle elle soit, il semble rememo-

Au 2. li-
ure du mon-
de.
des mus-
cles.

rer les mesmes choses. Ainsi voit-on
bien clairement, pourquoy les cho-
ses que nous imaginons soigneuse-
ment, & avec vn grand soucy, s'im-
priment bien en la memoire: & ce
que nous traittons par vne legere

consideration, s'oublie incontinent. Et ainsi comme l'escruiain qui faict vne bonne lettre, la rend propre à lire ainsi, ainsi aduient à l'imagination: car si elle imprime ou seelle avec force, la figure demeure au cerueau bien imprimée & marquée: autrement, à peine se peut elle cognoistre. Cela mesme aduient aussi aux escrites anciens, lesquels, pour ce qu'une partie est entiere, & l'autre gaste, (avec le temps) ils ne se peuvent bien lire, si n'est avec grande peine & discretion. Or l'imagination en fait proprement autant (quand ils se sont perdus en la memoire, aucunes figures & qu'autre demeurent) dequoy est aussi procedé l'erreur d'Aristote, lequel a pensé que la reminiscence, par ceste raison, estoit puissance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiscence ou souuenance, sont de grand esprit: ce qui est pareillement faux, pource que l'imagination (qui est celle qui cause la souuenance) est contraire à

162 L'Examen des Esprits.

l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choses, & au si se souuenir d'celles, apres les auoir sceuës, est œuvre de l'imaginatiō, cōme escrire quelque chose & la retourner lire, est œuvre de l'escriuain & non pas du papier. Et ainsi la memoire demeure pour puissance passive & non active, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'une commodité, à ce qu'un autre y puisse escrire. Au quatrième doute se peut respondre, que ne sert donc rien à l'esprit d'auoir la chair dure & delicate, & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons fort souuentefois auoir un temperament separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuiendroient en la mesme qualité & moleste, c'est un mauvais signe pour l'entendement, & pour l'imagination aussi. Si nous considerons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerons qu'elle est plus douce, delicate que celle des hommes: & ce neantmoins, les hommes

communément, ont meilleur esprit
 que les femmes. Et la raison de cela
 est naturelle, que les humeurs qui
 font la chair douce, sont flegme &
 sang, pource qu'ils sont tous deux
 humides (comme nous l'auons desia
 noté) desquels Galien a dit, qu'ils fōt
 les hommes simples & bons : & au
 contraire les humeurs qui endurecis-
 sent la chair, sont la cholere & la me-
 lancolie : donc procede la prudence
 & le sçauoir des hommes : de ma-
 niere que d'auoir la chair douce &
 delicate, c'est vn plus mauuais si-
 gne, que de l'auoir seiche & dure.
 Parquoy és hōmes ayās vn égal té-
 perament, par tout le corps, il est fort
 aysé de recueillir la maniere de leur
 esprit, par la douceur ou moleste, ou
 dureté de la chair : car si elle est du-
 re & aspre, elle demōstre ou bon en-
 tendement, ou bonne imagination :
 & si elle est molle & delicate, elle de-
 note le contraire qui est de bonne
 memoire, & peu d'entendement, &
 moins d'imagination. Et pour sça-
 uoir si le cerueau est correspon-

Les ris
des dents
es lo
marcher
de l'hom
me de la
rent ice-
luy Eccl.
chap. 29.

dant, il faut considérer les cheveux, car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, l'indice d'une imagination, ou d'un bon entendement: & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'une grande memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheveux sont de ceste maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune homme, quand au rire: car ceste passion descouure fort que telle est l'imagination. Quant à l'occasion du ris, plusieurs Philosophes se sont efforcez la sçavoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun convient en ce que le sang est une humeur qui prouoque l'homme à rire. combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cest humeur plus que des autres autres qui facent l'homme suiet à rire. Desipientia qua cum risu fiunt, securiores: qua vero cum sollicitudine, periculosiores. Comme s'il vouloit dire, Quand les ma-

Hipp. 6.
des A-
phori. 53

ria qua cum risu fiunt, securiores: qua vero cum sollicitudine, periculosiores. Comme s'il vouloit dire, Quand les ma-

lades transportez rien, c'est bon signe, & sont plus asseurez: mais s'ils sont souciez & fachez, ils sont en danger: car le premier se fait par le moyen du sang qui est vne humeur fort benigne: & l'autre au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traitons, on vient facilement à entendre tout ce qu'en ce cas on desire sçauoir la cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'une approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dit, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant cõtente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillemēt les muscles de tout le corps: à raison dequoy, nous approuuons souuentefois les propos aigus & subtils, en abaissant la teste. Dauātage, quād l'imagination est fort bonne, elle se contente de chacun propos, mais seulement de ceux qui viennent fort bien de maniere que s'ils ne sont biē

conuenables & à propos, elle en re-
 çoit plustost peine qu'allegresse. De
 là vient que nous voyons rire, par
 grande merueille, les hommes de
 grande imagination: & ce qui est
 encores plus notable, nous voyons
 que ceux-là lesquels ont grace à par-
 ler, & qui sont facetieux, ne rient ia-
 mais de ce qu'ils disent, ny de ce
 qu'ils entendēt dire aux autres, pour
 ce qu'ils ont l'imagination tant deli-
 cate & subtile, que la propre grace
 de leurs paroles & gentils deuis, ne
 correspond & ne leur agree, comme
 ils voudroient. A quoy l'on peut ad-
 iouster que la grace (outre la bonne
 proposition qu'elle doit auoir) doit
 auoir doit estre nouuelle, & non ia-
 mais ouye ny veüe: ce qui n'est pro-
 pre seulement à l'imagination, mais
 aussi aux autres puissances qui gou-
 uernent l'homme. Parquoy nous
 voyons que l'estomac s'ennuye d'v-
 ne mesme viande, & qu'il l'abhorre,
 quand il en vse deux fois: la veüe, en
 ceste maniere a en horreur vne mes-
 me figure & couleur, l'ouye vne

mefine refonnâcē, pour bōne qu'elle
 foit: & l'entendement, vne mefine
 contēplation. C'est auffi pourquoy
 le beau parleur ne rit de la grace
 qu'il a en fon parler: car deuant que
 la grace forte de fa bouche: il ſçait
 delia ce qu'il doit dire. Parquoy ie
 conclu que ceux qui ſont beaucoup
 facetieux, ſont tous deſpourueus d'i-
 magination: & ainſi toute grace &
 propos fortant de leur bouche (bien
 qu'il ſoit parauanture affez maigre &
 froid) & leur conuient fort bien. Et
 pource que ceux-là qui ſont fort ſan-
 guins, ont beaucoup d'humidité (la-
 quelle nous auōs dit eſtre cōtraire &
 nuire à l'imaginatiō) ils ſōt auffi fort
 facetieux. C'eſt le propre de l'humidi-
 té, laquelle, pour ſa moleſſe & dou-
 ceur, oſte les forces à la chaleur, &
 fait qu'elle ne brulle pas tāt. Et ainſi
 elle ſe trouue mieux avec la ſiccité,
 pource qu'elle aguife ſes actiōs: ioint
 que là où ſe trouue beaucoup d'hu-
 midité, c'eſt ſigne que la chaleur eſt
 laſche & remiſe: car il ne la peut re-
 ſoudre ny conſommer: & avec vne

*Gal. liij.
 c. de la
 conſer-
 uation
 de la
 ſanté.*

chaleur tant petite, la puissance imaginative ne peut exercer son operation. De là s'ensuit que les hommes de grand entendement sont fort facetieux, pource qu'ils sont despourueus d'imagination. Comme on lit de ce grand Philosophie Democrite, & de plusieurs autres que i'ay vëu & noté. Ainsi nous cognoistrions par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aspre, ayans les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entendement ou en imagination : de maniere qu'Aristote se trompe en cet endroit & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre au cinquiesme argument qui se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau : vne qui vient de l'air (quand cest élément domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, en laquelle se sont amassez les autres éléments. Si le cerueau est mol avec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à receuoir & puissante à retenir long temps les figures : pource que

quel humidité de l'air est fort gluante & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort comme l'on voit aux peintures faites à l'huyle, lesquelles ne reçoivent aucun dommage au Soleil ny de l'eau: de manière que si l'on espend de l'huyle, sur quelque écriture, il n'est possible en apres de l'effacer, voire même celle qui est gaste & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisible avec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau viét de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il reçoit aisément, la figure se vient aussi à effacer aussi aisément, pource que l'humidité de l'eau n'a point de graisse, à laquelle les especes se puissent cōglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent eschevaux: celle qui vient de l'air les rend gras, replets: & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixième argument, que les figures des choses ne s'imprime pas

H

*Gal 1.²⁰
de la
conser-
vation
de la
santé.*

au cerueau, comme la figure du sceau en la cire, si n'est en pénétrant, pour y estre assise; ou en la maniere que les oyseaux se prennent à la glus, & les mouches au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & qu'elles ne se peuuent mesler ny corrompre les vnes les autres. On peut respondre à la septiesme difficulté que les figures adoucissent & amolissent la substance du cerueau (ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigts) bien que les esprits vitaux ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs comme la chaleur le faict par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux facent ce que j'ay dit cy-dessus, & amolisse le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons desia prouué en yn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel desseiche, voire mesme les Medecins disent que le modéré engresse. On respond à l'argument huietiesme qu'il y a deux genres de melancolie; vne naturelle, qui est

comme la lie du sang, duquel le temperamēt est froideur & siccité, avec vne fort grosse substance: elle ne sert de rien à l'esprit, ains rend les hommes ignorans, lasches & subjects à rire: & pource qu'ils ont faute d'imagination, elles s'appelle (*atrabilis*) ou colere aduste & bruslāte, laquelle selon l'opinion d'Aristote, faict les hommes tres-sages, de laquelle le temperament est diuers, comme celuy de vinaigre. Aucune fois à l'effect de chaleur, aucune fois il refroidit: mais il est tousiours sec & de substāce fort delicate. Ciceron cōfesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melancolique aduste: en quoy il dit vray: car s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si éloquent, pource que les melancoliques adustes ont faute de memoire, à laquelle appartient le parler avec grand appareil. Ceste colere a vne autre qualité, qui sert beaucoup à l'entendement qui est d'estre resplandissante, comme l'agate, au moyen de laquelle splendeur, elle donne

En la 3.
sect.
prob. 1.

Horace
dans d'O-
reste
qu'est à
fol, il ne
faisoit
mal à
person-
ne: mais
qu'il
trouuoit

H ij

ne lumiere au dedans du cerueau,
afin que les figures se voyent bien.
Et ceste est l'opinion d'Heraclite,
quand il a dit: *Splendor siccus, animus*
sapientissimus. La melancolie natu-
relle n'a pas ceste splendeur, ains son
noir est mort. Or nous prouuerons
cy-apres, comme l'ame raisonnable
a besoin d'auoir au cerueau vne lu-
miere & d'estre esclairee, pour voir
les figures & especes. On peut res-
pondre au neuuesme argument, que
la prudence & dexterite de l'esprit
que dit Galien, appartient à l'imagi-
nation, par le moyen de laquelle se
cognoist ce qui est à venir: & pour
ceste cause Ciceron a dit, *Memoria*
præteritorum, futurorum prudentia. C'est
à dire, La memoire est du passé, & la
prudence de ce qui est à venir. La
dexterite de l'esprit, est ce que nous
appellons subtilité, engin, finesse, &
ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit,
Prudentia est calliditas qua ratione qua-
dam potest delectum habere bonorum &
malorum. Prudence est ruse, laquel-
le par certain moyen, peut auoir le

chois du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, pource qu'ils ont faute d'imagination: & ainsi le voyons nous par experiences aux hommes de grand sçavoir & lettres qui appartiennent à l'entendement: lesquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde: Galien a tres bien dit que ceste maniere de prudence procede de la colere, car Hippocrate contant à Damagete comme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, escrit qu'il estoit aux champs, dessous vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuyé d'une pierre, & environné de bestes brutes, mortes & despecées: dequoy Hippocrate fut fort esmerueillé, & luy demanda que luy seruoient ces animaux ainsi: à quoy il respondit qu'il cherchoit l'humeur qui rend l'homme vacillant, rusé, double & cauteleux: & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes

Aux
Tuscu-
lans.

En l'E:
pistre à
Dama.

Neptex
que les
hommes
de grand
enten-
dement
ne se
soucient
pas de
l'orne-
ment de
leur
corps, ils
sont tous
mal pro-
pres ords
& cras-
seux
nous en
donnons
la raison

174 L'Examen des Esprits.

chap. 14. brutes) que la colere estoit cause
 d'une propriété tant mauuaise: &
 que pour se venger des hommes ru-
 fez & cauteleux il vouloit faire en
 eux, ce qu'il auoit fait au renard, au
 serpent, & au singe. Ceste maniere
 de prudence est non seulement
 odieuse aux hommes, mais aussi S.
 Paul dit d'icelle, *Prudentia carnis ini-*
mica est Deo. La prudence de la chair
 est ennemie de Dieu, Platon en don-
 ne la raison quand il dit, *scientia quæ*
est remota à iustitia, calliditas potius,
quàm sapientia est appellanda. La scien-
 ce qui est esloignée de justice, meri-
 te plustost le nom de ruse & finesse
 que de sapience. Comme s'il vou-
 loit dire, il n'est pas raisonnable
 qu'une science laquelle est separée
 de la justice s'appelle science: mais
 elle se doit appeller astuce ou mali-
 ce: de laquelle le diable se sert touf-
 iours, quand il veut faire mal aux
 hommes. *Ista sapientia non est desur-*
sum descendens, sed terrena, animalis &
diabolica, c'est à dire, ceste sapience
 ne descend du Ciel: mais elle est

terrienne, inhumaine & diabolique.
 Il y a vne autre maniere de sapience
 ou science, conioincte à la droicture
 & simplicité: par laquelle les hom-
 mes cognoissent le bon & reprennent
 le mauvais: Galien dit qu'il appar-
 tient à l'entendement, pource qu'en
 ceste puissance n'est point comprise
 la malice ny l'astuce, & qu'elle ne
 sçait pas comme se peut faire le mal:
 le tout est en icelle droiture, justice,
 simplicité & clarté. L'homme qui
 rencontre ceste maniere d'esprit
 s'appelle droict & simple: & pour
 ceste cause Demosthenes voulant ca-
 ptiver la bien-veillance des Iuges,
 en vne harangue qu'il fit contre Aes-
 chines, les appelle droits & simples,
 eu esgard à la simplicité & integrité
 de leur office, duquel Cicéron dit
 ainsi, *Simplex est officium, atque una
 bonorum omnium causa*. L'office est
 simple & iuste, & la cause de tous les
 bñs, vne. La froideur & siccité de la
 melancolie sert d'instrument à ceste
 maniere de sçauoir ou science:
 mais elle doit estre composée de

Au liure
 3. des
 prognos-
 com. 2.

En la ha-
 rangue
 pour Sili-
 la.

parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doute; que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut scauoir, s'il ne la trouue incontinent, c'est pource que son cerueau est priué d'un temperament à ce conuenable : mais demeurant vn peu en la contemblation de ce qu'il veut scauoir, incontinent accourt au chef de la chaleur naturelle (qui sont les esprits vitaux & le sang des arteres) qui surmonte le temperament du cerueau, iusqu'à tant qu'elle vienne au point necessaire. Il est vray que la grande consideration nuit aux vns & sert aux autres : car si au cerueau defect peu, pour venir au point de la chaleur conuenable, il faut aussi contempler peu de temps : car s'il passe outre, & s'il contemple plus long-temps, incontinent l'entendement se trouble par la presence de beaucoup d'esprits vitaux : au moyé dequoy il ne paruient & ne touche à ceste verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons plusieurs hom-

mes lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort bien : mais quand ils ont pensé à ce qu'ils doyvent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendement si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qui leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps, à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teste; & face en sorte que le temperament vienne aux degré qui luy defaillent; & ainsi ceux-là disent mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres quantitez, tant pour demeurer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

C H A P. VII.

Platon tient pour chose veritable, que l'ame raisonnable est une

H y

substance sans corps, spirituelle non
 sujette à corruption, ny à la mort,
 comme celle des bestes brutes, la-
 quelle (sortie du corps) à vne autre
 meilleure vie, & plus tranquille:
 mais cela s'entend, dit Platon, quand
 l'homme a vescu selon la raison: car
 autrement mieux eust vallu à l'ame,
 demenrer tousiours au corps, que
 souffrir les tourmens, desquels Dieu
 chastie les meschans. Ceste conclu-
 sion est bien tant illustre & Catholi-
 que, que s'il l'a trouuée par la feli-
 cité de son esprit, à iuste cause, il est
 surnomé le diuin Platon. Mais bien
 qu'elle soit telle que l'on voit iamais,
 toutesfois Galien ne l'a peu cōpren-
 dre en son entendement: ains touf-
 jours l'a eu pour suspecte voyans ra-
 doter l'homme, & sortir de son sens,
 quand il a le cerueau trop eschauffé:
 & au contraire, le voyant retourner
 en son bō sens, en luy appliquāt me-
 decines froides. Et pourtant il a dit
 qu'il eust esté bien aise, que Platon
 eust esté en vie, pour luy demander
 cómo il estoit possible que l'ame rai-

En l'A-
 vologie.
 Platon
 diuin.
 Au lieu.
 Quod
 animi
 mores.
 ch. 3. &
 9. de
 placit.
 Hipp.
 Plat.

sonnable fust immortelle, veu qu'elle
 se chage & altere si aisémēt, par la
 chaleur, froideur & humidité & sic-
 cité: attendu mesmemēt qu'elle s'en
 va du corps par vne grāde ardeur de
 fiebure continuē, ou par vne grande
 perte de sang, ou en beuuāt la ciguē,
 ou par autres alterations corporelles
 qui ont accoustumé d'oster la vie. Et
 si elle estoit sans corps, & spirituelle
 (eōme dit Platon) la chaleur (estant
 qualité materielle) ne luy feroit per-
 dre ses puissances, & ne luy empes-
 cheroit ses operatiōs. Ces raisōs ont
 cōfōndu Galien, & l'ont fait desirer
 que quelque Platonique l'en reso-
 lust, & pēse qu'il n'en ait trouuē en sa
 vie: mais depuis qu'il fut mort, l'expe-
 rience luy monstra ce que son enten-
 dement ne peut cōprēdre. Parquoy,
 il est certain que la certitude infailli-
 ble de l'immortalité de nostre ame,
 ne se tire pas des raisons humaines,
 & encores moins se trouuent argu-
 mens, qui prouuent qu'elle soit cor-
 ruptible: car on peut facilement
 respondre aux vns & aux autres: no-
 stre seule foy diuine nous fait

Au diā-
 logue de
 la na-
 ture.
 Il est ce-
 tain qu'
 Galien
 en mou-
 rant de-
 cendit
 en ensei-
 gne-
 par ex-
 perience
 que le
 feu ma-
 teriel
 brusloit
 les ame-
 ne les
 poussant
 conform-
 mer: ce
 medecin
 eut co-
 gnoissā-
 ce de la
 doctrine
 Euan-
 gelique

ne la certains & resolu de l'immortali-
gent: té d'icelle. Ce neantmoins Galien
u ls. 2. n'a point eu raison de s'empescher
e diff. & embarasser en ceste maniere par
ul. argumens si legers: car ce n'est pas
cap. 3. bien recueilly en Philosophie natu-
 relle, de dire que les ceuures qui se
 doiuent faire par le moyen de quel-
 que instrument, defaillent en l'argét
 principal, pour ne sortir à l'aduen-
 ture. Le peintre qui peint bien, te-
 nant le pinceau conuenable à son
 art, n'est pas conuenable quand avec
 le mauuais, il fait que les traits & li-
 gnes mauuaises, aussi n'est-ce pas bié
 argumenté de penser que l'escriuain
 ait aucune felon ou defaut en la
 main, quand par faute de bonne
 plume, force luy est d'escrire, avec
 autre chose. Galien considerant les
 ceuures merueilleuses qui sont en
 l'vniuers, & de quel sçauoir & pro-
 uidence elles sont faites & ordon-
 nées, à recueilly qu'il y auoit vn
 Dieu au monde: encores que nous
 ne le voyons pas des yeux corpo-
 rels, duquel il a dit ces paroles,

Deus nec factus est aliquando, cum pe- *Au lieu.*
renniter ingenuus sit, ac sempiternus. *de la*
 Dieu n'a point esté fait, veu qu'il est *forma-*
 increé & eternal. Et en vn autre en- *tion du*
 droit il dit, que l'ame raisonnable ny *fruit.*
 la chaleur naturelle ne faisoit pas le
 bastiment & composition du corps
 humain: mais Dieu, ou quelque in-
 telligence fort sage. De là se peut
 former vn argument contre Galien,
 pour rembarer & desfaire la mau-
 uaise consequence qui est de ceste
 maniere. Tu as soupçon que l'ame
 raisonnable soit corruptible, pource
 que si le cerueau est bien temperé, il
 vient à bien discourir & philoso-
 phier: & s'il s'eschauffe, ou refroidit
 plus qu'il ne faut, il radotte & dit
 mille absurditez. Cela mesme se
 peut inferer & conclurre en consi-
 derant les œures que tu dis estre de
 Dieu: car s'il faict vn homme en
 lieux temperez (esquels la chaleur
 n'excede la froideur, ny l'humidité,
 la siccité) il le rend fort ingenieux
 & discret: mais si la region n'est té-
 perée, tous les hommes qui y sont

*Au liu.
Quod
animi
mores,
chap. 10.*

engendrez sont fols & ignorans. Et pour ceste cause le meisme Galien dit, qu'en Sithie par merueille, naist quit vn homme sage, & qu'en Athenes tous n'aissent Philosophes. D'auantage de penser que Dieu est corruptible, ce que par certaines qualitez il faict bien ces œuvres là, lesquelles par les contraires, se font mauuaises. Galien ne le peut aduouer, puis qu'il a dit que Dieu est eternel.

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que cōbien que Dieu soit eternel, tout puissant & de science infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ses œuvres, & s'assuettit à la disposition des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn homme tres-sage & semblable à luy: il a esté besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde, où la chaleur de l'air ne suffpassast point la

Au dialogue de la nature.

froidueur: n'y l'humidité, la secheresse, & pourtant il a dit, *Dens vero quare si bellus ac sapientia studiosus, locum qui*

*viros ipsi si millimos producturus esset,
electum imprimis incolendum praeberet.*

Et si Dieu vouloit faire vn homme tres-sage en Scithie, ou en autre region intēperee, ne se serue de sa toute puissance, il sortiroit par necessitē, lourd & ignorāt, à raison de la cōtrarietē des qualitez premieres. Mais Platon n'infereroit & ne cōclurroit pas (cōme Galien) que Dieu soit corruptible ny subiect à aucune alteration; pour ce que la chaleur & la froidur luy empeschēt ses œuvres. Cela mesme se doit recueillir, quād l'ame raisonnable (demeurāt en vn cerueau enflāmē) ne peut vser de discretiō & prudence : & ne faut penser qu'à ceste occasion là; elle soit mortelle & corruptible. Et quād à ce qu'elle sort du corps, ne pouuāt souffrir la grāde chaleur, ny les autres alterations qui tuēt les hōmes, cela arguē & mōstro seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain : & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines dispositions materielles, accommodees à l'estre

184 L'examen des Esprits.

de l'ame qu'elle a : & que les instrumens desquels elle doit ouurer, soient bien composez & vnis avec le temperamment requis à ses œuures : ce que defaillant du tout, il luy est force d'errer & s'absenter du corps. l'erreur de Galien est en ce qu'il veut auerir par principe de la Philosophie naturelle, si l'ame raisonnable (sortant du corps) meurt incontinent ou non : veu que c'est vne question qui appartient à vne autre science superieure & de principes plus certains : en laquelle nous prouuerons que c'est argument n'est valable, & que ce n'est pas bien conclud de dire que l'ame de l'homme soit corruptible, sous ombre qu'elle demeure paisiblement au corps avec quelques qualitez, qu'elle s'en absente, à raison d'autres qualitez contraires. Ce qui n'est d'ifficile à prouuer : car autres substances spirituelles de plus grande perfection que l'ame raisonnable, eslisent lieux alterez par qualitez materielles, esquels, elles semblent habiter à leur

contentement : mais si autres dispositions contraires viennent en leur place, incontinent elles s'en vont, pource qu'elles ne se peuuent pas souffrir. Ainsi donc il est certain que se tronue au corps, certaines dispositions, que le diable appetite tellement, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les a : au moyen de quoy il demeure endiable : mais estans corrompues & alterees par medecines contraires, & ayant esté faite euacuation des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se void clairement par experience, en ce que s'il y a vne grande maison, obscure, sale, ordé, puante, triste, & inhabitée, incontinent y accourent les esprits familiers & démons succubes & incubes : mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, afin que le Soleil & la clarté y entre incontinent ces esprits & démons s'en vont, spécialement si plusieurs y demeurent, si l'on y a plaisirs & passe-temps, & mesme si l'on y touche

phusieurs instrumens de musique. Or que l'harmonie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstree par ce que dit le texte de l'escriture Sainte: que quand Dauid prenoit sa harpe, & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saül: Et combien qu'il possedast son esprit, i'enrens que naturellement la musique molestoit le Diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israël scauoit desia par experience que le diable estoit ennemy de la musique: & pour ceste cause, les seruiteurs & domestiques de Saül dirent en ceste maniere, *Ece spiritus Dei malus exagitat te: i. beat Dominus noster rex, Un ferui cui qui corā te sunt, quarant homines scientē psallere cithara, Ut quādo arripuerit spiritus domini malus, psallat manū suā, & lenius feras.* De maniere qu'il y a des paroles & coniurations, qui font trébler le diable, lequel pour ne les oyr, abandonne le lieu qu'il auoit choisi pour son habitation. Et ainsi Ioseph

*Au i.
des Roys
chap. 10.*

min⁹ noster rex, Un ferui cui qui corā te sunt, quarant homines scientē psallere cithara, Ut quādo arripuerit spiritus domini malus, psallat manū suā, & lenius feras. De maniere qu'il y a des paroles & coniurations, qui font trébler le diable, lequel pour ne les oyr, abandonne le lieu qu'il auoit choisi pour son habitation. Et ainsi Ioseph

raconconte que Salomon laissa par
 escrit certaines manieres de cōiurer, *Au 8.
 liure des
 antiqui-
 tez, c. 22.*
 par le moyen desquelles non seule-
 ment, pour l'heure on chassoit de-
 hors le diable, mais aussi cest esprit
 prit malin n'osoit iamais retourner
 au corps d'où vne fois il estoit fortý.
 Le mesme Salomon monstra pareil-
 lemēt vne racine d'une odeur tāt a-
 bominable, pour le diable, que l'ap-
 pliquant aux narrines du patient, on
 chassoit incontínēt le diable dehors.
 Le diable est si ord, triste, & ennemy
 des choses nettes, gaies & claires, que
 Iesus-Christ entrant au pays des Ge-
 rascées, S. Matthieu racōte qu'il trou-
 ua en son chemin certains diables,
 qui s'estoient mis en deux corps
 morts, qu'ils auoient tiré du monu-
 ment, lesquels parloient & disoient:
 Iesus fils de Dauid, qu'elle indigna-
 tiō as-tu cōtre nous, d'estre venu de-
 uāt le temps nous tourmenter? nous
 te prions que si tu nous chasses du
 lieu où nous sommes, tu nous laisses
 entrer en ce troupeau de pource-
 aux qui est là. Et pour ceste cau-

se la sainte Escriture les appelle esprits immondes: au moyen dequoy est clairement attendu que l'ame raisonnable, non seulement veut au corps dispositions qui le puissent informer & estre commencement de ses œuvres, mais aussi pour demeurer enluy, comme en lieu propre & accommodé à son naturel. Et puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & recoiuent plaisir & contentement des cōtraires. Parquoy l'argument de Galien ne vaut rien, (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alerez avec qualitez corporelles, pour y demeurer à son plaisir; mais aussi quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez

corporelles qui aident à ceste fin. Et pourtant si ie demande maintenant pourquoy le diable voulant dece-
 uoir Eue se transforma en vn ser-
 pēt veneneux, plustost qu'en vn che-
 ual, en vn ours, en vn loup & en plu-
 sieurs autres animaux qui n'estoient
 pas de si espouuentable figure? Ie ne
 sçay pas ce qu'on me pourra respon-
 dre: Ie sçay bien que Galien ne re-
 çoit pas les dits & sentences de Moy-
 se, ny de Christ, nostre Redempteur,
 pource que tous deux (dit-il) parlāt
 sans demonstration. Mais i'ay tou-
 iours desiré sçauoir la solution de ce
 doute, & personne ne me la peut dō-
 ner. Il est certain (comme nous auōs
 desia prouué) que la colere aduste
 ou bruslee, est vne humeur qui en-
 seigne à l'ame raisonnable, comme
 se doiuent brasser les embusches &
 tromperies. Entre les bestes brutes,
 ne se trouue aucun animal, qui parti-
 cipe tant de ceste humeur que fait
 le serpent, voire mesme l'Escripture
 sainte porte tefinoignage qu'il en a
 plus que tous les autres, pource qu'il

*Au li 2.
 de la dif-
 du pouls
 chap. 3.*

En cela
se co-
gnoist la
gran-
deur de
Dieu,
lequel
estant
tout puis-
sant, Es-
tant a-
voir au-
cune ne-
cessité de
ses crea-
tures se
fert d'el-
les, com-
me s'il
estoit
agent
naturel.

est fin & malicieux. L'ame raison-
nable, posé le cas qu'elle est la moind-
re de toutes les intelligences, est de
la mesme nature que le diable & les
Ange. Et comme elle se fert de ce-
ste colere veneneuse, afin que l'hom-
me soit fin & cauteleux, aussi
le diable (mis au corps de ceste
cruelle beste) il se fit le plus inge-
nieux & subtil. Ceste maniere de
philosopher n'estonnera pas beau-
coup les Philosophes naturels, pour-
ce qu'elle a quelque apparence de
verité: mais ce qui leur parfera le iu-
gemēt, est que Dieu voulāt deliurer
& comme desenchante le monde
qui estoit deceu, & luy enseigner à
plain la verité (œuvre contraire à
celuy du diable) il vint en figure de
colombe, & non d'aigle, ny de paon, ny
d'autres oiseaux, qui sont de plus bel
le figure: ce qu'il fit pour ce que la
colombe participe fort de l'humeur
qui tend à droiture, verité & sim-
plicité: & n'a point de colere, qui
est l'instrument de l'astuce & mali-
ce. Galien n'accepte aucune de

ces choses, ny les Philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entendre cōme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substāces spirituelles) le peuuent alterer ou chāger par qualitez materielles (cōme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource que tous deux ont corps & quantité, pour sujet: ce qui defaut és substances spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent chāger la substance spirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures des choses: quel sentiment & flair, pour recevoir les odeurs: quelle ouye pour la musique: quel toucher, pour estre offencez de la grāde chaleur: à quoy sōt necessaires les organes corporels. Et si l'ame raisonnable separee du corps, est offensee reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que sō naturel ne chāge & ne vienne a se corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les Philosophes de

nostre temps, mais ils ne font rien: car quand Aristote a dit que la plus grande propriété que la substance tiennne est d'estre sujet des accidens, il ne l'a pas liée à la corporelle ny spirituelle, pource que les especes participent également de la propriété du genre. Et pour ceste cause il a dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable: & ceux de l'ame au corps: sur lequel principe ils est fondé, pour escrire tout ce qu'il a escrit de la phisionomie. Ioint que les accidens desquels se changent & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere: & ainsi multiplient en vn moment, par vn milieu ou moyé, & passent par vne verriere sans la rompre: & deux contraires accidens peuuent estre en vn mesme sujet, avec toute l'estendue qu'ils peuuent auoir: & à raison de ces proprietéz, le mesme Galien les appelle, (Indiuisibles) & les Philosophes vulgaires (Intentionels) & estés de ceste maniere, ils se peuuent bien pro-

pro-

proportionner avec la substance spirituelle : Je ne peux l'aïsser d'entendre que l'ame raisonnable (separée du corps) & le diable aussi, ayent puissance de voir, de sentir, d'ouyr, & de toucher. Ce qui me semble facile à prouuer : car s'il est vray que les puissances se cognoissent par les actions, il est certain que le diable a la puissance de sentir & flairer, puis qu'il sentoït la racine que Salomon enuoyoit appliquer aux narines des demoniaques : & qu'il a la puissance d'ouyr, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saül. Mais de dire que le Diable receuoit ces qualitez avec l'entendemens, cela ne se peut pas affirmer en la doctrine des Philosophes vulgaires : car ceste puissance est spirituelle, & les objects des cinq sens sont materiels : pour ceste cause est besoin trouuer autres puissances en l'ame raisonnable, & au diable, avec lesquelles il se puisse proportionner : Autrement posons le cas que l'ame du riche auaire, obtiendra d'Abraham que l'ame

du Lazare pourra certainement venir en la ville, & en la maison de ceux là? s'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoistra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui seront en leur compagnie? Et si ces freres du riche auaient luy demanderont qui il est, & qui l'enuoye: s'il a aucune puissance pour ouyr leurs paroles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus-Christ nostre Redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quand ils disputerent & eurent propos ensemble au desert: on peut demander par qu'elle ouye, le diable entendoit les paroles & responses de Iesus-Christ. C'est certainement faute d'esprit & bon entendement, penser que le diable ou l'ame raisonnable (separee du corps) ne puisse cognoistre les objects des cinq sens, cōbien qu'elle soit priuee d'instrumens corporels. Gar par la mesme raisō, ie leur prouueray que l'ame raisonnable (estant separee du

L'Examen des Esprits. 195

corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner, ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres de dire que l'ame raisonnable, estant separee du corps, ne puisse raisonner & entendre pour ce qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grande folie. Ce qui se prouue dont par la mesme histoire d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in vita: & Lazarus similiter mala: nunc autem hic consolatur tu verò cruciaris: & in yis omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum est, ut hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint: nec inde, huc transire. Et ait Rogo ergo te te pater, ut mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque, fratres, ut testetur illis ne & ipse veniam in hunc locum tormentorum. Fili, souuienne toy que tu as eu des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé,*

I ij

196 *L'Examen des Esprits.*

& tu demeures en tourment: & en tout celail y en a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuent: ny ceux qui veulent aller où vous estes aussi. Et il dit, ie vous prie donc, pere, de l'enuoyer en la maison de mon pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie concluds, que comme ces deux ames s'arraisonnerent ensemble, & que le riche auare se souuienne qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere, qu'Abraham luy mit en memoire la bonne vie qu'il auoit menée au monde, & les traualx du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau: ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels: ouyr sans oreilles: gouter sans langue: sentir sans nez: & toucher sans nerfs, ny chair: voire mesme beaucoup mieux sans comparaison. Cela mesme est entendu du diable, lequel est doué d'une mesme nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare, pourra resoudre toutes

ces doutes là : duquel S. Luc raconte qu'estant en enfer, il leua les yeux, & vid le Lazare, qui estoit au sein d'Abraham : au moyen dequoy il parla, & dit ainsi : Pere Abraham, ayez pitié de moy : enuoyez le Lazare mouïller seulement le bout du doigt en l'eau afin de rafraichir malangne, car ceste flamme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par la doctrine susdite, & par ces paroles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer est materiel, cōme celuy que nous auons icy, & qu'il faict mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur : & que si le Lazare luy portoit vne seillee d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation, en se mettāt en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps par l'excessiue chaleur de la fieure: & quand il beuuoit de l'eau froide, il est certain que son ame sentoit vne grande recreation, pourquoy n'entendrons nous cela

mesme, estant iointes aux flammes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puissances de l'ame, afin que l'escriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la Philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encor peut on inferer & conclure, que si l'ame raisonnable est atteinte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & changé par qualitez contraires (elle est corruptible & mortelle. On voit que les cendres sont composees de quatre elemens, & neantmoins de fait ny de puissance il n'y a agent naturel au monde qui les puisse corrompre: ny qui leur face perdre les qualitez conuenables à leur naturel. Nous sçauons tous que le naturel temperament des cendres est froid & sec: & neantmoins combien que nous le mettiôs dedans le feu, elles ne perdront iamais leur froideur radicale: & combien qu'elle demeure cent mille

ans dedans l'eau, il est impossible, estans tirees, qu'elles demeurent avec humidité propre & naturelle, & meantmoins on ne laissera pas de confesser que par le moyen du feu, elles reçoivent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez sont superficielles & durent peu au sujet: pource qu'estans separees du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles sont tirees de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vne doute se presente au propos & colloque du riche auare, avec Abraham, qui est, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham sceut raisons plus subtilles & hautes que celle du riche auare, veu que nous auons dit ailleurs, que toutes les ames raisonnables (sorties du corps) sont d'egalle perfection & sçauoir? Auquel on peut respondre en deux manieres. La premiere est, que la science & le sçauoir qu'eut l'ame, estant au corps, ne se perd, quand l'homme

200 L'Examen des Esprits.

se meurt, ains deuient plus parfaire,
 pource qu'elle se resolt d'aucuns
 erreurs. L'ame d'Abraham partit,
 tres-sage de ceste vie, & pleine de
 de plusieurs reuelations & secrets
 que Dieuluy communiqua, pource
 qu'il luy estoit amy: mais il estoit
 force que celle du riche auare for-
 tist sans sapience: premierement,
 pour le peché que l'ignorance nour-
 rit en l'homme, & puis pource que
 les richesses produisent effect con-
 traire à celuy de la pauureté, laquel-
 le donne esprit à l'homme, comme
 nous prouuerons cy apres, & la pro-
 sperité & richesse luy oste. Il y a vne
 autre responce, suiuant nostre do-
 ctrine, qui est, que la matiere de la-
 quelle ces deux ames parloient, estoit
 Theologie scolastique: car de sça-
 uoir, si estant en enfer, il auoit lieu
 de misericorde: & si le Lazare pou-
 uoit passer du Limbe en Enfer, s'il
 estoit conuenable d'enuoyer au mô-
 de quelque mort qui déclarast aux
 viuans la peine & les horribles tour-
 mens condamnés, ce sont tous

poincts scolastiques, desquels la de-
 cision appartient à l'entendement,
 comme ie prouueray en apres. Et
 entre les premieres qualitez, ne s'en
 trouue pas vne qui trouble tant ce-
 ste puissance que faict l'excessiue
 chaleur, de laquelle le riche auare
 estoit fort tourmenté: mais l'ame
 d'Abraham demouroit en vn lieu
 fort temperé où elle receuoit grand
 plaisir & recreation: au moyen de-
 quoy ne se faut pas esbahir: si ses rai-
 sons estoient meilleures. Parquoy ie
 conclus que l'ame raisonnable & le
 diable ou l'esprit malin se seruent en
 leurs œuvres des qualitez materiel-
 les, & que par aucunes ils sont offen-
 sez, & par autres contraires, ils re-
 çoiuent contentement. Et pour ce-
 ste cause ils appetent de demeurer
 en certains lieux, & fuyent la de-
 meure d'autres, sans estre corrupti-
 bles.

Comme est donnée à chacune différence
d'esprit, la science qui luy respond
en particulier: en luy ostant
celle qui luy est repugnan-
te & contraire.

C H A P. VIII.

TOus les arts (dit Cicéron) sont
constituez & establis sous cer-
tains principes vniuersels, lesquels
se peuuent apprendre, par estude &
travail. Mais l'art de poésie est en
cela tant particulier, que si Dieu
ou la nature ne font l'homme Poëte,
on ne gaigne guères de luy ensei-
gner par reigles & preceptes, com-
me il doit faire des vers: & pour ce-
ste cause il dit, *Ceterarum rerum stu-*
dia & doctrina, & preceptis, & arte
constant: Poëta natura ipsa valet &
mentis viribus excitatur, & quasi di-
nino quodam spiritu afflatur. Les estur-
des & doctrines, les autres choses
gissent en preceptes & art, le Poëte se
fert de nature, & est excité par les
forces de l'esprit, & quasi inspiré de

Pour
Archie
Poëte.

Est Deus
in nobis,
&c.

Ouid. de
Fastis.

l'esprit diuin. Mais Cicero n'a point de raison en cela : car de fait ne se trouue science, ny art inuenté en la Republique, que l'homme puisse apprendre, luy defaillant l'esprit, cōbien qu'il traueille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes : au lieu que si d'auanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyons qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poësie, sans aucune difference : car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à composer des vers, il les fait avec grāde perfection : autrement il est tousiours vn mauvais Poëte. Estant donc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, afin que chacun entende avec distinction (sçachant desia son naturel) à quel art le peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'aquierēt par le moyen de la memoire, sont celles qui

s'ensuiuent, la Grammaire Latine, ou de quelqu'autre langue: la Theorique de la Iurispudence, ou du Droit: la Theologie positive: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement sont telles, la Theologie scolastique: la Theorique de Medecine: la Dialectique: la Philosophie naturelle & morale: pratique de Iurispudence, que l'on appelle Advocacerie. De la bonne imagination naissent & procedent tous les arts & sciences qui consistent en figure, correspondance, harmonie & proportion: qui sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & sçavoir prescher. Quand à la pratique de medecine, Methematique, Astrologie, art Militaire, gouvernement d'une Republique: quand à peindre, tracer, escrire, lire: quand à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil & subtil: quand à tous ses desseins, & œuvres que font les ouuriers, & quand à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmer-

ueille, qui est de dicter à quatre Es-
criuains ensemble, matieres diuer-
ses, de manieres qu'elles soient tou-
tes bien ordonnees: nous n'en pou-
uons en faire euidente demonsttran-
ce, ny prouuer chacune chose à part,
pource que ce ne seroit iamais fait:
mais le faisant en trois ou quatre
sciences: la mesme raison pourra
seruir aux autres. Au catalogue des
sciences, que nous auons dit apparte-
nir à la memoire, nous auons mis la
langue Latine, & les autres que par-
lent toutes les nations du monde: ce
que nul homme sage ne peut nier,
car les langues ont esté inuentees par
les hommes, afin de communiquer
ensemble, & expliquer les conce-
ptions les vns aux autres, sans plus
grand mystere, ny autres principes
naturels, des'estre les premiers in-
uenteurs assemblez, ie veux bien
(comme dit Aristote) former les vo-
cables, & donner à chacun sa signifi-
cation. De là vient vn si grand nom-
bre d'iceux, & tant de manieres de
parler, sans principe ny raison, de

At 1. li.
ure de
l'inter-
prete.

En la
30. sect.
probl. 3.

forte que si l'homme n'a bonne me-
moire, il luy est impossible de com-
prendre, par aucune autre puissan-
ce. Et quant à ce que l'imagination
& l'entendement ne sont propres
pour apprendre les langues & ma-
nieres de parler, l'enfance le prouue
clairemēt, qui est l'aage auquel l'hō-
me est le plus despourueu de ces
deux puillances, & neantmoins Ari-
stote dit, que les enfans apprennent
mieux quelque langue que ce soit,
que les hōmes faits, bien qu'ils soiēt
plus raisonnables, & qu'ils ayēt meil-
leur entendemēt. Et sans que persō-
ne nous le die l'experience nous le-
monstre clairement, car nous voyōs
que si vn Biscain de trente ou quarā-
te ans vient demeurer à Castille, il
n'apprend iamais le naturel langage:
mais s'il est ieune homme, en 2. ou 3.
ans il semble natif de Toledē. Autāt
en est de la lāgue Latine & de toutes
les autres du monde: car ceste mes-
me raisō sert en tous lieux. Y eu dōc
qu'en l'aage auquel regne le plus la
memoire, (& moins sert l'entende-

ment & l'imagination (l'on apprend mieux les lāgues, que quād il y a fau- te de memoire (estant l'entendemēt en vigueur il est certain qu'elles s'a- quierent par la memoire & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistent en dis- cours ny raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir : & pourtant est necessaire ouyr d'une autre le voca- ble & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire : au moyen de- quoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet : pour ce qu'il ne peut enten- dre d'un autre la prononciation des mots, ny la signification que les in- uenteurs leur ont donne. Que les langues soyent inuentees au plaisir & volonte des hommes; se prou- ue clairement, par ce qu'en tou- tes, se peuuent enseigner les scien- ces; & en chacune se peut dire & de- clarer ce que l'atēte veut enten- dre. Parquoy ne se trouuera pas vn des graues autheurs, qui ait esté cer- cher vne langue estrangere; & aussi

*Au 4. li-
ure de
l'histoire
des ani-
maux.
ch. 9.*

Pour-
quoy
l'Au-
teur
a escrit
en Espa-
gnol.

pour donner à entendre les conce-
ptions : ains les Grecs ont escrit en
Grec, & les Romains en Latin, & les
Hebreux en Hebreu, & les Mores
en Arabe, & ainsi ay-ie escrit en Es-
pagnol, pource que ie sçay mieux ce-
ste langue que nulle autre. Les Ro-
mains, comme Seigneurs du monde,
voyans leur estre necessaire auoir
vne langue commune, au moyen de
laquelle, toutes nations puissent cō-
muniquer ensemble: & eux mesmes
ouyr & entendre ceux qui vien-
droient vers eux, leur demander iu-
stice, & choses concernans leur gou-
uernement, commanderent d'ou-
vrir escole par tous les endroits de
leur Empire, en laquelle l'on ensei-
gnast la langue Latine: à raison de-
quoy elle a duré iusques aujour-
d'huy. Il est certain que la Theologie
scolastique appartient à l'entende-
ment: attendu que les œuvres de ce-
ste puissance, sont: distinguer, infe-
rer, raisonner, iuger & eslire, pource
que rien ne se fait en ceste faculté,
que ne soit douter, par inconueniēs.

respondre par distinction, & contre la réponse inferer ce qu'en bonne consequence se peut recueillir: & retourner respondre iusqu'à tant que l'entendement s'appaise & soit content. Mais la plus grande preuue qui se puisse faire sur ce poinct, est de donner à entendre, avec combien grande difficulté s'assemble la langue Latine avec la Theologie scolastique: & comme ordinairement on ne void aduenir, qu'un homme soit ensemble bon Latin & profond scolastique. Duquel effect se sont esmerueillez certains curieux (qui s'y sont rencontrez) lesquels en ont voulu trouuer la cause & raison, & ont veu cōme ainsi soit que la Theologie scolastique est escrite en langue plaine & commune, & que les bons Latins prestent volontiers l'oreille au stile elegant de Ciceron, ils ne se peuuent accommoder à icelle. ce pourroit bien là estre la cause aux Latins, pourquoy forçant l'ouye (par l'usage) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'est plustost dou-

leur ducheſ, que mal de l'ouïe. Ceux qui ſont bõs Latins, ont conſequemment vne grãde memoire: car autrement ils ne pourroïent deuenir ſi excellens en vne langue, qui n'eſt à eux propre. Et pource que la grande & heureuſe memoire eſt comme contraire au grand & haut entendemēt, en vn ſuject, elle l'abaiſſe & deprime aucunement. Et de là vient que celui qui n'a tant bon & haut entendemēt (qui eſt la puiſſance à laquelle appartient, diſtinguer, conclurre, raiſonner, iuger & eſlire) n'acquiert le parfait point de la Theologie ſcolastique. Quiconque ne ſe contentera de ceſte raiſon, liſe S. Thomas, l'Eſcot, Durand & Caietan (qui ſont les premiers & principaux de ceſte faculté, & il trouuera grandes ſubtilitez en leurs œuures, dites & eſcrites en gros & commun Latin. Dequoy n'y a d'autre raiſon, ſinon que ces graues aũtheurs ont eu dès leur enfance, fort pauvre memoire, pour eſtre excellents en l'angue Latine. Mais eſtans venus à la Dia-

lécétique, Methaphysique, & Theologie scolastique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyons, pource qu'ils auoiēt vn grand entendemēt. I'ay cogneu vn Theologien scolastique, (& plusieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel estant le premier en ceste faculté, ne parloit tant s'en faut élégamment, que mesmes en lisant, ses disciples nottoient qu'il parloit grossierement Latin : au moyen dequoy ils luy conseillerent, cōme gēs qui ignoroient ceste doctrine, de laisser aucunes fois l'estude de la Theologie scolastique, pour employer secrettement quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoissant que ce cōseil luy estoit baillé par ses bōs amis, il tascha de remedier à ce defaut non seulement en secret, mais aussi en public: car achenāt de lire la matiere de la Trinité (ou cōme le verbe diuin à peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin : mais c'est vne chose notable qu'en long - temps qu'il fist ainsi, il n'apprit non seule-

mét aucune chose de nouveau, mais par ce moyen il vint à perdre le Latin commun qu'il sçauoit auparavant: à raison de quoy force luy fut li-
re en sa langue maternelle. Et comme le Pape Pie quatriesme demanda quels Theologiens estoient au Concile de Trente, pour les plus signalez, on luy dist qu'il y auoit vn singulier Theologien Espagnol, duquel la resolution, argumens, réponses & distinctions estoient dignes d'admiration. Et le Pape desirant voir & cognoistre vn homme tant signalé, il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy sçauoir donner raison de ce qui s'estoit passé au Concile, & quand il fut à Rome, le Pape luy fist beaucoup de faueurs, l'enuoya querir, & le prenant par la main, le mena en se promenant iusqu'au Chasteau S. Ange, & luy deuissant en Latin fort elegant, de certains bastimens qu'il y faisoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demanda son aduis. A quoy il respondit avec telle peine & si confusément (pource

qu'il ne sçauoit parler Latin) que l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit lors Dom Loys de Requesenes grãd commandeur de Castille) vint luy faire honneur avec son Latin, pour distraire le Pape à autre maniere differente. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre, qu'il n'estoit pas possible qu'un homme attendant si peu Latin, fust si sçauant en Theologie que l'on disoit. Mais comme il l'esprouua en ceste langue (qui est vne œuvre de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il eust fondé en choses concernant l'entendement, il luy eust dit & amené considerations diuines. Nous auons mis du commencement, la Poësie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ny par faute de consideration : mais pour donner à entendre, combien sont esloignez d'entendement ceux qui ont bonne vaine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encore plus grande, sans co-

214 L'Examen des Esprits.

paraison, entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine avec la Theologie scolastique. Cest art est tant contraire à l'entendement, que la mesme raison qu'aucun se rendra excellent en poésie, il peut donner congé à toutes les sciences qui appartiennent à ceste puissance: & mesme à la langue Latine, pour la contrariété qui est entre la bonne imagination & la bonne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier: mais confirme mon opinion, par vne experience, disant: *Marcus ciuis Syracusanus* *poeta erat prastantior, dum mente alienaretur.* C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poète, quand il estoit hors du sens: & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartient la Poésie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur: & ceste chaleur si grande, comme nous auôs dit aultre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi l'a notté le mesme Aristote: car il dit que Marc de Siracuse se venât à mo-

En la
o. sect.
ro.

derer auoit meilleur entendement: mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defect de la chaleur: par laquelle ceste difference d'imagination vient à exercer son œuvre. De laquelle Cicéron estoit priué, comme il a monstre, voulant escrire en vers les faits heroïques de son Consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouvernee: car il dit ainsi:

*O fortunatam natam me Consule,
Romam.*

Et pource que Iuuenal n'entendoit pas que la science de Poësie estoit contraire à un homme de si bon esprit que Cicéron, il le taxe en ses Satyres, & dit: Si tu eusses dit & prononcé tes Philippiques, comme Mart Antoine, au ton de ces vers tant mal rabotté, il ne t'eust pas cousté la vie. Platon a dit que la Poësie n'estoit science humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'estas hors d'eux mesmes & plains de

*Au son
phiste.*

216 L'Examen des Esprits.

En la
30. sect.
pro.

Dieu, ne peuuent composer ny dire chose qui soit excellente. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement ne peut faire des vers: mais Aristote le reprend disant, que l'art de Poësie n'est pas habilité humaine, mais reuelation diuine, & aduouë quel'homme d'esprit, & qui est en son bon & libre iugement ne peuuent estre Poëte. La raison est, que là où il y a beaucoup d'esprit, il est force d'auoir faute d'imagination, à laquelle eppartient l'art de composer: ce qui peut estre démontré plus clairement, sçachant que depuis que Socrate eut appris l'art Poétique, il ne peut avec tous ces preceptes & reigle, faire vn vers: & neantmoins il fut iugé par l'Oracle d'Apollon, le plus sage homme du monde. Ainsi donc ie tiens pour chose certaine & manifeste, que le ieune homme lequel a bonne venue, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui est necessaire, sans grande consideration, ne sçait ordinairement avec

avec éminence la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Médecine, la Théologie scolastique, ny les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendement & mémoire. Et ainsi le voyons nous par expérience : car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à apprendre par cœur, il ne le sçaura en deux ny trois iours : mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour représenter quelque comédie, il retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux-là se gastent à lire les liures de cheualeries, Roland, Boscan, Diane de mōt-maior & autres semblables, pour ce que toutes ces œuvres-là appartiēt à l'imagination. Et puis que diront nous du chant, & des Musiciens, desquels l'esprit est fort mal propre au Latin, à toutes les autres sciences qui apartiennent à l'entendement & mémoire? Autant en est du toucher des instrumens & de tout genre de Musique. Par ces trois exemples que nous auons tiré du Latin, de la Théologie.

ſcolastique & de la poëſie, nous entendrons que ceſte doctrine eſt véritable : & que nous auons bien faiet la diuiſion ſuſdite, combié que nous façons preuue particuliere des autres arts & ſciences. L'eſcriture decouure pareillement l'imagination : & par ainſi voit-on peu d'hommes de grand entendement qui eſcrivent bien : de quoy i'ay noté pluſieurs exemples : & ſpecialement i'ay cogneu vn Theologien ſcolastique fort ſçauant, lequel faſché de voir la mauuiſe lettre qu'il faiſoit, n'oſoit eſcrire aucunes miſſiues à perſonne, ny reſpondre à celles qu'on luy enuoyoit, tant qu'il delibera faire venir ſecrettement vn maiſtre en ſa maiſon, pour luy enſeigner aucunement à mieux eſcrire qu'il ne faiſoit. Mais ayant trauaillé pluſieurs iours en cela, il perdit ſon temps pour ce qu'il ny fit aucun profit : & partant il laiſſa tout : & le maiſtre qui l'enſeignoit fuſt eſbay de voir vn homme ſi ſçauant en ſa faculté, tant inhabile à l'eſcriture. Mais quant à moy,

qui sçay bien que la bonne escripture
 depend de l'œuvre de l'imagination
 j'ay prins cela pour vn effect naturel.
 Si quelq'un le veut voir & noter,
 considere les estudians qui gaignent
 leur vie aux Vniuersitez à escrire &
 copiers papiers en bonne lettre, &
 l'on trouuera qu'ils sçauent peu de
 Grammaire, peu de Dialectique, &
 peu de Philosophie: & s'ils s'estudient
 en Medecine ou en Theologie, ils
 n'y sont iamais profonds. Parquoy
 le ieune homme, lequel avec la plu-
 me sçaura fort bien peindre & tirer
 vn cheual, & vn homme, & faire vn
 bon trait, n'est propre à aucun gen-
 re, de lettres, mais doit estre mis
 avec vn bon peintre, pour faciliter
 son naturel par le moyen de l'art. Li-
 re bien & facilement descouure aussi
 vne espece d'imagination: & si est-
 ce chose fort notable que celuy qui
 lit ainsi, n'a que faire de perdre le
 tēps à l'estude des lettres, mais faire
 seulement qu'il gaigne sa vie à lire des
 procez. Il y a en celavne chose digne
 de noter: c'est que la difference de l'i-

220 L'Examen des Esprits.

magination qui rend les hommes gracieux affables, & beaux parleurs, est contraire à celle qui est nécessaire à l'homme pour lire facilement: & ainsi nul ayant ceste grace que j'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir iouer à la prime, & enuier faussement & vn vray vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le point de son contraire, & sçauoir bien escarter, est œuvre appartenant à l'imagination. Autant en est de iouer au cent, à la triomphe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre non seulement ceste difference d'esprit, mais aussi descouure toutes les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu occasiōs, par lesquelles l'homme demonstre ce qu'il feroit aussi bien en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des eschets est vne des choses qui descouure le plus l'imagination: & pour ceste cause, celuy qui entred fort bien ce ieu, est en danger d'estre

mal propre aux sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire: si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees, comme nous l'auons desia noté. Et si vn certain Theologien scolastique, que i'ay cogneu fort sçauant, eust acquis ceste doctrine, il eust eu resolution d'vne chose. de laquelle il doutoit. Cestuy ioüoit souuent avec vn sien domestique, & perdant il luy disoit: Qu'est-ce cy? tu ne sçais ny Latin, ny Dialectique, ny Theologie (combien que tu y ayes estudié & tu me gagnes, nonobstant que ie sois plein de l'Escot & de S. Thomas. Est-il possible que tu ayes meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est, que le maistre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de l'Escot & de S. Thomas, & estoit despourueu de la difference d'imagination, par laquelle on ioüe aux eschets: mais le ieune homme auoit mauuais

entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudians pui ont leurs liures bien dressez & arrangez en leur estude (estant chacune chose en son lieu propre) ont vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Les hommes propres, mistes, nets, & gentils, qui vont vont chercher les poils de la cappe, & qui sont faschez des rides & plus d'un accoustrement, sont d'un mesme esprit: ce qui procede certainement de l'imagination. Car si un homme ne scauoit faire des vers, & qu'il y fut mal propre, si d'auanture il deuiant amoureux. Aristote dit qu'il se faict bon Poëte, pource que l'amour eschauffe & desseiche le cerueau, qui sont les qualitez de l'imagination. Or Iuuenal note que l'indignation en fait de mesme, qui est vne passion, en la quelle pareillemēt aussi eschauffe le cerueau.

Si natura negat facit indignatio versum
C'est à dire.

Si nature ne veut, l'indigne fait des vers

Les beaux parleurs, plaifans, & qui
 ſçauent donner vn bon traict, ont
 auffi vne certaine difference d'ima-
 gination fort contraire à l'entende-
 ment & memoire. Et pour ceste cau-
 ſe, ils ne ſont iamais bons Gramme-
 riens, Dialecticiens, Theologiens,
 Scolastiques, Medecins, ny Legiſtes.
 Ceux qui ſont ſubtils, fins, & rusez en
 tout ce qu'ils entreprennēt : prompts
 à parler & reſpondre à propos, ſont
 propres pour ſeruir au palais pour
 ſolliciter & manier les affaires des
 Marchands, & meſme pour acheter
 & vendre : mais ils ne ſont pas bons
 aux lettres. Or en cecy le vulgaire ſe
 trompe bien grandement de penſer
 que ceux qui ſont ainſi adroits & ſub-
 tils à toutes choſes, ſeroient propres
 à l'eſtude des lettres ſ'ils y eſtoient mis :
 car, de fait, il n'y a aucun eſprit qui
 ſoit plus contraire & repugnant aux
 ſciences, que ceux-là. Les ieunes
 hommes qui tardent beaucoup
 à parler ont en la langue & au
 cerueau beaucoup d'humidité :
 & quand elle eſt conſommee

par laps de temps, ils deuiennent fort eloquens & grands parleurs, à cause de la grande memoire qu'ils ont, depuis que ceste humidité se vient à moderer. Ce que nous scauons estre autresfois aduenü à ce grād Orateur Demosthene, duquel nous auons dit que Ciceron s'estoit esmerueillé, sçachant que de sa ieunesse Il auoit esté fort rude à parler, & qu'à ceste heure là il estoit deuenü si eloquent. Les ieunes hommes aussi qui ont bonne voix, & qui fredonnent de leur gorge, sōt fort ineptes, & mal propre à toutes les sciēces, pource qu'ils sont froids & humides: lesquelles deux qualitez iointes ensemble, font perdre la partie raisonnable. Les estudiās qui recitēt leur leçon, ny plus ny moins que le maistre la leur a faite, demōstrent biē qu'ils ont bonne memoire: mais l'entēdement le doit biē payer, lequel ils n'ōt pas bon. Aucuns problemes & doutes se presentent en ceste doctrine. La responce ausquels, pourra parauenture mieux seruir, pour entēdre

estre veritable, ce que nous auõs dit.
 Pour le premier, on peut demander
 d'où vient que les bons Latins sont
 plus arrogans & presomptueux en
 leur sçauoir, que ne sont les hommes
 fors doctes au genre des lettres qui
 appartiennent à l'entendement : de
 manière que pour entédre que c'est
 du Grammerien, on peut dire en ce-
 ste maniere, *Grammaticus ipsa arrogan-*
tia est. Le Grâmerien n'est autre cho-
 se que la mesme arrogance. Pour le
 second, d'où vient que la langue La-
 tine est tant cõtraire à l'esprit des Es-
 pagnols, & tant propre & naturelle
 aux François, Italiens, Allemãs, An-
 glois, & à tous les autres qui habi-
 tent vers le Septétrion : comme l'on
 voit par les œuures : car voyans vn
 liure couché en bon Latin, nous co-
 gnoissons incontinent que l'auteur
 d'iceluy est estranger, & si nous
 en voyons vn autre en langage bar-
 bare & manuaïs Latin, nous cognois-
 sons qu'il a esté faiët par vn Espa-
 gnol. Pour le troisieme, comme
 les choses qui se disent & escriuent

L'espr.
 des Es-
 pagnols
 repu-
 gnans
 la lan-
 gue L.
 tine.

disent & escriuent en langue Latine, souuent mieux sont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quel que gance, qu'en quelque autre langue, tant bonne soit-elle: ayant dit autrefois que toutes les langues dependēt de la volonte & plaisir de ceux qui les ont inuentees, sans aucun fondement naturel. Pour le quatriesme, comment se peut faire, qu'estans toutes les sciences qui appartiennent à l'entendement, escrites en Latin, ceux qui sont despourueus de memoire les peuuent lire & estudier dedans les liures, veu que par ceste raison, la langue Latine leur est repugnante. On peut respondre au premier, que pour cognoistre si vn homme est despourueu d'entendement, ne se trouue plus certain signe, que de le voir hautain, presomptueux, enflé, ambitieux, poignāt, & plein de ceremonie. La raison de cela est, que tout cela est œuvre d'une difference qu'une maniere d'imagination, qui ne demande pas plus d'un degre de chaleur avec lequel cōpatit aisēmēt vne bien grāde

humidité, qui demande la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la refoudre. Au contraire, l'homme qui est naturellement humble, qui ne fait cas de foy, ny de ses besongnes, qui ne se vante ny ne se loüe, mais se fasche des loüanges que les autres luy donnent, & qui est ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonstre certainement, & par vn indice infail-
On tr
ne que
s'hum
lie ma
ciens se
ments
du que
l'inten
rien
plein
tromp
rie.
Ecclesi
chap.
 lible, qu'il est pourueu d'un entendement merueilleux; & qu'il a peu d'imagination & memoire. I'ay dit naturellement humble; car s'il l'est avec artifice, ce signe là n'est pas certain, c'est pourquoy l'on voit que comme ainsi soit que les Grammairiens sont de grande memoire, & assemblent l'imagination avec ceste difference, & par consequent ils sont depourueus d'entendement, & tels que dit le prouerbe. Que le Grammairien n'est autre chose qu'une pure arrogance. Quand au second, on peut respondre, que Galien recherchant l'esprit des hommes par le temperament de la region en laquelle

Ruiz, e que les mœurs de l'esprit, ch. 9 ils habitent, dit que ceux qui demeurent au dessous de Septentrion, ont tous faute d'entendement: & ceux qui sont situez entre le Septentrion & la Zone torride ou brulante sont fort prudens & aduisez: laquelle situation respond iustement en nostre pays d'Espagne, qui n'est pas si froid que le Nort, ny si chaud que la Zone torride du milieu, Aristote est de ceste opinion, quand il demande pourquoy ceux qui habitent en pays fort froids, n'ont pas tant bon entendemēt que ceux qui naissent en regions plus chaudes. En la response il traite fort mal les Flamens, Allemans, Anglois, & ceux de ces regions là disent que leur esprit ressemble à celuy des yurōgnes: à raison dequoy ils ne peuuent scauoir la nature des choses. Dequoy est cause la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & es autres parties du corps: ce que demonstre la blancheur du visage, & la couleur iau-ne des cheueux: car c'est merueille, quand on voit vn Allemant chauue;

ils sont tous grands, à cause de la grande humidité qui est en eux, qui leur fait dilater les membres. Ce qui se trouue tout au contraire aux Espagnols, qui sont vn peu basannez avec le poil noir, de moyenne stature, & la pluspart chauues: qui est vne disposition que Galien dit venir du cerueau qui est chaud & sec. Ce qu'estant vray, il est force qu'ils ayent mauuaise memoire & grand entendement: au contraire des Alle-
 mans, qui ont grande memoire, & peu d'entendement. Au moyen dequoy les vns ne peuuent sçauoir Latin, & les autres l'apprennent facilement. La raison que donne Aristote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au dessous du Septentrion, est, Que la grande froideur de la region, reu-
 que & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre: au moyen dequoy ceux-là ont vne grande humidité & chaleur, qui fait qu'ils sont pourueus d'une grande memoire, pour les lāgues, &

*Au li. d.
l'artme
dec. ch
14. &
15.*

d'une bonne imagination, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller sous l'eau, forger machines & ceuures de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pour estre priuez d'imagination. Mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Espagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses. en ses termes barbares, que ne feras pas vn est ranger en s^o beau Latin, lesquels hors mis l'elegance & netteté du parler, ne dit chose qui soit excellente. Galien dit pour approbation de ceste doctrine, *In Scythia, vnus vir factus est philosophus Athenis autem multis tales.* C'est à dire, En Scythie, prouince Septentrionale, par merueille est sorty vn homme Philosophe, & en Athenes tous naissent tels. Mais combien que ces Septentrionaux ne soient nez en la Philosophie, ny aux autres sciences que nous auons dit, les Mathematiques & l'Astrologie leur sont conuenable pour ce qu'ils ont bone

Au lieu
Que les
mœurs
de l'es
prit.
cha. 10.

imagination. La responce au troisieme
 probleme depend d'une questio fort
 celebre qui est entre Platon & Ari- *In Gra*
 stote. L'un dit se trouver noms pro-
 pres: qui naturellement signifient les
 choses, & qu'il faut un grand esprit
 pour les trouver: qui est une opinion
 que la sainte Escripture fauorise: di-
 sant, qu'Adam imposoit nom propre
 & conuenable à toutes les choses que
 Dieu auoit mis deuant luy. Mais Ari-
 stote ne veut pas accorder qu'il y ait
 en aucune langue, nom ny maniere de
 parler, qui signifie naturellement la
 chose: pource que tous les termes &
 noms sont inuentez à l'appetit & vo- *Aul. 2.
de l'in-
terpre.
chap. 2.*
 lonté des homes. Et ainsi voit-on par
 experience, que le vin a plus de soi-
 xante noms, & le pain autant (un en
 chacune langue) & ainsi ne peut-on
 dire lequel est le propre naturel, &
 conuenable, pource que tous les noms
 du monde en vseroyent. Et ce neant-
 moins l'opinio de Platon, est la pl^e veri-
 table: car posé le cas que les premiers
 inuenteurs des vocables & termes,
 les ayent forgez à leur plaisir, ils ont

eu neantmoins, vne volonté bien raisonnable, communiquée à l'ouye, à la nature de la chose & la grace de la prononciation, ne faisant les mots courts ny longs, autrement n'eust esté nécessaire monstrier vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardant autres conditions que doit auoir la lague, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn Cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à eleire liure de Cheualiers, pource qu'il estoit pourueu d'une certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fictiōs & mensonges. On dit de cestuy-là qu'introduisant en ses œuvres vn geant furieux, il demeura long-tēps à imaginer vn nom, qui fust du tout correspondant à son audace: & iamaïs ne le peut trouuer, iusqu'à ce que iouant vn iour, aux cartes, en la maison d'un sien amy, il ouyt dire au maistre de la maison ces mots,
o la mochacho traquifantos à esta mesa:

C'est à dire. O garçon apporte icy desiettons ou marques pour mettre en jeu. Incontinent il trouua ce mot, *Tranquitos* de bonne grace, & le sentit bien sonner à ses oreilles : & sans regarder dauantage, il se leua, disant : Messieurs ie ne iouë plus, car il y a long-temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geant furieux, que i'introduy en certaines fictions que ie compose : ie ne l'ay peu encores trouuer iusques à ceste heure, que ie suis venu en ceste maison, où ie reçois tousiours quelque plaisir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoient la curiosité de ce Cheualier, & par ce moyen ont trouué vn langage bien sonnant aux oreilles. Parquoy aussi ne se faut pas esbahir si les choses qui se disent & escriuent en Latin sonnent tant bien, & aux autres langues, si mal : pource que les premiers inuenteurs d'icelles onissent barbares. I'ay esté contrainct pas tre le dernier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y sont trompez, veu

CHAP. IX.

LE vulgaire pense & se persuade, *Cicéron*
 que l'homme est fort sage & pru- *dit que*
 dent, quand il l'entend parler avec *l'honneur*
 vne grande eloquence, & ornement, *de l'hô-*
 de langage; avec vne quantité de vo- *me c'est*
 cables elegans & gracieux, vsant de *d'avoir*
 plusieurs exemples accommodés à *l'esprit*
 propos, en la matiere qu'il traite: ce *propre*
 qui vient d'une conioction qui se *l'eloque-*
 fait de la memoire avec l'imaginatio *ce.*
 au degré de chaleur: laquelle ne
 peut pas resoudre l'humidité du cer-
 veau, & sert à esleuer les figures &
 les faire soudre: au moyen dequoy
 se descouurent plusieurs conceptions
 & choses à dire. Il est impossible que
 l'entendement se trouue en ceste as-
 semblee, pource que nous auons des-
 ia dit & prouué vne autrefois, que ce-
 ste puisance abominent grandement la
 chaleur, & que l'humidité ne la peut
 souffrir. Que si les Atheniens eussent
 eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas
 tant esmerueillez de voir vn homme
 si sage, que Socrate, qui ne scauoit

Platon le conte au Dialogue de la science, & au baguet. parler, de maniere que ceux qui entendoient parler de la grande sagesse, disoient que ces paroles & sentences ressembloient à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoient au dedans besongnes riches & peintures dignes d'admiration. En la mesme ignorance ont esté ceux lesquels voulans donner raison de l'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirent que expressément, afin que ses ceuures eussent plus grande autorité, il a escrit sans ornement de langage, & belles phrases de parler. Et si nous considérons pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefuete de laquelle il escrit l'obscurité de ces raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerons que la cause n'en est autre. Si nous lisons les ceuures d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il

Ciceron louant l'eloquence de Platon dit, que si Iupiter eust voulu parler en Grec, il eust parlé comme Platon.

à à dire, pour emplir ceux qui De cla-
sont vuides de doctrine? que diray-^{vis orna-}
ie plus? sinon que voulant raconter^{tor.}
à Damagere son amy, comme Ar-
taxerxe Roy des Perles l'auoit man-
dé, avec promesse de luy donner
tout l'or & l'argent qu'il voudroit, &
de le tenir entre les plus grands de
son Royaume (ayât sur ce plusieurs
demandes & responses) il dit ainsi,
*Persarum Rex accersit, ignarus quod
apud me maior est sapientia ratio quam
auri. Vale.* C'est à dire: Le Roy des
Perles m'a mandé, ne sçachant que
i'estime plus la sagesse que l'or. Si ce-
ste matiere fust tombee entre les
mains d'un Erasme, ou de quelque
autre de bonne imagination & me-
moire comme luy, il en eust emply
plus d'une main de papier d'escritu-
re pour la dilater. Mais qui eust osé
amener exemple de ceste doctri-
ne par l'esprit naturel de saint
Paul, & affirmer qu'il estoit hom-
me de grand entendement & de peu
de memoire, & qu'il ne pouuoit
par ses forces, sçauoir les langues, ny

838 L'Examen des Esprits.

le parler avec ornement & elegance,
 s'il n'eust dit ainsi? *Nihil meminius fe-*
 cisse a magnis Apostolis existimo: nam
 2. Cor. chap. 11 *imperiis sum sermone sed non scientia.*

C'est à dire, Je confesse que ie ne sçay
 parler, toutesfois en sçauoir & sciēce
 personne des Apostres ne me surpas-
 se. Ceste difference & maniere d'e-
 sprit estoit fort propre à la publica-
 tion de l'Euangile, & n'eust esté pos-
 sible en choisir vne meilleure: car en
 ceste charge n'estoit pas conuenable
 d'estre eloquent, ny se seruir d'un or-
 nement de langage, attendu que la
 force des orateurs de ce temps là se
 descouuroit à faire entendre au peu-
 ple les choses fausses pour vrayes, &
 persuader par les preceptes de leur
 art, le contraire de ce qu'il receuoit
 pour bon & profitable. Qu'ils souf-
 tenoyent mesmes qu'il valloit mieux
 estre pauvre que riche: malade, que
 sain: ignorant, que sçauant: & autres
 choses qui estoient manifestement
 contre l'opinion du vulgaire: & pour
 ceste cause les Hedrieux les appel-
 loient, *Genanin*, qui signifie trom-

peurs. Caton le vieil fust de ce
mesme aduis, & trouua qu'il estoit
dangereux de tenir telle maniere
de gens à Rome: veu que les forces
de l'empire Romain estoient fon-
dees sur les armes: & que ceux-cy
commençoient desia à persuader
qu'il estoit bon que la ieunesse
Romaine les laissast, pour s'addon-
ner à ce genre de science: & ainsi
en brief, ils les firent chasser de Ro-
me, de maniere que la demeure
en icelle leur fut defendue. Da-
uantage si Dieu eust trouué vn
Prescheur eloquent, qui fust entré
en Athenes ou dedans Rome, pour
certifier que les Iuifs ont crucifié
Dieu, & qu'il estoit mort de sa
propre & agreable volonté, pour
racheter les pecheurs, qu'il est
ressuscité le troisieme iour &
qu'il est monté au Ciel où il est
maintenant: qu'eussent pensé les
auditeurs de ce theme, sinon quel-
que folie & vanité telle que les
Orateurs ont coustume de mettre

en auant la force de leur art? Et pour
 ceste cause saint Paul a dit, *Non*
enim misit me Christus baptizare sed
euangelizare, non in sapientia uerbi, ut
non euachetur crux Christi. C'est à di-
 re, Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé
 pour baptiser, mais pour prescher,
 non par l'art oratoire, afin que le
 peuple ne pensast que la croix de
 Christ fust quelque vanité, de celles
 que les Orateurs ont coustume de
 persuader. L'esprit de saint Paul
 estoit propre à ce mystere : car il
 auoit grand entendement pour sou-
 stenir & prouuer aux Synagogues &
 Gentils que Iesus-Christ estoit le
 Messie promis en la loy : & qu'il n'é-
 falloit attendre vn autre : ce neant-
 moins il estoit de peu de memoire, à
 raison dequoy il ne pouuoit parler
 avec ornement de paroles douces &
 mielles; aussi la publication de l'E-
 uangile auoit besoing d'un tel mini-
 stre. Je ne veux pas dire, pourtant
 que saint Paul n'eust le don des lan-
 gues; car il parloit en toutes aussi bié
 que la sienne: j'entens aussi peu, que
 pour

Pour deffendre le nom de Christ, les forces de son grand entendement fussent suffisantes sans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite: ie veux dire seulement que les dons supernaturels œuurent & produisissent meilleurs effects en vne bonne nature, qu'en vn homme de soy-mesme tardif & ignorant. A quoy faire ce que dit saint Hierosme en son Proëisme sur Isaye & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayant qu'un saint Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaye, l'un propose les choses qu'il escrit avec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respond à ce doute, que le S. Esprit s'accommode à la maniere naturelle de proceder de chacun Prophete, sans changer leur naturel, & leur enseigner le langage par lequel ils doiuent publier la Prophetie. Et partant il faut scauoir qu'Esaye estoit vn Cheualier illustre, nourry en la Cour & cité de Hierusalem, & pour ceste cause parloit avec elegan-

L

*Biē que
l'Epi-
stre aux
Heb.
oit de
S. Paul
plusieurs
me vou-
lu dire à
cause des
file dis-
uers
qu'il ne
l'auoit
faite: ce
que l'E-
g'ise s'iet
pour he-
retique.*

ce & ornemēt. Mais Hieremie estoit
né, & auoit esté nourry en vn village
de Hierusalem, qui s'appelloit A-
nathothites, au moyen dequoy il fut
rude & grossier en sa maniere de
proceder, & parler: & neantmoins
le saint Esprit c'est bien voulu seruir
de son stile en la Prophetie qu'il luy
a communiquee. L'on en peut dire
autant des Espistres de saint Paul,
auquel le saint Esprit assistoit en les
escriuant, afin qu'il ne peust errer: ce
neantmoins saint Paul parloit son
naturel langage, propre & accom-
dé à la doctrine qu'il escriuoit, pour-
ce que la verité de la Theologie sco-
lastique abhorre l'abondance de pa-
roles. A la Theologie positive se ioint
fort bien l'industrie des langues, &
l'ornement du langage, pource que
cette faculté apparient à la memo-
re, & n'est autre chose qu'un amas de
dits & sentences Catholiques, prin-
ses des saints Docteurs, & de l'Escri-
ture sainte, & gardees en ceste puis-
sance. Comme fait vn grammarien,
des fleurs des Poëtes, Virgile, Ho-

face, Terence, & de tous les autres auteurs Latins qu'il dit: leque cognoissant l'occasion de les alleguer, met en auant quelquechose de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il monstre aux auditeurs son sçauoir & crudition. Ceux-là qui ont ensemble l'imaginaion avec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui a esté dit & elcrit en leur faculté le sçauent bien mettre en auant, quand l'occasion se presente avec vn grand ornement de paroles, & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences, est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent ceste doctrine, qu'ils sont fort profonde & hauts: mais aussi quand ils viennent à fonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils decouurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient sçauoir la verité des choses dès leur racine) ne se peut ioindre à l'ornement du langzge

L i f

& abondance de paroles. De ceux-là l'Escripture sainte parle en ceste maniere, *Vbi verba sint plurima, tibi frequenter egestas*, comme voulant dire, L'homme ayant beaucoup de paroles est volontiers despourueu d'entendement & de prudence. Ceux qui sont pourueus de l'imagination & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretation de la sainte Escripture, leur semblant aduis que pour sçauoir beaucoup d'Hebrieu, beaucoup de Grec, & Latin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray sens de la lettre, Et de fait, ils se perdent : premierement pource que les vocables de la sainte Escripture & les manieres de parler d'icelle ont plusieurs autres significations que celles que sçauoit Ciceron : & puis pource que telles gens ont faute d'entendement (qui est la puissance qui verifie si vn esprit est Catholique ou depraué) elle peut eslire, par le grace supernaturelle, de deux ou trois cens de lettre, celui qui est le plus veritable & Catholique. Pla-

ton dit que les tromperies & deceptions n'adviennent iamais és choses dissemblables & fort differentes, sinon lors que plusieurs se presentent qui ont grande similitude entre elles : car si nous mettons deuant vn clair-voyant vn peu de sel, du succe, de farine, & de chaux viue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du goult, si avec les yeux il pensoit remarquer & cognoistre chacune de ces choses? disant, C'est là du sel, c'est là du succe, voila de la farine, voila de la chaux: ie ne fais pas doute qu'il ne se trompast, pour la grande similitude que toutes ces choses ont ensemble. Mais s'il voyoit vn morceau de bled, vn autre d'auoine, vn autre de paille, & vn autre de pierre, il est certain qu'il ne se tromperoit iamais à remarquer chacune chose, encor qu'il ne yist gueres, pource que chacune de ces choses est de tât diuerse maniere & figure. Nous voyons tous les iours la mesme chose aduenir au sens que les Theolo-

logiens donnent à la sainte Escriture: car de prime face, tout sens a apparence d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel, & le saint Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour eslire de tel sens le meilleur & reprouuer le mauuais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire, ny de l'imagination, mais de l'entendement seul. Parquoy ie dis que le Theologien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerir de luy donner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquisition. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolastique, & taschent de l'oster & extirper du monde, pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant & iugeant se vient à sçauoir la verité, & descouurir le mensonge.

L'Examen des Esprits. — 247

Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

CHAP. X.

C'Est vne question fort commune, non seulement entre les hommes sçauans, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grand scolastique, subtil facile à respondre, & d'une doctrine admirable à escrire & lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent Predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique: & pour ceste cause n'est ce pas bien conclu. Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera donc bon Predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy. Vn tel est grand Predicateur, il s'ensuit qu'il sçait beau-

L. iiii

248 *L'Examen des Esprits.*

coup de Theologie scolastique: car pour deffaire l'une & l'autre consequence, s'offriroient à chacun plus d'instance qu'il n'y a de cheueux en la teste, Personne iusques à ceste heure n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distribution de ses graces. Je trouue bon que l'on n'en sçache plus particulièrement la cause: ce neantmoins nous auons aucunement respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier qu'il est conuenable. Iay dit que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: maintenant ie dy, & veux prouuer que la predication (qui est la pratique) est œuvre de l'imagination: Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement, & imagination, aussi ne se peut faire qu'un homme soit grand Theologien scolastique, & fameux predicateur. Que la Theologie scolastique soit œuvre de l'entendement, nous l'a-

nous demonstre ailleurs prouant
 comme elle est contraire & repu-
 gnante à la langue Latine : & pour-
 tant n'est besoin vser en cest endroit
 de redire. Je veux seulement donner
 à entendre que la grace des bons
 predicateurs, le moyen qu'ils ont
 d'attirer à eux le peuple, despend du
 tout de l'imagination, & en partie de
 la bonne memoire, qui besongne en
 cela. Et afin que ie le puisse mieux
 expliquer, & que ie face toucher ce-
 cy au doigt, il faut supposer premie-
 rement que l'homme est animal rai-
 sonnable, politique, & amateur de
 societé : & afin que la nature d'ice-
 luy se fist dreslât mieux avec l'art,
 les Philosophes anciens ont inuenté
 la Dialectique, pour luy montrer
 comme il deuoit discourir, par
 quelles reigles & preceptes: comme
 il deuoit definir les natures des cho-
 ses, distinguer, diuerfer, inferer, dis-
 courir, iuger & eslire : desquelles
 ceuvres il est impossible qu'aucun se
 puisse passer : & afin de pouuoir
 estre sociable & politique il estoit

La fin
 ce bu-
 maine
 consiste
 en deu-
 au l'ai-
 gage o-
 né, &
 en la d-
 finiti-
 des ch-
 ses.

250 L'Examen des Esprits.

nécessaire qu'il sceust parler, & donner à entendre aux autres hommes les choses qu'il conceuoit en son esprit. Et afin qu'il ne les expliquast sans ordre ny raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique laquelle par ces preceptes, luy embellit sa parole par le moyen des beaux termes & elegantes manieres de parler, par affections & couleurs gracieuses. Mais ny plus ny moins que la Dialoétique n'enseigne pas l'homme à discourir & philosopher en vne seule science, ains en toutes, sans distinction. La Rhetorique aussi enseigne à parler en la Theologie, en la Medecine, en la science des loix, en l'art militaire, & en toutes les autres sciences, & conuersations traitees par les hommes: de maniere que si nous voulons feindre vn parfait Dialecticien ou Orateur, il n'est possible de le considerer sans qu'il sache toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuent en chacune d'icelles

sans aucune distinctions, pratiquer
 leur reigles & preceptes. Non com-
 me la Medecine, de laquelle matiere
 est limitee: comme la Philosophie
 naturelle, morale, Metaphisique, A-
 strologie, & les autres: & pour ceste
 cause Ciceron dit, *Oratorem ubi cum*
que confiteris, consistere in suo. Et en vn
 autre endroit, *In oratore perfecto in est*
omni Philosophorum scientia. Et pour ^{Aulin}
 ceste cause le mesme Ciceron a dit, ^{du pa}
 qu'il n'y a ouurier plus difficile à ^{sur}
 trouuer qu'un parfait Orateur: ce
 qu'il eust dit avec plus de raison, s'i
 eust sceu la repugnance qu'il y à
 d'assembler toutes les sciences, en
 vn particulier. Les Iuriconsultes
 estoient anciennement en grand prix
 par le nom & office d'Orateur, pour-
 ce que la perfection de l'auocace-
 rie, requiert la cognoissance de tous
 les arts du monde, à cause que les
 loix iugent vn chacun. Et pour sca-
 uoir le droit, & la deffence que cha-
 cun art s'attribue, il estoit besoin
 auoir vne particuliere cognoissan-
 ce de tous: au moyen dequoy Ci-

ceron a dit, *Nemo est in oratorum numero habendus, qui non sit omnibus artibus perpolitus*, Mais voyât qu'il estoit impossible d'apprendre toutes les sciences, à cause de la briueeté de la vie, & mesme pource que l'esprit de l'homme est limité, ils ont laissé cela, & au besoin se sont contentez, d'adiouster foy aux maîtres de l'art qu'ils entreprenēt deffendre. Apres ceste maniere de deffendre les causes, est venue incontinent la doctrine Euangelique, laquelle se pouuoit persuader par art oratoire mieux que tant de sciences qu'il y a au monde, pour estre la plus certaine & veritable: mais Christ nostre Redempteur enuoya saint Paul pour n'estre annoncee par art oratoire, qu'il dit en *la sapience du mot*, afin que le peuple ne pensast point que ce fust mensonge fardé, semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant de la foy receüe, depuis tant d'annees, il est maintenant bien permis de

prescher par lieux communs, & se
 seruir du bien dire, pource que nous
 ne craignons maintenant le dan-
 ger & l'inconuenient qui pouuoit
 aduenir du temps de saint Paul:
 ains voyons nous que le Predicateur
 eloquent profite beaucoup plus
 d'auditeurs, que celuy qui se sert des
 couleurs de Rhetorique, & qui n'a
 les conditions d'un parfait Orateur.
 La raison en est toute manifeste: car
 si les anciens Orateurs faisoient en-
 tendre au peuple, les choses fausses
 pour vrayes (s'aidans en cela de leur
 art) l'assemblée des Chrestiens se
 gaignera mieux, si on luy persuade,
 par ce mesme artifice ce qu'elle en-
 tend & croit desia: attendu que la
 sainte Escriture est, en certaine ma-
 niere, toute chose, pour la vraye in-
 terpretation, de laquelle toutes
 sciences sont necessaires, suiuant ce
 dit tant celebre, *Misit ancillas suas*
vocare ad arcem. Il n'est pas besoin
 d'en charger cela aux Predicateurs
 de nostre temps, ny de les aduertir
 de ce faire: car (outre le profit qu'ils

ANN
 Prover.
 chap. 9

pretendent faire par le moyen de leur doctrine (leur principal estude est de trouuer vn bon subiet, auquel ils puissent appliquer à propos, plusieurs gentilles sentences tirees de la sainte Escriture, des saints Docteurs, des Poëtes, Historiens, Medecins & Legistes, sans obmettre aucune science, & parlent avec elegance & quantité de paroles : au moyen dequoy ils dilatent & estendent leur subiet, par l'espace d'une heure ou de deux, s'il est besoin. Ciceron, mesme dit que c'estoit là proprement la profession du parfait Orateur en son temps. *Vis oratoris profesto que ipse bene dicendi, hoc suscipere ac polliceri videtur, ut omni de re quacunque sit proposita ab eo, ornate copiose que dicatur.* C'est à dire, la force de l'Orateur, & la profession mesme de bien dire semble entreprendre & promettre de traiter & parler avec ornement & elegance de tout ce chose que l'on puisse proposer. Or si nous pouuons maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait Orateur,

*Au fin.
de l'Orateur.*

appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous ſçauons que le Theologien, qui les aura, fera grand Predicateur: mais ſi on le met en la doctrine de Saint Thomas & de l'Eſcot: il n'y entendra gueres de choſe, pour eſtre vne ſciēce qui appartient à l'entendement: en laquelle puiſſance, il eſt force, qu'il ſoit beaucoup remis, c'eſt à dire laſche & tardif. Nous auons deſia dit ailleurs quelles choſes appartiennent à l'imagination, & comment on les doit cognoiſtre: & maintenant nous le retournons dire, pour en rafraîſchir la memoire. Tout ce qui eſt dit bonne figure, bon propos & ſuiet, qui eſt bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, cōme les facecies, loüanges, broquards, figures & comparaiſons. Pour la premiere choſe que doit faire le parfait Orateur (qui ſçait deſia ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumens & ſentences commodées, pour dilater & prouuer ſon ſiect, non avec toutes ſortes de pa-

tient à
l'imagi-
nation.

roles, mais seulement avec celles qui sonnent bien aux oreilles, & pour ceste cause Ciceron a dit, *Oratorem eum esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententiis accommodatis ad probandum uti possit*: C'est à dire, l'estime celuy Orateur, qui se peut servir de ioyeuses paroles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouver. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondement le parfait Orateur, ne doit avoir faute de beaucoup de lecture & d'invention: car s'il faut qu'il dilate & prouve quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dits & sentences tirées à propos, il a donc besoin d'estre pourueu d'une grande imagination, qui font comme le chien veneur qui cherche & luy met en la main sa proye & pourchas: & quād il ne sçaura plus que dire qu'il face vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause nous auons

dit vne autrefois que la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pour ce que ceste qualité esleue les figures, & les fait bouillir: & pourtant se decouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est contraire, non seulement de composer vne figure qui s'accommode avec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estranges & impossibles selon l'ordre de nature, de manieres que d'icelles il vient à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Aulieu de la propre inuention, les Orateurs se peuuent seruir de la grande lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignēt est defini & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine qui iette tousiours l'eau fraische. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire: & de reciter fort aisément deuant vne assemblée, & ne se peut faire, sans la mesme puissance: &

pour ceste cause Ciceron a dit: *Is Orator erit, mea quidem sententia, hic tam graui dignus nomine, qui quacunq[ue] res incident, que si dictione explicanda prudenter, copiose, ornatè & memoriter dicat.* C'est à dire, l'Orateur à mon aduis, sera digne d'un si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment qui est de s'accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps & occasion) elegamment, & par cœur. Or nous auons desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire: & l'ornement & approbation encores à la puissance imaginative: & de reciter tant de choses sans reprendre, & faire pause, il est tout certain que cela se fait par le moyen de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit, que le bon Orateur il doit parler par cœur & non pas par escrit, il fut scauoir que maistre Anthoine de Nebrix estoit venu: à cause de la vieilles-

se à tel deffaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, & aussi la leçon de Rethorique qu'il faisoit à ses escoliers: & selon qu'il estoit fort excellent en sa faculté, ayant son intention bien prouuee, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant tout soudainement d'une apoplexie, il re-commanda l'Vniuersité d'Alcala, & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux Predicateur, lequel inuenta & disposa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fust possible: mais le temps fut si court, qu'il n'eust loisir d'apprendre la harangue par cœur: à raison dequoy il monta en chaire avec le papier en la main, & commença à dire ainsi: Messieurs, j'ay deliberé faire comme faisoit ordinairement cest excellent personnage, quand il lisoit à ses disciples: & ce à cause de sa mort tant soudaine: il m'a enchargé de faire la harangue funebre: mais il est mort si soudain que ie n'ay eu ny le temps ny le loysir d'estudier ce qu'il falloit dire, ny mesmes

de le mettre en memoire: j'ay par
escrit en ce papier, ce que j'ay peu
faire ceste nuit. Je vous supplie
l'entendre avec patience, & excuser
ma petite memoire. Ceste maniere
de prescher par escrit sembla si ma-
uaise au peuple, que l'on ne fit que
sous-rire & murmurer: & pourtant
Ciceron a bien dit, qu'il failloit ha-
ranguer par cœur, & non par escrit.
Ce predicateur, de fait, n'auoit au-
cune propre intention: il la deuoit
tirer toute des liures, & pourtant est
besoin de grande estude & memoi-
re: mais ceux qui inuentent de leur
teste, n'ont besoin d'estudier, n'ont
besoin du temps ny de la memoire,
pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils
ont à dire, heureusement en leur cer-
ueau. Ceux-là pourroient prescher
toute leur vie, à vn peuple, sans redi-
re deux fois ce qu'ils ont presché
vingt ans auparauant: & au contrai-
re, ceux qui n'ont point d'inuention
en deux Caresmes, cueillent & leuēt
la fleur de tous les liures du monde,
& acheuant avec leurs petits papiers

& memoires : de maniere qu'à la troisieme il est besoin qu'ils s'en aillent prescher ailleurs: autrement on diroit d'eux, C'estuy-cy ou cestuy-là presche comme il faisoit l'annee paffee. Tiercement le bon Orateur doit scauoir disposer ce qu'il a inuenté, mettant chacun dit & sentence en son lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute chose respondent à l'autel : & pourtant Ciceron a dit, *Dispositio est ordo & distributio rerum quæ demonstrat quid quibus in locis, collocandum sit.* En fa-
 comme s'il eust dit, La disposition *Rhetorice que à Horatius,*
 n'est autre chose qu'un ordre & moyen qu'il faut tenir à distribuer lesdits & sentences que l'on doit alleguer, demonstrent en quel lieu chacune chose doit estre assise, afin qu'estant bien accommodee avec le demeurant il en retiennent vne bonne figure. Ceste grace (n'estant naturelle) a coustume de donner beaucoup de peine aux Predicateurs: car apres auoir trouué dans les liures beaucoup de choses à dire, chacun

ne les peut pas aisément disposer en lieu conuenable. Il est certain que ceste propriété d'ordonner & distribuer, est œuvre de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme, le tout doit estre bien correspondant en l'oy. La quatrième propriété des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, est l'action, par laquelle ils donnent estre & vie aux choses qu'ils disent, & par laquelle meisme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire estre veritable, ce qu'ils luy veulent persuader.

Et pourtant Ciceron a dit en ceste maniere, *Actio qua motus corporis, qua gestu, qua vultu, qua vocis confirmatione ac varietate moderanda est.*

C'est à dire, L'action se doit moderer par le mouuement du corps, par les gestes qui sont requises, & par la contenance du visage, en haussant la voix & l'abaissant, en se fâchant, & retournant soudain à s'appaiser, parlant aucunesfois viste, aucunesfois à loisir : en tancant & adoucissant, demeurant le corps ores d'un costé, ores

*Au li-
ure du
parfait
Orateur*

de l'autre, retirant les bras, & les des-
 pliant, en riant & pleurant, & don-
 nant vn coup, ou frappant à bonne
 occasion. Ceste grace est de si gran-
 de importance aux Predicateurs,
 qu'elle leur suffit, sans l'inuention &
 disposition des choses de peu de con-
 sequence, à faire vn Sermon qui ren-
 de le peuple tout esmeruillé, à cau-
 se de ceste action qui s'appelle autre-
 ment esprit ou prononciation. Il y a
 en cela vne chose notable par laquel-
 le se descouure, combien peut ceste
 grace qui est que les Sermons qui se
 trouuent tant excellens par le moyé
 de l'esprit & de l'action, ne valent
 rien en vn papier par escrit, & ne se
 peuuent lire: & la cause de cela est
 que par le moyen de la plume, il
 n'est possible de peindre & represen-
 ter les gestes & mouuemens de l'a-
 ction, qui fait trouuer les Predica-
 tions agreables en vne chaire. Au-
 tres Sermons se trouuent bons par
 escrit, lesquels estants preschez ne
 se peuuent ouyr, pource qu'on ne
 leur donne l'actiō qu'ils requierent. *En l'A.
 polye.*

Et pour ceste cause Platon a dit, que la maniere de parler est bien differente de la maniere que requiert l'escriture, & pour ceste cause voyons nous plusieurs hommes qui parlent fort bien, & escriuent mal: autres au contraire, escriuent fort bien, qui discourent fort mal. Ce qui se doit entierement reduire & r'apporter à l'action, laquelle est certainement œuvre de l'imagination, pour ce que tout ce que nous auons dit d'icelle fait figure, correspondance, & bonne consonance, qui sont œuvres de l'imagination. La cinquiesme grace qu'il doit auoir, & de sçauoir dire le mot, tirer exemple propres, & bonnes comparaisons: ce que les auditeurs goustent plustost qu'aucune autre chose: car par vn bon exemple, ils entendent facilement la doctrine. Et sans exemple ils ne comprennent rien: & pourtant Aristote demande, pourquoy ceux-là qui entendent les Orateurs prennent plus grand plaisir aux exemples & fables dont ils vsent, pour prouuer ce qu'ils veulent

*En la 1.
sect. pro.
3.*

veulent persuader qu'à tous les argumens & raisons qu'ils alleguent. A quoy il respond, que par les exemples & fables, les hommes apprennent mieux, pour estre preuue laquelle appartient au sens: ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumens & raisons, pour estre chose qui requiert grand entendement. Et pour ceste cause, Christ nostre Redempteur vsoit en ses Sermons de plusieurs similitudes & paraboles, par le moyen desquelles il donnoit à entendre beaucoup de secrets diuins. Or donc est-il certain que ceste maniere de faire & de remonstrer par fables, & comparaisons appartient à l'imagination: pour ce que c'est figure qui correspond, & a consonnance. La sixiesme propriété du bon Orateur est d'auoir bon langage, propre, & non affecté, termes purs, & maintes gracieuses manieres de parler: de quelles graces nous auons parlé maintefois ailleurs, prouuant qu'une partie d'icelles appartient à l'imagination, & l'autre partie à la

M

memoire. Le septième point que doit auoir le bon Orateur, est ce que dit Cicéron, *Instructus voce, actiones & lepore*. Instruit & doüé d'une bonne voix, action & grace: d'une voix sonnante paisible, non aspre, enroué, ny trop delice. Et combien qu'il soit vray que cela vient du temperament de l'estomac & de la gorge, si est il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix: ce qu'il faut bien scauoir pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'une modérée humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, qu'ils ont tous vne

En la se.
dion xi.
prob. 34.

voix ferme & bonne. Et nous voyons donc cela: par le contraire, aux femmes, & aux cunuques, lesquels par la grande froideur de leur temperament, comme dit Galien, ont la voix fort deliée, de maniere que quand nous entendrons quelque bonne voix nous scaurons bien dire qu'elle vient de beaucoup de chaleur & humidité de l'estomac: lesquelles deux qualitez (venans iusques au cerueau) font perdre l'entendement, & causent vne bonne memoire, & bonne imagination, qui sont les deux puissances desquelles se seruent les bons predicateurs, pour contenter les escoutans.

Ciceron dit que la huiictiesme propriété du bon Orateur, est d'auoir langue à commandement, prompte & bien pendue, grace qui ne peut eschoir aux hommes de grand entendement: pour estre prompt, & besoin de beaucoup de chaleur, & de siccité moyenne, ce qui ne peut aduenir aux melancoliques tant naturels, que par aduersion. Aristote le prouue quand

*Au li
de la
mence
chap. 1*

*Au li
de l'Orateur*

il demande, pourquoy ceux-là qui
hesitent, & sont longs à parler, sont
tous de complexion melancolique; à
quoy il respond fort bien disant que
les Melancoliques ont vne grande
& forte imagination, & que la
langue ne peut proferer si viste
que l'imagination va dictant: & ain-
si elle l'a fait faillir & hesiter en par-
lant. Ce qui ne vient d'autre chose si
non que les melancoliques ont tou-
siours grande abondance d'eau & de
salive en la bouche: au moyen de-
quoy ils ont la lange humide &
fort lasche, chose qui se peut voir
clairement par l'abondance de la sa-
liue qu'ils crachent. Aristote donne
cette mesme raison, quand il a de-
mandé pourquoy aucuns hesitent &
demeurent à parler: à quoy il res-
pond que ceux-la ont la langue fort
froide & humide, qui sont deux qua-
litez qui l'endorment, & qui la ren-
dent tardifue, tellement qu'elle ne
peut pas suivre l'imagination. Pour
à quoy remedier il dit, qu'il est bon
de boire vn peu de vin: ou deuant
qu'aller discourir en la presence d'un

En la
lett. 1.
prob. 53.

peuple, exercer la voix, & parler fort & ferme, afin que la langue s'eschauffe & se desseiche. Mais Aristote dit aussi, que ce defect de la parole, peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la langue, & ameine l'exemple des coleriques, lesquels estans fachez ne parlent certainement, & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort éloquens: au contraire des hommes flegmatiques, lesquels estant en paix, ne peuvent parler: mais estans fachez, ils alleguent des sentence, & parlent avec eloquence. La raison de cela est fort manifeste: car combien qu'il soit vray que la chaleur aide à l'imagination, & à la langue aussi, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle aide à la perdre: d'un costé, pource que ne luy viennent les dictz & sentences aiguës, & pource que la langue ne peut bien proferer à cause de la grande siccité d'icelle, & ainsi voyons nous que beuvant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la

270 L'Examen des Esprits.

chaleur moderee, qui est necessaire
à la langue, & pource qu'ils ont bon-
ne imagination: mais quand ils sont
fâchez, la chaleur monte plus qu'il
ne faut, & trouble l'imagination.
Les flegmatiques estans sans fâche-
rie, ont beaucoup de froideur &
humidité au cerueau: au moyen de-
quoy ils ne sçauent que dire, & leur
langue est trop, à cause de la grande
humidité. Mais quand ils sont fâ-
chez & mis en colere, la chaleur
monte incontinent, & esleue l'ima-
gination: & pourtant ils ont dequoy
parler, & n'est leur langue empes-
chée, pource qu'elle s'est eschauffée
à raison de ceste colere. Ceux là
n'ont pas bonne veine pour faire des
vers: à cause qu'ils sont froids de
cerueau, & quand ils sont fâchez
ils font de meilleurs vers, & avec plus
grande facilité, contre ceux qui les
ont irritez, à ce propos Iuuenal a dit,

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire,

Nature ne voulant l'indigne fait des vers.

Les hommes de grand entendement ne peuuent estre bons orateurs ny bons prescheurs, pour ce défaut de la langue: ioint que l'action requiert aucunesfois de parler haut, aucunesfois bas. Et aussi ceux qui sont trauallez de la langue, ne peuuent orer ny haranguer, sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui degoustent les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, Pourquoi les hommes qui hésitent de la langue ne peuuent parler à voix basse: à quoy il respond fort bien, disant que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se desnouë mieux avec force que sans effort: comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par sa pointe, l'alcue mieux avec force, & tout d'un coup que peu à peu, Il m'est aduis que luy suffisamment prouué que les bonnes proprieté de nature, que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la pluspart de la bonne

M iij

imagination, & aucunes de la memoire. Et s'il est vray que les bons Predicateurs de nostre temps contentent les auditeurs pour estre douez des mesmes graces, il s'en suit que celuy qui sera grand Predicateur, sçaura peu de Theologie scolastique: & le grand scolastique ne sçaura pas prescher, à cause de la contrariete qui est entre l'entendement & l'imagination avec la memoire. Aristote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur apprenne la philosophie naturelle & morale, la Medecine, Metaphisique, Iurisprudence, Mathematique, Astrologie, & toutes les autres science: il ne sçait de chacune que les fleurs & sentences auerces, sans sçavoir la raison d'icelles. Mais il pensoit que de ne sçavoir la Theologie, ny la raison des choses venoit de ce que l'on ne s'y estoit point adonné: & pourtant il demande en quoy nous pensons que le Philosophe differe de l'orateur puis qu'ils estudient tous deux en philosophie, A quoy il respond que le Phi-

la
 110. 11.
 111. 33.

losophe employe tout son estude à
 sçauoir la raison & cause de chacun
 effet, & l'orateur, à cognoistre seule-
 ment l'effet, & non plus. Ce qui ad-
 uient pou, ce que la Philosophie na-
 turelle appartient à l'entendement,
 de laquelle puissance les orateurs
 sont priuez: & ainsi ne peuuent-ils
 auoir de la Philosophie autre chose
 qu'une superficielle cognoissance.
 ceste mesme difference est entre le
 Theologien scolastique, & le positif
 car l'un sçait la raison de ce qui
 touche & concerne la faculté: l'autre,
 les propositions auerées & non
 d'auantage. Parquoy il y a danger
 que le predicateur ait la charge
 & autorité d'enseigner au peuple
 Chrestien la verité, & que l'auditeur
 soit obligé à le croire. Or que leur
 defaille la puissance, par laquelle
 on cognoist la verité des choses, & les
 causes d'icelles, nous pourrons alle-
 guer ce que de Christ nostre Sauueur, En S.
Matthé
chap.
*Laissez les, ils sont auengles & condu-
 cteurs des auengles: Or si l'auengle cōduit
 l'auengle, ils tōberont tous deux en la fosse.*
 M. v.

se. C'est grand cas de voir de quelle hardiesse se mettent à prescher ceux qui ne sçauent pas un mot de Theologie scolastique, & n'ont habilité naturelle, pour la pouuoir apprendre. S. Paul se plaint grandement de ceux là disant: *or la fin de la loy de Dieu est la charité de cœur pur, de bonne conscience, & de foy non feinte: desquelles trois choses tous se separant, se tournent & ont recours à une vaine maniere de parler, voulant estre docteurs de la Loy, sans entendre ny ce qu'ils disent, ny ce qu'ils affirment.* Le vain langage & parler des Theologiens Allemans Anglois, Flamans, François. & de tous les autres qui habitent le Septentrion, à fait perdre & gaster l'assemblée Chrestienne, par vne si grande cognoissance des langues, par vntel ornement & grace à prescher, pource qu'ils n'ont l'entendement propre pour trouuer la verité. Or eüss nous desia prouué que ceux là sont despourueus d'entendement suivant l'opinion d'Aristote. sans plusieurs autres raisons & experiences

que nous auons amenees à cest effect. Mais si les auditeurs Anglois & Allemans scauoient bien ce que S. Paul escrit au Romains (qui estoient pareillement seduiz d'autres faux Predicateurs) ils ne fussent paraenture pas trompez si tost: Or ie vous prie, mes freres, que vous regardez à ceux qui causent dissensions & scandales, & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez apprins: separez vous d'eux car ils ne seruent pas à nostre Seigneur, mais seulement à leur ventre & par leurs douces paroles & benedictions ils se seduizent les cœurs des innocens, & abusent ceux-la qui ne scauent guerres. Suiuant cela, nous auons prouué autre part, que ceux-la qui sont pourueus de grande imagination, sont coleres, fins malicieux, & cauteleux, lesquels sont tousiours enclins à mal, & le scauent faire avec vne grande astuce & prudence. Aristote, touchant les orateurs, selon temps, demande pourquoy nous appellons l'Orateur fin & caut, & non pas le Musicien ny le Baste-

leur: & la difficulté eust esté plus grande, si Aristote eust sceu que la Musique & la representation sont œuvres de l'imagination. A quoy il respond, que les Musiciens & les representans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent, mais l'Orateur tâche d'acquiescer pour soy, & pour ceste cause il a besoin d'vser d'astuce & cautele, afin que les auditeurs n'entendent à quel but il tend. Ces choses là sont propres à ces faux predicateurs, desquels l'Apostre escrit ainsi aux Corinthiens, *Où certains que comme le serpent a séduit Eve par son astuce, vos sens soient ainsi corrompus: car ces faux Apostres sont cauteleux ouuriers, qui se transforment en Apostre de Christ: de quoy ne se faut pas esmerveiller: car Satan mesme se transforme en Ange de lumiere: il ne se faut donc pas esbahir si ces ministres se changent comme en ministres de iustice: l'œuvre desquels sera leur fin.* L'on entend bien que toutes ces proprietétez sont œuvres de l'imagination, & qu'Aristote a tres bien dit

que les Orateurs sont cauteleux & fins: pource qu'ils pensent tousiours à leur profit. Nous auons desia dit vne autrefois, que ceux-là qui ont vne forte & grande imagination, sont de temperament fort chaud & de ceste qualité procedent trois principaux vices de l'homme, l'Arrogance, la Gloutonnie & la Luxure: & pour ceste cause l'Apostre a dit. *Telle maniere de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sauueur, mais à leur ventre.* Et pourtant ils mettent peine d'interpreter l'escriture sainte: de maniere que ce soit selon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne scauent gueres, que les prestres se peuent marier: qu'il n'est pas besoin d'un careme, ny de ieusnes, qu'il ne faut pas manifester au confesseur les pechez que nous commettons contre Dieu. E vsans de ceste ruse, par l'escriture mal appropriée ils font paroistre leurs vices, vertus, & le peuple les estime saints. Que de la chaleur paruiennent ces trois mau-

uaises inclinations, & de la froideur les vertus contraires, Aristote le prouue disant, *Et quoniam vim eandem obtrinet morum instituendorum, mores enim calidum cendit & frigidum omnium maximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.* Comme s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froideur procedent toutes les costumes & mœurs de l'homme: pource que ces deux qualitez alterent plus nostre nature que nulle autre: Et de la vient que les hommes de grande imagination sont ordinairement malins & vicieux, pource qu'ils se laissent aller apres leurs naturelles inclinations & volonte, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et pource Aristote demande. Pourquoi l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. A quoy il respond que cest homme a grand esprit & grande imagination: à raison de quoy il trouue mainte imaginations à faire mal: & d'autant qu'il appetite

En la
30^e sect.
probl. 1.

En la 2^e
sect. pro.
7.

naturellement les plaisirs, & d'estre plus grand & plus heureux que les autres, il s'ensuit qu'il doit offenser & faire mal, pource que ces choses là ne se peuvent acquerir, sans faire tort à plusieurs. Mais Aristote n'a pas bien sceu coucher ce probleme, ny respondre à iceluy comme il ralloit: il eust mieux fait de demander: Pourquoi les mauuais ordinairement sont de grand esprit? entre lesquels ceux qui ont meilleur esprit ou habilité plus grande, sont de plus grandes meschancetez & defordres, veu qu'il est raisonnable, que le bon esprit de l'homme s'incline plustost à la vertu & bonté qu'aux vices & maux. A quoy l'on peut respondre que ceux-là qui ont beaucoup de chaleur, sont hommes de grande imagination, & que la mesme qualité qui les fait ingenieux les semond à estre mauuais & viciex. Mais quand l'entendement domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceste puissance tend à

froidueur & siccité desquelles deux qualitez procedent plusieurs vertus, comme la continence, l'humilité, & la tempere: au lieu que de la chaleur procedent les contraires. Si Attitote eust trouué ceste Philosophie, il eust sceu respondre à ce probleme, par lequel il demande, *Cur genus id hominum, quod Dionysiacos technitas id est, artifices bachanales aut histriones appellamus improbit esse moribus, magna ex parte consueuerunt?* Comme s'il demandoit. Pourquoi les Comediens, Cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se trouuent en tous les banquets & festins, pour ordonner les viandes, sont ordinairement mauuais & vicieux? A quoy il respond: disant, que pour estre occupez en ces offices de Bacché, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur uie avec incontinence: à quoy mesme fait la pauureté, laquelle a de coustume d'amener beaucoup de maux mais de fait ce n'en est pas la raison: ains faut dire que la representation des Comedies, & la maniere de

commander aux festes de Bacche;
 vient d'une difference d'imagination
 laquelle inuite l'homme à ceste ma-
 niere de viure. Et pource que ceste
 difference d'imagination consiste en
 chaleur, tous ceux là ont bon esto-
 mac, & vn grand appetit de boire &
 de manger: & combien qu'ils s'adon-
 nassent aux lettres, ils n'y feroit au-
 cun profit, voire mesmes encores
 qu'ils fussent riches, ils ne laisse-
 roient pas d'estre affectionnez à tels
 offices, quand bien ils seroient beau-
 coup plus vils pource que l'esprit &
 habilité attire vn chacun à l'art qui
 luy correspond en proportion. Et
 pour ceste cause Aristote demande,
*Cur in ijs studiis que aliqui sibi delegerint
 quamquam interdum prauis, libentius
 tamen quam in honestioribus* En la 1.
señ. pro
*versantur verbi gratia, praefigiatorem
 aut minum, aut tibicinem se potius esse,
 quam astrologum aut oratorem velis,
 qui hec sibi delegerit?* Cest à dire, Pour
 quoy se trouuent aucuns qui aiment
 mieux estre comedians, Bastelleurs,

ou ioueurs d'instrumens, que Ora-
 teurs & Astrologues? A quoy il res-
 pond fort bien, disant, que l'homme
 sent, incontinent à quel art il est na-
 turellement disposé: pource qu'il a
 en soy mesme qu'il luy enseigne:
 & peut bien tant la nature, par son
 instigation & poursuite que com-
 bien que l'art & office soit mal se-
 ant à la dignité de celuy qui l'ap-
 prend, il faut neantmoins qu'il s'y
 addonne, & qu'il laisse tous les au-
 tres honorables exercices. Mais
 puis que nous auons reietté ceste
 maniere d'esprit, comme mal pro-
 pre à la charge de la predication, &
 puis que nous sommes tenus donner
 & departir à chacune difference
 d'habilité, les lettres qui luy res-
 pondent en particulier, il faut
 monstrer quelle sorte d'esprit doit auoir
 celuy que l'on doit commettre
 à la charge de la predication: qui est
 vne chose de grande importance
 à la Republique Chrestienne. Il
 faut donc scauoir que combien que
 nous ayons prouué autrefois qu'il y a

vne naturelle repugnance & contrariété de ioindre & assembler vn grand entendement avec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generale en tous les arts qui n'ait quelque exception, Nous prouuerons au chapitre penultième de cest Œuvre, fort au long qu'estant nature avec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme suiet, grand entendement, avec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoient contraires & ne fussent naturellement opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la Predication, s'ils se trouuoient plusieurs suiets qui la peussent obtenir: mais comme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit telle. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre difference d'esprit plus familiere,

alié au
u. l. des
imp.
p. 19

bien qu'elle ne puisse estre si parfaite
que la susdite. A ceste cause, il faut
sçavoir qu'entre les Medecins &
Philosophes, il y a grande dissention
pour auer le temperament & les
qualitez du vinaigre, de la colere a-
duste, & des cendres. voyans que
ces choses là produissent aucunes fois
effét de chaleur: aucunes fois de
froideur: au moyen dequoy leurs
opinions se sont trouuees differen-
tes: mais la verité est, que toutes ces
choses qui souffrent le brusler, &
que le feu a consummé, sont de di-
uers temperamens. La plus grande
partie du suiet est froid & sec: mais
se trouue entre deux, autres par-
ties tant subtiles & delicates & de
si grande chaleur & ferueur, que
combien qu'elles soient en petite
quantité: elles sont neantmoins de
plus grãde efficace à exercer leur œu-
re, que tout le demeurant du suiet.
Et par ainsi voyons nous que le vinai-
gre la melancolie par aduision ou-
urent la terre, à raison de la chaleur,
& ne la ferment, combien que la plus

grande partle de ces humeurs soit froide, De la peur-on inferer que les melancoliques par adustion assemblent vn grand entendement avec vne grande imagination: mais ils sont tous despourueus de memoire à cause de la grande siccité & dureté que l'Adustion a fait au cerueau. Ceux la sont bons pour prescher, au moins les meilleurs qui se puissent trouuer horsmis ces parfaits que nous auons dit cy-dessus: car combien qu'ils ayent faute de memoire leur propre inuention est si grande que la mesm imagination leur sert de memoire & de resouenance, & leur suggere plusieurs figures & sentences à alleguer, sans auoir faute d'aucune chose. Ce que ne peuvent faire ceux qui apprennent leur sermon mot apres mot, lesquels venans à faillir demeurent tout court, sans auoir qui leur fournisse matiere, pour passer outre, que la melancolie, par adustion, ait ceste varieté de temperament, froideur siccité pour l'entendement, & la chaleur

pour l'imaginotion, Aristote le dit en ceste maniere: *Hominis melancolici varij inaequalesque sunt quia vis atrabilis varia & inaequalis est, quippe quae venter tum frigida, tum calida reddi indidem possit.* C'est a dire les hommes melancoliques, par adustion, sont diuers & de complexion inégale, pource que la colere aduste est fort differente, & inegale: aucunesfois fort chaude, aucunesfois fort froide. Les signes par lesquels se cognoissent les hommes qui tiennent ce temperament, sont tres-manifestes: ils ont la couleur du visage pale & cendree: les yeux fort enflammez & ardans. A raison dequoy se dit, (il est homme qui a du sang en l'œil) le poil noir, & la teste chauue: peu de chair, aspre & veluë: les veines grosses: ils sont affables & de bonne compagnie: mais ils sont luxurieux, superbes hauts, renieurs, cauteleux, doubles iniurieux, vindicatifs & enclins a faire mal. Cela s'entend lors que la melancolie s'enflamme:

Aussi ont-ils la veue courte & cause de la grande siccité du cerueau. Aristote au liure du dormir & veiller.

mais elle le refroidit incontinent naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & reuerence de Dieu, charité misericorde, & grande recognoissance de leurs pechez avec souspirs & larmes. Et pour ceste cause ils vivent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunesfois le vice surmonte en eux: aucunesfois la vertu: mais nonobstant toutes ces imperfections, ils sont les plus ingenieux & habiles au miniftre de la predication, pource qu'ils ont entendement pour trouuer la verité, & grande imagination pour la fçauoir persuader. Sinon, voyons que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de sa mere, afin qu'il fut habile de descouurir au monde la venue de son fils, & qu'il eust la charge de prouuer & persuader que Christ estoit le Messie promis en la loy: & nous trouuerons que le faisoit de grand entendement & imagination, par consequent (regardant: à l'ordre

mi'a ap-
pellé par
sa grace,
pour re-
veler
son fils
en moy
S. Paul
aux Ga.
c. 1.

naturel) il l'a tiré & fait colere & aduste. Cela se voit clairement, en considerant le grand feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'Eglise, & la peine que receurent les Synagogues, quand elles le virent conuertir comme s'ils eussent perdu vn homme de grand consequence, qui leur eust peu gagner & vaincre la partie contraire. Cela se voit aussi manifestement par les republiques & deffences de colere raisonnable, qu'il amenoit au proconsuls & Iuges qui le prenoient, defendans sa personne, & le nom de Christ, avec telle dexterité, qui les rendoit tous confus. Il estoit aussi imparfait de la langue, & n'estoit fort prompt à parler: qui est vne propreté, à laquelle Aristote dit, que les melancoliques par adustion, sont suiets. Les vices desquels il confesse auoir esté entaché, deuant sa conversion, demonstrent pareillement qu'il auoit ceste temperature. Il estoit blasphemateur, iniurieux, & persecuteur: ce qui vient entierement de la trop

trop grande chaleur. Mais le signe En la I.
à Timoth.
c. 2.
plus euident qui le demonstre auoir
esté coleric adusté: se prend de ceste
bataille continuelle: que luy mesme
confesse auoir esté en luy, entre la
partie superieure & inferieure, disant
Video aliam legem in membris meis res-
pugnantem legis mentis meae & du-
centem me in captiuitatem peccati. Je
voy vne autre loy en mes membres
qui repugne à la loy de mon ame, &
qui me conduit en captiuité du pe-
ché. Nous auons prouué, suiuant
l'opinion d'Aristote, que les me-
lancoliques par adustion, ont ceste
mesme guerre & debat: il est vray
qu'aucuns expliquent & fort bien,
que ceste bataille procede du de-
sordre que fait le peché originel, en-
tre l'esprit & la chair: & quand à ce
qu'elle estoit si grande, ie croy bien
aussi qu'elle venoit de l'inegalité de
la colere aduste, quel'on dit bile noi-
re, qu'il auoit en sa naturelle compo-
sition. Le Prophete Royalle Dauid
participoit également de peché ori-
ginel: & ne se plaignoit pas tant que

N

faisoit saint Paul, ains disoit qu'il trouuoit la partie inferieure, accordant avec la raison, quand il se vouloit resioiir avec Dieu: *Cormeum & caro mea exultauerunt in Deum viuum*: Mon cœur & ma chair se sont esioiis en Dieu viuant. Et comme nous dirons au chapitre penultième, Dauid auoit la meilleure temperature qu'il estoit possible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons par l'opinion de tous les Philosophes, incliner ordinairement l'homme à l'estat de vertu sans grande contradiction de la chair. Doncques les esprits qui se doiuent eslire pour prescher, sont en premier lieu, ceux qui assemblent vn grand entendement avec vne grande imagination & memoire: dont nous alleguerons les signes au penultième chapitre. A faute de ceux là, succedent en leur place les melancoliques par adustion, lesquels ioignent vn ~~grand~~ entendement, avec vne grande imagination: mais ils sont despourueus de memoire. Et pourtant ils ne peuuent auoir abondance de paroles, ny pres-

cher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troisieme lieu succedent les hommes de grand entendement, lesquels neantmoins sont despourueus d'imagination & memoire. Ceux-là prescheront avec vne grande disgrâce: mais ils enseigneront la verité. Les derniers auxquels ie ne voudrois recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire avec vne grande imagination, & sont despourueus d'entendement. Ceux-là attirent vn peuple à eux, & le tiennent esmerueillé & bien content. Mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en l'inquisition, pource que *par douce paroles & benediction ils seduisent les corps des pauvres innocens.* *aux R. chap. 1*

Comme la Rhetorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement & la maniere de gouverner une Republique, à l'imagination.

CHAP. XI.

EN langue Espagnole, ce mot ~~letrado~~ (*letrado*) est vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legistes, Medecins, Dialecticiens, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens, & Astrologues: & neantmoins en disant, *letrado* & *letrado*, nous entendons d'un commun consentement, que la profession d'un tel est la cognoissance des loix: comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La response à ce doute est facile, mais pour la donner telle qu'il faut, est propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy ~~se font~~ *se font* ceux qui se mettent à estudier en ceste faculté, pour se seruir d'iceux estans Iuges ou Aduocats. La loy n'est au-

tre chose qu'une volonté raisonnable du Legistateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en la Republique, pour entretenir les subjets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & dequoy se doiuent garder. I'ay dit que la loy estoit volonté raisonnable, pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiente de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que ce soit, afin qu'elle soit loy: car si elle n'est iuste, & conforme à la raison, elle ne peut pas estre appellée loy, pource qu'elle ne l'est pas aussi comme celuy ne seroit pas homme, qui seroit priué d'une raisonnable. Et pourtant a esté aduisé que les Roys établissent leurs loix par le conseil & aduis des hommes fort sages & entendus, afin qu'elles se facent avec droicteure & equité, & que les subjets le reçoient de bon cœur, & soient dauantage tenus à les garder &

286 *L'Examen des esprits*

accomplir. La cause materielle de la loy est, qu'elle se face des cas qui ordinairement escheent en la Republique, suivant l'ordre de nature, & non des choses impossibles, & qui n'adviennent pas souuent. La cause finale est, ordonner la vie de l'homme & luy enseigner ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuir, afin que la Republique bien ordonnee soit entretenue en paix & tranquillité. Et pour ceste cause ils font escrire les loix par paroles claires, non equiuoques, ny obscures, ny ayans diuers sens: sans chiffres ny abreuiatures, & tant manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en la memoire. Et afin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, afin que celuy qui les enteindra puisse estre chastie. Aussi en apres, veu le soin & diligence que les bons legistateurs employent, à ce que leurs loix soient iustes & manifestes, ils enuoignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actionibus vel iudiciis:*

Je fais
es à part
ce qui
vous
semble
non:
mais j'ay
eu le-

suo sensu viatur, sed legem autoritate ^{ment}
ducatur: comme voulans dire, Nous ^{que ie}
 deffendons à tous Iuges. & Aduocats ^{comme}
 d'vser de leur entendement, de dis- ^{de, n'a}
 puter si la loy est iuste ou iniuste, & ^{iniste}
 de luy donner autre sens que celui ^{rien au}
 que declare la composition de la let- ^{ses}
 tre. Dont s'ensuit que les Legistes ^{gneur}
 doiuent construire le texte de la loy, ^{ny ne}
 & prendre le sens qui resulte de la ^{dimin}
 construction, & non autre. Ceste do- ^{Deut.}
 ctrine donc estant ainsi supposee, c'est ^{12.}
 vne chose fort claire de scauoir, pour-
 quoy le Legiste s'appelle *Letrado*, &
 non pas tous les autres hommes de
 lettres: c'est pource qu'il est (*a Letra*
dado) fort addonné à la lettre, c'est à
 dire, homme qui n'a liberté d'opiner
 selon son entendement, mais qui est
 contrainct de suivre la composition
 de la lettre. Et pour entendre cela,
 ceux qui sont fort excellens en cette
 profession, n'olent nier ny affirmer
 aucune chose touchant la decision de
 quelque cas, s'ils n'ont deuant eux la
 loy, qui les determine en propres ter-
 mes. Et si aucunes fois ils parlent de

leur teste, & entremettent leur iugement & raison, sans s'arrester au droit, ils le font avec vne crainte & honte: & pour ceste cause ils disent au commun prouerbe, *Erubescimus dum sine tege loquimur*. C'est à dire Nous auons honte de iuger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Or les Theologiens ne se peuuent appeller lettrez en ceste signification, pource qu'en la sainte escripture, *Littera occidit: spiritus autem viuificat*. La lettre occit & l'esprit viuifie. La sainte escripture est pleine de misteres, & de figures & chiffres: elle est obscure, & non manifeste à tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que scauent les vulgaires lettrez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra lo sens qui resulte de la construction grammaticalle, tombera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'assuiettissent à la lettre: pource que si Hippocrate &

Cor.
14.3.

Galien, & les autres graues auteurs de ceste faculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & la raison monstrent le contraire, ils se sont tenus de les suyure, pource qu'en la médecine l'experience à plus de force que la raison: & la raison plus que l'hauthorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'hauthorité d'icelle, & ce qu'elles decernent à plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requierent: car si le Legiste doit auoir l'entendement & l'imagination propre à suyure ce que dit la loy, sans y adiouster ny diminuer, il est certain que cette faculté appartient à la mémoire: & que l'on doit trauailler à sçauoir le nombre des loix & reigles du droit, & se souuenir de chacune à part, dire par cœur la sentence & décision d'icelle, afin que l'occasion se présentant l'on sçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui se presente. ds

N v

telle & telle maniere. Et pourtant il m'est aduis qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grande memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne se doit seruir de son esprit & habilité, & regarder à vn si grand nombre de loix qu'il y a tant differentes les vnes des autres, avec tant d'imperfections, limitations, & amplifications, il vaut mieux scauoir par cœur ce qui est déterminé au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir avec l'entendement, comme elle se pourra déterminer: car l'vn est nécessaire, & l'autre impertinent, ioint que ne doit auoir l'aduis d'autrui plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que Theorique de la Iurisprudence appartient à la memoire, & non à l'entendement ny l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tant positives, & aussi que les Legistes ont l'entendement tant adonné à la volonté du Legislateur,

ne pouuans entremesler leur opizion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont congé de dire. Je regarderai mes livres sur ce fait: ce que si le médecin disoit, quand on luy demande remede sur quelque maladie, ou le Theologien en cas de conscience, on les tiendrait pour gens peu sçauans en leur faculté. Et la raison est que ces deux sciences ont leurs deffinitions, & principes vniuersels, au dessus desquelles choses sont contenus les cas particuliers. Mais en la science de droit, chaque loy contient seulement vn cas, sans que celle qui suit en despende, combien qu'elles soient toutes deux sous vn mesme tiltre. Et partant il est bien necessaire sçauoir toutes les loix, estudier chacune particulierement, & les garder distinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne chose digne de grande consideration: c'est qu'en son téps, il soupçonnoit le lettré, qui sçauoit beaucoup de loix

par cœur, voyant par experience que tels n'estoient pas tant bons iuges & aduocats, comme il sembloit à les voir) duquel effect il ne deuoit toucher la cause, puisqu'il ne la dit en lieu tant conuenable: il vid seulement par experience, que les Legistes ayans bonne memoire, qui venoient defendre vne cause ou la iuger, n'apliquoient le droit tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de donner la raison de cela, supposé, que la memoire est contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction & composition d'icelles, avec leurs opposez & contraires, se fait en distinguant, inferant, discouurant, iugeant & eslisant, qui sont ceuures de l'entendement, lesquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auôs desia dit vne autrefois, que la memoire n'a en la teste autre office que de garder fidelement les figures & fantaisies des choses: & que l'entendement & l'imagination les met-

tét en œuvre. Et si le lettré a tout l'art en la memoire & que l'entendement & l'imagination luy deffailent, il n'a non plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le digeste, lesquels, comprenās toutes les reigles & loix du droit, ne peuuent neantmoins faire vn escrit. D'auantage combien que la loy deust estre telle que porte la defininition d'icelle, si est ce qu'à grand peine se trouuēt les choses tant parfaites que l'entendement les feint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle se escriue par termes clairs & manifestes, que elle n'ait point de doutes, ny de contrarietez, & qu'elle recoiue diuers sens, ne se peut pas tousiours faire, pource qu'en fin elle a esté establee par vn conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se voit tous les iours par experience : car depuis qu'une loy a esté faicte par bon conseil, & meure deliberation, en peu de temps elle se defait, pource que

par l'usage d'icelle se sont descouverts mille inconueniens, auxquels personne n'auoit pensé quand elle fut establie. Et pour ceste cause le droit aduise les Roys & les Empe- reurs de n'auoir honte de corriger leurs loix, pour ce qu'en fin ils sont hômes : & ne se faut pas estonner s'ils errent, veu mesment que l'on ne scauroit trouuer aucune loy qui puisse comprendre par sentences ny paroles toutes les circonstances du fait qu'elle determine, pource que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grande pour inuenter faits, que la prudence des bons, pour se pour- uoir de deffence, & prenoir quel iu- gement se doit asseoir : & pour ce- ste cause est dit : *Nemo leges, nec se- natu consulta ita scribi possunt, ut om- nes casus, qui quandoque inciderint com- prehendantur: Sed sufficit ea que plerum- que accidunt contineri.* C'est à dire, il n'est possible d'escrire les loix de tel- le maniere quelles comprennent tous les cas qui peuuent escheoir, c'est assez de determiner ceux qui

aduennent ordinairement : & si autres aduenoient qui n'eussent loy, qui les decidast en propres termes, le droit n'est pas tant despourueu de reigles & principes, que si le Iuge ou l'Aduocat à bon entendement, pour sçauoir inferer & conclurre, il ne trouue la vraye decision & deffence, & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere que si se trouuent plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour les faire de nouveau : & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droit. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuuent faire cela : car si les cas que l'art leur met en la bouche, ne sont tous taillez & maschez, ils ne sont habiles à d'auantage. L'on a coustume de comparer le lettré qui sçait beaucoup de loix, par cœur, au frippier ou cousturier qui beaucoup de sayes en monstren sa boutique, lequel pour enbail-
ler vn, à la mesure de celuy qui le demande, les fait tous essayer, & s'il nes'en

trouue aucun bien seans, il renuoye le marchand : mais le lettré de bon entendement est comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main, & la piece de drap en la maison : lequel prenant la mesure, taille vn saye à la maniere de celuy qui le veut : les ciseaux du bon aduocat, est l'entendement aigu, par lequel il prend la mesure au cas, & luy baille vestement de la loy, qui determine, & s'il ne la trouue entiere pour le decider en propres termes, il luy fait vn accoustrement de pieces du droit pour le deffendre. Les Legistes qui sont doüez d'un tel esprit, ne se doiuent appeller lettrez, pource qu'ils ne construisent la lettre, & ne s'amusent aux paroles formelles de la loy : ains ils semblent Legislatours ou Iuriconsultes, auxquels les mesmes loix deinandent. Parquoy, s'ils ont pouuoir & autorité de les interpreter, resserer amplifier : & d'en tirer exceptions, s'ils les peüent corriger & amander, ie di bien qu'ils semblent Legislatours. On dit d'un

tel sçavoir que cestuy, *scire leges non ff. de l.*
hoc est verba eorum tenere, sed vim ac *Et son*
potestate habere. Comme si l'on vou- *con(u.) l.*
 loit dire, personne ne pense que sça- *scire le*
 uoir les loix, soit la memoire des for-
 melles parolles, esquelles on les a es-
 crites : mais sçavoir les loix, est en-
 tendre iusques où s'estend leurs for-
 ces, & que c'est quelles peuent de-
 terminer : pource que la raison d'i-
 celles est suiectte à plusieurs diuersitez
 à cause des circonstances, du temps,
 de la personne, du lieu, du moyen,
 de la matiere, cause & de la chose.
 Tout cela fait changer la determinai-
 son de la loy. Et si le iuge ou l'aduoc-
 cat, n'a bon entendement, pour ti-
 rer de la loy, soustraire & adiouster
 ce qu'elle ne peut dire par parolles,
 il fera beaucoup de fautes, suiuant la
 terre. Et pourtant est dit, *Verba legis*
non sunt capienda Iudaice. C'est à dire, *Glo. imi*
 Les termes de la loy ne se doiuent pré- *danni.*
 dre à la maniere Iudaïque, qui est cō- *pa. si is*
 struire la lettre & en prendre seule- *vir. ali*
 ment le sens. Parce que nous auōs dit, *quas d*
 nous concluons que l'aduocacie est *danni.*
infelto

œuvre de l'entendement & que si le lettré a grande memoire, il n'est aucunement propre à iuger, ny aduocacer, pour la repugnance de ces deux puissances, & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoient pas bien les causes & n'apliquoient le droit comme il falloit. Mais il y a vne difficulté en ceste doctrine, & non legere à mon aduis: car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant avec argumens de la partie contraire, comment est-il possible que l'entendement face cela si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioinct que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu utatur, sed legum auctoritate ducatur.* C'est à dire, que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'autorité des loix. Suiuât cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & regles de droit, deuant

que venir à ce qui fait à la cause: car encores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement est maître des loix: si est-ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doivent estre fondéz & appuyez sur les principes de ceste faculté, sans lesquels ils sont de nul effect & valeur. Et afin de pouuoir faire cela, il est besoin d'une grande memoire, laquelle garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites au liures. C'est argument prouue estre necessaire au parfait Aduocat, d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confesse. Mais quand à moy ie veux dire que là où ne se trouuera vn grand entendement joint à vne grande memoire, à cause de leur repugnance il vaut mieux que l'aduocat soit pourueu d'un haut entendement, & de peu de memoire, que d'une grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour suppleer à la memoire, il y a beaucoup de remede, comme les liures, tables abecedaires, & autres inuentions des hommes: mais

s'il a faute d'entendement, il n'est
 possible d'y remedier. Dauantage,
 Aristote dit que les hommes de grãd
 entendement (bien qu'ils soient des-
 pourueus de memoire) ont vne grã-
 de reminiscence ou resouuenance, au
 moyẽ de laquelle ils ont vne certaine
 cognoissance confuse de ce qu'ils ont
 veu vne fois, ouy, ouleu, surquoy
 discourant, ils la remettent en me-
 moire. Et combien que ne se peuf-
 sent trouuer tant de remedes pour re-
 presenter tout le droit à l'entende-
 ment, les loix sont fondees sur vne
 telle & si grande raison, que les an-
 ciens (comme dit Platon) appelloiẽt
 la loy raison & prudence. Parquoy
 le Iuge ou l'Aduocat de grand enten-
 dement [iugeant ou conseillant] biẽ
 qu'il n'eust la loy deuant soy & toute
 preste, ne failleroit gueres s'il auoit
 avec soy l'instrument duquel les Em-
 pereurs ont fait les loix. Ainsi donc
 aduient maintefois qu'un Iuge
 de bon entendement donne sen-
 tence sans sçauoir la decision de la
 loy qu'il va trouuer puis apres de-

dans les liures : ce que mesmes
 nous voyons aduenir aux Aduocats,
 quand aucunesfois ils donnent leur
 aduis sur le champ. Les loix & rei-
 gles de droit sont la fontaine & l'ori-
 gine, d'où les Aduocats tirent leurs
 argumens & raisons, pour prouuer
 ce qu'ils veulent, ce qui se fait avec
 l'entendement, de laquelle puissan-
 ce si l'Aduocat est despourueu, ou
 qui l'ait lasche & de peu de force, il
 ne sçaura iamais former vn argu-
 ment, encores qu'il sçache tout
 le droit par cœur. Nous voyons
 clairement cela en ceux qui estudient
 l'oratoire, & qui ont faute de l'habili-
 té pour l'apprendre : car combien
 qu'ils apprennent par cœur des To-
 piques de Ciceron [qui sont les lieux
 & fontaines d'où sourdent les argu-
 mens, pour prouuer chacun proble-
 me & question, par la partie affirma-
 tiue & negatiue] ils ne peuuent neant-
 moins former une raison. Autres vien-
 nent de grand esprit & habilité, les-
 quels sans voir liure, & sans estudier
 les Topiques, & lieux des argumens,

en forment neantmoins mille , ac-
 commodé au propos duquel il est
 question. Ceste mesme chose se voit
 aux Legistes de grande memoire, qui
 reciteront fidellemét tout le droit par
 cœur, & ne sçauront tirer d'un si grãd
 nombre de loix qu'il y a, vn argumēt
 sur lequel ils se puissent fonder. Au
 contraire s'en trouuent autres, les-
 quels ayans mal estudié à Salaman-
 que, sans liures, font merueilles en
 l'aduocacerie. Parquoy se peut faci-
 lement entendre combien importe à
 la Republique de faire ceste action &
 examen d'esprits pour apprendre les
 sciences, puis que les vns, sans art, sça-
 uent & entendent ce qu'ils doiuent
 faire, & les autres chargez de prece-
 ptes & reigles (pource qu'ils n'ont
 l'esprit que la pratique requiert) font
 mille absurditez. Si donc la maniere
 de iuger & aduocacer se en distinguât,
 inferant, discourant & elisant, il est
 raisonnable que celui qui se mettra à
 l'estude des loix ait bon entende-
 ment, puisque telles œuures ap-
 partiennent à ceste puissance & non

Examen
 des ele-
 ments de
 prits
 impor-
 tance à
 la Repu-
 blique

à la memoire ny a l'imagination.

Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut entendre, si le ieune homme est doué de ceste difference d'esprit ou non ; & faut dire & auerir premierement les qualitez de l'entendement, & toutes les differences d'iceluy, afin que nous sçachions distinctement à laquelle d'icelles les Loix appartiennent. Quand au premier, il faut sçauoir que combien que l'entendement soit la puissance la plus noble de l'homme, & de la plus grande dignité, il n'y en a pas vne neantmoins qui se trompe si aisément entour la verité qu'elle fait. Aristote a commencé à le prouuer, disant que le sens est toujours veritable, mais que l'entendement, pour la pluspart, dis-^{ant} court mal. Ce qui se voit clairement par experience: car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissensions entre les graues Philosophes, Medecins, Theologiens, & Legistes on verroit sur chacune diuerfes opinions & iugemens, attendu qu'il

qu'il n'y a qu'une vérité. Il est donc bien aisé à entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompant jamais à l'endroit de leurs objets, au lieu que l'entendement est tant sujet à se tromper entour le sien : ce que nous entendrons en considérant que les objets des cinq sens, & les espèces par lesquelles ils le reconnoissent, sont fermes, & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais à la vérité [que l'entendement doit contempler] n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé, elle est entièrement desioincte & dissipée en ses matériaux, cōme la maison cōuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaux, desquels se pourroient faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroient d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait [composant la vérité] car si n'est celuy qui a bon esprit, tous les autres commettent milles fautes, avec mesmes principes. De là vient

vient la diuerſe opinion des hommes touchant vne meſme choſe, pource que chacun fait vne telle compoſition & figure que porte ſon entendement. Les cinq ſens ſont exempts de ces erreurs & opinions: car les yeux ne ſont pas la couleur: ny le gouſt, les ſaveurs: ny le toucher, les qualitez qui ſe touchent: le tout eſt fait & compoſé par la nature, deuant que chacun cognoiſſe ſon obiect. Et pource que les hommes ne ſont aduertis que ceſte mauuiſe condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, ſans cognoiſtre certainement la maniere & difference de leur eſprit, & ſ'ils compoſe bien ou mal la verité, Sinon, demandons à aucuns hommes de lettres, leſquels (apres auoir eſcrit & confirmé leur opinion par pluſieurs argumens & raiſons) ont changé d'aduis, quelque temps apres, comment ils pouuoient entendre qu'ils ſe fuſſent trompez à ceſte compoſition de verité. Premièrement ils confeſſent meſmes eux qu'ils ont failly, & puis ils

ils se retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la seconde fois ie dy qu'ils se doyuent moins fier à leur entendement: pour-ce que la puissance, qui a vne fois mal composé la verité, se confiant trop en ses raisons & argumens, peut encores faillir vne autrefois ayant la mesme raison, veu mesmement qui s'est veu par experience, qu'il a eu au commencement la vraye opinion, & depuis vne pire & moins probable. Ils ont pour indice suffisant & croient que leur entendement compose bien la verité, quand ils le voyent affectionné à ceste figure, muny d'argumens & raisons, qui l'incitent à composer de telle maniere. Mais de fait ils se trompent, car il y a tel regard que des autres puissances inferieures, avec les differences de leur obiet: pource que si nous demandons aux Medecins quelle viande est la meilleure & la plus salubre de toutes celles que l'homme mange, ie pense qu'ils diront ne s'en trouuer aucune [pour les hommes intemperéz & de mauuais estomac]

qui soit absolument bonne ny mau-
uaife, si ellen'est conforme à l'esto-
mac qui la reçoit. Car Galien parle
d'aucuns estomacs, qui se trouuent
mieux de manger de la chair de bœuf,
que des chapons, perdrix & truites:
autres qui abhorent les cœurs & le
laict, & autres qui aiment cela mer-
ueilleusement. Et en la maniere d'ap-
prester les viandes, les vns veulent
la chair rostie: les autres la deman-
dent bouillie: & en la rostie aucuns
la veulent sanglante: autres la veu-
lent toute bruslee de cuire: & ce qui
est encores plus noté, aucuns man-
gent auourd'huy vne viande de bon
appetit, qui l'ont en horreur le len-
demain, & en appetent vne autre pire.
Tout cela s'entend lors que l'estomac
est bon & sain: car s'il est malade
& vicié, il appetite des choses que la
nature humaine abhorre, & ay-
me mieux manger du plastre, de la
terre & des charbons, que poulets
& perdrix. Si nous passons à la fa-
culté generatiue, nous trouuerons
en icelle autant d'appetits & diuersi-

tez : car se trouuent aucuns hommes qui appettent vne laide femme, & abhorrent la belle : autres aiment mieux vne ignorante, qu'une accorte : autres la maigre que la grasse : autres hayssent celles qui sont propres & bien parees, & aiment les femmes au contraire, Cela s'entend quand les membres genitaux sont en santé ; mais s'ils tombent en la maladie sordide de l'estomac corrompu & vicié, ils appettent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitive, pource que des qualitez qui se peuuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns reposent mieux en vn lié dur qu'en vn mol : & autres en vn mol qu'en vn dur. Toute ceste diuersité de goust & appetits estranges se trouuent es compositions que l'entendement fait : car si nous assemblons cent hommes de lettres, & si nous leur proposons quelque question, chacun en iuge particuliere-

ment, & en parle en diuerse sorte: vn
mesme argument semble à l'un, rai-
son sophistique, à vn autre vray sem-
blable & probable, à vne autre tres-
certaine: voire mesme voyons nous
par experience qu'une mesme raison
se trouue certaine & veritable en vn
mesme entendement, en vn temps
& en vn autre, non. Et pourtant
voyons nous tous les iours les hom-
mes changer d'avis: les vns recou-
rans avec le temps vn entendement
plus subtil, cognoissent la faute de la
raison qui les menoit auparauant: les
autres (en perdant le bon tempera-
ment du cerueau) abhorrent la veri-
té, & approuuent le mensonge. Mais
si le cerueau tombe en la maladie sus-
dite, † nous verrons à cette heure-là
des iugemens & compositions estran-
ges: les faux & debiles argumens
ont plus de force que les certains &
veritables: telles gens respondent
à vn bon argument: & le mauuais
les fait rendre. Des choses premieres
mises en auant, ils tirent faulse conclu-
sion, & par argumens estranges, &

* Que
l'on ap-
pelle
Maladie

310. L'Examen des Esprits.

raisons mal fondées, ils prouuent leurs mauuaises imaginations. Aquoy ayans esgard les hommes graues & sçauans, ils taschent de donner leur aduis, en trouuant les raisons enquoy ils se fondent: car les hommes se persuadent qu'autant vaut l'autorité humaine, que la raison enquoy elle se fonde peut auoir de force. & selon que les argumens sont tant differens pour conclurre (à cause de la diuersité des entendemens) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il a: & ainsi tient on pour vne plus grande grauité de dire. C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me meuuent à cela, que d'expliquer les argumens auxquels ils se tiennent. Mais estans contraints de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pource que celuy qu'ils ne pensent pas conclud mieux aucunesfois, & est de plus grande force & vertu que le bon, Enquoy se montre la grande misere de nostre entendement, qui compose & diuise

L'Examen des Esprits. 311

argumente & discours, & depuis
qu'il a conclud, n'a preuue pour co-
gnoistre si son opinion est veritable.
Les Theologiens ont ceste incerti-
tude es matieres qui ne sont de la foy:
car apres auoir bien discoursu, il n'y
a preuue infallible, ny succez euident
qui descouure quelles sont meil-
leures raisons: & ainsi chacun Theo-
logien donne tel aduis qu'il luy sem-
ble bon. Et de respondre avec appa-
rence aux argumens de la partie con-
traire, il suffit, & n'y faut regarder
dauantage. Mais es affaires du me-
decin & du capitaine general apres
auoir bien discoursu, & reprouue les
fondemens de la partie contraire,
l'on doit prendre garde au succez:
& s'il est bon, on le doit tenir pour
sage, & s'il est mauuais, chacun doit
entendre qu'il s'est fonde en mauuai-
ses raisons. En cas de la foy que l'E-
glise propose, ne se peut trouuer au-
cun erreur: car Dieu entendant com-
bien les raisons de l'homme sont incer-
taines, & come aisement il se trope il
n'a permis que choses de si grandem.

O iij

312 L'Examen des Esprits.

portance, & si hautes, fussent par luy
seulement determinees: mais seule-
ment determinees: mais s'assemblans
deux ou trois en son non, avec la so-
lemnite de l'Eglise, il se met inconti-
nent au milieu, pour president de l'a-
cte, où il prouue ce qu'ils disent de
bon, il reiette les erreurs, & reuele
ce qui ne se peut trouuer par les for-
ces humaines: Ainsi donc pour prou-
uer les raisons qui sont alleguees es
matieres de la foy, il faut regarder
seulement si elles prouuent & infe-
rant ce que dit & declare l'Eglise Ca-
tholique: car si l'on peut recueillir
quelque chose du contraire, telles
raisons sont certainement mauuaises.
Mais en toutes les autres questions
où l'entendement a liberte d'opiner,
n'a esté trouuee aucune maniere,
pour sçauoir qu'elles raisons con-
cluent, ny mesmes quand l'entende-
ment compose bien la verité. On se
tient seulement en la bonne conso-
nance ou conformité d'icelles: ce
qui est vn argument qui peut trom-
per: car on trouue maintes faulx-

Dieu
reuele
ces cho-
ses pro-
nades
des ca-
racteres.
Da. c. 2.

tez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choses vrayes. Les medecins & ceux-là qui gouernent en la guerre tiennent le succez & l'experience, pour la preuue de leurs raisons: car si dix capitaines prennent par plusieurs raisons qu'il est conuenable de donner la bataille, & autant d'autres deffendent le contraire, le succez confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et si deux medecins debatement sur la mort ou la vie du malade, guarissant ou mourant on decouurira lequel auoit raison, Mais neantmoins, le succez n'est pas preuue suffisante, pource qu'ayant vn effect plusieurs causes, les succez peut estre bon d'vn costé, & pour vne d'icelles: mais les raisons peuuent estre fondees en vne autre contraire. Aristote dit aussi que pour sçauoir les raisons qui concluent, il est bon de suivre la commune opinion: car quand plusieurs sçauans hommes disent & affirment vne mesme chose, & quand tous concluent par mesmes raisons, c'est vn argument bien qu'il soiet.

O v

314 L'examen des Esprits
 pique] qu'ils font concluans & qu'ils
 composent bien la verité. Mais si l'on
 regarde bien, c'est pareillement vne
 preuve qui trompe, pource qu'es
 forces de l'entendement, l'invention
 ou force sert plus que le nombre: car
 il n'en prend pas comme de forces
 corporelles, où quand plusieurs s'a-
 massent & se ioignent ensemble pour
 leuer vn fardeau, ils peuuent beau-
 coup: & au contraire, quand il y a
 peu de gens ils ne peuuent gueres aus-
 si. Mais pour trouuer vne verité plus
 cachee vaut mieux vn haut enten-
 dement, que cent mille qui ne sont
 tels, & la cause de cela est que les en-
 tendemens ne s'aydent pas, & de plu-
 sieurs ne se peuuent faire vn, comme
 la vertu du corps. Et pourtant le Sa-
 ge a bien dit: *Multi pacifi sunt tibi, &
 consultarius unus de mille.* C'est à dire,
 Ayez beaucoup d'amis qui te deffen-
 dent, s'il est question de venir aux
 mains: mais pour prendre conseil,
 esly vn seul entre mille, Suiuât la-
 quelle sentence Heraclite dit pareil-
 lement. *Unus mihi instare est mille.* Va-

m'est autant que mille. Au plaider des causes, chacun lettré donne son opinion, selon que mieux il la peut fonder en droit: mais apres auoir fort bien discouru, il n'a point d'art pour cognoistre avec certitude, si son entendement a fait la composition que la vraye iustice demande. Car si vn Aduocat prouue par le droit, que le demandeur à raison: & l'autre deffend par le mesme droit, que non, comment sçaural'on lequel des deux Aduocats forme les meilleures raisons? La sentence duiuge ne demonstre la vraye iustice, & ne se peut appeller succez: pource que la sentence est pareillement opinion, & qu'il ne faut qu'aprocher & le ioindre à la cause de l'un des deux Aduocats: & croist le nombre des lettrez, en vn mesme aduis, n'est pas argument pour estimer que ce qu'ils disent & alleguent soit verité: car nous auons desia dit & prouué que plusieurs mauvais entedemés, encores qu'ils se ioignent pour decouurir quelque verité fort cachée, mais ne vie drôt au point de la vertu &

316 : L'Examen des Esprits.
 forces d'un seul, s'il est fort haut &
 excellent. Que la sentence du Iuge
 ne preuue & demonstre certaine-
 ment se voir assez, pource que la par-
 tie condamnée en appelle en un au-
 tre siege superieur, ou elle est reuo-
 quée par un autre iugement : & ce
 qui est pis, il peut aduenir que le
 iuge inferieur a meilleur entende-
 ment que le superieur, de maniere
 que la sentence sera plus conforme à
 la raison. Or que la sentence du iu-
 ge superieur ne soit pareillement
 preuue de la iustice, est chose encores
 plus manifeste : car nous voyons tous
 tous les iours de mesmes actes, & des
 mesmes iuges, sortir sentences con-
 traires : de maniere qu'il est à presu-
 mer que celui lequel est trompé une
 fois, se confiant trop en ses raisons, se
 trôpera encore une autre fois : & ainsi
 se doit on moins fier en la sentence : car
 En la *Qui semel est malus esse.* Les aduocats
 voyans la grande diuersité des enten-
 demens des Iuges, comme chacun
 est affectionné à la raison qui conuiet
 à son esprit, & comme aujour d'huy

ils concluent par vn argument, & autre iour, par le contraire, se hazardent de deffendre chacun procez, pour la partie affirmatiue & negatiue: voyans mesmement par experience que de deux manieres ils obtiennent sentence en leur faueur: & ainsi est veritable ce qu'à dit la Sapience, *Cogitationes mortalium timida, & incerta prouidentia nostra.* Les pensees des hommes sont timides, & nos prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raisons de la cognoissance de du droit, n'ont point de preuueny d'experience) est d'eslire personages de grand entendement, pour estre iuges & aduocats: car Aristote dit que les raisons & argumens de ceux-là sont aussi certains & fermes que la mesme experience. Et faisant ceste eslection, il semble que la Republique sera asseures de l'administration de iustice par ses officiers. Mais si on permet en ce cas, que les hommes entrent en ces charges, à la foule, sans faire preuue de leur esprit (comme maintenant est

Aut.
de la N
rphise
que.

318 L'Examen des Esprits.

la coustume (tousiours aduiendront les desordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons desia dit aucunement ailleurs par quels signes on pourra cognoistre si celuy qui veut estudier les loix à la difference de l'entendement que ceste faculté requier: mais pour en rafraischir la memoire, & le monstrier plus ample-ment, il faut sçauoir que l'enfant, lequel apprenant à lire, cognoistra bien tost les lettres, & nommera facilement chacune en son alphabet à grande memoire, pource que ceste facilité qu'il a d'apprendre l'indice: car il est certain que l'entendement ne fait pas c'est ceuvre, ny l'imagina- tion aussi, ains est-ce l'office de la me- moire de garder les figures des cho- ses, & de dire le nom de chacune, quand il est besoin: & si la grande memoire, nous auons desia prouué autrefois, que par consequent il a faute d'entendement. Nous auons dit aussi que la facile °escriture, & les bons traits & lettres descouurent vne grãde imagination: & pourtant quand

vn enfant en peu de iours ſçay bien aſſeoir la main, faire ſes lignes droictes & la lettre pareille, & de bonne forme & figure, c'eſt vn mauuais ſigne pour l'entendement, pource que c'eſt œuvre ſe fait par le moyen de l'imagination: & ces deux puiffances ſont contraires, comme nous auons dit & noté. Et eſtant mis à la Grammaire, ſ'il apprend aiſément, ſ'il parle Latin en peu de temps, ſ'il eſcrit élégamment, & à l'imitation de Ciceron, il ne ſera iamais bon Iuge ny Aduocat, pource que c'eſt vn ſigne qu'il a vne grande memoire, de maniere que c'eſt grand cas d'auanture, ſ'il n'eſt deſpourueu d'entendement. Mais ſi ceſtuy-là ſe met à l'eſtude des loix, & ſ'il demeure aux eſcoles long temps, il ſera fameux lecteur, & aura pluſieurs auditeurs, pource que la langue Latine eſt fort gracieuſe en la chaire: & pour lire avec grande apparence, ſont neceſſaires pluſieurs allegations, & meſmes faut amonceler en chachun loy, tout ce qui eſt eſcrit ſur icelle: à quoy la memoire eſt plus ne-

cessaire que l'estendement. Et combien qu'en la chaire on doive distinguer, inferer, discourir, iuger & eslire pour tirer le vray sens de la loy, si est-ce qu'en la fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resout les doutes & contrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit un mediocre entendement. Mais quand un aduocat parle pour une partie: & un autre, pour l'autre, & qu'entr'eux il y a un iuge pour decider le different: c'est un vray procez, où n'est parlé comme si l'on escrivoit sans aduersaire. Et si l'enfant ne profite bien en la Grammaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement: ie dy qu'il y a soupçon: car il ne s'ensuit pas que celui qui ne peut apprendre Latin, ait bon entendement, ayant proué ailleurs, que les enfans de grande imagination ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut descourir cela, pource que ceste science se rapporte avec l'entendement, comme

la pierre de touche avec l'or. Et pourtant il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oit les arts, ne commence à discourir & ne se presentent à luy argumens & responce en la maniere qui se traite, il n'a aucun entendement: mais il profite bien en ceste science, c'est vn argument infallible qu'il a vn tel entendement que les loix demandent: & pour tant peut-il aller incontinent les estudier, sans y regarder long temps. Toutesfois estimay-ie qu'il vaut mieux ouïr premierement tout le cours des ars: car la Dialectique n'est non plus à l'entendement, que les trauers que l'on met aux pieds d'une Mule, pour la faire aller l'amble, & d'une maniere gracieuse & posée. L'entendement prend en ses disputes ceste mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant apprins par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais si ce ieune homme (que nous examinons) ne profite en Latin ny en la Dialectique, comme il faut, il est besoin de voir s'il est pourueu de bonne imagi-

322 *L'Examen des Esprits.*

nation, deuant que nous l'ostions de l'estude des loix, car en cela se trouue vn fort grand secret, & est bon que la Republique le sçache, c'est qui se trouue des lettrez, lesquels mis en chaire font merueilles en l'interpretation du droict, & autre à l'aduocacerie, ausquels si l'on met vn baston ou sceptre en la main, ils n'ont l'esprit de gouverner non plus que si les loix n'auoient esté faictes à ce propos. Et au contraire se trouuēt autres avec trois loix mal entendues, apprinses à Salamanque, lesquels commis à vn gouvernement, s'en sçauent acquiter le mieux du monde. De quoi sont esmerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuent sçauoir la raison: qui est que le gouvernement appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ny à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerant que la Republique doit estre gouvernee par bon ordre & conseil, mettant chacune chose en son lieu, de maniere que tout ioint face vne bonne figure, & soit corespondant.

Ce que nous auons prouué beaucoup de fois, estre l'œuvre de l'imagination. Et ne gagneroit-on non plus de bail-ler vn gouuernemēt à vn grād lettré, que de faire vn sourdiuge de la musi-que : mais cela se doit entendre com-munément & non pas comme reigle generalement. Car nous auons desia prouué, qu'il y a moyen de faire que nature puisse ioindre grand entende-ment avec grande imagination. Par-quoy n'est chose repugnante d'estre grand aduocat, & fameux gouuer-neur, voire mesme descourirons ci apres qu'estant la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & avec vne matiere bien saisonnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination: lequel estudiant les loix, il sera fameux lecteur, grand aduo-cat, & non moindre gouuerneur: mais nature forme tant peu de ceux-là, que cette reigle peut passer pour generale.

324 L'Examen des Esprits.

*Comme se prouue qu'une partie de la
theorique de Medecine appartient à la
memoire: l'autre partie à l'entendement
& la pratique à l'imagination.*

CHAP. XII.

DV temps que la Medecine des Arabes fleurissoit, y auoit vn Medecin fort renommé, tant à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclure: duquel le bruit estoit, veu son grand esprit, qu'il deuoit resusciter les morts, & guerir toute maladie, ce qui luy aduenoit tant au rebours, qu'il ne gouuernoit aucun malade, duquel il peut sortir à son honneur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusement irrité, il se rendit moine, se plaignant de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exemples plus frais font meilleure preuue, & cōuinquent mieux les sens, plusieurs graues Medecins ont opiné que Jean Argentier, medecin moderne

L'Examen des Esprits. 325

de nostre temps à surpassé de beaucoup Galien, à reduire l'art de Medecine en meilleure methode: & neantmoins on dit qu'il estoit tant infortuné en la pratique, que nul malade le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignant les mauuais succez d'iceluy: dequoy il semble que le vulgaire à bien occasion de s'esmerveiller, voyant par experience non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voyons, qu'estant vn Medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: dequoy Aristote a voulu donner la raison, mais il n'y a peu venir. Quand à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pensoit que cela venoit de ce que ils auoient vne commune cognoissance de l'homme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au contraire des Empiriques, qui mettoient peine de sçauoir les proprieté indiuuiduës des hommes, sans s'adonner aucunement à l'vniuersel) mais il n'a-

326 L'Examen des Esprits

uoit raison, car les vns & les autres
s'exercent à guerir les singuliers, &
travaillent tant qu'ils peuuent à aue-
rer cette nature particuliere. Ainsi
donc la difficulté n'est, qu'à sçauoir
pourquoy les Medecins fort lettrez,
bien qu'il s'exercent toute leur vie à
guerir, ne sont iamais bon Praticiens:
& autres ignorans avec trois ou qua-
tre reigles de medecine qu'ils ont
appris à l'escolle, beaucoup moins de
temps, sçauent mieux pratiquer &
faire la medecine. La vraye responëe
à ce doute est fort difficile; veu qu'A-
ristote ne l'a peu trouuer, combien
qu'il en ait approché aucunement,
mais nous tenans aux principes de
nostre doctrine, nous y respondrons
aucunement. Ainsi donc il faut sçauoir
que la perfection du Medec-
in consiste en deux choses, autant
nécessaires pour obtenir la fin de son
art, que sont les deux plantes des
pieds pour cheminer. La premiere est
de sçauoir par methode les preceptes
& reigles de medeciner l'homme
en commun, sans venir au particulier.

alicau
s. 9. de
met.
ap. 9.

L'autre de s'estre long temps exercé
à medeciner, & cognoistre à l'œil le
grand nombre des malades: car les
hommes ne sont pas tant differens
entre eux, que ils ne conuiennent en
plusieurs choses: ny tant conformes
aussi, qu'il n'y ait d'entr'eux certai-
nes particularitez de telle nature
que elles ne se peuuent dire ni escrire,
ni enseigner, ni recueillir, de ma-
niere qu'on les puisse reduire en art:
mais seulement cognoistre en ceux
qui les ont. Ce qui se peut facile-
ment entendre en considerant qu'es-
tant le visage de l'homme com-
posé de si petit nombre de parties,
comme sont les deux yeux le nez,
les deux ioües, la bouche, le front,
nature fait tant de composition par-
ticulieres, que si l'on voyoit cent
mille hommes assemblez, chacun se
pourroit remarquer avec son visa-
ge tant singulier & propre qu'a pei-
ne s'en trouueroient deux qui se res-
seblent entierement. Le mesme casa
aux quatre element, & quatre pre-
mieres qualitez, la chaleur, froideur,

ALEYOV

328 *L'Examen des Esprits.*

humidité, & siccité del'harmonie de-
 quelles se compose la vie & santé de
 l'homme. De tant petit nombre de
 parties que celles ci, nature fait tant
 de proportions, que si cent mille
 hommes s'engendrent, chacun sort
 avec sa santé tant singulière & propre
 pour soy, que si Dieu miraculeuse-
 ment, & à l'improuiste leur troquoit
 la proportion de ces premières qua-
 litez, ils demeureroient tous malades,
 excepté parauenture deux ou trois,
 lesquels se rencontreroient confor-
 mes, & de mesme paste & propor-
 tion. Dequoy s'inferent necessaire-
 ment deux conclusions: La première
 est, que tout homme qui tombera en
 maladie, se doit guerir selon sa par-
 ticulière proportion, de maniere que
 si le Medecin ne le remet à la conue-
 nance & accord des humeurs & qua-
 litez qu'il auoit au preecedent, il ne
 demeure guerit: l'autre que pour ce
 faire, comme il faut, il est necessaire
 que le Medecin aye veu & manié le
 malade plusieurs fois, quand il estoit
 en santé, en luy touchant le pouls,
 voyant

voyant son vrine, la couleur de son visage, & remarquant sa temperature, afin qu'il puisse iuger quand il sera malade, de combien il estoit esloigné de sa santé, & le guerissant, qu'il sçache en quel estat il se doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçavoir la theorique & composition de l'art.) Galien dit qu'il est necessaire d'avoir grand entendement, & beaucoup de memoire, pource qu'une partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en experience & histoire. A quoy, pour le premier, est requis l'entendement, & par l'autre, la memoire, & selon qu'il est tant difficiles d'assembler ces deux puissances en degré intentif, necessairement le Medecin doit defaillir en la Theorique, & ainsi voyons nous plusieurs Mededins, grands Latins & Grecs, grands anatomistes & herboristes (desquels les œuvres appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auerir la cause de quelque effet (qui appartiennent à l'entendement) n'y enten-

P

330 L'Examen des Esprits.
 dent rien. Autres se voyent au con-
 traire, lesquels en la Dialectique &
 & Philosophie de l'art se monstrent
 de grand esprit & habilité: mais estans
 mis au Latin & Grec, aux herbes & à
 l'anatomie, ils n'y font pas grand
 profit, pource qu'ils sont despour-
 ueus de memoire, & pour ceste cause
 Galien a dit, *Mirum non est in tanta*
de l'ordre de l'eslures *hominum multitudine, qui in Medica*
& Philosophica exercitatione, seduloque
versantur, inueniri tā paucos, qui recte in
illis profecerint: C'est à dire. Je ne suis
 pas esmerueillé, qu'en vn si grād nō-
 bre d'hommes qui s'addonnent à la
 Medecine, peu deuiennent bons Me-
 decins: de quoy donnant la raison, il
 dit, qu'à peine se trouue l'esprit requis
 en ceste science, ni maistre qui l'en-
 seigne avec perfection, ni qui l'estu-
 die soigneusement. Mais avec toutes
 ces raisons, Galien ne vient pas au
 point, pource qu'il ne sçait pas en
 quoy consiste, que personne ne deuiét
 parua Medecin. Toutesfois quand
 il a dit, qu'à peine se trouue entre les
 hommes, vn esprit conuenable à

ceste science, il a dit vray bien qu'il n'ait spécifié cela, comme nous ferons maintenant: car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement avec vne grande memoire, personne ne deuient parfait en la Theorique de la Medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement à l'imagination [à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir avecque certitude] à peine se trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoissance, de la Medecine que l'on dit Theorique, & qui soit bon praticien: ni au contraire, vn bon praticien, qui sçache bien la theorique. Or donc est il bien aisé à prouuer que l'imagination est la puissance, de laquelle le medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers: & non pas l'entendement, en supposant la doctrine d'Aristote, qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers, ni faire difference d'un avec l'autre, ni cognoistre

332 *L'Examen des Esprits*

le temps & lieu, ny autres particularitez qui font differer les hommes entr'eux, & medeciner chacun de differente maniere: dequoy la raison est selon que disent les anciens Philosophes vulgaires[que l'entendement est vne puissance spirituelle, laquelle ne se peut alterer des singulieres, pour estre remplis de maniere. Et aussi pour ceste cause Aristote a dit que le sens est des singuliers, & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doiuent faire à l'endroit des singuliers & non des vniuersels (qui ne se peuuent engendrer, & sont corruptibles] l'entendement est vne puissance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté est maintenant de sçauoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuuent auoir bons sens extérieurs, pour les singuliers, estans puissances tant differentes. La raison en est fort claire, qui est que les sens extérieurs ne peuuent bien ouurer, si la bonne imagination ne leur assiste. Nous prouuerons cela par l'opinion d'A-

ristote, lequel voulant declarer que c'est de l'imagination, dit estre vn ^{Au l.} mouuement cause du sens exteri- ^{de l'a} eur, de maniere que la couleur [qui se multiplie de la chose coleree] altere l'œil, ce qui est ainsi: car ceste mesme couleur qui est l'humeur cristallin, passe plus auant en l'imagination, & faict en icelle la mesme figure qui estoit en l'œil. Et si l'on demande de laquelle de ces deux especes se fait la cognoissance du singulier, tous les Philosophes disent fort bien que la seconde figure est celle qui altere l'imagination & des deux est causee la cognoissance, suiuant ce dit en commun, *Ab objectis & potentia paritur notitia*. Des objets & de la puissance la cognoissance s'engendre. Mais de la premiere, qui est en l'humeur cristallin, & de la puissance de la veüe, n'est causee aucune cognoissance, sans l'esgard de l'imagination: ce que les Medecins Prouent manifestement, disant: que si l'on coupe ou brule la chair à vn malade, lequel pourtant ne

334 *L'Examen des Esprits.*

sente point de douleur, c'est signe que
 l'imagination est distraire en quelque
 profonde contemplation. Et ainsi le
 voyons nous par experience en ceux
 qui sont sains: car s'ils sont distraits
 en quelque imagination, ils ne voyent
 les choses qui sont deuant eux, & ne
 goustent les bonnes viandes, encor
 qu'ils en mangent: à raison dequoy
 il est certain que l'imagination est
 celle qui cause le iugement, & la co-
 gnoissance des choses particulieres,
 & non l'entendement, ni les sens
 extérieurs. Il s'ensuit donc fort bien,
 que le medecin qui sçaura beaucoup
 de theorique, ou pource qu'il a grand
 entendement ou grande memoire,
 sera indubitablement mauuais Pra-
 cticien, pource qu'il doit auoir fau-
 tes d'imagination: & au contraire,
 celuy qui sera grand Practicien, par
 consequent sera mauuais Theori-
 cien, cest à dire n'aura pas la theo-
 rique, pource que la grande imagi-
 nation ne se peut assembler avec
 beaucoup d'entendement & me-
 moire. Et voila pourquoy per-

homme ne peut estre parfait Medecin
& pratiquer sans faillir: car pour ne
errer en la pratique, il faut sçauoir
lart, & auoir bonne imagination,
pour la pouuoir exercer: & nous a-
uons prouué que ces deux choses là
sont incompatibles. Le Medecin ne
va iamais cognoistre & curer quel-
que maladie, qu'il ne face en soy-
mesme vn syllogisme en *Darii*, combié
qu'il soit empirique: par lequel vne
partie de la preuue appartient à l'en-
tendement, & l'autre à l'imagina-
tion, & pour ceste cause les plus
grands theoriciciens errent ordinai-
rement en la mineur, & les grands
practiciens en la majeure: comme si
nous disions ainsi, Toute chaleur
qui despend des humeurs froids &
humides, se doit curer par mede-
cine chaudes & seiches prenant
l'indice de la cause) la chaleur
que souffre cest homme despend
des humeurs froids & humides,
il se doit donc curer par mede-
cines chaudes & seiches. L'enten-
dement prouuera bien la verité de la

336 L'Examen des Esprits.

maieur pour estre vniuerselle, disant que la lafroideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & siccité: pource que chacune qualité se diminuë de force, par son contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne sert de rien, pour estre chose peculiere & d'autre iurisdiction, dont la cognoissance appartient à l'imagination, en prenant des cinq sens, exterieurs les propres & particuliers signes de la maladie. Et si l'indice se doit prendre de la chaleur, ou de la cause, l'entendement ne le peut sçauoir. Il enseigne seulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger: mais la seule imagination demonstre, lequel des indices est le plus grand, conferant le mal que fait la chaleur, avec celui du symptame, la cause, le peu de force, ou grande vertu. Pour auoir ceste cognoissance, l'imagination à certaines proprieté infailibles, par lesquelles elle atteint aux choses qui ne se peuuent dire ni entendre, & ne se trouuent arts pour

icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn medecin vers vn malade, lequel parla veüe, l'ouye, le sentir, le toucher, trouue ce qui semble impossible, de maniere que si nous demandions à ce medecin mesme, comme il a peu atteindre à vne si haute cognoissance, il n'en pourroit donner raison: car c'est vne grace qui vient d'une fecondité de l'imagination, qui s'appelle autrement *Solertia*, qui veut dire Industrie, laquelle par signes communs, incertaines coniectures, & de peu de fermeté en moins d'un rien trouue mille differences de choses esquelles consiste la force de medeciner & pronostiquer certainement. De ceste maniere d'industrie sont priuez les hommes de grand entendement, pour estre vne partie d'imagination. Et ainsi ayant les signes deuant les yeux, que ceux qui sont aduisez de la maladie, ne reçoivent en leurs sens aucune alteration, pource qu'ils sont despourueus de la puissance imaginatiue, vn Medecin me demanda vne fois secrete-

P v

ment, pourquoy ayant estudié curieusement toutes les reigles & considerations del'art de pronostiquer, & les sçachant fort bien, il n'aduenoit iamais que son pronostic fust veritable, Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'apprend l'art de medecine, & que par vne autre ce mesme art se met en execution. Cestuy-là auoit fort bon entendement: mais il estoit despourueu d'imagination. Mais il y a en ceste doctrine vne grande difficulté, qui est de sçauoir comme les medecins de grande imagination peuvent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils sont despourueus d'entendement, & s'il est ainsi qu'ils pratiquent mieux que ceux qui la sçauent bien, dequoy fert aux hommes d'aller l'apprendre aux escoles? On peut respondre à cela, estre chose de grande importance: sçauoir premiere-ment l'art de medecine, pour ce qu'en deux ou trois ans, l'homme apprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille: de maniere que

s'il le deuoit acquerir par experien-
ce, il luy faudroit viure trois mille
ans, en quoy esprouuant les medeci-
nes, il tueroit, deuant que sçauoir leurs
qualitez, vne infinité d'hommes en
quoy il sera excusé s'il lit les liures
des medecines raisonnables & ex-
perimentez: lesquels aduissent les
estudians de ce qu'ils ont trouué du-
rant leur vie, afin que les nouueaux
medecins se seruent hardiment d'une
chose & se gardent d'un autre, pour-
ce qu'elle est veneneuse. D'auanta-
ge, il faut sçauoir que les choses
communes & vulgaires de tous les
arts, sont fort claires & faciles à ap-
préhendre, mais elles sont les plus impor-
tantes en l'œuvre: & au contraire les
plus curieuses & hautes sont les plus
obscurés & les moins nécessaires pour
la pratique. Les hommes de grande
imagination ne sont totalement pri-
uez d'entendement ni de mémoire.
Et ainsi par la diminution de ces deux
puissances, ils peuvent apprendre le
plus nécessaire de la médecine
pour ce qu'il est le plus aisé & le plus
clair: & par là bonne imagine-

340 L'Examen des Esprits.
 nation, ils peuuent mieux cognoistre
 la maladie & sa cause, que les plus
 raisonnables & entendus: veu que
 les plus raisonnables & entendus: veu
 que l'imagination est celle qui trou-
 ue l'ocasion du remede qui se doit ap-
 pliquer: enquoy consiste la plus gran-
 de partie de la pratique. Et pourtant
 Galien a dit, que le propre nom du
 medecin est, *Inuentor occasioris*: & sca-
 uoir cognoistre le temps, le lieu &
 l'ocasion, il est certain qu'il appar-
 tient à l'imagination, puisqu'elle por-
 te figure & correspondance. La diffi-
 culté est maintenant de scauoir à la-
 quelle de tant de differéces de l'imagi-
 nation, appartient la pratique de la me-
 decine: car il est certain qu'elles ne cō-
 uienent toutes en vne mesme raison
 particuliere: laquelle consideration
 m'a donné plus de peine & tra-
 uail d'esprit que toutes les autres.
 Et neantmoins ie ne luy ay peu don-
 ner le nom qu'il faut, sinon qu'elle
 vient d'un degré de chaleur moins
 que n'a la difference de l'imagina-
 tion, par laquelle se font les vers &
 couplets. Toutesfois ie ne certifie

6 des
 id pa
 com. 1

pas cela du tout pource que la raison en laquelle ie me fonde est. Que ceux que i'ay consideré bons praticiens, sont tous vn peu adonnez à l'art de veriffier, & n'est leur contemplatiō trop haute, ni leurs vers merueilleux: ce qui peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poësie requiert: & si c'est pour cette raison, la chaleur doit estre telle, qu'elle touche vn peu la substance du cerueau, sans resoudre beaucoup la chaleur naturelle: cōbien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement avec l'imagination par aduction. Mais cette imagination n'est pas tant bonne pour guarir, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'homme à estre superstitieux, magicien, forcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes sont tant cachees & secretes, qu'ils sont tousiours deuiner ce qui en est. Ceste difference d'imagination est facheuse à trouuer en Espagne: car

342 L'Examen des Esprits.

nous auons prouué ailleurs que ceux là qui demeurent en cette region ont faute d'imagination & de memoire & sont pourueus de bon entendement. L'imagination aussi de ceux qui habitent au deffous du Septentrion ne vaut rien pour la medecine: car elle est fort tardiuë & lasche: elle est bonne seulement pour faire horloges, peintures, aiguilles, & autres mesmes besongnes pour le seruice de l'homme. Il n'y a que l'Egypte qui engendre en ses habitans cette maniere d'imagination: & pourtant les historiens ne disent iamais du tout, bien les Gicans sont magiciens & sorciers, & prompts à cognoistre les choses, & à trouuer les remedes à leurs necessitez. Iosephe pour louer & priser la grande sagesse de Salomon, dit en cette maniere, *Tantofuit sapientia & prudentia quæ Salomon diuinitas acceperat, ut omnes prius superaret neque etiam Egyptios, qui omnium sapientissimi habentur.* Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmonté tous les anciens, voire mesme

peuple:
de cette
résé de
palesti-
ne.

ceux d'Egypte, qui sont estimez les plus sages de tous. Platon dit bien aussi que les Egyptiens surpassent tous les hommes du monde, à sçavoir gagner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ont esté inuentees en Egypte: comme les Mathematiques, l'Astrologie, l'Arithmetique, Perspective, Iudiciaire & autre. Mais l'argument qui à ce propos, me conuainc le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le tres-Chrestien & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'une longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & cour ne luy donnoient remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit, il disoit n'estre possible que les medecins Chrestiens le sceussent guerir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estât fâché de se voir toujours en chaleur, il desprescha

344 L'Examen des Esprits.

une fois un courrier en Espagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pour luy prier de luy enuoyer un medecin Iuif, le meilleur qu'il eut en sa Court, duquel il pensoit pouuoir trouuer remede à sa maladie, si aucun y en auoit en l'art: de laquelle demande on se mit à tirer en Espagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit d'un homme qui estoit en chaleur. Ceneantmoins l'Empereur fit chercher un tel medecin, iusques hors le Royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya un medecin nouveau Chrestien, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomplie. Mais quand le medecin fut en France, deuant le Roy, se passa entre eux deux un deuis fort gracieux, auquel fut descouuert que le medecin estoit Chrestien, & pour ceste cause le Roy ne se voulut seruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy? Sire respondit le Medecin) ien'attens

pas le Messie promis en la loy Iudai-
que. Et vous sçage en cela, dit le Roy:
car si les signes notéz en la sainte
Escriture, pour cognoistre sa venue,
sont desia accomplis long temps y a.
Nous autres Chrestiens respondit le
Medecin) sçauons bien le temps qu'il
y a qu'ils sont accomplis: car il y a
aujourdhuy & compté l'an mil cinq
cens quarante & deux ans qu'il vint:
il fut au monde trente trois ans, au
bout desquels il mourut crucifié, &
& le troisieme iour ressuscita: & puis
il monta aux cieux où il est mainte-
nant. Vous estes donc Chrestien? dit
le Roy: Ouy, Sire, respondit le Mede-
cin, par la grace de Dieu. Puis qu'ainsi
est dit le Roy, retournez à la bonne
heure, en vostre pays: car i'ay en ma
Cour de grands medecins Chrestiens,
i'en voudrois auoit de Iuifs, lesquels
à mon aduis, sont ceux qui ont vne
naturelle habilité de guarir & prati-
quer. Parquoy il r'enuoya sans luy
vouloir bailler le poulx, sans luy faire
monstrer son vrine, & sans luy tou-
cher aucun mot de sa maladie. Et tout

346 L'Examen des Esprits

soudain il enuoya en Constantinople pour faire venir un Iuif, lequel le guerit avec du lait d'anesse seulement. Ceste imagination du Roy François [à ce que ie pense] est fort veritable, & croy qu'il est ainsi: car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, j'ay expérimenté autrefois que l'imagination trouue ce que l'homme estant en santé, elle ne peut faire. Et ainsi qu'elle ne semble que cela soit dit sans fondement, il faut sçauoir que la diuersité des hommes, tant en la composition du corps, comme en l'esprit, & conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires, & de n'vser tous de mesmes & semblables aliments: & pour ceste cause Platon a dit, *Aliis ob varios ventos & actus, & moribus, & species diuersi inter se sunt, alii ob aquas quidem, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporib⁹ melius ac deterius sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucuns hommes

Au dialogue de la nature.

different des autres, à cause des vens
contraires, ou pource qu'ils boient
eaux différentes, ou pource que tous
n'vivent de mesme viade: & ceste dif-
ference non seulement se trouue au
vilage & composition du corps, mais
aussi en l'esprit de l'ame. Or siie prou-
ue maintenant que le peuple d'Israel
demeura plusieurs ans en Egypte, &
que sortant de là, il eut la nourritu-
re propre à ceste difference d'imagi-
nation, nous aurons aueré l'opinion
du Roy de France, & sçaurons aussi
par mesme moyen quels esprits se
doient eslire en Espagne pour la
medecine. Quand au premier: il
faut sçauoir qu'Abraham demandant
les signes pour entendre que luy ou
ses successeurs deuoient posseder la
terre, qui luy auoit esté promise, le
texte dit, qu'en dormant Dieu luy
respondit en ceste maniere; *Scito præ-*
nosces quod peregrinum futurum sis se-
men tuum, in terra sua & subiiciem
eos seruituti, & affligent quadragintis
annis: Veruntamen gentem qui serui tu-
ri sunt ego indicabo: & postea egredietur tū

En Gen
chap. 15

magna substantia. C'est à dire: Sçaches Abraham, que tes successeurs erreront en pays estrange, ou ils seront assuiettis quatre cens ans: mais sois certain que ie chastiray le peuple qui les opprimerà, & que ie les deliureray de ceste seruitude, & leur donneray beaucoup de biens. Ceste prophetie s'est accomplie, combien que Dieu, pour certain respect, y ait adiousté trente ans d'auantage: & ainsi dit le texte diuin, *Habitatio autem fi-*

En exo.
chap. 12.

liorum Israel, quæ mensuerunt in egypto, fuit quadringentorum triginta annorum quibus expletis, eadem die egressus est omnis exercitus domini, de terra Egypti:

C'est à dire Le peuple d'Israel a demeuré en Egypte quatre cens trente ans: lesquels accomplis ce mesme iour tout l'exercice du Seigneur fut deliuré de seruitude, & sortit de la terre d'Egypte. Mais combien que ce texte dise manifestement que le peuple d'Israel a demeuré quatre cens trente ans en Egypte, vne glose declare que par ce nombre d'ans est entendu tout le temps que le peu-

ple d'Israel fut vagabond, iusqu'à tant
qu'il eust terre pronre, & qu'il ne fut
en Egypte que deux cens dix ans:
laquelle declaration ne s'accorde
bien à ce qu'a dit saine Epienne en
ce propos qu'il eut avec les Iuifs, il
faut sçauoir que le peuple d'Israel de-
meura quatre cens trente ans en la
seruitude d'Ehypte. Et combien que
la demeure ces deux cens dix ans fust
suffisante au peuple Romain, pour
prendre les qualitez d'Egypte, si est-
ce que ne fut perdu pour luy, le tem-
ps qu'il en fut hors, quand à ce qui
touche l'esprit: car ce qui viuent en
seruitude, en tristesse & ennuy en vn
pays estrange, engendrent beaucoup
de colere aduste; pource qu'ils n'ont
pas liberte de parler, ni se venger
du tort qu'on leur fait: & cest hu-
meur estant rosti, est l'instrument de
l'istice ou rusé de l'industrie & de
la malice. Et pourtant voit on par
experience, ne se trouuer pires cou-
stumes & conditions que celle de
l'esclau, lequel imagine tousiours
comment il en dominagera son mai-

stre, & se deliurera de seruitude.
 D'auantage la terre par laquelle che-
 mina le peuple d'Israel n'estoit pas
 fort estrange ni esloignee des qua-
 litez d'Egypte, car eu esgard a sa mi-
 sere & sterillité, Dieu promit à A-
 braham, qu'il luy en donneroit vne
 autre abondante & fertile. Or est
 il certain, tant en bonne philosophie
 naturelle qu'en experience, que les
 regions steriles, maigres, & qui n'a-
 bondent en fruiçts de la terre, pro-
 duisent des hommes d'esprit fort
 subtil: & au contraire les terres
 grasses & fertiles engendrent les ho-
 mes membrus, courageux & de
 grandes forces corporelles, mais fort
 lourds & pesans d'esprit. Les histo-
 riens ne cessent de dire & radouter
 la propriété de la region de Grece,
 pour produire des hommes de grand
 esprit: & particulièrement Galien
 dit par merueille, qu'à Athenes na-
 quit vn homme ignorant, & notez
 que c'estoit la terre la plus pauvre &
 sterille de tout la Grece. Parquoy il
 collige que par les qualitez d'egypte,

En son
 araison

& des autres prouinues où le peuple d'Israel alla, il se fit d'un esprit fort subtil, mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Egypte crée cette difference d'imagination: ce qui est fort clair: sçachant qu'en ce pays là le soleil est fort ardent, & pour cette cause ceux qui y habitent ont le cerueau tout bruslé, & la colere aduile, qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie: à raison dequoy Aristote demande: *Cur blasus pedibus sunt bi.* En la 1.^a sect, pro
Ethiops & Egyptij. Comme disant: Pourquoi les noirs d'Ethiops, & les naturels d'Egypte sont difformes & contrefaits des iampes, & ont le nez camus. A quoy il respond que la grande chaleur du pays brusle la substance de ces membres, & les fait griller comme le cuir aupres du feu: & par la mesme raison le crespende leurs cheueux. Nous auons desja prouué que ceux-la qui habitent en pays chaud, sont plus aduilez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion d'Aristote. lequel demande: *Cur locis calidis homines sapientiores sunt quam*

Sect. 14.
probl. 5.

frigidis? D'où vient que les hommes qui demeurent en pays chauds sont plus sages que ceux qui demeurent en pays froids? mais il ne répond pas bien au problème, & ne fait distinction de la sagesse: car nous avons déjà prouvé ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudence en l'homme: une de laquelle Platon a dit, *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius quam sapientia est appellanda*. La science qui est séparée de la justice doit plutôt s'appeler ruse que sagesse l'autre est jointe à la droiture & simplicité, sans aucune tromperie: & c'est celle-ci qui est proprement appelée sagesse, pource qu'elle est toujours assistée de la justice & droiture. Ceux qui habitent en pays fort chauds sont sages, au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Egypte. Voyons maintenant après que le peuple d'Israel fut sorti d'Egypte, & mis au désert, quelles viandes il mangea, qu'elles eaux il beut, & de quelle température estoit l'eau où il alla, afin que nous entendions, si pour cette raison

raison il changea l'esprit qu'il auoit quand il sortit de cette captiuité, ou s'il le retint tousiours. L'escriture dit, que Dieu nourrit & entretient ce peuple avec la manne, par l'espace de quarante ans qui estoit la viande la plus delicate que iamais homme mangea: de maniere que Moyse voyant la delicateffe & gracieuse saueur d'icelle il en chargea à son frere Aaron, d'emplir vn vaisseau d'icelle pour le mettre en l'Arche de l'Alliance: afin que ceux qui descendroyent de ce peuple (estans en la terre promise) vissent le pain duquel Dieu auoit nourri & substanté leurs peres, cheminans par le desert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa Maiesté, pour vn tel benefice. Et afin que nous autres qui n'auons veu cette nourriture cognoissions qu'elle estoit telle, il est bon que nous nous representations la manne que nous produit la nature, & y adioustant vne plus grande delicateffe, nous pourrons entierement imaginer la bonté d'icelle. La cause materielle, dont la manne s'engendre, est

Q.

vne vapeur fort delicate, que le Soleil en leue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estant paruenue au haut de la region se cuit & se parfait: & suruenant le froid de la nuit, elle tombe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met on en certains vases pour manger: on l'appelle *Mel roscidum* & *deicium*: miel de rosee & d'air, pour la semblance qu'elle a avec la rosee, & pour auoir esté faite en l'air: sa couleur est blanche & est de saueur douce, comme le miel: la figure d'icelle ressemble à celle du coriandre: desquels signes l'Ecriture sainte donne pareillement à la manne que le peuple d'Israel mangea au desert: au moyen dequoy ie pense que les deux auoyent vne mesme nature. Et si la manne que Dieu crea estoit d'une substance plus friande & delicate, nous confirmerons d'autant mieux nostre opinion mais i'ay tousiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le moyen d'iceux, il peut faire ce qu'il veut: suppleant au defect

de nature par sa toute puissance. Ie le
 di pource que de bailler à ce peuple la
 manne à manger au desert (hormis ce
 que par icelle Dieu vouloit signifier)
 il semble qu'elle pouuoit, venir de la
 disposition de la terre, laquelle au-
 iourd'huy produit la meilleure man-
 ne qui soit au monde: & pourtant Ga-
 lien dit qu'au mont Liban [qui n'est
 pas loin de là] elle se fait en grande
 quantité, de maniere que les labou-
 reurs ont coustume de chanter par
 passetemps, que Iupiter en ce pays là,
 enuoye vne pluye de miel. Et combi-
 en que Dieu creast à cette heure là mi-
 raculeusement la manne, en si grande
 quantité, à iours determinez, si est-ce
 qu'il se peut faire qu'elle fust de la me-
 me nature de la nostre comme l'estoit
 l'eau que Moïse tira des pierres, & le
 feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa
 parole: qui furent choses naturelles,
 combien qu'elle fussent miraculeuse-
 ment tirees. La manne dépeinte en la
 sainte Escriture estoit cōmerosee *Quasi* ^{En}
semen coriādrī, albū, gustusque eius quasi ^{c. 1}
 Qij

me
lia.
li. 2.
ver-
es a-
ms,
 simile cum melle. C'est à dire, ressem-
bloit à la semence de coriandre, estoit
blanche & douce comme miel qui
sont les conditions propre à la manne
que la nature nous produit. Les Me-
decins disent que le temperament de
cette nourriture est chaud, & de par-
ties subtiles & fort delicates: qui est
vne composition que deuoit auoir
pareillement la manne que les He-
brieux mangerent. Et pourtant ils
s'ennuyèrent de sa delicatesse, & di-
rent ainsi: *Anima nostra iam nanscat
super cibo isto leuissimo.* C'est à dire:
Nostre estomac ne peut plus souffrir
cet aliment tant leger. La Philoso-
phie de cela estoit qu'ils auoient forts
estomacs, entretenus d'aulx oignons,
& porreaux, de maniere que venans
à manger vn aliment de si peu de re-
sistence, il se conuertissoit du tout
en colere. Et pour ceste cause Ga-
lien deffend à ceux qui ont beaucoup
de chaleur naturelle, de manger du
miel, & autres legeres, alimés, pour-
ce qu'ils se corromproyent, & au lieu
de se cuire, se bruseroient comme

fuye. Ce qui aduint aux Hebreux,
 avec leur manne, qui se conuértilloit
 en eux en colere aduste: à raison de-
 quoy ils estoient merueilleusement
 secs & maigres, pource que cet ali-
 ment n'est propre pour engraisser.
Anima nostra arida est, nihil aliud respi-
ciunt oculi nostri nisi manna. Nostre ame
 est seiche & consommee, & nos
 yeux ne voyent autre chose que man-
 ne. L'eau qu'ils beuuoient avec ceste
 viande, estoit telle qu'ils demandoi-
 ent & s'ils ne la trouuoient telle, Dieu
 monstroït à Moïse vn baston de tant
 diuine vertu, que le mettant dedans
 les eaux grosses & troubles, il les fai-
 soit deuenir bonnes & delicates: &
 quand ils n'auoient aucune eau. Mo-
 yse prenoit la verge de laquelle il ou-
 urit la mer rouge, de laquelle frap-
 pant les pierres, il en faisoit sortir de
 l'eau fort agreable à leur goust, de
 maniere que S. Paul a dit, *Petra*
consequente eos. Comme disant: L'eau
 de la pierre les suiuoit ayant vn goust
 delectable & sauoureux. Et ils
 auoient l'estomac fait à boire des
 Q iij

358 L'Examen des Esprits.

9. eaux grosses & ameres: Car Galien
Epid raconte qu'en Egypte elles se cuisent
con. pour boire, à cause qu'elles sont mau-
 uaises & corrompues de maniere
 que beuuant des eaux tant delicates,
 elles ne pouuoient faillir de se con-
 uertir en eux en colere, pource qu'el-
 les auoyent peu de resistance. Galien
us. dit que l'eau pour se bien cuire en l'e-
apb stomac & ne se corrompre, doit auoir
 les mesmes qualitez que l'alimen-
 t solide que nous mangeons. Si
 l'estomac est fort, il luy faut bailler
 aliment correspondant: mais s'il est
 petit & delicat, les alimens doiuent
 estre semblables. On doit auoir sem-
 blable esgard en l'eau, & ainsi voy-
 ons nous par experience que si vn
 homme est accoustumé à boire de
 grosses eaux, iamais n'appaise la soif,
 avec les eaux delicates, & ne les sent
 en l'estomac, ains l'alterent d'auanta-
 ge, pource que la grande chaleur de
 l'estomac les brusle & resoult incon-
 tinent à l'entree, d'autant qu'elles
 n'ont resistance. Nous pourrons dire
 aussi qu'ils iouissent au desert d'un

air subtil & delicat: car allans par pa-
ys & lieux non peulez à toute heure
ils s'offroit à eux frais, clair, & sans
aucune corruptiō: pource qu'ils n'ar-
restoyent en nul lieu. Ils l'auoient trou-
fiours temperé: car de iour se met-
toit vne nuë deuant le Soleil, afin
qu'ils n'eussent trop grand chaud: &
la nuict apparoiſſoit vne colomne de
feu, pour temperer l'air. Aristote
dit, que la iouissance d'vn tel air rend
l'esprit fort vif. Considerons main-
tenant combien deuoit estre de-
licate la semence de ce peuple,
mangeant vne viande tant sauou-
reuse, & beuuant les eaux que nous
auons dit, avec la iouissance d'vn air
tant purifié & net: & combien estoit
subtil le sang menstrual des Hebre-
eux, & nous souuenons de ce qu'a dit
Aristote, qu'estant ce sang subtil &
delicat, l'enfant qui s'en engen-
drea sera homme de bon esprit. Nous
prouuerons bien au long
au dernier chap. de cet œuvre,
combien importe aux peres de
manger viandes delicates, pour
engendrer enfans de grand esprit.

Qiiiij

Et pource que tous les Hebreux
mangerent vne mesme viande tant
spirituelle & delicate, & beurent
vne mesme eau, tous leurs enfans
furent de grand esprit, és choses de
ce siecle. Or estant le peuple d'Israel
en la terre de promission, avec vn es-
prit tant subtil, comme nous auons
dit, il eut en apres tant de maux &
aduersitez, endura faim, fut environ-
né des ennemis, & soumis à tant de
peines & mauuais traitemens, que
combien qu'il n'eust tiré d'Egypte &
du desert ce temperament chaud, sec
& rosti, que nous auons dit, il l'eust
rendu tel, en cette mauuaile & triste
vie: pource que la continuelle tri-
stesse & fascherie assemble les esprits
vitaux & le sang des arteres au cer-
ueau, au foye & au cœur: & estans là,
les vns sur les autres, ils se viennent à
brusler & rostir. Parquoy souuent ils
font leuer vne chaleur, & ordinaire-
ment cause la melancolie par adustiō:
de laquelle quasi tous participent ius-
ques au iourd'huy, veu ce que dit Hip-
pocrate, *Mens & mastitia diu durans,*

m-lancolium significat. Nous auons dit autrefois que ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce cautele, & malice: laquelle est accommodee aux coniectures de la medecine, & par le moyē d'icelle cognoit l'on la maladie, la cause & le remede qu'elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres-Chrestien Roy François rencontra merueilleusement, & eut granderaison en ce qu'il dist, si l'on ne pense que par la grande chaleur l'ong temps soufferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le cerueau se brulla en luy, & s'esleua soudain l'imagination, laquelle comme nous auons prouué autrefois ayant le temperament qu'il luy faut, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'apprent. Mais contre tout ce que nous auons dit se presente vne difficulté fort grande: qui est, que si les enfans ou neueux de ceux qui ont esté en Egypte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit ci dessus, estoient eleus pour medecins, il semble que

Q v

362 L'Examen des Esprits.

l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descendus d'eux ayent gardé iusqu'aujourdhuy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & trauaux que leurs predecesseurs endurent en la captiuité de Babilone, c'est chose qui ne se peut entendre, car si en quatre cens & trente ans que ce peuple d'Israel fut en Egypte, & quarante ans au desert, la semence d'iceluy peut acquerir ces dispositions d'habilité, elle se pouuoient plus aisément perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorti du desert: & principalement estant venu en espagne, region tant contraire à l'Egypte, & où il a mangé viandes differentes & beu des eaux qui ne sont pas d'un si bon temperament & substance que là. La nature de l'homme est telle & de quelque animal & plante que ce soit: que tout aussi tost il prend les mœurs & coustumes du pays où il est vivant, & perd celle qu'il a rapporté.

d'autre part, & en quelque chose qu'ils s'employe, en peu de iours il vient à bout sans contradiction. Hippocrate fait mention d'une manière d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, voulurent avoir pour marque de leur noblesse, la teste pointuë, & pour faire par art, une telle figure, quand l'enfant naissoit, les comeres auoient le soin de luy serrer la teste avec certaines bandes, iusque à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il se couvrit en nature, pour ce qu'avec laps de tēps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient desia la teste pointuë? au moyen de quoy vint à cesser l'art & diligēce des comeres. Mais ayans laissé vn temps, la nature libre, sans le contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de mesme au peuple d'Israel: car posé le cas que le pais d'Egypte, la manne, les eaux delicates & la tristesse causassent ces dispositiōs

364 L'Examen des Esprits

d'esprit en leur semence, si est-il que cessans ces raisons & causes suruenans autres contraires, il est certain que ce doyuent perdre peu à peu, les qualitez de la manie, & succeder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoient, aux viandes, & eaux, dont ils se nourrissoient, & à l'air qu'ils respiroient. Ce doute, en philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au suiet, sans se pouuoir corrompre: autres se trouuent, qui demeurent autant à se perdre, qu'ils ont demeuré à s'engendrer, & aucunes fois plus, aucunes fois moins: selon la force de l'argent, & la disposition de celuy qui partit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'une grande peur & espouuamment qui fut fait vne fois à vn homme, il demeura tant desfait & descoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut tranferé en ses enfans, qu'il engendra depuis, de ma-

niere qu'il n'y auoit remede pour
oster ceste couleur. Suiuant ce pro-
pos, peut estre qu'en quatre cens &
trente ans que le peuple d'Israel fut
en Egypte, quarante au desert, &
soixante en la captiuité de Babilone,
qu'eussent esté necessaire plus de
trois mille ans à faire que la semence
d'Abraham acheuait de perdre les
dispositions de l'esprit causees par
manne: puis que pour corrompre la
mauuaise couleur, que ceste frayeur
suscita en vn moment, furent requis
plus de cent ans, Mais afin de sca-
uoir de fonds en cime la verité de
cette doctrine, il faut respondre à
deux doutes, qui sont à ce propos,
que iamais l'on n'acheue de soul-
dre. Le premier est, D'où vient que
tant plus les viandes sont delicates
& sauoureuses, comme chapons &
perdrix, tant plustost l'estomac les
vient à hayr & abhorrer: & au con-
traire d'où vient que nous voyons
l'homme manger la chair de bœuf
toute l'année, sans en estre aucune-
ment ennuyé & desgousté. L'autre est

365 L'Examen des Esprits:

pourquoy n'estant le pain de froment,
 & la chair de monton de si bonne
 substance ne si delicate, comme le
 chapon ou la perdrix, i'amaïs l'es-
 tomac ne les refuse ni abhorre, com-
 bien que nous en usions toute nostre
 vie, de maniere que nous defaillant
 le pain, nous ne pouuons manger
 toutes les autres viandes, & ne nous
 semblent bonnes. Celuy qui sçaura
 respondre à ces deux doutes entendra
 facilement pourquoy ceux qui sont
 descendus du peuple d'Israel n'ont
 perdu les dispositions & accidens,
 que la manne auoit introduit en la se-
 mence, de maniere que la subtilité
 d'esprit qui leur est venue à ceste rai-
 son, ne cesse si tost. On trouue en la
 Philosophie naturelle, deux princi-
 pes certains & veritables, desquels
 despend la response & solution de
 ces doutes. Premier est que les
 puissances qui gouvernent l'homme
 sont desnuees & priuees des condi-
 tions & qualitez de leur obiet, afin
 qu'elle puissent cognoistre & iuger de
 toutes les differences. Les yeux ont

ont re-
 enant
 l'oeil
 re de
 ué de
 e natu
 e de la
 hofa re

cela : lesquels ayans à recevoir toutes
les figures & couleurs, par conséquent
sont priuez totalement d'icelles : car
s'ils estoient passez, comme de ceux
qui sont Ictériques, tout ce qu'ils re-
garderoient, leur sembleroit de la mes-
me couleur. La langue aussi, qui est
l'instrument du goust, doit estre pri-
uee de toutes saveurs, & si elle est
douce ou amere, nous sçavons par ex-
perience que tout ce que nous man-
geons & beuons tient la mesme sa-
ueur. Autant en est de l'ouye, du flai-
rer & toucher. L'autre principe est,
que toutes les choses creées appetent
naturellement leur conseruation &
taschent de durer tousiours, de mani-
ere que l'estre receu de Dieu & de na-
ture, ne prennent iamais fin : com-
bien qu'en apres elles doivent obte-
nir vne meilleure nature. A ceste
cause, toutes choses naturelles qui
ont cognoissance & sens abhorrent ce
qui alterent & corrompt leur naturel
le composition, & le fuyent. L'esto-
mac est desnue & priue de la substan-
ce & qualitez de toutes les viandes du
mode (côm l'œil l'est des couleurs &

ceux de
liv. 2. de
l'ame
Gou. 3.

368 L'Examen des Esprits.

*Arist.
Anst. a.
de l'ame
Et Gal.
au iure
des cau-
ses des
simples.*

figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que l'estomac la vaille, si est ce que le mesme aliment, oppugne l'estomac [pour estre contraire au principe] altere & corrompt la temperature & substance: il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerçant sa force, ne paroisse, à l'encontre. Les alimens fort delicats & saoureux alterent grandement l'estomac, l'un pource qu'il les cuit & reçoit d'un grand appetit: l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans excremens, ils demeurent en la substance de l'estomac & n'en peuvent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere sa nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & conuenables il le vient à hayr: & si d'auanture il le mange, il luy faut faire plusieurs faulces, pour le mettre en appetit & le deuoir par ce moyen. La manne a eu tout cela dès le commencement, car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israël fut ennuyé, & dit, *Quisima no-*

fra iam nauseat, super cibo isto leuissimo.
 Plainte indigne d'un peuple tant fa-
 uorisé de Dieu, qui l'auoit pourueu
 de ce remede, faisant que la manne
 eust vn goust & faueur agreable. *Pa-*
nem de caelo prestitistis, omne delecta-
mentum in se habentem. Vous leur
 auez baillé vn pain du ciel, conte-
 nant en soy toute delectation & fa-
 ueur. Et pourtant plusieurs de ce pe-
 ple le viendrent à manger de bon
 appetit, & avec plaisir, pource qu'ils
 auoient les os, les nerfs, & la chair
 tant imbue de la manne & de ses qua-
 litez, que pour la semblance ils n'ap-
 petoient plus autre chose. Autant en
 est du pain de froment que nous man-
 geons à present & de la chair de mou-
 ton. Les grosses viandes, qui ne sont
 de bonne substance [comme la chair
 de bœuf & de vache] ont beaucoup
 d'excremens, & l'estomac ne les
 reçoit d'une telle conuoitise, com-
 me les delicates & sauoureuses: &
 pourtant il demeure d'auantage à s'al-
 terer d'icelles. Dont s'ensuit que pour
 corrompre l'alteration que la manne

*Aus
 Nombres
 ch. 11.*

370 L'Examen des Esprits.

auoit faite en vn iour, il falloit manger autres viandes contraires, vn mois entier. Et suiuant cela, pour deffaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons quainfi que Dieu tira d'Egypte les douze lignees d'Israel, il ait pareillement tiré douze Negres males & autant de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre region, en combié d'annees pensez vous que ces Negres & leurs successeurs viendront à perdre leur couleur, ne se messans point avec les blancs, il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demeureroient long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Egypte en Espagne, leurs neveux & successeurs n'ont peu neantmoins perdre la subtilité d'esprit, & l'industrie que leurs peres auoient apporté d'Egypte, ny mesme la couleur basannee, tant est grande la force de la semence humaine, quand

elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinée. Et comme les Negres communiquent en Espagne à leurs neveux & descendans, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Ethiopie: ainsi le peuple d'Israel y venant aussi, peut communiquer à ses successeurs la subtilité d'esprit, sans estre en Egypte & sans manger la manne: car estre ignorant ou sçavant est aussi bien accident de l'homme, comme d'estre blanc ou noir. Il est bien vray qu'ils ne sont maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dès qu'ils cessèrent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes cōtraires, & qu'ils sont en pays différent de l'Egypte, qu'il ne boient les eaux tant délicates comme au desert, & pource qu'ils se sont mezlez avec ceux qui sōt descēdus des Gētils lesquels sōt priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier

372 L'Examen des Esprits.
qu'ils n'entienent tousiours, & faut
confesser qu'ils n'ont perdu entiere-
ment ceste naturelle habilité.

*Comme lcy se declare à qu'elle difference
à habilité appartient l'art militaire,
& par quels moyens signes: se doit co-
gnoistre l'homme pourueu de ceste ma-
niere d'esprit.*

CHAP. XIII.

*En la 27
sect. pro
6.* **A**RISTOTE demande pourquoy,
n'estant la vaillance la plus gran-
de vertu de toutes, mais plustost la iu-
stice & prudence: la Republique ne-
antmoins, & quasi tous les hommes
d'un commun consentement, esti-
ment plus en leur cœur, un vaillant
homme, & luy font plus d'honneur
qu'aux iustes & prudens, bien qu'ils
soient constituez en grandes charges
& dignitez. Il respond à ce proble-
me, & dit: Qu'il n'y a Roy au mon-
de qui ne face guerre à un autre, ou
qui ne la souffre, & comme ainsi soit
que les vaillans hommes maintien-

tiennent les Roys en leurs Empire, & les vengent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur, non à la vertu suprême, qui est la justice, mais à celle qui leur est plus profitable, car s'ils ne traittoient ainsi les vaillans hommes, comment leur seroit il possible de trouver capitaines & soldats qui de bon cœur hazardassent leurs vies pour la deffence de leurs Maiestez & Estats. On dit que ceux d'Asie estoient estimez fort courageux, auxquels comme l'on eust demandé pourquoy ils ne vouloient point de Roy, ny de loix: ils respondirent que les loix les faisoient couards, & qu'ils trouuoient que c'estoit vne grande bestise de se mettre aux hazards de la guerre, pour agrandir l'estat d'autrui, qu'ils ay-^{Hippo.}moient mieux combattre pour eux ^{au l. de}mesmes, & recueillir le fruiet de la ^{l'air,} victoire que de la bailler à vn autre: ^{lieux,} mais ceste responce est d'hommes bar-^{es}bares, & non d'un peuple raisonna-^{caus.}ble, qui est certain que sans Roy, sans Republique & loix, il est impossible que les hommes se puissent mainte-

374 L'Examen des Esprits.

nir en paix. Aristote a fort bien répondu, qu'il y ait une autre meilleure réponse qui est. Que quand Rome honoroit les capitaines de guerre par triomphes & passetemps, elle ne prenoit ny guerdonoit seulement la vertu & vaillance de celuy qui triomphoit, mais aussi la justice par laquelle l'armée estoit maintenue en paix & concorde la prudence, laquelle on procedoit aux affaires: la temperance dont elle vïa. ostant le vin, les femmes, & la gourmandise, qui font troubler le iugement, & errer le conseil. Voire même la prudence se doit trouver plustost en vn Chef de guerre & capitaine General, & se doit plustost premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegece, il n'adviert pas souvent que les Capitaines fort vaillans fassent de grands actes: & la cause est, que la prudence est plus nécessaire en la guerre, que la hardiesse de combattre. Mais Vegece n'a oncques dit quelle est cette prudence & n'a seu denoter de quelle différence d'esprit doit estre

pourueu celuy qui doit gouverner
vne armee: & ne m'en esbahy, pour
n'auoir encores esté trouué la mani-
ere de philosopher dont elle despend
Il est vray que d'auerer cela, est con-
tre l'intention qui nous meine (qui
est d'eslire les esprits que les lettres
qui errent) mais la guerre est bientant
perilleuse, & est chose tant impor-
tante & necessaire au Roy desçauoir
à qui la Maiesté doit commettre sa
puissance & son Estat, que nous ne
ferons moindre seruice à la Repu-
blique, de noter cette difference &
signes d'esprit, que nous auons fait,
à dépeindre toutes les autres. Et
pourtant il faut sçauoir que la mali-
ce & milicie, (qui veut dire guerre)
conuient quasi de nom, & ont aussi
vne mesme definition, pource que
comme par eschange de l'un aisé-
ment se fait l'autre. Ciceron alle-
gue quelles sont les proprietéz &
nature de la malice, quand il dit *Mili-
cia est versuta & fallax nocenduratio*. La
malice n'est autre chose que vndou-
ble, cauteleux & fallacieux moyen de

*Au liu.
de la na-
ture des
dieux*

376 L'Examen des Esprits

faire mal: & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure propriété que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra: ce qui se prouue par cecy, *Non credus inimico tuo in acernum: in labiis suis indulcat, & in corde suo insidiatur ut subuertat te in foueam: in oculis suis lacrymatur, & si veneris tempus non satiabatur sanguine.* Ne croy iamais ton ennemy, car il t'vsera de parolles emmiellees, & il te trahira en son cœur, pour te tuer & te faire choir en la fosse, il pleure, & s'il trouue l'importunité, il ne se saoulera de ton sang. Nous auons de cela vn exemple manifeste en la sainte Escriture: Car comme le peuple d'Israel fut assiegé en Bethulie, & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit, en intention de tuer Holoferne: & cheminant par l'armee des Assiriens, elle fut prise par les sentinelles & gardes, qui luy demandoient où elle alloit

en l'Ec-
le. c. 12.

udit,
hap. 10

loit: & elle respondit finement, le fils
 fille des Hebreux, que vous tenez as-
 siegez, & m'enfuy, pource que ie scay
 qu'ils doiuent tomber entre vos mains,
 & que vous auez delibere de les trai-
 ter mal, pource qu'ils n'ont voulu se
 rendre à vous. Et pour cette cause
 ay-ie delibere m'en aller à Holoferne
 pour luy decouurir les secrets de ce
 peuple obstiné, & luy enseigner com-
 me il pourra entrer en Bethulie sans
 perdre vn seul soldat. Quand Iudith fut
 deuant Holoferne, elle se mettra à ses
 pieds, & ioignant les mains, elle com-
 mença à l'adorer, & vser de propos
 les plus fallacieux du monde, de ma-
 niere qu'elle fut volontiers entenduë,
 & Holoferne, avec tous ceux de son
 conseil, adicusta foy à ses paroles. A-
 donc n'oubliant ce que elle auoit de-
 dans le cœur, trouua l'occasion à pro-
 pos, elle luy tracha la teste. L'ami tient
 la condition contraire, & pour cette
 cause il doit estre tousiours creu: &
 ainsi mieux eut valu à Holoferne croi-
 re Achior, puis qu'il estoit son ami,
 lequelluy dit d'un grand zele, afin

R

qu'il ne leuast ce siege, à son grand
deshonneur. Sire, sçachez premie-
rement si ce peuple a offensé son Dieu:
car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans
que vous vous mettiez en peine de
vaincre: mais s'il est en sa grace, soyez
certain que nous le pourrons vaincre.
Mais Holoferne ne print bien cet ad-
uis comme vn homme credule,
adonné aux femmes, & qui beuuoit
du vin: lesquelles trois choses per-
uertissent le conseil, qui est necessari-
re en l'art militaire. Et pour ceste
in lin. ceste cause Platon a dit, qu'il trou-
rs loix uoit bonne la loy des Carthaginois,
par laquelle ils deffendoient au chef
general, estant en l'armee, de boire
du vin, pource que ceste liqueur,
in la 24 comme dit Aristote, trouble l'esprit
fr. pro. des hommes, & leur donne vn mer-
ueilleux courage (ainsi que se demon-
in lin. stre en Holoferne, par les paroles
in na tant furieuses qu'il dit à Achiot) Ci-
re. des ceron a touché l'esprit qui est neces-
teux. saire, tant pour dresser embusches,
que pour les cognoistre, & y trouuer
le remede qu'il faut, amenant l'eti-
mologie de ce mot [*versuia*,] & a

dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, ris*)
 pource que ceux là qui sont fins &
 cauteleux, sentent incontinent la
 tromperie & y touchent facilement:
 & ainsi l'a monstre Cicéron par ex-
 emple, disant : *Chrysipus homo sine*
dubio versutus & callidus: versutos
appello quorum celeriter mens versatur.
 Ceste propriété de toucher incon-
 tinent au poinct est industrie & subti-
 lité qui appartient à l'imagination,
 pource que les puissances qui consi-
 stent en chaleur, sont incontinent
 l'œuvre, & pour ceste cause les hom-
 mes de grand entendement ne sont
 pas propres à la guerre: car ceste puis-
 sance est fort tardive à son œuvre, &
 est amie de droicure, de simplicité,
 bonté & miséricorde: ce qui est fort
 contraire à la guerre. D'avantage
 les hommes d'entendement ne sça-
 vent point de ruses, & cautelles,
 & n'entendent les stratagemes de
 la guerre, à raison dequoy ils sont
 le plus souvent trompez, pource
 qu'ils se fient en tous. Ceux-là
 sont propres pour avoir affaire avec
 avec les amis lesquels n'est besoing

380 L'Examen des Esprits.

d'auoir la prudence que de l'imagination, mais seulement la droicteure & simplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune tromperie ni permettre que l'on face mal à personne. Mais ceux-là ne sont pas propres avec les ennemis qui ne pensent qu'à surprendre par cautelle: & est besoin de la mesme d'exterité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre Redempteur aduise ainsi

En S.
Matt.
cap. 1.

ses disciples & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in modico ipsorum estote ergo prudentes sicut serpentes & simplices sicut colom-
ba.* Je vous enuoye comme brebis au milieu des loups, soye z donc aduisez comme serpens, & simples comme colombes. Il se faut seruir de prudence avec l'ennemi, & de simplicité avec l'ami. Si donc le Capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser tousiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuineresse, ingenieuse, & qu'il sçache cognoistre les embusches qui se brassent sous quelque couuerture: car la mesme puilliance qui

les inuite & trouue, peut y trouuer remede conuenable. L'autre difference d'imagination semble estre celle, qui trouue & feint les subtils moyens & machines, pour gagner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui pose chacun escadron en son lieu, qui cognoit quand il faut combattre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appointemens avec l'ennemi. A toutes lesquelles choses l'entendement n'est non plus propre, qu'il l'ouye, à la veüe. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination: car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure & correspondance. La difficulté est maintenant de noter particulieremēt, par quelle difference d'imagination se doit exercer & faire la guerre. Enquoy ie ne me scaurois resoudre certainement, pour estre vne cognoissance haute: toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la pratique de médecine. Or qu'elle attire la colere à se

384 L'Examen des Esprits
 brusler du tout, se voit clairement
 parce que les capitaines fort caute-
 leux, ne sont beaucoup courageux,
 & n'ayment à rompre ny donner ba-
 taille, ains procedēt au fait de la guer-
 re par embusches, surprises & de-
 ceptions: laquelle propriété est trou-
 uee meilleure de Vegece que nulle
 autre. *Boni enim duces non aperto præ-
 lio in quo est commune periculum, sed ex
 occulto semper attendant, ut integris suis
 quantum possunt, hostes interimant certè
 aut terream.* C'est à dire, les bons
 Capitaines ne sont ceux qui combat-
 tent ouuertement & donnent vne ba-
 taille, en laquelle le danger est com-
 mun; mais ceux qui par embusches,
 sans la perte de leurs gens, tuent les
 ennemis, ou les espiuentent. Le
 Senat de Rome cognoissoit bien le
 profit qui vient de cette maniere d'e-
 sprit: car combien qu'aucuns fameux
 & vaillans capitaines qu'il auoit,
 vainquissent plusieurs batailles, si est-
 ce qu'estans venus à Rome receuoir
 le triomphe & gloire de leurs faits,
 les pleurs & plainctes que faisoient
 les peres de leurs enfans: les fem-

mes de leurs maris: & les freres de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'elouyssoit point des ieux & passe-temps, à raison de la perte de ceux qui estoient demeurez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduiz & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combattre: & trouua, comme vn Q. Fabius, duquel est escript, qu'il ne mettoit iamais en danger l'armee des Romains, principalement quand il estoit loin de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemi, & trouuer ruses & embusches, par lesquelles il a fait de grandes choses, & obtenu de grandes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cettuy là estoit receu à Rome en grande allegresse, d'vn chacun: car s'il en auoit leué cent mille combattans, il les remenoit tous [hormis ceux qui mouroient de maladie] de maniere que le cry de ioye

384 L'Examen des Esprits.

estoit ce qu'à dit Ennius.

Vnus homo nobis cunctando restituit rem.

C'est à dire.

*Cicéron Vn homme en dylayant remit la repu-
blique,*

que de Comme voulant dire, Vn seul fai-
se. sant place à l'ennemi, nous fit sei-
gneurs du monde & nous retourna
nos soldats. Depuis quelques capi-
taines se sont efforcez de l'imiter, &
pource qu'ils n'estoient pourueus de
son esprit & ruse, ils ont laissé passer
plusieurs fois l'occasion de comba-
tre: dequoy sont suruenues plusieurs
grandes pertes & inconueniens, qu'ils
eussent promptemēt combattu. Auf-
si pouuons nous amener pour exem-
ple ce vaillant Capitaine des Car-
thaginois, duquel Plutarque escrit
ces paroles: Quand Hannibal eust ac-
quis cette grande victoire, il com-
manda que sans rançon on donnast
congé à plusieurs qui auoient esté
prins, du nom Italien, afin que la ré-
nommee de son humanité & pardon,
diuulgast entre les peuples: bien que
son esprit fust bien loin de ces vertus.

Il estoit naturellemēt fier & inhumain, tellement instruit dēs sa premiere enfance qu'il n'auoit apprins les loix ni coustumes ciuils mais seulement guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut il fort cruel capitaines, & malicieux à deceuoir les hommes, pēsant tousiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il a monstřé legement en la presente bataille, & par celle qu'il eut auparauant contre Sempronius aupřs de la riuierē Tra-bia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'homme qui aura cette difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de contemplation: & pour cette cause Platon dit, que l'homme qui sera fort sage (en ce genre d'habilitē que nous traitons) ne peut estre vaillant ni bien conditionnē: car Aristote dit que la prudence consiste en froideur, & le courage & vaillance en chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & cōtraires, il

R. v

*Au dis-
logue
la 1^{re}
co-
Ed. lat.
14. pro.*

est impossible qu'un homme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est nécessaire que la colere se brusle & se face la bille noire, afin que l'homme soit prudent : mais la crainte & coïardise n'aïst incontinent, la où se trouue ce genre de melancolie : pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demande la chaleur, pource que c'est œuvre qui appartient à l'imagination : mais non pas en si haut degré, que la vaillance : & ainsi se contredisent en l'intention & force. Mais en cela y a une chose digne à noter, que des quatre vertus morales, Justice, Prudence, Force & Temperance, les deux premières ont besoin d'esprit & d'un bon temperament, pour estre exercées : car si un Juge n'a entendement pour trouver le point de la Justice, il sert de peu d'avoir la volonté, d'adiuger le bien à qui il appartient : il peut errer avec la bonne intention, & l'oster à celui qui a droit. Le mesme s'entend de la prudence : car si la volonté suffisoit

pour faire les choses bien ordonnees, les hommes ne failliroient jamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas un larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy: mais le larron qui n'a esprit de desrober finement, est incontinent descouuert, & le capitaine despourueu d'imagination, est bien tost vaincu. La Force & temperance sont deux vertus que l'homme tient en main [combien que luy defaille la disposition naturelle] car s'il veut faire peu de cas de sa vie, & estre vaillant, il le peu faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien qu'il est impossible qu'il soit prudent encores qu'il le voulust de maniere que suiuit cela, il n'y a point de repugnance d'assembler la prudence avec le courage & la vaillance, pource que le certain, prudent & sage tient pour certain que pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De l'a vient que les nobles, pour estre tatho

norez, sont si vaillans, & n'y a personne qui traualle plus en la guerre, combien qu'ils ayent esté nourris en tout plaisir & delices, de peur qu'on ne les appelle coiards. Parquoy l'on dit, Dieu nous deliure du noble de iour, & du moine de nuit) car l'un pour estre veu, & l'autre pource qu'on ne le cognoist pas, combattent d'un cœur double. Par ceste mesme raison est fondee la religion de Malte: car sçachant combien importe noblesse, pour estre vaillant, elle veut & constitue, que tous les cheualiers de Malte soient nobles de race, de pere & de mere, pensant que pour ceste cause chacun combattra, pour deux genealogie & maisons. Mais si l'on enchargeoit à un gentilhomme d'asseoir un camp, & deffaire son ennemi, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez, car la prudence n'est pas au pouuoir des hommes: mais si on luy enchargeoit de garder vne trenchee ou rampart, on s'en pourroit bien fier en luy, combien qu'il fust naturelle-

ment coüiard. La sentence de Platon se doit entendre quand l'homme prudent fait son inclination naturelle, & qu'il ne la corrigé par la raison. Ainsi est il vray que l'homme fort sage ne peut estre vaillant par disposition naturelle: pource que la colere aduste, qui le fait prudent, le fait craintif & coüiard, comme dit Hippocrate, La ^{6. des A} seconde propriété (que ne peut auoir ^{pho, 55} l'homme, qui sera pourueu de ceste difference d'esprit) est d'estre doux & de bonne complexion: car sçachant que pour quelque erreur & negligéce se vient à perdre vne armee, il pose le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de sçauoir appelle le souci, negligence & empeschement sans repos le chastiment cruauté: la remission, misericorde: le souffrir & dissimuler des choses mal faites vne bonne nature & complexion. Et de fait cela vient de ce que les hommes sont ignorans qui ne cognoissent la valeur des choses ni où elles tendent: mais les prudens: & sages n'ont point de patience, & ne peuuent souffrir les cho-

ses qui vont val, combien qu'ils n'y
aye at interest: & pour ceste cause ils
ne vivent gueres, & ont plusieurs
douleurs d'esprit. Et pourtant Salo-
mon disoit. *Dedi quoque cor meum ve-
scire prudentium atque doctrinam, er-
roresque & stultitiam, & agnovi quod in
his quoque esset labor & afflictio spiritus:*
*eo quod in multa sapientia, multa sit in-
dignatio, & qui addit ad scientiam ad-
dit & dolorem.* Comme s'il vouloit di-
re i'ay esté ignorant & sage, & i'ay
trouvé qu'il y a en tout de la peine.
Celuy qui apprend beaucoup de sa-
gesse, acquiert par consequent mau-
vaise condition & douleurs, par les-
quelles paroles, il semble que Salo-
mon donne à entendre, qu'il vivoit
plus content en son ignorance, que
quand la sagesse luy fut donnée. Et de
fait les ignorants vivent en plus grand
repos que les autres, pource que ils
n'ont aucune peine ennuy, & ne pen-
sent qu'en sçavoit personne les sur-
passe: lesquels le vulgaire appelle
Anges du ciel, voyant que rien ne les
offense: qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne

reprennent les choses mal faites, & qu'ils passent par tout. Mais s'ils consideroient la sagesse & condition des Anges, ils verroyent comme cette parole conuient mal, & que c'est vn cas d'inquisition. Car dès que nous auons vslage de raison, iusques à l'heure de nostre mort, ils ne font autre chose que nous reprendre de ce que nous faisons de mal, & nous aduiser de ce qu'il nous faut faire. Et comme ils parlent à nous en leur langage spirituel, mouuant l'imaginariou, s'ils nous disoient par paroles expressees & materielles, leur aduis, nous les tiédriens pour importuns & mal complexionnez. Regardons que cet Ange, duquel parle, S. Matthieu, sembla tel à Herode & à la femme de son frere Philippe, veu que pour n'ouyr, la reprehension, ils luy firent trancher la teste. Mais le vulgaire ignorant parleroit plus certainemēt si au lieu d'appeller ces hommes Anges du Ciel, il les appelloit asnes de la terre: car entre les bestes brutes, Galien dit qu'il n'y en a point de plus doux, & de moindre esprit que l'asne,

S, leam
Baptist
estoit
Ange et
son offic
Mat. 23

combien qu'il ait meilleure memoire que tous les autres: il ne refuse aucune charge il va où l'on le chasse, sans aucune contradiction, il ne ruë point, ni ne mord: il ne fuit point, & n'est point malicieux: & si on le frappe, il ne s'en fâche point, il est du tout fait au plaisir: & contentement de celui qui en a affaire. Les hommes que le vulgaire appelle Anges du Ciel, tiennent ces mêmes propriétés, ausquels cette complexion tant douce, vient de ce qu'ils sont ignorans & despourueus d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de lire imbecile: ce qui est vn grand deffaut en l'homme, demonstrent qu'il est mal composé. Il n'y eut iamais au monde Ange, ni homme, de meilleure complexion que Iesus Christ nostre Redempteur, lequel neantmoins entrant vn iour au Temple, donna de bons coups à ceux qu'il trouua y vendre certaines marchandises. La cause de cela est. Que la puissance de l'ire est le baston & l'espee de la raison: & l'homme qui ne reprend les choses mal faites, on le fait com-

me ignorant: ou pource qu'il s'ot despouueu d'ire, de maniere que l'homme sage à peine est doux, ni de la complexion que desiroient les mauuais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Iules Cesar, sont estonnez de voir comme les soldats pouuoient souffrir vn homme tant rude & reuesche: ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisieme proprieté de ceux qui sont pourueus de ceste maniere d'esprit est de ne se soucier de l'ornement de leur corps: car ils sont quasi tous mal propres, sales & ords: ils ont les chausses rompuës, la cappe mal agéece, ils sont vestus de vieux accoustremens, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui sont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne se soucient pas de se coupper les ongles, ni de se lauer les mains, tant ils sont sales. Lucius Florus raconte, que ce fameux capitaine Viriarius, de nation Portugais, auoit cette proprieté: & dit, louât sa grande humilité, qu'il se soucioit tant peu de l'agencement, de sa per-

sonne, qu'il n'y auoit soldat en toute son armee qui fust en pire equipage qu'il estoit. Et certainement n'estoit ce vertu, & ne le faisoit par art, ni expressément, c'est vn effect naturel de ceux qui ont cette difference d'imagination que nous cerchons. Le mal propre de Iule Cesar deceut & trompa grandement Ciceron: car apres la bataille, comme il luy eut demandé pourquoy il auoit suiuy le party de Pompee: Macrobe raconte, qu'il respondit, *Præcinctura me fecit* comme voulant dire, j'ay esté trompé de voir que Iules Cesar estoit vn homme mal propre en ses accoustrements, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour cette cause les soldats se rioient de luy: mais cela les deuoit inciter a entendre qu'il auoit vn esprit requis pour le conseil de la guerre: comme Sylla le touche, ainsi que dit Tranquille: lequel voyant Iules Cesar enfant mal propre en ses habits, aduisa les Romains de cela, & leur dit: *Cauete puerum male præcinctum* C'est à dire: Gardez vous, Romains de cet

enfant mal ceint. Les historiens ne cessent de reciter d'Hannibal le peu de souci qu'il auoit de se tenir propre en ses accoustremens. Cette propriété & netteté appartient à vne difference d'imagination fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imagination que l'art militaire requiert. Le quatrième signe est d'auoir la teste chauue: dequoy la raison est fort claire, car cette difference d'imagination reside en la partie de deuant la teste, comme aussi toutes les autres. Et l'extrême chaleur brusle le cuir de la teste, & clost les pores & lieux par où les cheveux doiuent passer: ioint que la maniere de laquelle ils s'engendrent, est l'excrement du cerueau, commun disent les Medecins, en temps de sa nourriture, de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont cōsomez, & deffaut la matiere pour engendrer le poil. Si Iules Cesar eust comme philosophie, il ne se fust pas tant fasché d'auoir la teste chauue, lequel pour la nourrir, faisoit

par
nest
men
cogn
l'ho
est
pare
d'au
plus
saut
Hip.
liure
l'acc
stren
consi
ble.

396 L'Examen des Esprits.

rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendent sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bien aise de porter tousiours la couronne de l'aurier sur sa teste (comme si le Senat luy eust enchargé)seulemēt pource qu'elle estoit chauue & qu'il la vouloit couvrir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre & de grosse composition: qui est signe que l'homme est despourueu d'entendemens, d'imagination & de memoire. Le cinquième signe par lequel se connoissent ceux qui tiennent cette difference d'imagination est, Que tels parlent peu & sentencieusemēt, pource qu'estant le cerueau dur, il est force qu'ils soient despourueus de memoire, à laquelle appartient l'abondance des paroles. Et quant à ce que l'homme parle beaucoup, cela vient de l'assemblée qui se fait de la memoire avec l'imagination au premiet degré de chaleur. Ceux qui obtiennent cette conionction des deux puissances sont ordinairement men-

teurs, qui n'ont iamais faite de propos, encor qu'on les escoute tous-jours. La sixième propriété de ceux qui ont ceste difference d'imagination, est d'estre honnestes, & de s'offenser notamment des paroles deshonestes & vilaines. Et pour ceste cause Cicéron dit que les hommes fort raisonnables imitent l'honnesteté de nature, laquelle a caché les parties laides & honteuse qu'elle a fait, pour les pourvoir de leurs necessitez, & non pas pour les embellir, car mesme elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nommer. Cela se peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elle s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cet effet, & le rapportons à l'entendement & iugeons despourueus de ceste puissance ceux qui ne sont offensez de la deshonesteté. Et pour ce que la difference de l'imagination que l'art militaire requiert, se ioint quasi à l'entendement, les bons capitaines sont tres-

des
ces,

honnestes, & pourtant en l'histoire de Iules Cesar se trouueravna cte d'honnesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'on le poignardoit au Senat. (voyant qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'ccoustrement Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, avec grande honnesteté, ayant les pieds couuerts, & toutes les autres parties qui pouuoient offenser la veüe. La septième propriété, & la plus importante de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux: par lequel signe, nous entendons clairement, qu'il a l'esprit habilité requise au fait de la guerre: car veritablement il n'y a rien qui face les hommes infortunez, & quand les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduient pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'une grande

©BIU Saint-
L'Examen des Esprits. 390
prudence en ce qu'il faisoit, il estoit
bien le plus heureux & fortuné
qui fut iamais au monde, de maniere
qu'aux grands dangers, il encourageoit
ses soldats, disant : Ne craignez point,
car la bonne fortune de Cesar vous
accompagne. Les philosophes Stoyques
ont entendu que comme il y a vne cause
premiere, eternelle, toute puissante, de
sçavoir, infinie, cognue par l'ordre &
disposition de ses œuvres admirables,
il y en a aussi vne autre imprudente
nonchalante & incertaine, de laquelle
les œuvres sont sans ordre ny raison,
& despourueues de sçavoir : car par vne
affection irraisonnable, elle donne &
este aux hommes les richesses, dignitez
& honneurs. Ils appellerent de ce nom
Fortune, voyant qu'elle amie de ceux
qui font leurs affaires *Fortuitement*,
c'est à dire à l'auanture, sans prudence
& raison. On la representoit (pour
donner à entendre ses mœurs & manieres)
en forme de femme, avec vn Sceptre
Royal, en la main, ayant les yeux
bandez, & les pieds sur vne boule
ronde, accompagnée

d'hommes ignorans, tous sans art & maniere de viure. Par la figure de femme on denotoit sa grande legereté & inconstance: par le sceptre Royal on la confessoit dame des Richesses & honneur, & par les yeux bandez on donnoit à entendre le peu d'esgard qu'elle a de partir ses biens & honneurs, & quand à ce qu'elle a les pieds sur vne boulle ronde, c'estoit pour signifier le peu de fermeté qu'elle a es faueurs qu'elle donne: car elle les oste aussi facilement comme elle les donne, sans estre aucunement stable. Mais le pis qui setrouue en elle, est qu'elle fauorise les mauuais, & persecute les bons: qu'elle ayme les ignorans, & abhorre les sages: qu'elle abaisse les nobles, & esleue les vils & ignobles, que le laid est agreable, & le beau en horreur. En laquelle propriété se confians plusieurs hommes qui cognoissent leur bonne fortune, osent bien faire actes fols & temeraires, qui leur succedent fort bien, & autres hommes sages & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuuent

Jet. pto-
En la 26
ble. 8.

peuvent conduire avec grande prudence, sçachant par experience que telle choses ont souuent mauuais succez. Aristote prouue combien la fortune est amie des meschans, quand il demande, Pourquoi les hommes meschans sont volôtiers pour la pluspart, plustost riches que gens de bien qui sont volontiers pauvres: A quoy il respond & dit: Est-ce pource que la Fortune est aueugle, & qu'elle n'a discretion pour eslire le meilleur? Mais cette responce est indigne d'un si grand Philopophe: car il n'y a point de Fortune qui donne les richesses aux hommes, & quand il y en auroit, elle n'a point de raison, pource qu'elle fauorise tousiours les meschans, & chasse les bons. La vraye resolution de cette demande est, Que les meschans sont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant: ils sçauent amasser le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, plusieurs desquelz ont bien voulu imiter les mauuais, mais aussi en

S

fin il s'y sont trouuez courts.

ens.
Luc. ch.
5.

Christ nostre Redempteur nota bien cela, voyant l'habilité de ce maître d'hostel auquel le maître demanda conte de l'aministration de la maison: ce que fit prudemment le dissipateur, combien qu'il eust dissipé beaucoup des biens de son maître. Et Dieu loua cette prudence (encore quelle fust en mal) & dict: *Quia filii huius seculi prudentiores lucis in generatione sua sum:* C'est à dire: Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inuentions & finesces, que ceux qui sont du costé de Dieu: car ceux-ci sont volontiers de bon entendement: par laquelle puissance ils s'affectionnent à la loy de Dieu, & sont priuez d'imagination: à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde, & ainsi plusieurs sont bons moralement, pource qu'ils n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais: cette responce est plus certaine & veritable. Les Philosophes naturels ne pouuans toucher à ce poinct, ont controuué vne cau-

se autant sotte & impertinente comme la Fortune à laquelle ils attribuent les bons & mauvais succez, & non à l'imprudence & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'un les veut rechercher: aucuns se trouuent qui sont sages & ne le semblent: autres le semblent, qui ne sont pas tels: autres ne sont sages, ni ne le semblent. On trouue vne maniere d'hommes taciturnes, tardifs, à parler, à respondre, & n'ayans aucun ornement de paroles, lesquels ont en eux vne puissance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoissent le temps, l'occasion, & l'adresse de mener les affaires sans le donner à entendre à personne. Or le vulgaire appelle ceux-là fort heureux & bien fortunez, pensant que toutes choses leur viennent bien à souhait, avec peu de sçauoir & prudence, Et au contraire se trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent

S ii

beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouverner tout le monde, & present comme avec peu d'argent on pourroit gagner à viure, & ceux-là, au dire du peuple, sont sçauans: mais quand ils viennent à l'œuvre, tout leur fond entre les mains. Ceux-là se plaignent de la fortune & l'appellent aveugle, sotte & brutale, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnées avec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit: Vous estes sots & ignorans: car vous vous estimez sages, au lieu que vous estes mal aduisez: vous vsez de mauuais moyens, & vous demandez les bons succez. Cette maniere d'hommes est pourueue d'une difference d'imagination qui establit vn ornement & grace aux paroles & raisons qui les fait sembler & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie conclus que le Chef general, qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premiere qu'il veut faire, sera bien-heureux

& fortuné: autrement est- ce folie de penser qu'il obtienne aucune victoire ce n'est que Dieu combatre pour luy comme il faisoit és armées d'Israel, & neantmoins, il choissoit les plus sages & prudens capitaines qu'il eust, pource qu'il n'est pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ni de se fier aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler le tout: car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des eschets, fit le modelle de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le iouieur qui vainc & surmonte son aduersaire: aussi Capitaine qui vaincra, se doit appeller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ni malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnée en ce ieu, est que en donnant eschet & mat au Roy, le contraire demeure victorieux: pour donner à enten-

dre que toutes les forces d'une armee, consistent au bon sens & cerueau de celuy qui la gouuerne & conduit. Et pour demonstrier cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de pieces à l'un comme à l'autre afin que celuy qui perdra, sçache que le sçauoir luy a defailli & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidemmēt en ce que vn bon ioueur, donne à vn moindre que luy, la moitié des pieces, & neantmoins ils le gagnent. Et en cette maniere l'a bien noté Vegece disant *Pauciores numero & inferioribus vocibus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus repperant sepe victoriam*. C'est à dire: Il aduiert souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouuerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait aussi en sorte que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduiser le Chef general de regarder diligemment à son fait, deuant que faire marcher ses soldats,

& les mettre en œuvre: car s'ils s'avançant légèrement & à l'aventure: il leur convient demeurer plutôt & mourir en la place que tourner le dos: car le soldat ne doit sçavoir le temps de fuir & de combattre en la guerre, sinon par le moyen & adresse de celui qui le gouverne, & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Avec ce, il a fait une autre loi, que le pion qui parviendra jusques au septième lieu de l'eschiquier, reçoive estre nouveau de pièce d'honneur, & puisse aller où il voudra & s'asseoir auprès du Roy, comme pièce affranchie & noble. Enquoy est donné à entendre qu'il importe beaucoup en la guerre (afin de rendre les soldats vaillans) de récompenser ceux qui ont fait de grandes proüesses & actes magnanimes. Et si les successeurs doivent jouir des hōneurs & profits, ils employent un plus grand cœur & vaillance. Et pour cette cause Aristote dit que l'homme estime plus l'estre universel de sa race, que la vie particulière. Saul entendit bien cela, quand

408 L'Examen des Esprits.

il fit faire vne crie en son exercice,
 qui portoit, *Virum, qui percusseris eum*
ditabit rex diuitiis magnis, & filiam
 suam dabis ei, & domum patris eius
 faciet asque tributo in Israel. C'est à di-
 re: Le soldat qui tuera Goliath aura
 du Roy beaucoup de richesses, le-
 quel luy donnera sa fille, en mariage,
 & exemptera la maison de son pere
 de tailles & subsides. Suivant ce cry,
 y auoit vne Court en Espagne, qui
 ordonnoit, que le soldat qui pour ses
 bons seruices auoit vingt cinq liures
 de paye & salaire [qui estoit le plus
 que l'on donnoit à vn soldat en la
 guerre] demeurast & tous ses succes-
 seurs aussi, à iamais exempt de payer
 tailles & impôts. Les Mores [selon
 qu'ils sont grand iolieurs d'echets]
 gardent sept degrez de paye, à l'imi-
 tation des sept lieux que doit passer le
 pion, pour estre dame & ainsi il hauf-
 sent d'vne paye à deux, & de deux à
 trois iusque à venir au sept, selon les
 actes du soldat & les seruices qu'il
 aura faits: & s'il est si vaillant qu'il
 merite la plus grande paye, on laluy

donne: & pour cette cause l'on appelle ceux-la Septenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentils-hommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de toutes celles qui gouvernent l'homme, qui vueille trauailler & œurer de bon cœur si elle ne voit le profit deuant soy, qui la mouue. Ce que prouue Aristote de la puissance generatiue ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons desia dit autrefois que l'honneur & le profit est l'obiet de la faculté de l'iré Si cet obiet defect, le courage & la vaillance cesse incontinent. De tout cela s'entendra la grande signification qu'emporte le pion, en cette maniere qu'il a de se faire dame & piece d'honneur, quand il passe (sans estre prins) les sept carreaux du tablier. Car toute la noblesse qui a esté au monde, est & sert à iamais, est venue & viendra de pions & homme particuliers lesquels par la vertu de leurs person-

En la
sect. p.
16.

410 L'Examen des Esprits.

nes ont tant fait qu'ils ont merité & mérité pour eux & leur posterité, tiltre de gentils-hômes, cheualiers, nobles, Côtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est vray qu'aucuns se trouuent tant ignorans, & priuez de cōsideration, de dire que leur noblesse n'a receu cōmēcement, mais quelle est eternelle & conuertie en sang, non par grace speciale & particuliere du Roy, mais par la supernaturelle & diuine. A propos de cela, encores que ie m'eslongne vn peu de nostre suiet, ie veux raconter ici vn gentil deuis qui se passa entre le Prince dom Charles nostre Seigneur, & le Doct. Suarez de Toleda, estât resident de la Courten Alcalade Henares

LE PRINCE, LE DOCTEUR.

QUE vous semble de ce peuple? LE DOCTEUR. Tout bien, Monseigneur: car il iouit du meilleur ciel & pays qui soit en Espagne.

LE PRINCE. Les medecins l'ont choisi tel, pour ma santé: auez vous veu l'vniuersité.

LE DOCT. Non Monseigneur.

LE PRIN. Voyez-là, elle est celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon

exercice de lettres & sciences.

LE DOCT. Certainement n'en ay ouy faire grand cas: elle est fort renommee: & par ainsi doit elle bien estre telle d'effet, que dit vostre Altesse.

LE PRIN. Où auez vous estudié?

LE DOCT. A Salamāque, Monseign.

LE PRIN. Estes-vous Docteur passé à Salamanque?

LE DOCT. Non Monseigneur.

LE PRIN. Il me semble fort mauvais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre les degrez en vne autre.

LE DOCT. Vostre Altesse doit scauoir que la despense és degrez est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer a meilleur marché, sçachant que l'habilité & les lettres ne s'acquierent pas du degré: mais par l'estude & le trauail, combié que mon pere ne fust si pauure, que s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque: mais vostre Altesse sçait biē, que les Docteurs de cette Vniuersité iouissent les mesmes franchises, que les nobles d'Espagne

S vi

412 L'Examen des Esprits.

qui s'appellent *Hidalgos* :) & a nous qui le sommes de nature cette exemption nous fait tort, au moins à nos neveux & à ceux qui viendront après nous.

LE PRINCE. Quel Roy de mes predecesseurs a fait vostre race noble?

LE DOC. Nul, car vostre altesse doit sçavoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne, aucuns le sont de sang, les autres par priuilege, ceux qui sont nobles de sang, comme ie suis, n'ont receu leur noblesse de la main du Roy, mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

LE PRIN. Je ne peux bien entendre cela, ie serois bien aise que vous me l'eussiez declaré en termes manifestes : car si mon sang Royal (constant de moy, à mon pere, de mon pere à mon ayeul, & de luy aux autres par ordre) vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy de dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedent) si nous contons ainsi, & regardons à vostre race, viendront nous pas à acheuer en quelqu'un qui n'estoit noble?

LE DOC. Ce discours ne se peut pas nier, car toutes choses ont prins commencement.

LE PRIN. Je demande donc maintenant d'où le premier qui a donné commencement à vostre noblesse, auoit prins la sienne : car s'il ne pouuoit exempter ny affranchir de soy-mesme des tailles que iusques là, les predecesseurs auoient payé au Roy : car ç'eust esté vn larcin & crime de s'esleuer ainsi : du patrimoine Royal : & n'est pas raisonnable que les nobles du sang ayent vn si mauuais commencement que cestuy-là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fit nobles : vous ne me dites d'où il eust sa noblesse.

LE DOC. Vostre altesse conclud fort bien : car il est certain qu'il n'y aucune vraye noblesse, qui ne vienne du Roy, & qui ne soit facture Royale. Mais nous appellons nobles de sang ceux, du commencement desquels n'est point de memoire, & ne se sçait par escrit, quand leur noblesse commença, & quel Roy leur fit ce-

A la difference des autres qui ne furent autrement comme l'an 1500 par son

Ariense ste grace La Republique tient ceste
Et parle obscurité beaucoup plus honorable,
moien que de sçauoir distinctement le con-
des res traire, &c. La republique fait pareil-
moins, lément des nobles: car quand vn hō-
Et d'un me est vertueux, & riche, elle ne l'ose
receueur assuiettir, & luy semble qu'il est di-
pinstost gne de viure en liberté, sans l'esgal-
que du ler au bas populaire. Telle estime s'e-
Roy. stendant aux enfans & neveux, se cō-
uertit en noblesse: de maniere qu'ils
ont droit contre le Roy, Ceux-là ne
sont nobles ni affranchis par la solde,
& les armes: mais pource qu'on ne le
sçauoit prouuer, ils passent pour tels,
l'Espagnol qui trouua ce nō (*Hio dal-*
ge) donna bien a entendre la doctrine
que nous auons proposee: car suiuant
son opinion, les hōmes ont deux ma-
nieres de naissance. L'une est natu-
relle, par laquelle tous sont esgaux,
l'autre est spirituelle, quand l'homme
fait quelque acte heroïque & qu'il de-
montre quelque vertu excellente, il
n'aist de nouueau, recouure autres
meilleurs parens, & perd son estre
premier.

Ayers'appelloit fils de Pierre, &c.

neveu de Saicho: maintenant il s'appelle fils de ses œuvres: & de la pro-
 cede le proverbe Castillan, qui dit, *s. Cada uno es hijo de sus obras*: C'est à di-
 re. Chacun est fils de ses œuvres: & pource que l'Ecriture sainte appelle les bonnes & vertueuses (*algo*) c'est à dire quelque chose, & les vices & pechez (*dada*) qui veut dire rien, il a composé ce nom, *filio nalgo*, qui veut dire *S. 7euz*
 maintenant. Le descendant, ou fils de *chap. 1.*
 celui qui a fait quelque chose vertueuse, au moyen de laquelle il a esté premier & recompensé du Roy, ou de la Republique, luy & tous ses successeurs à iamais: La loy de la condition dit que *hijo dalgo*, veut dire fils de biens mais si elle entend des biens *En la loy*
 temporels, elle entend mal: car on *2. p. c.*
 trouue plusieurs nobles & affranchir *til. &c.*
 en ceste maniere qui sont pauvre, & autres infinis riches, qui ne sont nobles, & n'ont pas telles franchises que ceux qui s'appellent de ce nom *Hijo dalgo*: Mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous auons dit. Quant à la se-

416 L'Examen des Esprits.

conde naissance que doivent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en la sainte Escriture, où Iesus Christ nostre Redempteur reprend Nicomede, de ce qu'estant docteur de la loy, il ne scauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur, & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en ceste signification, *Hijo de nada*, c'est à dire, Comme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom. *d'Hijo dalgos*. A ce propos ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun en entend ceste seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de cheualiers, traitans de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'un d'eux

luy fist. il dist, (vous] attendu qu'il estoit du pays, & fils de patures parens, d'un petit village, peu habilité: & le Capitaine ne se ressentant de ceste parole, respondit en ceste maniere: Seigneur, sçache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien trouuer en Espagne, pour le grand nombre de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la main à l'espee. Les autres cheualiers voyant qu'il vsoit de ce mot, Seigneurie, ne se peurent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, dit en ceste maniere, Vos mercis sçachent que la seigneurie d'Italie est en Espagne, merci: & pource que le seigneur Capitaine est fait à l'usage & coustume de ce pays là, il vse de ce terme, seigneurie, au lieu de mere, comme il doit dire. Le Capitaine respondit à cela, & dist Vostre seigneurie ne me tienne pour vn homme tant ignorant que ie ne sçache à commodier au langage d'Italie, estat en Italie: & à celuy d'Espagne, estat en Espagne. Mais

en Gor.
eas.

celuy qui m'appellera, on me dira vous en Espagne, pour le moins doit estre Seigneurie d'Espagne, encores qu'il m'en face bien mal, Le cheualier, à demi piqué de ces paroles, luy repliqua en ceste maniere. Comment cela, Seigneur Capitaine: n'estes vous pas natif de telle part: & fils d'un foulon? & avec tout cela, sçavez vous pas qui ie suis, & quels ont esté mes predecesseurs? Seigneur dit le Capitaine, ie sçay bié que vostre Seigneurie est fort bon cheualier, & que vos peres l'ont esté aussi: mais moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoit pour pere] sommes meilleurs que vous, & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vfa d'une illusion à la seconde naissance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoy pour pere. (Il pouuoit auoir fait telles œuures par son bon entendement, & son espee qu'il esgaloit par la valeur de sa personne, la noblesse du cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la pluspart

contraires: car vous voyes que nature fait vn homme, d'un cœur tresprudent, illustre, & genereux, libre & d'un esprit pour commander à tout le monde: mais pource qu'il n'aist en la maison d'Amicla (qui estoit vn payfan fort pauvre & contemptible) il demeure par la loy priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a constitué. Au contraire, nous en voyons autres desquels l'esprit & mœurs ont esté ordonnez pour estre esclaves & serfs, mais pource qu'ils naissent en maisons illustres, ils sont faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne chose notable, à quoy, ce croy-ic, l'on n'a oncques pensé, & qui toutesfois est digne de consideration: c'est qu'à grande peine sortent des hommes vertueux ou de grand esprit pour les sciences & armes qui ne naissent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes, Et neantmoins le vulgaire est bien si ignorant qu'il prend cela de naistre en lieux vils comme petits bourgs & villages, pour vn

420 L'Examen des Esprits

argument au contraire. Dequoy nous auons vn exemple manifeste en la sainteEscriture. Que le peuple d'Israel fort estonné des grandeurs de Christ nostre Redempteur dit: *Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut il sortir quelque chose, de bon de Nazareth? mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auonsdit, il deuoit auoir grand entendement avec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour ceste cause comprint il en ce colloque vne grande doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Repulique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable, & si aucune d'icelle luy défaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constitues en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principale est, la valeur de la propre personne: en prou-

dence, en Iustice, en courage & vail-
 lance. Ceste valeur cause les richet-
 & grandeurs: de la viennent les sur-
 noms illustres. De ce cōmencement
 tiennent leur origine toutes les no-
 blesse du monde, Qu'ainsi soit, allōs
 aux grandes maisons d'Espagne, &
 nous trouuerons qu'elles ont quasi
 toutes prins origine d'hommes parti-
 culiers, lesquels par la valeur de leurs
 persōnes ont gaigné ce que leurs suc-
 cesseurs tiennent maintenant. Ce qui
 en apres honore l'homme, est le bien,
 sans lequel nous ne voyons personne
 estre estimé en la Republique. La troi-
 siesme chose est, la noblesse & anti-
 quité de race: c'est vne ioye grande,
 estre bien né, & de noble race: mais il
 y a vn defect bien grand, que seule &
 à part elle n'est pas de grand profit,
 ny pour le noble, ny pour les autres
 qui ont necessité. Car elle n'est bon-
 ne ny pour manger ny pour boire, ny
 pour vestir ny pour chauffer, ny pour
 donner, ny pour confier, ains elle fait
 viure l'homme en mourant, le priuāt
 des remedes qui sont pour accomplir
 les necessitez: mais estant coniointe à

422 L'examen des Esprits.

sa richesse, il n'y a point d'honneur qui l'esgale. Aucuns ont coutume de comparer la Noblesse au zero du chiffre & nombre: car estant ioint avec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatrième, qui fait estimer l'homme, est d'avoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire, il n'y a rien qui abaisse tant l'homme, que de gagner sa vie en charge mécanique. La cinquième est d'avoir un bon & gracieux nom, qui sonne bien aux oreilles d'un chacun, sans s'appeller ny pignon ny mortier, comme i'en cognoy. On lit en la generale histoire d'Espagne, qu'un iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Roy Alonse neufiesme, luy demander une de ses filles, pour estre femme du Roy Philippe, leur souverain Seigneur, desquelles l'une estoit fort belle, & s'appelloit Vtraque: l'autre n'estoit pas tant belle ny gracieuse, mais elle s'en nommoit Blanche. Quand elles furent toutes deux devant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroient madame Vtraque, pour

spad-
lit,
sta
rias
naia,

ce quelle estoit la plus grande, la plus belle, & la mieux agencee: mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furent offensez du nom d'Vtraque, & esleurent madame Blanche, disans que ce nom seroit mieux receu en France que l'autre. Le sixième poinct qui honore l'homme, est la propriété de la personne, aller bien vestu, & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques, La vraye descente des nobles d'Espagne, dits *Hijos d'algo*, est de ceux, lesquels pour la valeur de leurs personnes, & de leurs actes magnanimes auoyent en la guerre vingt-cinq francs de paye. Les modernes escriuains n'ont peu auerir ceste origine: car sans les choses qu'ils trouuent escrites, ou dites, par autres personnes, n'a aucune propre inuention. La difference que met Aristote entre la memoire & la reminiscence, est que si la memoire a perdu quelque chose de ce qu'elle scauoit au precedent, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne reprendre: mais la reminis-

*Au lin
de la
memoi-
re &
reminis-
cence.*

cence à vne grace particuliere, que si elle a oublié quelque chose, & elle vient à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est desia perduë tant éslures qu'en la memoire des hommes, qu'elle est la Court qui parle en faueur des bons soldats: ce neantmoins ces paroles sont demeurées, *Hico dalgo de deuengár quinientos sueldos segun fuero de España y de solar conocido*. Sur lesquelles si l'on discourt & raisonne, on trouuera aisément celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixie donnât la signification de ce verbe *vendico ás*, dit qu'il signifie tirer pour soy ce qui est deu pour paye, ou de droit, comme nous disons maintenant, par vne nouvelle maniere de parler, tirer gages du Roy ou solde. Et est la coustume en Castille, la vicille tant commune de dire, *Fulano bien à de negado su traualo*; c'est à dire il a bien tiré le salaire de sa peine (quand il est bien payé) qu'il n'y a entre les personnes d'estofe & qualité maniere de parler, qui soit plus

L'Examen des Esprits. 425
plus à propos. De ceste signification
à pris origine cette maniere de dire
vegar, c'est à dire venger, quand quel-
qu'un se paye de l'injure qu'un autre
luy a faite: car l'injure par metaphere
est appelée debte. Suivant cela ie vou-
drois dire maintenant, *Fulano est hijo
dalgo de deuengar quinientos sueldos*: c'est
à dire, descendant d'un soldat tant
vertueux que pour ses faits d'armes
il a mérité de tirer une telle paye: &
cetuy-là, par l'ordonnance de la Cour
d'Espagne, & tous ses successeurs es-
toient affranchis & exempts de payer
tribut au Roy. Tout ce qu'emportent
ces mots. *Et solas concido*, est que quand
un soldat entroit au nombre de ceux
qui tiroient du Roy la plus haute
paye, l'on couchoit par escrit le nom
du soldat, les liures du Roy, le lieu de
sa naissance, & ses parens, pour auoir
certitude de celui auquel se faisoit
telle grace. Comme l'on voit au-
jourd'hui au liure du coustumier qui
est en Simanque, où se trouuent es-
crits les commencemens quasi de
toute la Noblesse d'Espagne. Saül
T

Au 4.
des Rois
chr. 18.

vsà de la mesme diligence quand
Dauid tua Goliath: car il commanda
incontinent à son capitaine Abner, de
sçauoir de quelle race en Israël estoit
descendu ce ieune homme. Anciennement
appelloit-on (solar) la maison
tant du paysan que de noble. Mais
apres ceste digression, il faut retourner
prendre nostre sujet, & sçauoir
d'où vient qu'au ieu des eschets (puis
que nous disons qu'il est le pourtrait
de la militie, ou art militaire (l'homme
se fasche plus de perdre qu'en nul
autre ieu, encor qu'il ne jouë rien,
& qu'il n'y ait point d'interest: & d'où
vient que ceux-là, qui voyent iouer,
cognoissent mieux les ruses du ieu que
ceux-là qui iouent, combien qu'ils
l'entendent moins? Mais ce qui em-
porte encores plus grande difficulté
est que nous voyons des ioueurs les-
quels à ieun, trouuent plus de ruses,
qu'apres auoir mangé, & les autres
iouent mieux apres le repas. Il n'y a
pas grande difficulté au premier
doute: car nous auons desia dit qu'il
n'y a point de fortune, ni en la guerre,

n'y au ieu des eschets, si l'on y pense bien pource que l'on perd par ignorance & negligence : & l'on gaigne au contraire par prudence & soucy. Et combien que l'homme soit vaincu, en choses d'esprit & habilité sans pouuoir donner autre excuse que son ignorance) il ne peut laisser de se fâcher: car il est raisonnable & amy d'honneur, & ne peut souffrir qu'aux œuvres de ceste puissance, vn autre le surpasse. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy les anciens ne voulurent qu'il y eust prix & loyer notable pour ceux qui vaincroient ou surpasseroient les autres es sciences: & pourquoy ils l'ont estably pour le meilleur sauteur, coureur, tireur de masse de fer ou autre pesant metal & luteur? A quoy il respõd, qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'auoir des Iuges, pour iuger de l'excez que l'un a fait à l'autre: pour ce qu'ils pourront, à iuste cause donner le prix à celuy qui vaincra: car il est aysé à cognoistre qui saute plus loin, & qui court le plus legerement.

En la 3^e
sect. pro.
10.

T ij

Mais en la science, il est bien difficile de sçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre, pource que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entendre, pour estre vn iugement tant caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceste response, Aristote en donne vne autre meilleure, & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup d'estre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & sauter, qui sont choses renquoy les bestes brutes nous surpassent & aduancent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'un autre soit iugé plus sage & prudent: & pour ceste cause ont ils les Iuges en haine, & taschent de se venger de eux pensant qu'ils les ont trompez, en fauorisant malicieusement les autres. Et pour euitier cet inconuenient, ils n'ont permis d'establiir Iuges ny prix en ce qui concerne la partie raisonnable, d'où s'infere & s'ensuit que les vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, se-

cond & troisieme, lieu es licences à
à ceux qui font le mieux. Car outre
ce que tous les iours aduenient les
inconueniens qu'Aristote a dit, la do-
ctrine, Euangelique ne permet de
mettre les hommes en debat pour la
preeminence ou le premier lieu. Ce
qui est manifeste, par ce que chemi-
nant vn iour de compagnie, les disci-
ples de Christ nostre Redempteur,
ils parlerent entr'eux, & traiterent
lequel de la compagnie deuoit estre
le plus grand: & quand ils furent en
la maison, leur maistre leur deman-
da dequoy ils auoient parlé en che-
min: & à ceste heure-là, encores qu'ils
fussent rudes, ils cogneurent bien que
cette question n'estoit licite ny rai-
sonnable: & le texre dit qu'ils ne luy
osrent pas dire: mais selon que rien
n'est caché à Dieu, il leur dit en ceste
maniere, *Si quis vult primus esse, ori-*
omni in nouissimus & omnium mini-
ste. C'est à dire: Celuy qui veut estre
le premier, fera le dernier & serui-
teur de tous les autres, Christ nostre
Redempteur auoit en haine les Pha-

En sain
Marc, c
9.

En sain
Matth.
chap. 2

T iij

430 L'Exameu des Esprits.

rifiens, pource qu'ils aymoient les premières places és Cenes, & les premières chaires aux Synagogues. La principale raison de ceux qui donnent & establisent degrez en ceste maniere, est de dire, que les Estudians, qui scauent que l'on donne prix & honneur, selon la capacité, ne cesseront tant qu'ils ayent bien estudié, & qu'ils ne soient dignes du degré qu'ils pretendent: ce qu'ils ne feroient s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui traueille: & chæstiment pour celuy qui se donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui presuppose vne fausseté grande, qui est que la science s'acquiert tousiours pour traueillir sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, sans iamais perdre la leçon: mais ils ne pensent pas que si l'estudiant n'a l'esprit & habilité propre aux lettres qu'il estudie, pour neant il se rompt la teste nuict & iour apres les liures. L'erreur est telle, que l'on voit entrer en concurrence deux differences d'es-

prit fort estranges & contraires: car
 l'un pout estre fort subtil (sans estu-
 dier ny voir liure) acquiert la scien-
 ce en vn moment: & l'autre pource
 qu'il est rude & pesant, traueille tou-
 te sa vie, & iamais, ne scait rien. Et
 lors les iuges viennent estans hom-
 mes) à donner le premier lieu à celuy
 que nature a fait habile, & qui n'a
 traouillé, & le dernier, à celuy qui est
 nay sans esprit, & qui n'a oncques
 cessé d'estudier: comme si l'un auoit
 acquis les lettres en fueilletant les li-
 ures, & l'autre ne les auoit acquises,
 par sa negligence & paresse. C'est
 comme si l'on establissoit prix à deux
 coureurs, desquels l'un eust bons
 pieds & legers, & l'autre defaillist
 en vn. Si les vniuersitez n'admet-
 toient aux sciences, sinon ceux qui
 ont l'esprit propre à icelles, & que
 tous fussent esgaulx, ce seroit bien
 fait, qu'il y eust loyer & chastiment:
 car il est certain que celuy qui auroit
 le plus auroit traouillé dauantage, &
 celuy qui scauroit le moins, se seroit
 donné bon temps. On peut respon-

T iij

432 L'Examen des Esprits

dre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumière pour voir les figures & couleurs: ainsi l'imagination à besoin de lumière dedans le cerueau, pour voir les figure & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil ny la chandelle ne donnent pas ceste clarté, mais seulement les esprits vitaux? qui naissent au cœur, & se distribuent par tout le corps. Et outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides, & ainsi Aristote demande, pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix, des mains, & de la léure? A quoy il respond que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demeurent froides. Nous auons dit vne autrefois, suiuant l'opinion de Galien, que la froideur endormit & appesantit toutes les facultez & puissances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuent œurer. Par ce moyen est manifeste: la responce au second doute qui est

En la
7. sect.
probl.

sur l'au.
ue les
cœurs
e l'es-
rit. c. 7.

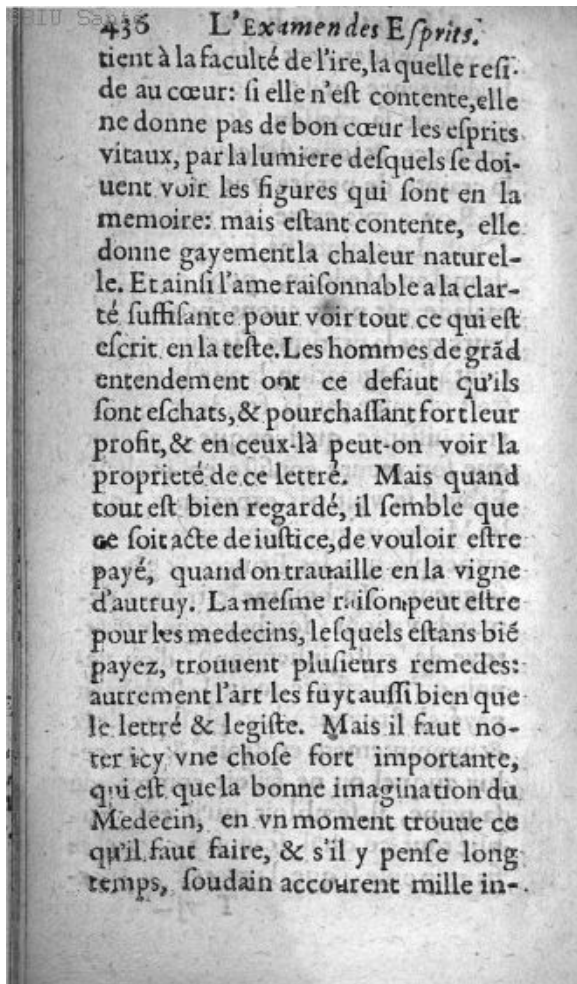
que ceux qui iolient aux eschets ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu, cōme nous auons dit, de maniere que s'amassant les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obscur pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien ouurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayans point peur de perdre, avec moins de scauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouent, pource que leur imagination n'est destituee de chaleur, & que les figures sont esclairees de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grande lumiere obscurcit pareillemēt l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui iouē est fascché de voir qu'on le gaigne. Cependant, avec l'ennuy, la chaleur naturelle croist & allume dauantage qu'il ne faut: de quoy est exempt celuy qui regarde. De là aduient vne chose fort en vſage au monde, que les

iour que l'homme veut faire quel-
 que grand monstre de foy, & donner
 à entendre qu'il est ſçauant & habile,
 ce iour meſme il fait pis que ſ'il n'y
 penſoit pas. Autres ſe trouuent au
 contraire, leſquels eſtans en *aprieto*
 font vne grande monſtre d'eux: mais
 eſtant ſorti de là, ils ne ſçauent rien:
 dequoy la raiſon eſt fort claire, car
 à celuy qui a beaucoup de chaleur
 naturelle en la teſte, eſtant remarqué
 en vingt & quatre heures d'vne le-
 ſion oppoſite, vne partie de la cha-
 leur naturelle qui eſt extrême fuit au
 cœur, & par ce moyen le cerueau de-
 meure temperé, & en ceſte diſpoſi-
 tion, nous pouuons au chapitre enſui-
 uant, que ſe preſentent à l'homme
 beaucoup de choſes à dire. Mais à ce-
 luy qui eſt fort ſage, & qui a grand
 entendement, eſtant preſſé, ne demeure
 la chaleur naturelle en la teſte avec
 la crainte, & ainſi par faute de lu-
 miere, il ne trouue que dire en ſa me-
 moire. Si ceux qui parlent des Chefs
 de guerre, ſen condamnant leurs ſtra-
 tagemes & l'ordre qu'ils mettent au

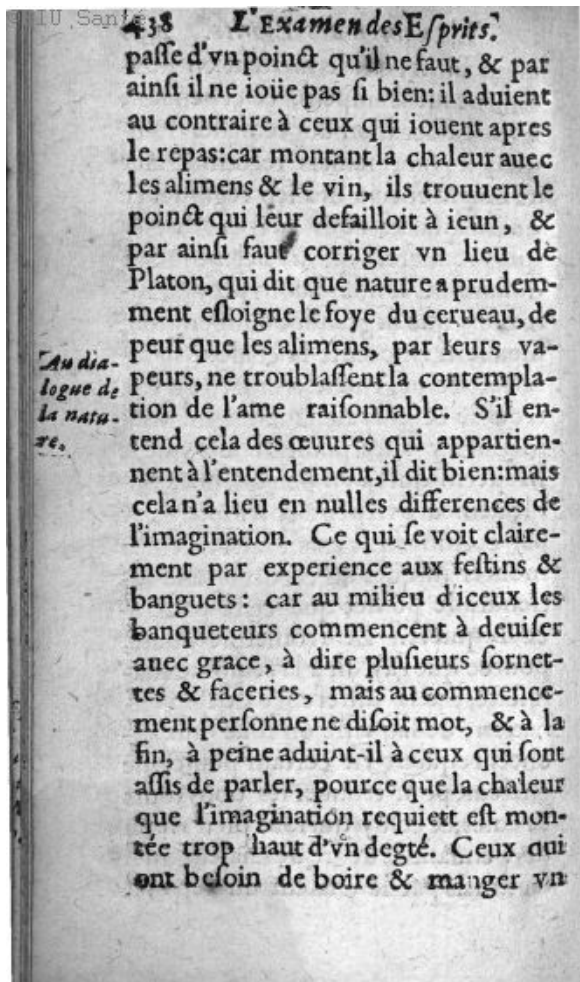
camp, confideroient cela, ils verroient
la difference qu'il y a de regarder la
guerre de sa maison, & de rompre
vne lance, & ioier des couteaux, avec
la crainte de perdre vne armee que
le Roy a mis entre les mains d'un
Chef. La crainte ne fait pas moins
de mal au Medecin, pour guarir le
malade: car nous auons prouué ail-
leurs que la pratique d'iceluy appar-
tient à l'imagination, laquelle est plu-
stost offensée par la froideur qu'au-
tre puissance quelconque, pource
que son œuvre consiste en chaleur.
Et ainsi se voit par experience, que
les Medecins guarissent mieux le me-
nu peuple que les Princes & grands
seigneurs. Vn homme lettré me dé-
manda vn iour (sachant que ie trait-
toye de ceste inuention) d'où ve-
noit qu'en l'affaire duquel estoit bien
payé, s'offroyent à luy plusieurs loix
& appointemens en droit, & en ce-
luy auquel on ne faisoit compte de
sa peine, il sembloit qu'il eust ou-
blié tout ce qu'il scauoit: auquel ie
fis response que l'interest appar-

Les
ches
plus
mal
decir
que
pau
Gal
de
mer
c. 15

T vj



conueniens, qui le mettent en doute, le tiennent suspens, & cependant se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon Medecin de bien regarder ce qu'il a à faire: mais qu'il execute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autresfois que la grande consideration, supasse d'un poinct la chaleur naturelle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empesche l'imagination: mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à cōtempler: car par ce moyen venant la chaleur à monter iusques au cerneau, elle obtiendra le poinct que ceste puissance requiert. Le troisieme doute, pource que i'ay dit à la responce manifeste, car la difference de l'imagination, de laquelle on iouë aux eschets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses, & celuy qui iouë bien à ieux à cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il



peu, afin d'esmauoir l'imagination, sont les melancoliques par adustion, car ceux-là ont le cerueau comme chaulx viue, laquelle prinse en la main, est froide & seiche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Karthaginois, par laquelle ils deffendoient aux Capitaines de boire du vin en la guerre, & aux Gouverneurs aussi durant l'annee de leur magistrat. Et eombien que Platon la tienne pour tres-iuste, & qu'il en face grande estime, il faut neantmoins en cet endroit faire distinction. Nous auons desia dit vne autrefois que l'œuvre de iuger appartient à l'entendement, & que ceste puissance abhorre la chaleur: à quoy le vin fait vn bien grand dommage. Mais de gouverner ainsi vne Republique (qui est vne autre chose que de prédre vn procez en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination; & ceste là demande

*Au 2. li.
des Vins*

la chaleur. Mais aussi le gouverneur n'arriuant au poinct qui est necessaire, pour bien boire vn peu de vin, afin d'y venir. Autant en faut il entendre du Capitaine general, duquel le conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le face tant bien que le vin, mais il le faut boire modérément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme tant d'esprit que fait ceste liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles qui ont besoin de boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouver vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il y est icy déclaré à qu'elle difference d'abilté appartient l'office de Roy. & quels signes doit auoir celui qui aura ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIII.

QVAND Salomon fut esleu Roy
 d'un peuple si grand qu'estoit
 celuy d'Israël, le texte porte que pour
 le pouuoir regir & gouverner, il de-
 mande sagesse du ciel, & non d'a-
 uantage. Qui fut vne demande tant
 agreable à Dieu, que pour ceste cau-
 se il le fit le plus sage Roy du monde:
 tant agreable à Dieu, que pour ceste
 cause il le fit le plus sage Roy du
 monde: & non content de cela, il
 luy donna de grâdes richesses & gloi-
 re, faisant tou'ours grand cas de sa
 demande. De là voit-on clairement
 que la plus grande prudence & sa-
 gesse que puisse auoir l'homme, est le
 fondement auquel tient & gist l'of-
 fice de Roy: laquelle conclusion est
 tant certaine & veritable, qu'il n'est
 besoin perdre temps à l'aprouer. Il
 conuient seulement monstrier à quel-
 le difference d'esprit appartient l'art
 d'estre Roy, & tel que la Republi-
 que requiert: & declarer les signes

Au 3.
 des Rois
 c. 3.

442 L'Examen des Esprits.

*Au l. li.
des tem-
peramens
ch. 9. &
au liure
Quod
animi
mores,
c. 4. &
en Pla-
son de la
nature.*

par lesquels il faut cognoistre l'homme ayant tel esprit & habilité. Parquoy il est certain que comme l'office de Roy surpasse tous les arts du monde, aussi requiert-il la meilleure & plus grande difference que nature puisse faire. Nous n'auons encores touché iusques à present qu'elle est ceste difference, ayant esté occupez à departir à tous les autres arts leur difference, & leurs moyens. Mais puis que nous la tenons maintenant entre les mains, il faut sçauoir que de neuf temperamens qui se trouuent en l'espece humaine, Galien dit qu'un seul rend l'homme tres-prudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez sont tellement mesurees, que la chaleur ne surpasse la froideur, n'y l'humidité la siccité, ains se trouuent esgaux & conformez, comme si de fait entre eux n'y auoit contrariété & naturelle opposition. Dequoy resulte & procurent vn instrument tant propre aux œuvres de l'ame raisonnable, que l'homme vient à auoir parfaite

L'Examen des Esprits. 443

memoire, pour les choses passees: vne grande imagination, pour voir ce qui est à venir, & vn grand entendement pour distinguer, inferer, discourir, iuger, & eslire. Nulle de toutes les autres differences d'esprit que nous auons traité, n'est entierement parfaite: car si l'homme est de grand entendement, à raison de la siccité, il ne peut apprendre les sciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grande memoire (à cause de l'humidité) nous auons desia dit ailleurs combien telles gens memoratifs sont inhabiles à toutes les sciences. La seule difference d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond, & est proportionnée à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier des-

444 L'Examen des Esprits.

pend de la cognoissance de toutes. Il n'y a pas vne sorte où genre de lettres tant impropre soit-il à vn autre, que le sçachant bien n'aide à sa perfe&io. Mais ayant cerché ceste difference d'esprit, avec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Espagne. Et pour ceste cause Galien à bien dit, que hormis le pays de Grece, ny par le somme, nature ne fait vn homme temperé, ny avec l'esprit que toutes les sciences requierent. Galien même ameine la raison de cela, & dit que la Grece est la région la plus temperée qui soit au monde: où la chaleur de l'air ne surpasse la froideur d'humidité, la siccité: laquelle temperature fait les hommes très-prudens, & habiles à toutes les sciences, comme l'on voit par la consideration du grand nombre des hommes illustres qui en sont sortis, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Theophraste. Demosthene, Homere, Thales Milesien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, desquels les Historiens font mention, &

*Aux li.
de la cō-
serius.
son de
santé.*

L'Examen des Esprits. 445
 qui ont fait des œuvres pleines de
 toutes les sciences: ny comme les escri-
 uains des autres prouinces, lesquels
 escriuans en medecine, ou en quel-
 que autre science, à peine iignent-
 ils la cognoissance des autres lettres
 pour luy ayder: ils sont tous pauvres
 & sans fonds, pource qu'ils n'ont l'es-
 prit propre à tous les arts. Mais ce
 qui plus estonne, touchant la Grece,
 est qu'estant l'esprit des femmes tant
 contraire aux lettres, comme nous
 prouuerons cy apres, se sont neant-
 moins trouuees tant de Grecques
 signalees es sciences, qu'elles ont pres-
 que esgallé les hommes plus raison-
 nables & sçauans: comme on dit de
 Leoncium femme tres-sage, qui a
 escrit contre Theophraste, combien
 qu'il fut le plus grand Philosophe de
 son temps, & l'a noté de plusieurs er-
 reurs en philosophie. Et si nous re-
 gardons les autres regions du monde,
 à peine est fort y d'elles vn esprit qui
 soit notable. Cela vient pource qu'ils
 habitent en lieux qui ne sont pas
 temperez: à raison dequoy les hom-

446 L'Examen des Esprits

En la
14. sect.
proble.
1.

Je suis
debiteur
aux
Grecs
& bar-
bares,
sages &
non sa-
ges.
aux Ro-
mans. 1.

mes se font laids, endormis: negligēt,
& de mauuaises mœurs Et pourtant
Aristote demāde pourquoy ceux
qui habitent en pays ou trop chaud
ou trop froids, sont de mauuais re-
gard & mœurs? A quoy il respond
fort bien & dit, que la bonne im-
perature non seulemēt rend le corps
gratieux, mais aussi sert à l'esprit &
habilité, Et comme les excez de
chaleur & de froideur empeschent
nature de faire l'homme bien for-
mé, par la mesme raison l'harmonie
de l'ame se debande, & l'esprit de-
vient tardif. Les Grecs sçauoient biē
cela, veu qu'ils appelloient toutes
les nations du monde, Barbāres,
voyant leur inhabilité & peu de sçau-
oir. Et ainsi voyont nous que nul
Philosophe, de tous, tant qui naissent
& estudiant hors de Grece, n'arriuent
à la doctrine de Platon ny d'Aristo-
te: & s'ils sont medecins, à celle d'Hi-
pocrate & de Galien, s'il sont Ora-
teurs, à l'eloquence de Demosthe-
ne, s'ils sont Poētes, au sçauoir d'Ho-
mere: & ainsi en toutes autres sciē-

ces & arts, les Grecs ont tousiours eu la preeminence sans aucune contradiction. Au moins le probleme d'Aristote se verifie pareillement par les Grecs: car de fait, ils sont les plus beaux hommes du monde, & de plus grand esprit: n'estoit qu'ils ont esté infortunez, opprimez par armes, assuiettis & mal traitez par la venue du Turc, lequel a banni les lettres & sciences de Grece, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris, ville capitale de France, où elle est maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuez, se perdent ces tant bons esprits que nous disons à cette heure. Et autres regions, hors la Grece, combien que l'on trouue des escoles, & qu'il y ait exercice de lettres personne n'en est toutefois fort y fort eminent ny excellent. Le medecin pense auoir assez fait d'entendre par les forces de son esprit ce qu'à dit Hipocrate & Galien: & le Philosophe naturel s'estime sçauant: pourçe qui luy est aduis qu'il entend Aristote. Ce neantmoins, ie ne veux dire que ce soit vne reigle generale que tous ceux

448 L'Examen des Esprits.

qui naissent en Grece ce doiuent estre necessairement temperez & sages & les autres distemperez & ignorans. Car le mesme Galié dit qu'Anacharsis du pays de Scithie fut d'esprit admirable entre les Grecs, combié qu'il fust barbare: & comme vn Philosophe natif d'Athenes l'eut taxé d'estre barbare & Scithe de nation, il respondit, *Patria mihi de decore est tu vero patrio*. C'est à dire, Mon pays me fait deshonneur, & tu fais deshonneur au tiens pource que Scithie estant vne region tant intemperee, & ou naissent tant d'hommes ignorans, i'en suis fortysage, & toy qui es né en Athenes lieu d'esprit & de sagesse tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à raison de cette temperature, n'y penser estre impossible la trouuer hors de Grece, principalement en Espagne (region non trop intemperee) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venuës à ma cognoissance & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux
amener

amener les signes par lesquels l'homme temperé se cognoist, afin qu'il ne puisse cesser où il sera. Les medecins en constituent plusieurs, pour decouvrir cette difference d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuiuent. Le premier, comme dit Galien, est le poil blond ou ianne, qui d'aage en aage se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les medecins) vne grosse vapeur qui s'eleue de la concoction, qui fait le cerueau au temps de sa nourriture: & font les excremens de la couleur du membre ou du cerueau; si le cerueau a beaucoup de flegme en sa composition, il a le poil fort blanc: s'il a beaucoup de colere, il fort ianne: mais estans ces deux humeurs esgalement meslez, le cerueau demeure temperé en chaleur, froideur, humidité. & siccité, avec le poil roux participant des deux extrêmes. Il est vray qu'Hippocrate dit que cette couleur aux hommes qui sont au dessous de

*Au li.
de l'art
de med.
c. 13.*

*Au liu.
de l'air,
liens 8.
eaux.*

450 L'Examen des Esprits

Septentrion (comme font les Anglois, Flamens & Allemans) vient de la blancheur qui est banie & brûlée pour la grande froideur & non pour la raison que nous auons dit. Et pourtant faut prendre garde à ce signe: car il peut grandement tromper. Galien dit que l'autre signe est d'estre bien fait, beau, de bõne grace & facétieux, de maniere que la veüe, se recree en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raison en est claire: car si nature a beaucoup de force, & si la semence est bien assaisonnee, elle fait tousiours des choses possibles, la meilleure & la plus parfaite en son genre: mais se voyant despourueüe de forces, elle met bien souuent peine en la fornication du cerueau, pource qu'il est le siege principal de l'ame raisonnable. Et ainsi voyons nous plusieurs hommes grands & difformes qui ont neantmoins bon esprit. Galien dit au mesme lieu, que la cantité du corps que doit auoir l'hoime temperé n'est pas determinee: car il peut estre grand,

du liu.
de la
bõne cõ-
stitution
du corps
C. 4. Et
c. l. de la
conser-
uation
de santé
ré.

L'examen des Esprits. 451
 petit & de moyenne statue selon la
 quantite de la semence tempere au
 temps qu'il fut formé. Mais quāt à ee
 qui concerne l'esprit, la moyenne sta-
 tue vaut mieux aux hommes tempe-
 rez que la grande ny la petite. Et s'il
 doit incliner à l'un des deux extré-
 mes, il vaut mieux estre petit que
 grand: car nous auons delia prouué
 par l'opinion de Platon & d'Aristote,
 que les gros os & la chair nuisent
 grandement à l'esprit. Suiuant cela,
 les philosophes naturels ont coustu-
 me de demander, Pourquoi les hom-
 mes petits de corps sont volontiers
 plus sages que les grands? pour la
 preuue de laquelle chose ils crient
 Homere qui fait Vlisse tres-prudent
 & petit de statue: & au cōtrarie Alas
 fol & téméraire & de grande statue. Il
 répondit fort mal à ceste demande
 & disant, que l'ame raisonnable amas-
 see en bref, a plus de force pour œu-
 rer, suiuant ce dit fort celebre, *Pul-
 rus unita fortis est se ipsa dispersa.* C'est
 à dire, La vertu vnie & assemblee est
 plus forte que quand elle est disper-

V ij

452 L'Examen des Esprits.

fec. Et au contraire estant en vn corps large & spacieux, elle n'a force suffisante pour le mouuoir & animer. Mais ceste n'est la raison, & faut dire qu'elle vient de ce que les hommes grands & larges ont beaucoup d'humilité en leur composition, laquelle dilate grandement la chair, & la fait obéissante à l'augmentation que la chaleur naturelle tasche tousiours de faire. Il aduient au contraire aux petits hommes: car pour leur grande siccité, ils ne peuuent se dilater ny engraisser par la chaleur naturelle: à raison dequoy ils demeurent petits. Et entre les premieres qualitez, nous auons prouué autre part, ne s'en trouuer pas vne qui nuise tant aux ceures del'ame raisonnable, que fait la grande humilité, & qui rende l'entendement si vigoureux que fait la siccité. Galien dit que le troisieme signe de la temperature de l'homme est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit, que quand l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il a quelque qualité

Galien
au liu.
de la
bonne
consti-
tution
du corps
4.

intemperée qui l'incite à pecher: & s'il luy cōvient œurer selon la vertu, il luy faut premierement renoncer sa naturelle inclination. Mais celuy qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi n'a que faire d'vser de cette diligence, pource que les puissances inférieures ne feront aucune resistance à la raison. Et pour cette cause Galien dit, qu'il ne faut point taxer ni limiter à vn homme de telle temperature, ce qu'il doit boire & manger, pource qu'il n'excede iamais la quantité & mesure que l'art de medecine luy pourroit prescrire & limiter. Et Galien ne se contente de les appeller tres-temperéz: mais dit aussi n'estre besoin de moderer les autres passions de l'ame, pource que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & allegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et de la vient qu'ils sont tousiours sains, & non malades: qui est le quatrième signe. Mais Galien n'a point de raison en cela: car il est impossible de composer vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances (cōme le corps est

*Au 2.
de la cō
seruati
de la
santé,*

454 L'Examen des Esprits

temperé) de maniere que lire & la concupiscence ne surpasse la raison, & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quelque temperature qu'il ait, de suivre tousiours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la maison. Cela s'entend facilement, en considerant le temperamēt que doit auoir le cerueau, afin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison: celui que doit auoir le cœur, afin que l'ire appetite gloire, empire victoire, & soit par dessus tous: celui que doit auoir le foye, pour euitier les viandes, & celui que doiuent auoir les couillons pour conseruer l'espece humaine, & faire quelle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs que le cerueau doit estre humide pour la memoire: sec, pour l'entendement: & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & debilité de ces deux qualitez, autrefois nous l'appellons chaud, aucunefois froid, aucune

fois humide, & autrefois sec: mais
 iamaïs de la froideur & humidité, il
 ne vient à surpasser ni dominer. Le
 foye où reside la faculté de concupi-
 science, à pour naturel temperament
 la chaleur & humidité qui domine,
 duquel iamaïs il ne sort, tant que
 l'homme est viuant: car si nous disons
 aucunesfois que le foye est froid, c'est
 pource qu'il n'a tous les degrez de
 chaleur, que requierent les œures,
 Galien dit que le cœur (instrument *du li. 1.
sup.*
 de la faculté de l'ire) est si chaud de
 de sa propre nature, que si l'animal
 estant vi, nous mettions le doigt: de-
 dans ses concaitez, il seroit impos-
 sible l'y tenir vn seul moment sans se
 brusler. Et combien que nous le
 disons froid aucunesfois, cela ne se
 doit entendre par domination: car il
 est impossible: mais il se peut faire
 qu'il n'ait le point de chaleur que
 requierent les operations d'iceluy.
 Autant en est des coüillôs, esquels ro-
 side l'autre partie de la faculté de co-
 cupiscence: car le naturel temperamēt
 d'iceux est la chaleur & siccité qui

456 L'Examen des Esprits.

dominét car si nous disions aucune fois que l'homme à les couillons froids, cela ne se doit pas entendre absolument ni par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infere clairement que si l'homme est bien composé & organisé, il doit auoir par conséquent le cœur excessiuelement chaud: autrement la faculté de l'ire demeureroit fort debile: & si le foye n'est chaud en excez, il ne pourra cuire les alimens, ni faire le sang pour la nourriture: & si les couillons n'estoient plus chaud que froids, l'homme demeureroit impuissant, & sans forces pour engendrer. Parquoy, estans ces membres tant forts, comme nous disons, necessairement le cerueau, se doit alterer, par la grande chaleur qui est vne des qualitez qui trouble plus la raison: mais le pis est que la volonté estant libre s'irrite & veut condescendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il semble que nature ne peut faire vn homme qui

foit parfait en toutes ses puissances,
le former & produire enclin à vertu.
On peut voir clairement combien
repugne à la nature de l'homme
de sortir & estre fait enclin à
vertu, si nous considerions la com-
position du premier homme, laquel-
le bien que elle ait esté la plus par-
faite qui se soit oncque trouuee en
tout le genre humain (depuis celle de
Christ nostre Redempteur) pour estre
venue de la main d'un si grand ou-
urier, se fust neantmoins inclinee à
mal [pour estre impossible autre-
ment] si Dieu ne luy eust infus vne
qualité supernaturelle, pour repri-
mer la partie inferieure. Or que Dieu
ait fait Adam de parfaite puissance,
d'ire, & concupiscence, est aisé à en-
tendre: car quand il luy dit, *Crescite
& multiplicamini, & replete terram,*
il est certain qu'il luy donna puis-
sance forte pour engendrer, & qu'il ne
le rendit froid, puis qu'il luy enchar-
gea de réplir la terre d'home: ce qui
ne se peut faire sans beaucoup de cha-
leur. Il ne donna pas moins de chaleur

458 L'Examen des Esprits

à la faculté nourriciere, pour reparer par le moyen d'icelle, la substance perdue, & en refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a dit: *Ecce dedi vobis omnem herbam asferentem semen super terram. & vniuersa ligna quæ habent semetipsis sementem generis sui, & vobis in escam.* C'est à dire. Je vous ay donné toute herbe apportant semence sur la terre, & tout bois qui fructifie afin de vous nourrir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomac froid & leur eust octroyé peu de chaleur, il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la chaude, ni se conseruer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia premierement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour estre Roy & Seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy dit, *Subiice terram, & dominamini piscibus maris, & volantibus cæli, & vniuersis animantibus quæ mouentur super terram.* Et s'il ne luy eust donné beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ni autorité pour auoir empire, commandement, gloire, maiesté & honneur. Or

L'Examen des Esprits. 459

ne ſçauoit dire le grand tort que l'ire trop laſche & foible fait au Prince: car pour cette ſeule cauſe ſes ſubiets ne craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeyr. Apres auoir fortiſié l'ire & la concupiſſence, (donnât aux membres que nous auons dit tant de chaleur (il paſſa à la faculté de la raiſon, & luy fit vn cerueau en tel point froid & humide, & d'une ſubſtance tant delicate, que l'ame peult, par le moyen d'iceluy diſcourir & philoſopher, & ſe ſeruir de la ſcience infuſe. Car nous auons deſia dit & prouué ailleurs, que Dieu pour donner quelque ſcience ſupernaturelle aux hommes leur diſpoſe premiere-
mēt l'eſprit, & les rend capables (par diſpoſitions naturelles, donner de ſa main) de la recevoir. Et ainſi le porte la ſainte Eſcriture, *et cor dedit illis ex- cogitandi & disciplina intellectus reple- uit illos.* Et eſtant en après la fa- culté de l'ire & de la concupiſ- cence, tant puiſſante, à raiſon de la grande chaleur: & la raiſonnable, tant laſche & imbecile pour reſiſter,

460 L'Examen des Esprits

Dieu pourueut l'homme d'une qualité supernaturelle[que les Theologiens appellent Iustice originelle] par laquelle fussent reprimees les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demeurast superieure, & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que nos premiers parens eurent peché, ils perdirent cette qualité, & demoura la faculté de l'ire & de la concupiscence en son naturel, par dessus la raison, (pour la forces des trois membres que nous auons dit) & l'homme, *Pronus ab adolescentia sua ad malum.* C'est à dire, enclin à mal des son adolescence. Adam fut créé en l'age d'adolescence, laquelle selon les Medecins, est la plus temperée de toutes: & depuis cette aage il fut enclin à mal, sinon en ce peu de temps qu'il fut en grace, & avec iustice originelle.

De cette doctrine s'infer en bonne philosophie naturelle, que si l'homme doit faire quelque acte de vertu [en contradiction de la chair] il est impossible que ce soit sans l'aide exterieure

*Galien
au 6. li.
de la cō-
seruation
de la vie*

de quelque grace speciale, pource que les qualitez desquelles œuures la puissance inferieure, sont de plus grande efficace: l'ay dit avec contradiction de la chair [pource que se trouuent plusieurs vertus en l'homme qui viennent de la lascheté & de bilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté en l'homme froid: mais cela est plustost vne impuissance que vertu

Parquoy, sans que l'Eglise Catholique nous enseigne, que hormis l'aide particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre nostre naturel, la philosophie naturelle nous le monstre: qui est, que la grace cōforte nostre volonté, Galien a voulu dire, depuis que l'homme temperé surpasse en vertu tous les autres qui ont esté faits de ceste bonne temperature, pource qu'elle est moins irritée par la partie inferieure. La 3. cinquieme propriété qu'ont ceux de ceste temperature est, qu'ils viuent longuement, pource qu'ils sont fort puissans pour resister aux causes qui font les

462 L'Examen des Esprits.
 hommes malades. Et c'est ce que le
 prophete Royal Dauid à voulu dire,
Dies annorum nostrorum in septuaginta
anni: si autem in potentioribus octoginta
anni & amplius eorum labor & dolor.
 Les hommes viuent iusque a soixan-
 te & dix ans : & si les plus robustes
 viuent quatre vingts ans, & qu'ils
 passent cest aage, ils viuent en mou-
 rant. Il appelle puissant ceux qui sont
 de ceste temperature, pource qu'ils
 resistent mieux que tous, aux choses
 qui abbrevient la vie. Galien escrit le
 dernier ligne, & dit: Que les tres-
 prudens sont de grande memoire
 pour les choses passees, de grande
 imagination pour preuoir ce qui est
 à venir, & de grand entendement
 pour sçauoir la verité en toutes cho-
 ses. Il ne sont point malicieux, caute-
 leux, ou trompeurs: ce qui vient du
 réperamen. Il est certain, que nature
 n'a pas fait vn tel esprit pour estudier
 le Latin, la Dialectique, la Philoso-
 phie la Medecine, la Théologie ni les
 loix: car posé le cas qu'il peut aisé-
 ment apprendre toutes sciences, nul-

An 1. li.
 des tem-
 pera-
 mens,
 chap. 5.

le d'icelles ne peut remplir toute la capacité, L'office de Roy seulement luy est propre & conuenable, & se doit employer seulement à regir & gouverner, Cela s'entendra facilement en discourant toutes les proprietéz & signes que nous auõs dit, des hommes temperez, considerant comme chacun est conuenable au sceptre Royal, & combien elle est impertinente à toutes les autres sciences & arts. Quant le Roy est beau & gracieux, c'est vne des choses qui conuie le plus les suiets à le cherir & aimer. Car Platon dit que la beauté & bonne preportion est l'obiet de l'amour: mais si le Roy est laid & mal proportionné, il est impossible que les suiets luy portent affection, & sont faschez qu'un homme imparfait, & despourueu des biens de nature, les viennent regir & gouverner. Il est aisé à entendre combien importe au Prince d'estre vertueux: & de bonnes mœurs: car il faut que celui qui donne à ses suiets, regles & loix se viure selon raison, en face tout au-

464 L'Examen des Esprits
tant: car les grands moyens, & pe-
tits, se conforment à l'exemple du
roy, & sont tels que luy. Ioint que
par ce moyen il autorisera d'auanta-
ge ses commandemens, & pourra à
bon droit, chastier ceux qui ne les
obserueront. Estre parfait en tou-
tes les puissances qui gouvernent
l'homme, generative, ou de l'engen-
drer, de la nourriture de l'ire & de la
raison est plus conuenable au roy,
que à nul autre ouurier: car comme
dit Platon en sa republique bien or-
donnee, il seroit besoin qu'il y eust
des brasseurs de mariages, qui sceuf-
sent, par art, cognoistre les qualitez
des personnes qui se marieroient,
pour donner à chacun la femme qui
seroit conuenable, & à chacune fem-
me aussi vn mary déterminé,
Et par ce moyen seroit tousiours bon-
ne la pauptale fin du mariage: car
nous voyons par expérience, qu'une
femme ne peut concevoir avec le
premier mary, & se mariant à vne au-
tre, incontinent elle peut engendrer:
nous voyons aussi plusieurs hommes

L'Examen des Esprits. 465

qui n'ont point d'enfans de la premiere femme, lesquels se remarient, en ont incontinent sans differer. Platon dit que c'est art seroit principalement conuenable es mariages des Rois: car comme ainsi soit qu'il importe à la paix & tranquillité d'un Royau- me, que le Prince ait enfans legitimes, qui succedent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mar- riant à l'aduenture, rencontraist vne femme sterile, de laquelle il fut em- pesché toute sa vie, sans esperance de lignee: lequel mourant sans he- ritiers, engendre guerre ciuiles en- tre les Princes pour venir à la cou- ronne. Mais Hippocrate dit, que c'est art est necessaire aux hommes intemperez, & non à ceux qui sont douez du temperament parfait que nous auons dit & depeint. Ceux-là n'ont besoin de faire election de fem- me, n'y chercher celle qui leur sera correspondante en proportion: car Galien dit qu'ils auront inconti- nent lignee, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entend pour-

Au li. 1.
de la na-
ture hu-
maine
tom. 1.

Au 5.
des Aph.
tom. 62.

466 L'Examen des Esprits.

ueu que la femme soit saine, & de l'aage de faire enfant, selon l'ordre de nature. Ainsi la fecondité est meilleure au Roy qu'en aucune autre, pour les raisons que nous auons dit. Si la puissance nutritiue, ou de nourriture est goulüe. Galien dit que cela viét de ce que le foye & l'estomac n'ont la temperature qui conuient à ses œures: au moyen dequoy les hommes se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont temperez, comme il faut, le mesme Galien dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour substantier la vie: laquelle propriété est tant importante au Roy, que Dieu tient pour bien heureuse la terre qui trouue vn tel Prince, *Beata terra cuius Rex nobilis est, et cuius principes vescuntur in tempore, suo ad reficiendum & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de lire est forte ou debile, c'est

Aul. de la cōseruation de la santé.

En l'Es. ch. 104

Aul. de l'arime. c. 9. & 36. & au 1. l. de

signe que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfection de ses œures requiert de quels deux extremes le Roy doit

estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire avec le grand pouuoir n'est chose conuenable aux suiets. Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible, car s'il passe legerement les choses mal faites, & les attentats en son Royaume, il ne sera point redouté respecté de ses suiets: dont aduenient souuentefois grand desordre en la Republique, auxquels il est mal aisé de pouuoir. Mais si l'homme est temperé, il se fasche, avec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: propriété qui est autant necessaire au Roy, que tous les autres que nous auons dit.

On peut clairement prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable (d'imagination, la memoire, & l'entendement) soit parfait en vn Roy plus qu'en nul autre: car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuvent pratiquer & mettre en œuvre par les forces de l'esprit humain, mais pour gouverner vn Royau-

468 L'Examen des Esprits.

me, & pour le tenir en paix & con-
corde, non seulement est besoin que
le Roy ait vne prudence naturelle à
ce faire, mais il faut que Dieu par sa
grace luy assiste, & luy aide à gou-
uerner, & ainfi le cote la sainte Es-
criture, disant, *Cor Regis in manus Do-*
Aux
Pro. II.
mini. Le cœur du Roy est en la main
de Dieu, De viure aussi plusieurs
annees, & estre tousiours sain, est
plus conuenable à vn bon Roy,
qu'à autre quelconque: car l'indu-
strie & traual d'iceluy est vniuersel
pour tous: & s'il n'est sain pour le
pouuoir supporter, la republique
demeure perdue. Ceste doctrine
que nous auons traité, se confirme-
roit clairement si nous trouuions
par histoire veritable, qu'en quel-
que temps se fust esleu quelque hom-
me fameux pour Roy, auquel se
fussent trouuees toutes les marques
& conditions que nous auons dit.
Il est vray qu'elle n'a faute d'argu-
mens pour estre prouuee. Il est
dit en la sainte Escriture que
Dieu estant fasché contre Saül (pour

auoir sauué la vie à Malec) commanda à Samuel d'aller à Belem, & oindre le Roy d'Israel vn fils d'Ysay, de huiet qu'il auoit. Et pensant le saint personnage que Dieu se contéteroit d'Eliab, pource qu'il estoit de grande stature, il luy demanda ainsi, *Num coram domino est Christus eius?* A laquelle demande fut respondu en ceste maniere, *Ne respicias vultum eius, nec altitudinem stature eius, quoniam abiectum; nec iuxta intuitum hominis: ego iudicio: homo enim videt ea quæ parent dominus autem intuetur cor.* C'est à dire, Ne regarde Samuel, à la stature d'Eliab, qui est grande: Je l'ay deprimee en Saül. Vous iugez les hommes par les signes extérieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle se doit gouverner mon peuple Samuel [informé avec crainte de ceste eslection passa outre, pour exécuter le commandement de Dieu, luy demandant tousiours l'un apres l'autre, lequel il vouloit estre oingt pour Roy, comme nul ne lui fust agreable, il dit à Ysay, as tu point d'auanture

470 L'Examen des Esprits. ..
 plus d'enfans que ceux qui sont icy
 presens? Il respondit qu'il en avoit en-
 cores vn qui gardoit le bestail aux
 chāps: mais qu'il estoit petit de corps,
 & qu'il pensoit bien qu'il ne fust pro-
 pre, pour le sceptre Royal. Mais Sa-
 muël estant desia aduertie que la grā-
 de stature, n'estoit pas bon signe, fit
 venir cestuy-là. Et est chose fort no-
 table devant que l'Escripture recite
 comme il fut oingt Roy, il est enicele-
 le, *Erat autem rufus & pulcher aspectu,*
decoraque, facie, surge & unge eum ipse
est enim. C'est à dire, il estoit blond &
 beau de visage: leue toy, Samulel &
 l'oints pour Roy: car il est celuy
 que ie demande: de maniere que
 Daud auoit les deux premiers signes
 desquels nous auons parlé: il estoit
 blond, bien fait, & moyen de corps:
 il estoit vertueux & de bonnes
 mœurs (qui est la troisieme marque
 d'un Roy car Dieu dist de luy, *Inueni*
Virum iuxta cor meum, l'ay trouué vn
 nomme selon mē cœur, Car com-
 bien qu'il pechast beaucoup de fois,
 il ne perdoit pas pourtant le nom &

habit de vertueux, nō plus que celui qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il face quelque chose de bon, ne perd pourtāt le nom de mauuais & vicioux. Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain, toute sa vie: car il n'est fait mention en l'histoire que d'une seule maladie: qui estoit vne disposition naturelle de ceux qui viuent long temps, car estant en luy resoluë & cōformee la chaleur naturelle, il ne pouuoit s'eschauffer dedās le liēt: au moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoyelle pour le tenir chaud. Et ainsi l'vesquit tant d'annees que le texte dit, *Et mortuus est in senectute bonaplenus dierum & diuitis & gloria.* C'est à dire, Dauid est mort viel, plain de iours, de richesse & de gloire: apres auoir souffert tant de traux en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vescu long temps, pource qu'il estoit bien temperé & composé pour resister aux causes qui sont les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saul nota bien la grande prudence & sçauoir

472 L'Examen des Esprits.

d'iceluy, quand il dit. Seigneur, ie
 cognoy vn grand musicien fils d'Ysay
 natif de Belcm, courageux pour
 combattre, prudent en ses raisons,
 & beau de visage. Par lesquelles
 marques susdites, il est certain que
 David estoit homme temperé, & que
 à telle gens est deu le sceptre Royal:
 car leur esprit est le meilleur que na-
 ture puisse faire. Mais contre ceste
 doctrine se presente vne difficulté
 fort grande, qui est, Pourquoi Dieu
 cognoissant tous les esprits & habi-
 litez d'Israel, & sçachant que les
 hommes temperez ont la prudence
 & le sçauoir requis à l'office de Roy,
 en la premiere eslection, il ne trouua
 vn homme tel: car le texte dit que
 Saül estoit si grand, qu'il surpassoit
 des espaules tout le peuple d'Israel.
 Et ce signe (non seulement en Philo-
 sophie naturelle) est vn mauuais si-
 gne pour l'esprit, mais aussi nous
 voyons que Dieu mesme, comme
 nous auons prouué, reprint Sa-
 muel, de ce qu'incité par la grande
 stature d'Eliab il le vouloit oindre
 Roy.

Au 1.
 des Rois
 chap. 16.

Au 1.
 des Rois
 c. 9.

Roy. Mais ce doute declare estre vray
ce que dit Galien, que hors de grece
ne se trouue vn homme temperé,
puis qu'en vn peuple si grand qu'Is-
raël, Dieu n'en trouua vn pour estre
esleu Roy: n'estoit qu'il fut besoin
attendre que Dauid fust grand, ce pé-
dant lequel temps il esleue Saül. Car
le texte dit qu'il estoit le meilleur de
tout Israel: & de fait: il deuoit auoir
plus de bonté que de science: ce qui
ne suffit pas pour regir & gouverner:
Bonitatem & disciplinam & scientiam Ps. 118
doce me, disoit le Prophete Royal
Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy
soit bon ou vertueux, s'il n'a par mes-
me moyen la sagesse. Par cét exemple
il s'emble que nous ayons suffisam-
ment confirmer nostre opinion: mais
en Israel nasquit paraillemét vn Roy
duquel a esté dit, *Vbi est qui natus est?*
Rex Iudeorum? Et si nous prouuions *En sains*
qu'il fut blond, bien proportionné, *Mat. 6. 2*
moyen de corps vertueux, sain & de
grande prudence & sçauoir, cela ne
nuiroit point à nostre doctrine. Les
Euangelistes ne se sont point amusez

X

474 L'Examen des Esprits

à dire la composition de Christ nostre Redempteur: pour ce que cela ne seruoit pas à la matiere qu'ils vouloient traiter: mais c'est vne chose aisée à entendre, supposé que d'estre proprement temperé est toute la perfection que l'homme scauroit auoir. Et veu que le saint Esprit le composa & le forma, il est certain que la cause materielle dont il le forma, ny l'intemperature de Nazareth ne peuvent luy resister ny le faire errer en ses œuvres, comme les autres agens naturels: ains il a fait ce qu'il a voulu: car il n'a eu faute de pouuoir, de scauoir, & de volonté, pour faire vn homme tres-parfait & sans aucune faute. Ioint que sa venue (comme luy mesme le dit) a esté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enseigner la verité. Or auons nous prouué ailleurs, que ceste temperaure est le meilleur instrument de nature pour ces deux choses. Et ainsi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus Proconsul escriuoit au Senat Romain, de Hierusalé, en ceste

En S.
Iean ch.
18.
S. Mat.
c. 20.

Lettres
de P. Lē
tulius
Proconsul

maniere. De nostre temps est appa-
 ru vn homme qui est viuant à ceste ^{touchant}
 heure, de grande vertu, appelé Iesus ^{Iesus-}
 Christ, que le peuple appelle vray ^{Christ.}
 Prophete, & duquel les Disciples di-
 sent qu'il est fils de Dieu. Il ressuscite
 les morts, ils guarir les malades: il est
 homme de moyene stature, & droite,
 beau de visage, auquel se voit vne
 telle reuerence imprimee, que ceux
 qui le regardēt sont induits à l'aimer
 & craindre. Il a les cheueux de cou-
 leur d'auelaine bien meure: iusques
 aux oreilles ils sont vnīs & d'vne
 mesure forte, mais depuis les oreilles
 iusques aux espauls ils sont de cou-
 leur de cire, & pour ceste cause ils re-
 luisent dauantage. Au milieu du front
 & en la teste, il est ny plus ny moins
 que les Nazareens: il a le fronc vni &
 fort serain: le visage sans aucune ride
 ni tache, accompagné d'vne couleur
 moderee. On ne scauroit trouuer à
 redire ni a son nez ni en sa bou-
 che: il a la barbe espaisse à la sēblan-
 ce des cheueux, non large, mais fen-
 duē par le milieu: il a vn regard fort

476 L'Examen des Esprits.

grace: il a les yeux clairs & esclatans, il estonné quand il reprend & quand il admoneste, il est gracieux, il se fait aimer: il est ioyeux avec gravité: jamais on ne le voit rire, mais bien la on veut pleurer: il a les mains & les bras gracieux à voir: en compagnie il contenté fort: mais il ne s'y trouve guerres, & quand il s'y trouve, il est fort modeste: en sa représentation, il est le plus bel homme que l'on scauroit imaginer. Et en ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'homme temperé: le premier est la chevelure & la barbe blonde tirant sur la couleur d'aucaine, qui est un jaune brulé, de laquelle couleur Dieu vouloit que fust la beste que l'on devoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quand il entra au Ciel, en triomphe & maiesté telle qu'il appartenoit à un tel Prince, aucuns Anges dirét qu'ils ne scauoient rien de son incarnation, *Quis est iste qui venit de Edom in velibus de Bofra?* Qui est celui là qui vient de la terre rouge, ayant les accoustremens taints de la mesme cou-

L'Examen des Esprits. 477

leur: ce qu'ils disoyent à cause de sa chevelure & barbe qu'il auoit rousse, En Esa.
chap. 39.
& à cause du sang, dont il estoit marqué. L'Escripture recite aussi qu'il estoit le plus bel homme que l'on vit onc: qui est le second signe que doiuent auoir les hommes temperez: & ainsi estoit prognostiqué en la sainte Escripture, pour signal afin de le cognoistre, *Speciosus forma pre filiis hominum.* Et en vn autre par l'Escripture porte, *Pulchriores sunt oculi eius vino: & dentes eius lacte candidiores.* Il est beau entre les fils des hommes: ses yeux sont plus beaux que le vin & ses dents plus blanches que le lait: Laquelle beauté & bonne composition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fussent affectionnez, n'ayant en soy chose qu'on peut abhorrer. Et ainsi l'Escripture dit que chacun l'aymoit & luy portoit grande affection. Elle declare aussi qu'il estoit de corps moyen: non pas pour ce que le saint Esprit eust faute de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auons prouué

X iij

478 L'Examen des Esprits.

ailleurs de l'opiniõ de Platon & d'Aristote, que changeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grand tort à l'esprit, l'Escripture certifie pareillement en luy, le troisieme signe, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs. Les Juifs n'ont peu prouuer le contraire, avec leurs faux tesmoignage, & ne luy ont peu respondre, quand il les a interrogez. *Qui vestrum arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, affirme deluy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grande nature que d'homme, veu la bonté & sçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre Redempteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait si on l'eust laissé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel, il eust vescu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demeurer quarante iours & quarante nuits en vn desert, sans boire & manger, se deffendroit & preserue-

Au 18.
l. de l'an-
tiquité.
ch. 19. 2.

reroit mieux des autres choses pl^{us} légères qui le pourroient alterer & offenser: combien que ce fait soit réputé pour miracle & chose qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez suffisoient pour donner à entendre que le sceptre Royal est deu aux hommes temperez, & que ceux là ont l'esprit & prudence que cest office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour estre Roy & Seigneur de toutes les choses créées. Il l'a fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, sain, de grande vie, & tres-prudent, & ne sera pas mal fait de le prouuer. Platon tient pour chose impossible que Dieu ni la nature puissent faire vn homme temperé, en pays de mauuaise température: & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort sage & temperé, trouua vn lieu où la chaleur de l'air n'excedast la froideur: ni l'humidité la siccité. Et la sainte Escripture (où il a trouué ceste sentence) ne dit pas que

480 L'Examen des Esprits.

Dieu crea Adam dedans le Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort temperé qu'il dit) mais que depuis qu'il fust formé, il le mit là. *Tulit ergo dominus Deus hominem, et posuit eam in paradysum voluntatis, ut operaretur, et custodiret illum.* Dieu donc enleua l'homme, & le mit au paradis de volupté: afin qu'il fit son œuvre & qu'il le gardast. Car estant le pouuoir de Dieu infiny, & son sçauoir sans mesure & en volonté de luy donner toute la perfection naturelle qui peut estre au genre humain, il est à croire que le morceau de terre, duquel il le forma l'intemperature du champ Damascene (où il fut créé) ne l'ont peu empescher de le faire temperé. L'opinion de Platon d'Aristote, & de Galien a lieu és œuvres de nature: & bien quel'on habite és pays intemperez, il aduient neantmoins aucunesfois d'engendrer vn homme temperé. Mais il est manifeste que Adam auoit la chevelure & la barbe rousse, qui est le premier signe del'homme temperé; car eu elgard à ceste marque

L'Examen des Esprits. 481
 tant notable, on luy impoſa ce nom,
Adam, lequel ſignifie, comme ſainct
 Hieroſime l'interprete. *Homo rufus*
 Homme rouſſeau ou blond. On ne
 ſçauoit nier non plus qui n'auſt eſté
 bien fait & bien proportionné: car
 quand Dieu eut acheué de le creer, le
 texte dit, *Vidit Deus cuncta qua feceras*
 & *erant valde bona*. Par conſequent
 il eſt certain qu'il ne ſortit laid de la
 main de Dieu, ny mal baſty: car, *Dei*
perfecta ſunt opera: Et le texte dit des
 arbres, qu'ils eſtoient fort beaux à
 voir. A plus forte raiſon l'eſtoit Adā,
 que Dieu auoit fait pour vne princi-
 pale fin, & pour eſtre Seigneur &
 Preſident du monde. On peut recuil-
 lir que il fut ſage, vertueux, & de bō-
 ne mœurs (qui eſt la troiſieſme & ſi-
 xieme marque) par ces paroles, *Facia-*
mus hominem ad imaginem & ſimilitu-
dinem noſtram. Car ſuiuſſent les anciens
 philoſophes, le fondement en quoy
 giſt la ſemblance qu'à l'homme avec
 Dieu eſt la vertu & ſcience. Et pour
 ceſte cauſe Platon dit que l'un des plus
 grands contentemens que Dieu re-

Gen. 1.

Au De
chap. 32

Gen. 1.

Gale, de
curand
anima
mors.

coiue au ciel, est d'ouïr, louer & agrander en la terre l'homme sage & vertueux? car vn tel homme est le vray pourtrait deluy. Au contraire, il se fasche, si les ignorans & vicieux sont estimez & honorez. Ce qui est pour la grande dissi miltude qui se trouue entre Dieu & eux. Il n'est pas difficile à prouuer qu'il a vescu sain & fort long temps (qui est le quatrième & cinquième signe) puis qu'il a vescu neuf cens & trente ans accomplis, Et ainsi ie peux conclure quel'homme qui sera rousseau, bien fait, de moyenne stature, vertueux, sain, & de longue vie, sera par consequent de grande prudence, & aura vn esprit propre & conuenable au sceptre Royal. Nous auons par mesme moyé descouuert comme se peut ioindre & assembler vn grand entendement, avec vne grande imagination & memoire, bien qu'il y ait vn autre moyen sans quel'homme soit temperé. Mais nature en fait si peu de cette maniere, qu'il ne s'en est iamais trouué que deux, de tous les esprits que

i'ay peu examiner. Il est facile à entendre comme se peut faire qu'un grand entendement s'assemble avec une grande imagination & memoire, n'estant l'homme temperé, supposant l'opinion d'aucuns Medecins, qui afferment que l'imagination reside en la partie de deuant du cerueau: la memoire en la partie de derriere, & l'entendement en celle du milieu: on peut dire le mesme en nostre imagination: mais c'est grand cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'un grain de poyure quand nature le forme, il face neantmoins un ventricule & lieu de semence fort chaude, un autre de fort humide, le troisieme du milieu de fort seiche: mais en fin, ce n'est pas une chose impossible.

*Comme les peres doiuent engendrer
enfants sages & d'esprit tel que
requierent les lettres: en
quoy se trouuent choses
notables.*



'Est vne chose digre
de grande merueille,
qu'estant la nature
telle que nous scauôs
tous, prudente, accor-
te, de grand artifice,
scauoir & pouuoir, si elle se trompe
tant à faire l'homme, de maniere que
pour vn quelle fait sage & prudent,
elle en cree vne infinité qui sont des-
pourueus d'esprit: dequoy cherchant
la raisõ & causes naturelles, i'ay trou-
ué que les peres ne viennent à l'acte
de la generation par le moyen & or-
dre que nature a establi, & ne scauent
les conditions qui se doiue garder, a-
fin que leurs enfans soient prudens &
sages. Car par la mesme raison qu'en
quelque region que ce soit, tem-
peree ou non temperee naistra vn
homme fort ingenieux, en sorti-
ront autre cent mille, si on garde
toufiours ce mesme ordre de causes.
Si nous pouuions remedier à cela par
art, nous aurions fait à la Republi-

que le plus grand bien qu'on scauroit faire. Mais la difficulté de cette maniere est, qu'elle ne se peut traiter par termes tant honnestes que requiert la bonté naturelle que les hommes ont: & par mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou contemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu de maniere que l'opinion de plusieurs graues Philosophes est que les hommes sages engendrent ordinairement les enfans fort ignorants: pour ce qu'en la vie charnel ils se gardent par honnesteté, d'aucunes diligences qui sont requises, afin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les yeux sont naturellement honteux: quand on leur met deuant les instrumens de la generation: & pourquoy l'ouye est offensée quand elle entend parler, estans esmerueillez de voir que nature ait fait ses parties avec vn tel souci & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre

486 L'Examen des Esprits:

humain immortel: & neantmoins que
l'homme plus est sage & prudent, plus
est honteux & esmeu quand il les re-
garde, ou qu'il les entend nommer.
Aristote dit que la honte & l'honne-
steté est propre passion de l'entende-
ment, de maniere que quiconque ne
s'offensera par le nom & acte de la ge-
neration, est certainement despour-
ueu de ceste puissance, comme nous
dirions, que celuy n'auroit pas le tou-
cher, lequel ayant mis la main au feu,
ne se brusleroit. Par ce moyen Caton
l'ancien descouurit que Manilius, hom-
me illustre estoit despourueu d'en-
tendement, pource qu'on l'aduerst
qu'il baiſoit la femme en la presence
d'une sienne fille qu'il auoit. Et pour
cette raison il le priua du Senat, & ne
peust tant faire qu'il fust admis au
nombre des Senateurs. De cette con-
templation Aristote a fait vn proble-
me, demandant. Pourquoi les hom-
mes qui veulent exercer l'acte Ve-
nerien ont honte de le confesser, &
quand ils ont enuie de viure, ou de
manger, ou de faire quelque autre

Am. li.
de l'a
me, &
4. des
topie.

la
scit.
rob. 20.

chose, ils ne se soucient point de le dire. Aquoy il respōd & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sont de si grande importance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien, est plustost indice d'abondance que de faute. Mais certainement le problème est faux & la responce aussi: car non seulement l'homme à honte de manifester le desir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire, ni faire, si ce n'est avec peine & honte: & avec ce, il va au lieu le plus secret, afin que personne ne le voye. Nous voyons mesme des hommes tant honteux, qu'ayant grande enuie de pisser ils ne le peuvent faire si qu'il y en les regarde & si on les laisse seuls, ils peuvent pisser incontinent, & à leur aise: ce qui est l'appetit de ietter ce qui est superflu au

corps: de maniere que si en ne le fai-
soit, l'homme viendroit à mourir; &
beaucoup plustost qu'il ne feroit pas,
s'il ne mangeoit ni ne beutoit. Et si
aucun le dit, ou fait en présence d'un
autre. Hippocrate dit, qu'il n'est pas
en son libre iugement Galien dit, que
la semence à telle proportion & con-
nenance avec les vases, spermatiques,
que l'urine avec la vessie: car com-
me la quantité de l'urine incite la ves-
sie à la chasser de là, la quantité de
la semence moleste aussi les vases sper-
matics. Et quant à ce qu'Aristote pé-
se que l'homme & la femme ne de-
viennent malades, & ne meurent à
cause de la retention de la semence,
c'est outre l'opinion de tous les Me-
decins, principalement de Galien, qui
dit & afferme, que maintes femmes
demeurant ieunes & vefues sont ve-
nuës à perdre le sens & le mouuement,
le poulz, & la respiration, & sur ces
entrefaites, la vie. Le meisme Aristote
allegue plusieurs maladies que les
hommes continens souffrent, pour la
mesme raison. La vraye responce au

A
du 6.
des lieux
effetez
ap. 6.
du 6. l.
es lieux
Jettez
6.

ptoblemé ne se peut donner en phi-
 losophie naturelle: ear elle n'est de sa
 iurisdiction, Et pourtant est besoing
 passer à autre science superieure, que
 l'on appelle Metaphisique, en laquel-
 le Aristote dit, que l'ame raisonnable
 est la plus basse de toutes les intelli-
 gences: & pource qu'elle est proce-
 dede de la nature des Anges, elle est
 faschée de se voir mise au corps le-
 quel à communauté avec les bestes
 brutes. Et ainsi la sainte Escriture
 note, comme chose contenant miste-
 re, que le premier homme estant nud,
 n'auoit point de honte: mais que se
 voyant: ainsi il se couurit, cognois-
 sant que par sa faute il auoit perdu
 l'immortalité, & que son corps estoit
 suiet à alteration, & corruption, &
 qu'on luy auoit baillé ces instrumens
 & parties, afin que necessairement il
 mourust, & laissast vn autre en sa pla-
 ce: & que pour conseruer ce peu de
 temps qu'il auoit à viure, il luy estoit
 necessaire de boire & de manger, &
 de ietter hors de si mauuais excremens.
 Et s'est augmentee en luy la honte,

Aut. 12
 de la Me-
 taph.

490 L'Examen des Esprits

voyant que les Anges, auxquels il tou-
choit sont immortels, & n'ont que
faire de boire, de manger, ni de dor-
mir, pour la conseruation de la vie, &
n'ont instrumens pour s'engendrer
les vns les autres, ains qu'ils ont esté
creez tous ensemble de nulle matie-
re, & sans crainte de se corrompre: de-
quoy sont naturellement instruits les
yeux & l'ouye. Parquoy l'ame raison-
nable s'en fasche, & a honte que luy
viennent en memoire les choses que
l'on a donné à l'homme pour estre
mortel & corruotible. Que ceste soit
la conuenable raison, il appert claire-
ment, car Dieu pour contenter l'ame,
apres le iugement vniuersel, & pour
luy donner entiere gloire, il doit faire
que son corps ait les proprieté d'un
Ange, luy donnant subtilité, agilité,
immortalité, & splendeur: à raison
dequoy il n'aura besoin de manger, ni
de boire, comme les bestes brutes.
Et estans au ciel de ceste maniere, les
ames n'auront honte de se voir en
chair, comme maintenant ne l'ont
Christ nostre Redempteur & sa me-

Notex.

*un indi-
ce d'im-
mortalité
de l'a-
me.*

re: ains est vne gloire accidentalle de voir ceste vſage des parties qu'auoient couſtume d'offeſer l'ouye & la veue. Ayant l'homme, en apres eſgard à l'honneſteté naturelle de l'ouye, il taſche d'euitier les termes durs & apres de ceſte matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ſe peut excuſer. L'honneſte lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui ſe doit tenir, à ce que les hommes ſoient de bon eſprit, c'eſt vne des choſes dont la Republique a plus de beſoin; attendu que par la meſme raiſon, naiſtront des hommes vertueux, bien fais, ſains, & de longue vie. Il me ſemble propre de diuiſer la matiere de ce chapitre en quatre principales parties, pour eſclaircir ce qui ſe doit dire, & afin que le lecteur ne ſe confonde. Premièrement il faut monſtrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuent auoir, afin de pouoir engendrer; ſecondement il faut declarer

492 L'Examen des Esprits.

quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soient masles & non femelles: tiercement, comme ils viendront sages & non ignorans & puis comme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez, pour conseruer leur esprit. Or pour venir au premier poinct, nous auons desia dit de l'opinion de Platon, qu'en la Republique bien ordonnee deuroiēt estre des forgeux de mariages, qui sceussent par art cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient pour bien accorder l'vne & l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galien ont commencé à tra-uailer, & ont donné quelques regles pour cognoistre la femme qui est fe-conde, & celle qui ne peut enfanter, & quel homme est in habile à engen-drer, & lequel est puissant pour ce faire. Mais de tout cela, ils n'ont dit gueres de chose, & n'en ont parlé a-uec telle distinction qu'il faillloit, au-moins au propos qui se presente: à raison dequoy sera besoin commen-cer l'art des les principes, & luy dō-

ner en brief ordre qu'il faut pour
 esclarcir de quels peres sortent en-
 fans sages, & de quels, ignorants &
 paresseux. A quoy faire, il est besoin
 sçavoir premierement vne certaine
 philosophie particuliere, laquelle
 estant fort manifeste aux maistres de
 l'art le vulgaire toutefois n'en a point
 de souci, veu que tout ce qui se doit
 dire touchant le premier poinct, de-
 pend de la cognoissance: c'est que
 l'homme (bien qu'il nous semble de
 la composition que nous voyons) ne
 differe point de la femme, selon que
 dit Galien, d'autre chose que de ce
 qu'il a les membres genitaux hors du
 du corps. Car si nous faisons anato-
 mie d'une femme, nous trouverons
 quelle a audehors deux coiillons,
 deux vases spermatiques, & le ven-
 tre de la mesme composition que le
 membre de l'homme, sans qu'aucun
 lineament luy defaille. Ce qui est tant
 veritable, que si nature acheuant de
 forger vn homme parfait, le vouloit
 convertir en femme, il n'y auroit au-
 tre chose à faire, que de remettre au

*Au lieu
 de la
 sectio
 la mu-
 ce, &
 2. l. de
 sement
 c. 5.*

dedans les instrumens de la generation: & si estant la femme faite elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre chose à faire qu'à luy tirer les coïillon dehors. Cela est aduenü plusieurs fois à la nature, estant la creature aussi bien au corps comme dehors: dequoy les histoires sont plaines: mais aucuns ont pensé que c'estoit vne chose fabuleuse, veu que les Poëtes en ont fait leur profit, & toutes fois il est ainsi. Car nature à souuent fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au ventre de la mere, & suruenant aux mēbres genitaux, abondāce de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir dehors, & fera vn masse. On cognoist apres appertemēt qui sont ceux auxquels est aduenüe ceste transmutatiō au ventre de leur mere, en certains mouuements qu'ils ont, qui ne sont propres ni conuenables aux hommes: Ils sont feminins: ils ont la voix delicate comme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombent ordinairement au

peché execrable? Au contraire nature a fait souuentefois vn male, avec les membres genitaux dehors, & suruenant vne froideur, elle les a fait retourner au dedans, & en a fait vne femelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'une telle fille a l'air d'un garçon, tant en la parole qu'en tous les mouuemés & œuures. Il semble que cela soit difficile à prouuer: mais considerant ce que plusieurs anciens historiographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soyent tournees en hommes, depuis la naissance, le vulgaire ne s'estonne de l'entendre: car outre ce qu'en racontent pour chose vraye plusieurs anciens, c'est vne chose qui est aduenue en Espagne, depuis peu d'annees en ça, de maniere qu'il n'est besoin de debatre ni disputer ce que l'experience demonstre. D'auantage, il est aisé à entendre quelle est la raison & cause que les membres genitaux s'engendrent dedans ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon: sçachant que la chaleur dilate

466 L'examen des Esprits.

*Galien au
3 l. de la
semence,
chap. 5.*

& eslargit toutes choses, & la froidur les detient & resserre. Parquoy tous les philosophes & medecins accordent, si la semence est froide & humide, se fait vne fille & non pas vn garçõ, mais si elle est chaude & seiche que s'engendrera vn garçon, & non pas vne fille: d'où s'inferre clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme: ny femme chaude, au respect de l'homme.

*En la 4.
sect. pr.
2.*

Aristote dit, que la fême peut estre feconde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du lait, pour substanter neuf mois la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & consumerait.

*Gil aux
Aphori.
com. 62.*

Tous les philosophes & medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, que entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs

laboureurs n'osent semer, pource que la semence ne prend ni germe: & entre les terres, celles là sont les plus fécondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humilité: comme se voit par expérience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Allemagne, l'abondance desquels en bien de la terre rend esmerueillez ceux qui n'en scauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariee, qui soit sterile, & qui ne porte des enfans à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combien que la femme doyue estre froide & humide, afin de concevoir, elle pourroit neantmoins l'estre en tel excez, qu'elle gasteroit la semence, cōme nous voyons que les bleds se perdent par les trop grandes pluies, & qu'ils ne peuuent meurir, quand le temps est trop froid. Parquoy l'on peut entendre que ces deux qualitez doiuent estre moderees, autrement la fécondité se perd. Hippocrate tient pour seconde la femme de laquelle le ventre est temperé, de telle maniere que la chaleur

498 *L'Examen des Esprits.*
 n'excede la froideur, ni l'humidité la
 siccité; & ainsi dit-il que les femmes
 qui ont les ventres froids ne conçoi-
 uent ni celles qui les ont fort humi-
 des, fort chauds & secs. Et comme il
 est impossible que la femme puisse
 concevoir, & moins encore estre fem-
 me, si elle & ses membres genitaux
 sont temperez (pource que si la semē-
 ce de laquelle au commencement elle
 est formee estoit temperee: les mem-
 bres genitaux sortiroient dehors, &
 en seroit fait vn garçon avec la barbe,
 & mesme plus parfait que nature
 sçache faire) aussi peu la matrice &
 la femme peut estre chaude, en ex-
 cez & domination: pour ce que si la
 semence de laquelle elle à esté engen-
 dree auoit ceste temperature elle fust
 fortie masle & non femelle. Il est dōc
 certain que la froideur & l'humidité
 sont les deux qualitez qui rendent la
 femme feconde: car la nature de l'hō-
 me a besoin de beaucoup de nourri-
 ture, pour ce pouuoir engendrer &
 conseruer. Et pour ceste cause vo-
 yons nous que de toutes les femel-

les qui se trouuent entre les brutes
animaux, il n'y en a pas vne qui ait
menstrues cōme la femme. Parquoy
estoit necessaire la faire toute froide &
humide, & en tel poinct ou degré
qu'elle creast beaucoup de sang fleg-
matic, qui ne peust estre gasté ni con-
sommé: i'ay dit sang flegmatic, pour-
ce qu'il est propre à la generation du
laiet, duquel Galien & Hippocrate
disent que la creature se maintient,
tout le temps qu'elle demeure au vè-
tre de la mere. Que si elle estoit tem-
perée, elle engendreroit beaucoup
de sang, mal propre à la generation
du laiët, qui se resoudroit du tout
(comme en l'homme temporel) &
ainsi ne demeureroit chose aucune,
pour maintenir la creature. Parquoy
ie tiens pour impossible qu'aucune
femme soit temperée: elles sont tou-
tes froides & humides, si les mede-
cins & philosophes ne me don-
nent la raison pourquoy la bar-
be ne vient à aucune femme, &
qu'à toutes estans, en santé, leur vien-
nent les menstrues, ou pourquoy,

En la
lett. p.
52.

500 L'Examen des Esprits.

si la semence de laquelle la femme a esté faite, estoit temperée ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'un garçon : Mais aussi combien qu'elles soyent toutes froides & humides, elle ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucuns le sont au premier: autres au second, & autres au troisieme: toutes lesquelles peuuent deuenir grosses & enceintes, si l'homme correspond en la proportion de chaleur, que nous dirons cy apres, On ne trouuera pas vn philosophe ni medecin qui ait encores dit iusques à present, par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & sçauoir laquelle est froide & humide, au premier: qu'elle au second, & quelle au troisieme. Mais considerant les effets que ces qualitez produisent aux femmes, nous pourrons le departir, par le moyen de la force & vigueur, & ainsi nous pourrons entendre le premier par l'esprit, & habilité de la femme, l'autre par les mœurs & complexion, le troisieme,

par la grosse voix ou deliée: le quatrième, par la chair, en abondance ou au cōtraire: le cinquième, par la couleur: le sixième par le poil: le septième, par la beauté ou laideur. Quant au premier, il faut sçauoir, que encores: qu'il soit vray (cōme nous auons prouué en vn autre endroit) quel esprit & habilité de la femme suit le temperamēt du cerueau, & non d'aucun autre membre: si est-il peurtant que la matrice & cotiillons d'icelle sont de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps que s'ils sont chauds & secs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperature, Galien dit que les autres parties en tiennent & sont de mēme. Mais tous les Medecins disent que de tous les membres, le cerueau reçoit les alterations le plustost, combien qu'ils n'ayent raison, sur laquelle ils puissent fonder vne telle conuenance. Il est vray, que par experience Galien prouue, que chastrant vne truye, incontinent elle s'adoucit & s'engraisse, & luy deuient la chair

Au. 1.

Aph.

62.

Hip.

6. de

p. 1. cō

Au 1.

de la

mence

15.

tédre & sauoureuse: mais si les couillons luy demeurent, la chair en est dure à manger, comme la chair d'un chien. Parquoy se peut entendre que la matiere & les couillons sont de grande offence, pour communiquer à toutes les autres parties du corps, leur temperamēt: principalement au cerueau, pource qu'il est froid & humide, comme eux: & où par la semblance, le passage, est fort aisé. Et si nous prenons garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent à la partie raisonnable, & que leurs contraires (la chaleur & siccité) la rendēt parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrela vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré, & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisieme degré, & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au second degré, car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche, & auoit vn esprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'est vne fort grande erreur,

car si la semence de laquelle elle a esté formée se fust trouuée chaude & seiche par accez, il en fust prouenu vn garçõ, & non pas vne fille: mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille, & non pas vn garçon. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on considere l'esprit de la premiere femme qui fut au monde: car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaite en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle sçauoit beaucoup moins qu'Adam, & pour ceste cause le Diable sçachant cela, fut vers elle pour la tenter & n'osa venir à l'homme cognoissant son grand esprit & sçauoir, & de dire que Dieu osta tout le sçauoir à Eue, qui luy defailloit pour esgaller Adam à cause de son peché, personne ne le peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encor offensé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand que Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le temperament necessaire,

304 L'Examen des Esprits.

pour estre feconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au ſçauoir: car ſ'il l'eust faite temperee, comme Adam, elle ſe fuſt trouuee treſſage: mais elle n'eust peu enfanter, ny auoir ſes fleurs, ſi n'eust eſté par voye ſupernaturelle. Sainct Paul ſe fonde en ceſte nature, quand il diſt, *Adulter in ſilentio diſcat, cum omni ſubiectione, docere autem mulieri non permittitur, neque dominari in virum, ſed eſſe in ſilentio.* C'eſt à dire que la femme apprenne en ſcilence, avec toute ſubiection: ie ne veux pas que la femme enſeigne, ny qu'elle domine l'homme, mais qu'elle ſe taiſe, & qu'elle obeiſſe à ſon mary. Mais cela ſ'endent quand la femme n'a l'eſprit, ny autre plus grande grace que ſa diſpoſition naturelle: car ſi elle a quelque don ſpecial, elle peut bien enſeigner & parler. Nous ſçauons bien que comme le peuple d'Iſrael fut opprimé & aſſiéé par les Aſſyriens, Iudith femme treſſage enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy, & les tença, diſant. Pour quoy ſouffre

on à Ozias de dire, que si dedans cinq iours ne luy vient du secours, le peuple d'Israel tombera à la miséricorde des Assyriens? Voyez vous pas que ces paroles prouoquent Dieu à ire, & non pas à miséricorde? pourquoy est-ce que les hommes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoy limitent ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les reprendre de ceste maniere, elle monstra comme ils deuoient appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Elbore aussi (femme non moins sage) enseigne au peuple d'Israel le moyen de rendre graces à Dieu pour la grande victoire qu'il auoit eue de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en disposition naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise Catholique, à iuste cause defend à toute femme de prescher, cōfesser, & enseigner: pour ce que son sexe n'admet aucune prudence ny discipline. On descouure aussi par les mœurs & complexions.

506 L'Examen des Esprits.

da la femme en quel degré de froideur & humidité gist son temperament: car si avec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & facheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaise complexion tient tousiours à la bone imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité, note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bonne compagnie, & ne s'estonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque sonnette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se donne aucune peine, qu'elle, rid à toute occasiō, qu'elle passe par tout, qu'elle dort fort bien, elle descouure le troisieme degré de froideur & humidité: car la grande molesse du cerueau & esprit est ordinairement accompagnée de peu de sçauoir. Celle qui participe les deux extremes, est froide & humide au second degré. Galien dit: que la voix forte & as-

*Aut. de
l'art de
med.
Hipp. au
6. de ap.*

pre est indice de grande chaleur & siccité: nous le prouuons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote: par où nous entendrons, que si la femme à la voix, comme d'un homme, elle est froide & humide au premier degré, & si elle l'a fort desiccée & delicate, elle l'est au troisieme. Et si elle participe des deux extrêmes, elle a vne naturelle voix de femme, & mesme est froide & chaude au second degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des signes de l'homme, combien despend la parole du temperament des coiuillons. La femme fort charnuë demonstre aussi vne grande froideur & humidité: car les Medecins disent que l'embonpoint, & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est fresche & maigre, elle demonstre auoir en soy peu de froideur & humidité: Et si elle n'est ni trop grasse ni trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré: la mollesse & aspreté de chair monstrent aussi

508 L'Examen des Esprits

les degrez de ces deux qualitez: la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait apre & dure, & la moderee la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps decouurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche, Galien dit que c'est signe de grand froidéur & humidité, & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré, & de ces deux extrêmes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup de poil, & que elle a vn peu de barbe, c'est donc vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froidéur & humidité: car scachant la generation du poil & de la barbe, tous les Medecins disent que le poil vient de chaleur & siccité, & s'il est noir, il demonstre beaucoup de chaleur & de siccité: Si la femme n'a gueres de poil, ni chevelure, elle tient la temperature contraire: celle qui est froide & humide au second degré, a vñ

du 1. li.
le 1. an.
mij.

27
27
27
27

peu de poil, mais il est blond & dore. La laideur & beauté aident beaucoup à cognoistre les degrez qu'à la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme sort au premier degré des susdites qualitez: car la semence seiche dont elle a esté formée a empesché sa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable afin que le potier la puisse former, & en faire ce qu'il voudra: mais si elle est dure & seiche, les vases en seront laids & mal formez. Aristote dit aussi que la grāde froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car si la semence est froide, & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource quelle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont mal bastis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pource quelle a esté faite de matiere bien assaisonnée & obeyssante à nature: qui est vn signe de soy mesme fort euident, pour cognoistre que la femme est seconde, & qu'elle peut enfanter.

pource qu'elle est d'un temperament propre & conuenable à cela, & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne decouure la bonté ou malice de son obiet. L'estomac cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & la veüe: & pourtant la sainte Escriture dit qu'Eue assit les yeux sur l'arbre deffendu, & qu'il luy sembla que le fruct d'iceluy estoit gracieux à manger. La faculté d'engendrer tient pour indice de fécondité & fertilité la beaulté de la femme & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cest indice, que nature a failli en elle & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

*Comme l'on cognoit en tout homme
quels degrez il y a de chaleur
& siccité.*

L'HOMME n'a son temperament tant limité que la femme: car il

L'examen des Esprits. 51

peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galien pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide, & téperé; mais il ne peut estre froid & humide, ni froid & sec, s'il est sain, & sans aucune lesion. Car, comme il n'y a point de femme chaude & seiche, ni chaude & humide, ni temperée, aussi n'y a il point d'homme froid & humide, ni froid & sec, au regard des femmes, sinon de la maniere que ie diray bien tost. L'homme chaud & sec, chaud & humide, & temperé, à les trois mesmes degrez en son temperament que la femme en la froidenr & humidité, & pourtant faut auoir indices pour cognoistre en quel degré est l'homme, pour luy bailler vne femme qui luy soit conuenabler. Et pour ceste cause il faut sçauoir que des mesmes principes que nous recueillôs le temperament de la femme, & le degré qu'elle a de froideur & humidité, nous deuons nous aider & seruir pour entendre que l'homme est chaud & sec, & en quel degré.

§12 L'Examen des Esprits.

du 1. li.
de la se-
nec. 2.
5.

Et pource que nous auôs dit, que par l'Esprit & mœurs de l'homme se collige le temperament des couïllons, il faut regarder à vne chose notable que dit Galien, qui est pour donner à entendre la grande vertu des couïllôs de l'hôme, à donner fermeté & temperamēt à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils sont de plus grande importance que le cœur: & en donne la raison, disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les couïllons sont le commencement de bien viure, & sans causes. Il ne sera besoin d'alleguer plusieurs raisons, afin de prouuer combien est nuisible à l'homme d'estre priué de ces parties, encor qu'elles soyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change sa voix grosse en vne deliée: & avec cela il perd les forces, & la chaleur naturelle, de maniere que la condition est pire & plus miserable que s'il estoit femme. Mais ce que l'on doit noter d'auantage, est que si l'homme, deuant qu'en estce

L'Examen des Esprits. 513

priué, auoit bon esprit & habilité, apres quiluy sont retranchez, il vient à perdre c'est esprit, ni plus ni moins que s'il auoit reçu au mesme cerueau quelque notable lesion. Ce qui est vn argument euident, par lequel se voit que les coiillons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Considerons vn peu que de mille Euniques qui s'appliquent aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne sçauant: mais en la musique, qui est leur profession ordinaire, voit-on plus clairement comme ils y sont rudes: ce qui se fait pource que la musique est œuvre de l'imagination & que cette puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils sont froids & humides. Il est donc certain, que par l'esprit, & habilité nous tirerons & cognoistrons le temperament des coiillons. Et pourtant l'homme qui se monstrera aigu és œuvres de l'imagination, sera chaud, & sec au troisième degré. Si l'homme ne sçait beaucoup, c'est signe que avec la chaleur s'est assemblée l'humilité.

Galién
l. 1. de la
semence,
c. 16.

laquelle nuict tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait d'avantage confirmer s'il a grande mémoire. Les mœurs ordinaires des hommes, chauds & secs, au troisieme degre sont telles qu'ils se voyent. Pourueuz de cœur, d'arrogance, de liberalité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leurs façons de faire & au fait des femmes ils n'ont esgard ni moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, rians volontiers, amoureux de passetemps, simples de bonne complexiō, fort affables, ils sont honteux & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parole descouure aussi beaucoup le temperament des coüillons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisieme degre: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grande humidité, cōme l'on voit es hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel avec la chaleur assemble l'humidité, à la voix forte, mais douce & sonante.

L'homme qui est chaud & sec au troisieme degre à bien peu de chair, dure & aspre, composee de nerfs & muscles & les veines fort grosses. Au contraire quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle c'est signe d'humilité, à raison de laquelle, la chaleur naturelle delicate & engraisse. La couleur de la peau brune, reglée, basanée & cendree, demonstre que l'homme est chaud & sec au troisieme degre, & s'il a la chair blanche & coloree, il demonstre peu de chaleur & beaucoup d'humilité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherantes au temperamēt des coüillons. Et si le poil est espais, noir & gros, spécialement des la cuisse iusques au nombril, c'est vn signe infailible d'une grande chaleur & siccité des coüillons: si l'homme a du poil aux espaulles, cela confirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chasteigne, mol delicat & non espais, il ne demonstre

316 L'Examen des Esprits.

pas vne grande chaleur & siccité aux
couillons. A peine voit-on aduenir
que les hommes fort chauds & secs
soient fort beaux, ains ils sont laids &
mal façonnez, pource que la chaleur
En la 14. & la siccité (comme dit Aristote de
señ. pro. ceux d'Ethiophie) fait negriller &
4. retirer les traits du visage, & ainsi
ils sortent de mauuaise figure: au con-
traire l'homme bien fait & gracieux,
demonstre vne humilité & chaleur
moderee: & pour cette raison, la ma-
tiere est obeissante à ce que la na-
ture veut faire: ainsi donc il est
certain que la grâde beauté en l'hom-
me, ne demonstre pas beaucoup de
chaleur. Nous auons parlé bien au
long au chapitre precedent, des si-
gnes de l'homme temperé: & pour-
tant n'est besoin les redire en c'et en-
droit: il faut noter seulement que
comme les medecins mettent en cha-
cun degré de chaleur, trois eschelons
d'intention ou force, ainsi en l'hom-
me temperé: se doit constituer grâ-
deur & largeur d'autres trois. Celuy
qui sera au troisiéme, vers la froi-

L'Examen des Esprits. 517

deur & l'humilité, se reputera de froid, & humide, car aucunes fois vn degré ressemble à vn autre, ce qui appert: parce que les signes que donne Galien, pour cognoistre l'homme froid & humide, sont les mesmes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage de bonne sorte, vertueux, il a la parole claire, il est blanc, de bonne chair & molle, sans poil: & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galien dit que leur semence est inhabile à engendrer.

*Au liur
de l'art
de med.*

Avec quel homme la femme se doit marier afin de concevoir,

II.

HIPPOCRATE en charge de faire deux choses en la femme qui n'enfante pas, quand elle est mariee, pour cognoistre s'il tient à elle, ou si la semence de son mari est inhabile à engendrer. La premiere est de s'enfumer avec de l'en-

*En la s.
est A-
pho. 59.*

518 L'Examen des Esprits

cens par bas, de maniere que la robe traine de tous costez en terre, pour empescher la vapeur de sortir: & si de là à vn peu de temps, elle sent le goust & odeur de l'encens en la bouche, c'est vn certain signe, qu'il ne tient pas à elle, si elle ne porte des enfans, puis que la fumee trouue les chemin de la matrice ouuerte, par ou elle penetre iusques au nez & à la bouche. L'autre est de prendre vne teste d'ail plumé iusques au vif, & la mettre dedans la matrice, quand la femme veut dormir, & si le lendemain elle se sent en la bouche, le goust & saueur de l'ail, elle peut certainement faire des enfans. Mais pose le cas que ces deux preuues demostressent l'effet que dit Hippocrate, (qui est quand la vapeur penetre par dedans, iusques à la bouche) cela ne demostre pas absoluëment la sterilité de mary l'entiere fecondité de la femme, mais aucunesfois vne mauuaise souuenance ou conformité de l'vn à l'autre: & ainsi elle est autant sterile pour luy, que luy pour elle: ce

que nous voyons tous les iours par
 experience: car quand vn tel hom-
 me se marie avec vne autre femme,
 il vient auoir enfans. Et ce qui plus
 estonne ceux qui ne scauent pas ceste
 philosophie naturelle, est que les deux
 se separans, avec le tenon & bruit
 d'impuissance, & se remarians, luy à
 vne autre femme, & elle à vn autre
 mary, ils sont venus tous deux à en-
 gendrer. La cause de cela est qu'il y
 a des hommes desquels la faculté
 d'engendrer est inhabile pour vne
 femme, & puissante pour vne autre.
 Comme nous le voyons par experiē-
 ce en l'estomac: car il reçoit vne vian-
 de d'un grand appetit, & l'autre non,
 encore que parauenture elle soit la
 meilleure. Et pour scauoir la confor-
 mité & conuenance de l'homme &
 de la femme, pour auoir lignee, Hip-
 pocrate le dit en ceste maniere. Si le
 chaud, par moyen & esgalité ne res-
 pond au froid, & le sec, à l'humidité,
 rien ne s'engendrera: comme voulāt
 dire si les deux semences ne s'assem-
 blent en la matrice de la fēme: l'vne

AN 1. li.
 de na-
 ture hu.
 16. 11.]

520 L'Examen des Esprits.

chaude & l'autre froide: ou l'une humide & l'autre seiche, en esgal degré & force, rien ne s'engendrera: car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme à besoin d'une température en laquelle chaleur ne surpasse la froideur, ny l'humidité le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignee. Ceste doctrine ainsi supposée, venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexion: avec la voix forte, de peu charnure . noire & velue & laide) cette là deuiendra facilement enceinte, d'un homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, qui sera gras, qui aura la chair blanche & molle, avec un peu de poil & qui sera blond & beau de visage. Cette là se peut bien marier aussi à un homme temperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galien, que la semence est fort propre

à la generation & correspondante
 à toute femme, pourueu qu'elle soit
 saine & d'age conuenable: mais ce
 nonobstant elle ne deuient facilement
 enceinte: & si elle conçoit, Hipocra-
 te dit que dedans deux mois, elle viét
 à auorter, pource qu'elle n'a point de
 sang pour se maintenir, ni la creatu-
 re aussi neuf mois durant. Mais on *Aus. des*
 peut remedier facilement à cela, si la *Aph. 16.*
 femme se baigne beaucoup de fois de-
 uant quelle vienne à l'acte de genera-
 tion: & le bain doit estre d'eau douce
 & chaude, laquelle de l'opinion d'Hip-
 pocrate, fait la vraye temperature, de
 la femme, luy amollit & humecte la
 chair (qui est la temperature que doit
 auoir la terre, afin que le grain de bled
 y prenne racine) elle produit aussi vn
 autre plus grand effet, qui est d'accroi-
 stre l'enuie de manger, empesche &
 defend la resolution, & fait que la
 chaleur naturelle est en plus grande
 quantité au moyen dequoy s'acquiert
 grande abondance de sang flegmatic,
 pour maintenir neuf mois la creatu-
 re. La femme froide & humide, au

§22 L'Examen des Esprits.

troisiesme degré est bonne, bien complexionnee : elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'est pas fort belle. Cette là se doit marier à vn homme chaud & sec, au troisiesme degré, pource que la semence d'iceluy est si ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, afin de prendre racine. Ceste là tient la qualité du cresson, qui ne peut venir s'il n'est dedans l'eau : si elle auoit moins de chaleur & siccité, la semence qui tomberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit non plus que si l'on semoit le bled dedans l'eau.

As 5.
des Aps.
46.

Hipocrate conseille à vne telle femme de deuenir maigre, & se consumer la chair & la graisse, deuant qu'elle se marie : mais ce faisant, il ne la faut pas mettre avec vn homme si chaud & sec, pource que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui sera froide & humide au second degré, est moderee és signes que nous auons

dit, horsmis la beauté, qui est pour
 extreme: Et ainsi est ce vn signe cui-
 dent de la fecondité, quand elle est de
 bonne grace. Elle correspond quasi à
 tous les hommes: premierement au
 chaud & sec au second degré, & puis
 au temperé, & entre deux, au chaud
 & humide. De toutes ces conion-
 ctions d'hommes & femmes que
 nous auons dit, peuuent sortir sages
 enfans: mais de la premiere ils vien-
 nent plus ordinairement. Car com-
 bien que le semence de l'homme ten-
 de a froideur & humidité, la conti-
 nuelle siccité de la mere, avec le peu
 d'alimens, corrige & amend la fau-
 te du pere. Pource que ceste maniere
 de philosopher n'auoit encores esté
 cogneuë, tous les Philosophes natu-
 rels n'est peu respõdre à ce probleme,
Cur plerique stulti liberos prudentissimos
procreant? Pourquoi la pluspart des
 hommes ignorans engendrent enfans
 tres-sages? à quoy ils respondent
 que les hommes ignorans s'appli-
 quent à bon escient à l'acte venerien,
 sans estre destournez par aucune

autre contemplation: & que les hommes fort sages font au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autre chose que ce qu'ils font: à raison dequoy ils debilitent la semence, & font des enfans qui defaillent tant és puissances raisonnables comme és naturelles. Mais ceste response est d'hommes qui ne sçauent pas beaucoup de naturelle philosophie. Es autres conjunctions il faut regarder que la femme se desseiche par la perfectiō de l'aage, sans la marier trop ieune: car il en viendrait des enfans ignorans, & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est tres humide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils naquirent: & se faisant en formant l'homme de matiere qui soit trop humide, il sera par force de lourd esprit.

*Quelle diligence il faut employer afin
d'engendrer des garçons, & non
des filles.*

I I I.

QU'Es Peres qui veulent auoir des
enfans sages, qui soient habita-
bles pour apprendre les lettres, doi-
uent tascher qu'ils naissent mâles:
pour ce que les filles, à raison de la
froideur & humidité de leur sexe, ne
peuuent auoir vn esprit profond.
Nous voyons seulement qu'elles par-
lent avec vne certaine apparence
d'habilité, en choses faciles & legeres,
par termes communs & fort vîtez:
mais les mettant au Latin, elles n'en
peuuent gueres apprendre, encores
ce qu'elles en apprennent est par le
moyen de la memoire. Et quant à ce
qu'elles sont ainsi rudes aux sciences,
ce n'est pas leur faute: mais bien de la
froideur & humidité qui les a fait fil-
les: lesquelles qualités contredisent à
l'esprit & habilité, cômme nous auons

Z iij

pro ué ailleurs. Salomon considerant la grande faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse avec esprit & sçauoir, a dit en ceste maniere: *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme entre toutes.* Et pour tant faut fuir ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné à ce propos au corps humain, & quel moyens il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, que nature ne se sert que d'un pour faire que la race des hommes ne s'acheue. Cet humeur est vn certain excrement qui s'appelle (*serum*) ou sang clair, qui se fait au foye & veines, lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancholie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuent auoir.

*sur li.
de la se-
nence,
216.*

Nature sert de telle liqueur pour subtiliser l'aliment, & le faire passer par les veines & chemins estroits, afin de substantier toutes les parties du corps: & cet œuvre estant paracheué, la mesme nature l'a pourueu des rongnons: desquels l'office n'est autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux, & le chasser par la voye en la vessie: & de là hors du corps. Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generation, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux couillons & vales de la semence, avec vn peu de sang, duquel se fait la semence conuenable au genre humain: & ainsi elle a planté vne veine au rongnon droit, laquelle va respondre au coiillon droit, & d'elle mesme se fait le vase droit de la semence. L'autre veine du rongnon gauche respond au coiillon gauche: de laquelle mesme se fait le vase spermatique. Le mesme Galien declare les qualitez de cet excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la se-

mence, qui sont vne certaine acrimo-
nie & corrosion, qui vient d'estre fa-
lé, par lesquelles qualitez il induit les
vases spermatiques & incite l'ame à
generation sans se soucier. Et pour-
tant les hommes fort luxurieux s'ap-
pellent en langue Latine, *Salaces*, c'est
à dire: Hommes qui ont beaucoup
de sel en la semence. D'auantage n'a-
ture a fait autre chose digne de gran-
de consideration: c'est qu'elle a don-
né vne grande chaleur & siccité au
roignon & couillon droit, & vne grã-
de froideur & humidité au roignon
& couillon senestre: & pour ceste
cause la semence qui s'elaboure au
couillon droit, fort chaude & seiche:
& celle du couillon gauche fort froi-
de & humide. Or que nature preten-
de tousiours par ceste diuersité de
temperament tant aux rongnons, cō-
me aux couillons & vases de la semē-
ce, est chose claire, sçachant par les
histoires veritables qu'au commence-
ment du monde, & plusieurs années
apres, les femmes enfantoient tous-
iours deux enfans d'vne ventrée, des-

quels l'un estoit garçon, & l'autre fille: afin que chacun homme eust sa femme, & chacune fille son mary, pour croistre incontinent le genre des hommes. Et pourtant nature fait que le rongnon droit donnast au coiillon droit matiere chaude & seiche, pour la generation du masse. Elle a ordonné le contraire pour former la femme, faisant que le rongnon gauche enuoyast ceste matiere secheuse, comme mugue, froide & humide, au coiillon gauche, pour faire avec la froideur & humidité, la semence froide & humide, de laquelle necessairement se doit engendrer la fille, & non le masse. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hommes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyé & conseil, en ne doublant ainsi la generation: & qui pis est, on voit que pour vn garçon qui s'engendre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison dequoy on peut entendre, ou que nature est desia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entre deux qui l'empesche de faire son œuvre

comme elle voudroit. Nous dirons cy-apres quel il est, en amenant les conditions qui se doiuent garder, à ce que sans erreur naisse l'enfant masle. Ainsi donc ie dy, qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir ceste fin: l'vne desquelles est, de manger alimens chauds & secs: en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercement il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatriesme chose, il ne faut venir à l'acte venerien iusqu'à ce que la semence soit cuite & bien saisonnee: pour la cinquiesme, il faut auoir affaire à la femme deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixiesme, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible d'engendrer vne fille. Quand à la premiere condition, il faut scauoir que combien que le bon estomac cuise & altere la viande, la defnuant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est ce qu'il ne l'en pri-

ne pas du tout. Car si nous mangeons des laitues qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles sera froid & humide, & le fereux froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouindra sera sera chaud & sec, & la matiere fereuse, chaude & seiche, & aussi la semence tiendra les mesmes qualitez: Car il est impossible, dit Galien, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance, & les qualitez de viande, deuant qu'on la mange. Si donc il est certain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seiche, quand il se forme, il faut que les peres vsent de viandes chaudes & seiches pour engédrrer enfans masles. Il est vray qu'il y a vn grand danger en ceste maniere de generation, qui est, qu'estant la semence fort chaude & seiche, nous auons dit beaucoup de fois autre-part, estre force qu'es'en engédre vn garçó malin, faux & rusé; tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hommes que

532 L'Examen des Esprits.
 ceux-là, s'ils ne se corrigent sont fort
 pernicieux à la Republique, à raison
 dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne
 fussent formez, que d'estre ainsi vi-
 cieux. Ce néanmoins se trouueront
 aucuns peres, qui diront: Je ne me
 sôcie pas que mon enfant soit, mais
 qu'il soit malle, pource que, *melior est*
iniquitas viri, quàm mulier benefaciens.
 C'est à dire. L'iniquité de l'homme
 vaut mieux que la femme qui fait
 bien. Mais on peut facilement reme-
 dier à cela, en vsant d'alimens tem-
 perez, & tendans vn peu à chaleur &
 siccité, ou par l'apareil, ou y adioustât
 quelques especes. Galien dit que ces
 alimens là sont poulles, perdrix, tour-
 terelles, francolins, pigeons, griues,
 merles, & cabrils, tous lesquels, sui-
 uant le conseil d'Hipocrate, se doi-
 uent mâger rostis, pour eschauffer &
 dessécher la semence. Le pain qu'on
 doit manger doit estre blanc, fait de
 fleur de farine, avec sel & anis: car le
 noir est froid & humide (côme nous
 prouuerons cy apres & fort preiu-
 diciable à l'esprit. Il faut boire vin

blanc, temperé avec de l'eau, selon
 que l'estomac le requerra, faut que
 l'eau soit douce, & fort délicate. La
 seconde diligence que nous auons dit
 qu'il faut employer en cecy, est de
 manger ces viandes en quantité tant
 modérée que l'estomac les puisse
 vaincre: car combien que les alimēts
 soient chauds & secs de leur propre
 nature, ils se font froids & humides, si
 la chaleur naturelle ne les peut cuire.
 Et pourtant combien que les peres
 mangent du miel, & boient de bon
 vin blanc, ils feront de ces viandes la
 semence froide, de laquelle s'engen-
 drera vne fille, & non pas vn garçon.
 Pour ceste cause, la plus grande par-
 tie des nobles & riches ont ceste in-
 commodité d'engendrer beaucoup
 plus de filles que de garçons: pour ce
 qu'ils mangent & boient plus que
 leur estomac ne peut porter, & com-
 bien que leurs viandes soient chau-
 des & seiches & espicées, si est ce que
 pour estre prinſes en grande quanti-
 té leur estomac ne les peut cuire ny
 vaincre. Mais la crudité qui se

334 L'Examen des Esprits.

Au 2.
des Loix

fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre, pource que ceste liqueur subtile, & tendât à tant de vapeurs, fait que le vin & les autres alimens s'en vont cruds aux vases spermatiques, & que la semence induit faullement l'homme à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnée. Et pourtant Platon louë vne loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois, par laquelle ils deffendoient à l'homme marié & à sa femme, de boire vin le iour qu'ils pensoient venir à l'acte charnel, cognoissans que ceste liqueur fait beaucoup de tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle est cause suffisante pour le faire deuenir vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le vin se boit modérément, il n'y a viande qui face meilleure semence pour engendrer selon nostre intention, que fait le vin blanc, spécialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisieme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice,

plus que moderé, pour ce qu'il con-
 forme l'humidité superflue de la
 semence, & qu'il l'eschauffe & la des-
 seiche. Pour ceste cause fait l'hom-
 me tres-fecond & puissant à engen-
 drer: comme au contraire, celuy
 qui ne prend aucun exercice, se fait
 grand tort, & refroidit & humecte la
 semence: à raison dequoy les riches
 qui vivent à leur aise, engendrent
 plus de filles que ne font pas les pau-
 ures qui travaillent. Et ainsi Hipo-
 crate raconte, que les principaux
 hommes de Scithie estoient fort effe-
 minez, mols, & enclins aux œuvres
 des femmes, qui sont coudre, balier,
 pestrir, tistre & filer, & avec ce ils
 estoient impuissans pour engendrer:
 s'ils engendroient quelque enfant
 masle, ou il naissoit Eunuque ou
 Hermaphrodite de quoy estans faschez
 & courroucez, ils delibererent faire
 sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs
 dons pour le supplier qu'il ne les trai-
 tât ainsi, & que son plaisir fust de re-
 medier à ce leur defect, puis qu'il

*Ainsi
 de l'air
 lieux
 Ec.*

le pouuoir faite. Mais Hipocrate se
môque d'eux, disât n'aduenir aucun
effect, qui ne soit merueilleux & diuin
si nous le considerons comme il ap-
partient. Car rapportant les choses
à leurs causes naturelles, nous venôs
en fin tomber en Dieu, en la vertu
duquel tous agens œurent au mon-
de: mais il y a des effets, lesquels ab-
solument se doiuent rapporter à Dieu,
comme ceux qui sont hors de l'ordre
de nature: il y en a qui s'y rapportent,
par les causes qui sont entre eux or-
données à ceste fin. Hipocrate dit

Au lin. que le pays des Scithes au dessous du
de l'air, Septentrion, est froid & humide ou-
lieux & tre mesure: au moyen dequoy, à rai-
caux. son des espaisnes nues & brouillars, à
peine le Soleil s'y descouure iamais,
Les hommes riches y vont tousiours
à cheual, & ne font exercice aucun,
mangent & boient plus que leur
chaleur naturelle ne peut porter: ce
qui fait la semence du tout froide
& humide. Et pour ceste cause ils
engendrent beaucoup de filles, & s'il
leur vient quelque garçon, il est de

la complexion que nous auons dit, Sçachez, leur dist Hipocrate, que le remede à cela n'est pas de faire sacrifices à Dieu: car avec cela, il faut aller à pied, manger peu, & boire moins, & n'auoir pas tousiours ses aises, ou se donner du bon temps. Et afin que vous entendiez cela clairement, prene garde vn peu au menu peuple de ceste region, & à vos propres esclauues lesquels ne font, tant s'en faut, sacrifices à Dieu, & ne luy offrent presens, (pource qu'ils n'ont dequoy) que mesmes ils blasphemét son nom, & l'iniurient, pource qu'ils les a faits de si basse condition. Et nonobstât, ils sont tres-puissans pour engendrer, & la pluspart de leurs enfans sont masles, robustes & bien composez: non pas des enuques, effeminez & hermaphrodits, comme les vostres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & qu'il font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyen dequoy, leur semence est chaude & seiche:

538 L'Exam en des Esprits.

de laquelle naist & procede vn mas-
le & non vne fille. Pharaon n'a pas en-
tendu ceste philosophie, ny ceux de
son conseil, ayant dit ainsi, *Venite sapie-*
ter opprimamus eum, ne forte multipli-
cetur, & si ingruerit contra nos, bellum
addatur inimicis nostris. Le remede
qu'il print pour garder que le peu-
ple d'Israel ne multipliait, où a tout
le moins que ne luy naquissent beau-
coup d'hommes: (qui estoit ce que
pl^o il craignoit) fut del'opprimer par
plusieurs travaux corporels en luy
baillant à manger porreaux, ails &
oignons: mais ce remede succedoit
tant mal, que le texte diuin dit, *Quan-*
toque opprimebant eos, tanto magis mul-
tiplicabantur & crescebant. Et retour-
nant à penser, que cestuy estoit le
meilleur moyen qui se pouuoit trou-
uer, il leur vint à doubler le travail
corporel: mais il ne gaignoit non plus
que si pour amortir vn si grand feu,
il y eust ietté del'huyle. Mais s'il eust
sceu ceste Philosophie naturelle, ou
aucun de ceux de son conseil, il leur
eust baillé à manger du pain de sei-

En Exo.
chap. 1.

En Exo.
chap. 2.

Les le-
gumes
& tren-
tes usā-
des de-
biles,
abregent
la vie.

gle ou d'auoine, des laitues, melons, courles, & concombres, & les eust tenus en oisiveté, paisibles & aises, sans les faire traualier. Car par ce moyen, ils eussent rendu leur semence froide & humide, de laquelle se fussent engendres plus de filles que de garçons, & en peu de temps leur vie se fust abbregee. Mais en leur baillant à manger beaucoup de chair cuite, avec plusieurs ails, porreaux & oignons, & les faisant traualier en ceste maniere leur semence deuenoit chaude & seiche, & par ces deux qualitez, ils estoient d'auantage incitez à l'œuvre de la generation, & tousiours engendroient des masses. En confirmation de cela, Aristote fait vne demande. Pourquoi la semence a coutume de sortir de nuict, en dormant, à ceux qui sont las de traual, ou qui sont etiques & en langueur? auquel problemes il ne donne pas vne certaine responce. La raison de cela est, que le traual corporel & la chaleur etique eschauffent & desseichent la semence, & que ces deux qualitez la

*Hip. 618
des
epi. p. 5.
com. 25.*

*En la 5.
lect. pro.
30.*

540 L'Examen des Esprits.

fontaigre & mordante. Et comme en dormant se fortifient toutes les œures naturelles, aduient ce que dit le problemie. Galien, note bien combien est feconde & mordante la semence chaude & seiche disant:

Aul. lin. de l'art de Med. chap. 11. Et fecundissima est accelerat ab initio protinus ad coitum excitat animal: pe- tula est & ab libidinem prona. La qua-

triefme condition est de venir à l'acte de la generation, iusqu'à tant que la semence soit reposée, cuite, & bien assaisonnée: car combien que les trois diligences passées ayent precedé, nous ne scauons pas neantmoins si la semence est venue à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premierement sept ou huit iours, des viandes que nous auons dit, afin que les couillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture, la semence qui iusques là auoit esté faite d'autres alimens, afin que celle que nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doiuent employer en la semence humaine, afin qu'elle soit fecon-

de, & fertile, telles que l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulent garder : car ils attendent qu'elles soient meures & desseichées, pour ce que s'ils les recueilloient de la plante deuant la saison & le temps conuenable, s'ils les mettoient l'autre année dedans la terre, elles ne pourroient pas fructifier. Pour ceste raison n'ay noté qu'aux lieux ausquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generation que là où les hommes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sont iamais enceintes, pource qu'elles n'ont esgard à ce que leur semence se cuise & meurisse. Il faut donc attendre quelques iours que la semence se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonée: car par ce moyé elle gagne la chaleur, siccité & bonne substance plustost qu'elle ne la perd. Mais comment scaurons nous que la semence est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance? Cela s'entend facilement quand il

542 L'Examen des Esprits.

ya long téps que l'hôme n'a cognéu sa femme: on le sçait par la continuelle affection & desir de l'acte venerien: cè qui vient de la fecondité & maturité de la semence. La cinquiesme chose à garder estoit de venir à l'acte susdit, six ou sept iours deuant que la fême ait ses fleurs: car le malle à besoin de beaucoup d'aliment pour se nourrir. La raison de cela est que la chaleur & siccité de son temperament gaste & consomme nō seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle a conceu vn garçon a bōne couleur & est belle: pource que l'enfant par sa grande chaleur, luy consomme tous les excremens qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait ceste reprise de sang, dont il se puissē nourrir. Ce qui monstre clairement par experience qu'a peine s'engendre vn garçon qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au contraire, quand la femme est enccinte d'une fille: car à

cause de la grande froideur & humidité de son sexe, elle mège peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conçu vne fille est laide, crasseuse, & a enuie de mille villenies: & à son enfancement elle doit mettre & employer double tēps, à se mondifier & purger plus quesi elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se fonda, quand il dist à Moÿse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust souillée de sang vne semaine, & attendit trente trois iours pour entrer au temple, en enfantant vne fille, qu'elle fust immonde, deux semaines & n'entrast au temple iusques au bout de soixante six iours: de maniere qu'il double le temps de la purgation, en l'enfancement de la fille. Et la raison de cela est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait double excremens, au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi Hipocrate note pour vne chose fort dan-

Leu. 6.
12.

Au li.

344 L'Examen des Esprits.
 de la gence, quand la purgation est de-
 nature tenuë à la femme laquelle a enfanté
 au fruit vne fille. Iay dit cela à propos: car
 enfanté, il faut bien regarder aux derniers
 du 3. des jours du mois, afin que la semence
 ap. pa 3. trouue beaucoup d'aliment à man-
 ger. Car si l'acte de la generation se
 com. 75. faict, incontinent apres la purgation,
 par faute de sang, la semence ne
 prendra point. Mais les peres doi-
 uent estre aduertis que si les deux se-
 mençes ne se ioignent (celle de l'hō-
 me & de la femme) tout en vn mes-
 me temps, Galien dit que ne se fera
 aucune generation: combien que
 celle du mary soit fort propre à en-
 gendrer. Nous en amenerōs cy apres
 la raison, à autre propos. Ainsi donc
 il est certain que toutes les diligen-
 ces que nous auons conté, doiuent
 pareillement estre employees par la
 femme: autrement la semence mal
 eslabouree empescheroit la genera-
 tion. Et pourtant faut-il que l'un re-
 garde à l'autre, afin qu'en vn mesme
 instant les deux semences s'assemblēt.
 Cela importe beaucoup la premiere
 fois:

fois : car Galien dit que le coiillon droit, & son vase spermatique est induit premierement & donne la semence, ains que le fenestre : & si de la premiere fois ne se fait la generation, il y a danger en la seconde, que la fille ne s'engendre plustost que le garçon. Car deux semences se cognoissent premierement en la chaleur & froideur, secondement en la quantité, de beaucoup ou peu : tiercement, en sortie prompte ou tardive. La semence du coiillon droit sort tant chaude qu'elle brusle la matrice de la femme : quant à la quantité : il n'y en a pas beaucoup, & descend promptement. Au contraire, la semence du coiillon gauche sort plus temperée, en plus grande quantité, & pour la froideur & grosseur, elle est tardive à sortir. La dernière condition estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombent au costé droit de la matrice : car Hipocrate dit qu'en ce lieu se font les garçons : & au costé fenestre des filles. Galien en amene la

En la
sect. 1.
phr. 48.

Aa

raison, & dit: que le costé droit du ventre est fort chaud à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droit & du vase droit de la semence, qui sont trois membres fort chauds, comme nous auons prouué. Et puis que la raison de l'engendrer du masse consiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semence en celieu. Ce que la femme fera aisément, se mettant sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenant la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au liét, pource que le ventre ou la matrice ne se reçoit & ne retient incontinent la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou non, sont à tous fort manifestes: car estant debout, si la semence tombe incontinent, Galien dit estre chose asseurée qu'elle n'a pas conceu: combien qu'en cela y ait vne chose à considerer, que toute la semé ce n'est pas feconde, ny pro-

*Aut. de
la for-
mation
des fruct
es Hip.
Aut. de*

pre à engendrer: car vne partie d'icelle est fort aqueuse, qui atténue la principale semence, afin qu'elle puisse passer par les destroits, & nature reiette ceste semence, laquelle demeure avec la partie seconde apres que la femme a conceu. On cognoist que ceste partie est cōme de l'eau, & en petite quantité. Or est il dangereux à la femme de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote^{la geniture.} conseille qu'elle face premiere-ment euacuation des excrémés, & de l'vrine, afin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la grossesse de la femme, est que le lendemain elle sent le ventre vuide, spécialement entour le nombril: & cela vient de ce que la matrice desirant concevoir est fort large, & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ny plus ny moins que le membre de l'homme. Estant donc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit Hipocrate dit, qu'elle se resserre & s'amasse en forme d'une boule, pour recueillir

Aa ij

548 L'Examen des Esprits.

la semence, & ne la laisser sortir : au moyen dequoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quand elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ny boyaux dedans le ventre. D'auantage, la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pource que le ventre a desia ce qu'il vouloit : mais le plus certain signe que Hypocrate en ameine est quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & quand elle est enuieuse de manger certaines viandes.

Quelles diligences se doivent employer, & ce que les enfans soient ingenieux & sages.

IIII.



Il'on ne sçait premiere-
ment la raison & cause
d'ou vient qu'un homme
s'engendre de grand es-
prit & habilité, il est impossible d'ca

pouuoir trouuer l'art: car par l'assemblée & conionction des principes & causes, on peut venir à ceste fin & non pas autrement. Les Astrologues tiennent pour certain, que selon quel'enfant naist sous l'influence d'une, ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauuaises mœurs, heureux, ou avec autres conditions & proprietez que nous voyons & considerons tous les iours aux hommes, Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible establir aucun art, pour autant que ce seroit vn cas fortuit, & non mis en l'eslection des hommes. Les philosophes naturels (comme Hippocrate, Platon, Aristote, & Galien) tiennent pour certain, que quand l'homme se forme, il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au point qu'il vient à naistre, pource que lors les astres les alterent, donnant superficiallement à l'enfant chaleur, froideur, humilité, siccité: mais non pas substance, en laquelle il demeure toute sa vie, comme font les quatre elemens (le feu la terre, l'air & l'eau) lesquels

550 L'Examen des Esprits.

non seulement donnent au composé
chaleur, froideur, humidité & siccité:
mais aussi substance, qui luy garde &
conserue ces mesmes qualitez tout
le temps de la vie. Parquoy ce qui est
le plus important en la generation des
enfans, est de tascher que les elemens
desquels ils se composent ayent des
qualitez requises pour l'esprit. Car
en tel poids & mesure qu'ils entre-
ront en la composition, ils dureront
toujours au mixte & composé, & nō
les alterations du Ciel. Mais quels sōt
ces elemens, & de quelle maniere en-
trent ils au ventre de la femme pour
former la creature? Galien dit qu'ils
sont ceux-là mesmes qui composent
toutes les autres choses naturelles:
mais que la terre est changée es vian-
des solides que nous mangeons, com-
me le pain, la chair, les poissons &
les fruits, l'eau es liqueurs que nous
beuons: & dit que l'air & le feu de-
meurent meslés par l'ordre de natu-
re, & qu'ils entrent au corps par le
poux & la respiration. De ces quatre
elemens, meslés & cuits par nostre

*Am. 2. li.
de la cō-
seruatiō
de la sante*

chaleur naturelle, se font les deux principes nécessaires de la generation de l'enfant, qui sont la semence & le sang menstrual. Mais ce que on doit faire principalement, est de regarder (pour la fin que nous prétendons) aux viandes solides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en soy tous les quatre elemens desquels la semence prend plus de corps & qualitez, que de l'eau que nous beuions, & du feu & de l'air que nous respirons: & pourtant Galien a dit: Que les peres qui veulent engendrer enfans sages eussent à lire les trois liures qu'il a escrits, des facultez des alimés, & qu'ils y trouueroient des viandes propres à ce faire. Il n'a point fait mention des eaux, ny des autres elemens, comme materiels de peu de consequence: enquoy toutesfois il n'a pas bien fait: l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeons: Et qu'à ce qui concerne la generation de la semence,

552 L'Examen des Esprits.

elle est d'aussi grande importance que tous les autres elemens ensemble. La
1. li. raison est, comme dit le mesme Ga-
de la sc. lien, que les couillons attirent des veines pour leur nourriture la partie sericuse & plus claire du sang, & que les veines recoiuent de l'eau que nous beuons, la plus grande partie de ce sang clair comme megue. Or que l'eau cause plus grande alteration & changemēt au corps que ne fait l'air, Aristote le prouue, en demandant:
En la 1. li. pr. de la 15. Pourquoi le changement des eaux cause à la santé vne si grande alteration, si nous respirons l'air contraire, nous ne le sentons pas tant. A quoy il respond, que l'eau donne nourriture au corps: & l'air non. Mais il n'a point de raison de respondre en ceste maniere: car l'air (selon l'opinion d'Hippocrate) donne aussi bien nourriture & substance que l'eau. Et ainsi Aristote à trouué vn autre meilleure responce, disant: Qu'il n'y a pas vn lieu ny region, ayant son air propre: car celuy qui est auourd'huy en Flandres, courant à l'entour, en

deux ou trois iours passe en Affrique:
 & celuy qui est en Affrique par le
 vent de midy, s'en va au Septentrion,
 & celuy qui est au iourd'huy en Hie-
 rusalem, est chassé par le Leuant, aux
 Indes du Ponant. Ce qui ne se peut
 aduenir és eaux, pource qu'elles ne
 sortent pas d'un mesme territoire:
 au moyen dequoy chacun peuple a
 son eau particuliere conforme aux
 veines de la terre, d'où elle vient, &
 par où elle passe. Et estant l'homme
 accoustumé à vne maniere d'eau,
 quand il en boit vne autre, il s'altere
 plus que par nouuelles viandes &
 airs: de maniere que les peres qui
 voudront engédrer enfans sages doi-
 uent boire eaux delicates, & de bon
 temperament: autrement ils erre-
 ront en la generation. Aristote dit *En la 1.^e s.
 1.^{re} prob.*
 que nous nous gardions du vent de
 midy pluuieux au temps de la gene-
 ration, pource qu'il est gros, qu'il
 humecte fort la semence, & fait en-
 gendrer vne fille, non pas vn gar-
 çon, mais il loue fort le Ponant,
 & luy donne epithetes honorables:

Aav

554 L'Examen des Esprits?

En la
16. sect.
prob. 33.

Il l'appelle temperé, engr aisseur de la terre, qui viét des champs Eliseens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est-ce qu'il vaut mieux pour ce fait, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux: du sang la semence, & de la semence, la creature. Si les alimens sont delicats, & de bon temperamēt, le sang se fait tel: de tel sang, telle semence: & de telle semence, tel cerueau. Et estant ce membre temperé, & composé de substance subtile & delicate, Galien dit que l'esprit sera tel: car nostre ame raisonnable combien qu'elle soit incorruptible, est tousiours adherante aux dispositions du cerueau, lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir & philosopher, elle dit & fait mille absurditez, & choses non conuenables. Les viandes, en apres que les peres doiuent manger, pour engendrer enfans de grand entendement (qui est

l'esprit le plus ordinaire en Espagne) sont celles-cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de farine, & pestri avec sel: ce pain est froid & sec, & de parties subtiles & fort delicates. L'autre pain se fait de bled plus commun, & non passé lequel maintient beaucoup, & fait les hommes membrus, & de grandes forces corporelles, mais pource qu'il est humide, & de parties fort grosses, il fait perdre l'entendement. J'ay dit paistry avec du sel, pource que de tous les alimens, il n'y en a pas vn qui soit plus profitable à l'entendement, que le sel. Il est froid, & pourueu de la plus grande siccité qui soit es choses. Et si nous auons souuenance de la sentence d'Heraclite, il a dit ainsi, *Splendor siccus animus sapientissimus*: par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la siccité du corps rend l'ame tres-sage. Et puis que le sel a vne telle siccité, ^{Quoy} & tant appropriée à l'esprit, la sainte ^{que tu} Escriture a iuste cause luy donne ^{offres} le nom de prudence & sagesse. Les ^{en sacri} fice 116

perdrix francolins sont de la mesme
substance & temperament du pain
blanc, du cabril, & vin muscat: des-
quelles viandes si les peres vsent, de
la maniere que nous auons noté ail-
leurs, ils feront les enfans de grand
entendement. Et s'ils veulent auoir
vn enfant qui soit de grande memo-
re, que ils mangent huit iours deuant
que venir à l'acte de generation, trui-
tes, saumons, lamproies & anguilles:
desquelles viandes ils feront la semē-
ce humide, & fort glutineuse. Nous
auons dit ailleurs, que ces deux qua-
litez rendent la memoire facile à re-
recevoir, & propre à garder & con-
seruer longuement les figures. De
pigeons, cabrils ails, ciboules & oi-
gnons, pourreaux, raues poiure, vi-
naigre, vin blanc, miel, & toutes sor-
tes d'espices, la semence se fait chau-
de & seiche, & de parties fort de-
licates: l'enfant ou fils qui s'engen-
drera de ses alimens sera de grande
imagination, mais despourueu d'en-
tendement (à cause de la grande
chaleur). & de memoire, à cause de

ficité. Ceux-la ont coustume d'estre fort preiudiciables à la Republique, pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux, & leur donne esprit & ouurage pour les pouoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de seruice de l'imagination d'eux, que de l'entendement & de la memoire. Les poulles, chapons, le veau & le mouton chastré d'Espagne sont de substance moderee: car ces choses ne sont viandes delicates ny grosses. I'ay dit mouton chastré d'Espagne, pource que Galien, sans faire distinction, dit qu'il est de mauuaise & grosse substance: en quoy il n'a point de raison, car combien qu'en Italie où il a escrit, est la plus mauuaise chair de toutes, si est ce qu'en ceste nostre region pour la bonté des pasturages, on le doit mettre au nombre des viandes de substance moderee. Les enfans qui s'engendreront de ces alimens auront un raisonnable entendement, raisonnable memoire, & raisonnable imagination.

Au 3.
de la 1.
culie d
alimen
ch. 2.

Mais ils ne seront pas beaucoup profonds aux sciences, & n'inventeront aucune chose nouvelle. Nous auons dit ailleurs que ceux-là sont mols, & qu'il est aisé d'imprimer en eux toutes les reigles & considérations de l'art, claires, obscures, faciles, & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la réponse, le doute, & la distinction leur doit donner à faire. Or se fera vne semence grosse, & de mauvais temperament, de chair de vache, de brehaigne, de jambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'enfant qui sera engendré de ceste semence, sera aussi fort qu'un taureau: mais il sera furieux & d'esprit brutal. De là vient qu'entre les hommes rustiques, à peine sortent enfans aigus, ny habiles pour apprendre les lettres. Ils naissent tous rudes & lourds, pour auoir esté faits d'alimens de grosse & mauuaise substance: ce qui aduient au contraire entre les citoyens, desquels nous voyons les enfans pourueus de plus grand esprit & habilité.

Mais si les peres veulent à bon escient engendrer vn fils gentil, sage, & de bonnes mœurs, six ou sept iours deuant la generation, il leur faut manger beaucoup de lait de chéure, pour ce que cet aliment, de l'opinion de tous les Medecins, est le meilleur & le plus delicat de tous ceux que les hommes vsent (ce que i'entens, quād les hommes sont en santé, & que cet aliment leur correspond) mais Galié dit, qu'il le faut manger cuit avec miel, sans lequel il est dangereux, & facile à corrompre. La raison est, que le lait n'a pas plus de trois elemens, en la composition, le fromage, le mugue, & le beurre: le fromage respond à la terre: le mugue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit és autres elemens, & qui les conseruoit en la mixtion, en sortant de la terre, s'exale, pource qu'il est fort delicat: mais y adioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec comme le feu) le lait demeure avec quatre elemens: lesquels meslez & cuits par le moyen de nostre chaleur naturelle, font vne

*Au li
des vi
des de
bon &
mau-
mais su*

560 *L'Examen des Esprits.*

En la
10. sect.
proble.
11.

mence fort delicate & de bon tem-
perament. Le fils qui en sera engén-
dré, sera pour le moins de grand en-
tendement, & non despourueu de
memoire ny d'imagination, Pource
qu'Aristoten'a cogneu ceste doctri-
ne, il n'a pas respondu à vn problé-
me qu'il fait, demandant: Pourquoi
les petits des bestes brutes, pour la
plus part tirent les proprietéz & con-
ditions de leurs peres: & les enfans de
l'homme non pas? Ce que nous vo-
yons estre ainsi par experience: car
de peres sages sortent enfans fort
ignorans, & de peres ignorans, enfans
fort aduisez: de peres vertueux, en-
fans mauuais & vicieux, de peres vi-
cieux, enfans vertueux, de peres laids,
enfans beaux: de peres beaux, enfans
laid, de peres blancs, enfans noirs: &
de peres noirs, enfans blancs & colo-
rez. Et entre les enfans d'un mesme
pere & d'une mesme mere, l'un fort
ignorant & l'autre aduisé, l'un laid,
& l'autre beau: l'un de bonne com-
plexion, & l'autre de mauuaise: l'un
vertueux & l'autre vicieux. Si l'on

baille à vne bonne iument vn tel
 cheual, le poulain qui en fort ressem-
 ble à ceux qui l'ont engendré, tant en
 la figure & couleur, qu'en ses façons
 de faire. Aristote a fort mal respon-
 du à ce problème, disant. Quel hō-
 me à diuerses imaginatiōs en l'acte
 charnel, & que de la vient que les
 enfans sont tant differens des peres:
 mais pource que les bestes brutes en
 leur generation, ne sont distraites, &
 n'ont vne tant forte imaginatiō que
 l'homme, les petits qu'elles font sor-
 rent tousiours d'une mesme maniere,
 & semblables à elles. Ceste respon-
 se a tousiours contenté les Philoso-
 phes vulgaires, pour la confirmatiō
 de laquelle, ils alleguent l'histoire de Ge. c. 32
 Iacob, laquelle recite que mettant
 certaines verges peintes aux abre-
 uoirs des troupeaux champestres, les
 moutons sont nez & sortis tachez.
 Mais peu leur sert d'alleguer cela,
 pource que ceste histoire raconte vn
 fait miraculeux que Dieu a fait, pour
 comprendre en iceluy quelque Sa-
 crement. Et mesme la response d'A-

562 L'Examen des Esprits.

Aristote est vne grande absurdité: & si
l'on ne me veut croire que les bergers
facent maintenant cet essay, & ils
verront que ce n'est pas vne chose
naturelle. On dit aussi qu'une dame
enfanta vn fils plus noir qu'ils n'estoit
conuenable, pource qu'elle contem-
ploit vn visage noir qui estoit au ciel
de son liect: ce que ietiens pour vne
grande mocquerie: & si dauanture
elle le fit tel, ie dy que le pere qui
l'engendra auoit la mesme couleur de
la figure de ce ciel peint. Et afin de
voir plus clairement combien en ce-
la est mauuaise la philosophie qu'al-
legue Aristote, & ceux qui le sui-
uent, il est besoin de sçauoir pour
chose notoire que l'œuvre de l'en-
gendrer appartient à l'ame vegetati-
ue, & non pas à la sensitive, ny à la
raisonnable: car le cheval engen-
dre sans la raisonnable, & la plante
sans la sensitive: & si nous regardons
vn arbre chargé de fruiets, nous trou-
uerons en iceluy plus grande diuer-
sité qu'es enfans des hommes: nous
voyons vne pomme verte, & l'autre

*Aristote
mesme
le cōfesse
au liure
de l'ame*

colorée, vne petite, & l'autre grande :
 vne ronde, & l'autre mal faite, vne
 faine, & l'autre pourrie : vne dou-
 ce & l'autre amere, & si nous compa-
 rons les fruiçts de ceste année avec
 ceux du passé, on les trouuera fort
 differens & contraires. Ce qui ne se
 peut attribuer à la diuersité de l'i-
 magination, puis que les plantes sont
 priuées de ceste puissance. L'erreur
 d'Aristote est fort manifeste en sa pro-
 pre doctrine : car il dit que la semen-
 ce de l'homme est celle qui faict la
 generation, & non pas celle de la
 femme : mais en l'acte venerien, il
 n'y a autre œuvre de l'homme que
 d'espandre la semence, sans forme ny
 figure, comme le laboureur qui es-
 pand & sème le bled en la terre. Cō-
 me donc le bled ne prend pas racine
 aussi tost qu'il est espandu & semé, &
 ne se forme, son espy & troyau que
 quelques iours après, ainsi Galien dit
 que la creature n'est pas formée aussi
 tost que la semence de l'homme est en la
 matrice de la femme, ains qu'il faut
 trente ou quarante iours deuant qu'el-

*Au li-
 br. 1.
 de la
 forma-
 tione.*

*hippoc. le soit formée. Parquoy que fert à
util. de l'homme d'imaginer diuerſes choſes
est. ſat. en l'acte venerien, puis que l'enfant
ne ſe commence à former qu'après
quelques iours? Ioint que l'ame du
pere ny de la mere ne font ny don-
nent la forme, mais vn autre troiſieſ-
me, qui eſt en la meſme ſemence. Et
ceſte là, pour eſtre ſeulement vegeta-
tiue, n'eſt pas capable de l'imagina-
tion, & ſuit ſeulement les naturels
mouuemens du temperament, ſans
faire autre choſe. Or de dire que les
enſans naiſſent de telle & telle forme
& figure, à cauſe de la diuerſe imagi-
nation des peres, c'eſt comme ſi l'on
penſoit que les bleds & grains, les vns
ſont grands, & les autres petits, pour-
ce que le labourcur en les ſemant eſt
diuert en diuerſes imaginations. De
ceſte mauuiſe opiniõ d'Ariſtote, au-
cuns curieux inferent que les enſans
de l'adultere reſſemblent au mary de
la femme adultere, biẽ qu'ils ne ſoient
ſiens. Et leur raiſon eſt manifeſte: car
en l'acte charnel les adulteres imagi-
nent le mary, avec crainte qu'il ne*

viennent, & qu'il ne les trouue sur le fait. Par mesme argument ils inferent que les enfans du mary ressemblent à l'adultere, encores qu'ils ne soient siens, pource que la femme adultere estant en l'acte charnel avec son mary, contemple tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de lict auquel elle contemploit, doiuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quand à moy ie pense que cela est vne bourde & pure menfonge, mais l'on infere fort bien de l'opinion d'Aristote. Hipocrate a mieux respondu au probleme, disant: Que les Scites ont tous, mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, il dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boient mesmes eaux, sont vestus d'une mesme maniere: & ainsi gardent vne mesme façon de viure. Les bestes brutes, pour ceste mesme raison engendrent

*Au l.
de l'a
lieux
eaux.*

leurs petits à leur semblance & figure particuliere, pource qu'ils vident tousiours d'une mesme viande, & font la semence d'une mesme forme. Au contraire pource que l'homme mange diverses viandes chacun iour, il fait la semence differente, tant en substance qu'en temperament. Ce que les Philosophes naturels approuvent, respondans à un probleme qui demande: Pourquoi les excremens des bestes brutes n'ont pas tant mauuaise odeur que ceux de l'homme? & disent, que les bestes brutes vident tousiours de mesmes alimens, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerses substance, qu'il ne les peut digerer ny vaincre, à raison dequoy elles se viennent à corrompre. La semence humaine & de la beste sont toutes deux de mesme sorte, pource qu'elles sont faites toutes deux des excremens de la troisieme concoction. La diuersité des viandes desquelles vse l'homme, fait tous les iours la se-

alexan-
r. 2. A.
brod.
us. li.
ro. 26.

mence differente, & particuliere. Et pourtant il est certain que le iour quel l'homme mange de la vache, ou du salé, il fait la semence grosse, & de mauuais temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engendrera sera laid, ignorant, noir & de mauuaise complexion: mais s'il mange de la chair de chapon, ou de poulle, il fera la semence blanche, delicate, & de bon temperament, & pourtant l'enfant qui s'engendrera sera bien fait, beau, sage, & de complexion fort affable. Dont ie collige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le temperament de la viande que les peres ont mangé vn iour deuant qu'ils l'ayent engendré. Et si quelqu'un veut scauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que considerer quelle viande est la plus familiere à son estomac: car certainement c'est de cestelà. Les Philosophes naturels demandent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortent ignoras & despourueus desprit? A quoy ils ref-

Alexan.
Aphrod.
prou. 28.

pondre fort bien, disans: que les hommes sages sont fort honnestes & honteux: à raison dequoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte avec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages: mais ceste responce est d'hommes qui scauent peu de Philosophie naturelle. Il est vray que pour responce cōme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premierement: l'une desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes forces corporelles, grand mangeur, ny puissant pour engendrer, pource que les dispositions naturelles necessaires à ce que la faculté raisonnable puisse œuarer, sont totalement contraires à celles qui requierent celle de l'ire & de

de la concupiscence. Aristote dit (& il est vray) que le courage & vaillance naturelle consiste en chaleur, & la prudence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experience, que ceux qui sont despourueus de raison, parlent peu, n'endurent moqueries, & se courroucent promptement. Et pour y remedier, ils mettent incontinent la main à l'espée, pour ce qu'ils ne peuuent donner autre responce: mais ceux qui ont bon esprit, fournissent de plusieurs raisons & responcez aiguës, ils ysent de proposioyeux, desquels ils s'entretiennēt de peur de venir aux mains. De ceste maniere d'esprit, Saluste nota Ciceron, disant qu'il auoit beaucoup de lāgue, & les pieds fort legers: enquoy il auoit raison, pource que tant de sçauoir ne pouuoit se trouuer qu'en couiardise pour le fait des armes. Et de là dit-on par maniere de gaufferie, il est vaillant comme vn Ciceron, & sage comme vn Hector, pour noter vn homme d'ignorance & couiardise. La faculté animale ne contredit pas

Bb

moins à l'entendement: car estant vn homme de grandes forces corporelles, il ne peut auoir l'esprit delicat, & la raison est, que la force des bras & des pieds vient de ce que le cerueau est dur & terrestre. Et cōbien que par la froidcur & siccité de la terre, il puisse auoir vn bon entendement, si est-ce que pource qu'il est de grosse substance, il ne le peut auoir, ce qui fait, par mesme moyen vn autre mal, qui est, que pour la froideur se perd le cœur & la vaillance, & ainli auons nous veu aucuns hommes de grandes forces, estre fort cōiards. La contrariété d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes, pource que les œuures de la vegetatiue (qui sont nourris & engendrez) font mieux avec chaleur & humidité, qu'avec les qualitez construites: ce que l'experience monstre clairement, considerant combien ces qualitez sont puissantes en l'age des enfans, & lasches en la vieillesse: en l'enfance, l'ame raisonnable ne peut œurer, & en l'age der-

niere (en laquelle n'y a ny chaleur
ni humidité) elle œuvre meueilleu-
sement, & a grande vigueur: de ma-
niere que tant plus vn homme sera
puissant pour engendrer & cuire
beaucoup de viande, tant plus il perd
de la faculté raisonnable. Platon fait
à ceci vne allusion, quād il dict, qu'il
n'y a hūneur en l'homme qui trou-
ble tant la faculté raisonnable, que
la semence feconde. Il dit seulement
qu'elle aide à l'art de faire des vers;
ce que nous voyons tous les iours
par expérience: car quand vn hom-
me commence à estre amoureux, il se
met incontinent à la poésie, & s'il
estoit auparauant sale & mal propre,
il aduient tout aussi tost propre & gé-
til, & n'endure pas vne petite ordu-
re sur la cappe. Cela vient pour ce
que telles œuvres appartiennent à
l'imagination: laquelle croist & mōte
d'un degré, avec la grāde chaleur que
la passion amoureuse, à causé. Or que
l'amour soit vne alteration chaude,
il se voit clairement, par le coura-
ge & vaillance qu'il cause en l'amou-

*Audien-
logue de
la natu-
re.*

*Au Son-
phiste.*

572 L'Examen des Esprits.

reux, parce qu'il luy oste le desir de manger, & qu'il ne le laisse point dormir. Si la Republique auoit esgard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillans, qui ayment les armes, & qui sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes, ceux qui sont propres & mistes: car ceux-là n'ont ny esprit, n'y habilité à aucun genre des lettres. Aristote excepte de ceste reigle les melancoliques par adustion, lesquels la semence (bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui gouvernent l'homme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de la vient que si vn homme est fort sage, il est incontinent couïard, de peu de force corporelle, petit mangeur, & non puissant pour engendrer. La cause de cela est, que les qualitez qui le font sage (qui sont, froideur & siccité) debilitent les autres puissances, comme l'on voit aux hommes vieux, lesquels n'ont force ny valeur, si ce n'est pour le conseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposée, l'o-

En la 4.
sect. pro.
35.

L'Examen des Esprits. 573

pinion de Galien est, que deux semences sont nécessaires, afin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'un qui soit agent, & qui forme, & l'autre qui serue d'aliment, car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incontinent vaincre vne viande tant grosse, comme est le sang. iusqu'à tant que l'effet soit plus grand. Et que la semence soit le vray aliment des membres contenant la semence. Hipocrate, Platon, & Galien l'attestent: car selon leur opinion, si le sang ne se conuertit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & artères se puissent maintenir. Et ainsi Galien dit, que la difference qui est entre les viandes & les couillons, est que les couillons font bien tost beaucoup de semence, & les veines peu, & en long-temps. De maniere que nature à fait prouision d'un aliment, tant semblable, que par vne legere alteration, & sans faire excremens, elle peut maintenir l'autre semence: ce qui ne pourroit aduenir si sa nourriture se deuoit faire de sang. Galien dit

As 1. l.
de la se
men. ch
16.

Bb iij

574 L'Examen des Esprits.

Au 2. li. de la semen. ch. 16. que nature fait la mesme prouision, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet, & les autres oyseaux qui sortent des œufs: lesquels nous voyons qu'il y a deux substances: la glaire, & le iaune: l'vne de laquelle se fait le poulet, & l'autre dont il se maintient tout le temps que se fait la forme. Par la mesme raison sont necessaires deux semences en la generation de l'homme: l'vne de laquelle se fait la creature, & l'autre dont elle se maintient durât le temps qu'elle se forme. Mais Hipocrate allegue vne chose digne de grande consideration: c'est que nature n'a pas determiné quelle des deux semences doit estre agente à former, ny quelle doit seruir d'aliment. Car la semence de la femme est souuentefois de plus grande efficace que celle de l'homme, & quand il aduient ainsi, elle fait la generation, & celle du mary est plus puissante à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Aristote n'a peu entendre de quoy seruoit la semence de la fem-

me; & ainsi a-il dit mille absurditez, qu'elle estoit comme vn peu d'eau, sans vertus ny forces pour engendrer: s'il estoit ainsi, la femme ne vouldroit iamais auoir affaire avec l'homme, & iamais n'appeteroit la compagnie, ains fueroit l'acte charnel, pour estre vn ceuvre tant sale & deshonneste, à l'endroit d'elle, qui se monstre tant honneste, Au moyen dequoy en peu de temps le genre humain prendroit fin, & le monde demeureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais cree. En la 1^{re} part. bl. 10^e.

Ainsi Aristote demande pourquoy l'acte venerien est la chose plus agreable que nature ait ordonné pour la creation des animaux? A quoy il respond que comme ainsi soit que nature procurast tant de perpetuite des hommes, elle a mis en ces ceuvres la vn grand plaisir & delectation, afin qu'ils s'adonnaissent volontiers par tels plaisirs aiguillons, à l'acte de la generation: car s'ils n'auoient ces aiguillons la, il n'y auroit homme ny

Bb iij

576 L'Examen des Esprits.

An 2. li.
de la se-
mence
ch. 15.

femme qui se voulust marier, veu-
que la femme porte en son ventre
l'enfant neuf mois, avec grande pei-
ne & douleur, & en danger de per-
dre la vie: & quand elle l'enfante. Et
pourtant faudroit il que la republi-
que contrainst les femmes à se ma-
rier, craignans que la generation hu-
maine vint à defaillir. Mais comme
nature fait les choses avec douceur,
elle a donné à la femme tous les instru-
mens qui estoient necessaires pour
faire la semence, laquelle incitast &
fust propre à engendrer: au moyen
dequoy elle desirast l'homme, & fust
bien aise de sa compagnie. Et si elle
eust tenu les qualitez que dit Aristote,
elle ne l'eust en horreur plustost
que de l'aymer. Galien prouue cela
par l'exemple des bestes brutes: car
il dit, que si vne truie est chastrée,
elle n'appete iamais le pourceau, ne le
veut souffrir quand il vient à elle. Le
semblable se void en vne mesme fem-
me, de laquelle le temperament est
plus froid qu'il ne faut: car si on luy
parle de mariage, il n'y a chose qu'elle

le hayssé plus. Autant en est l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la semence feconde. Dauantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment: car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, est requise l'entiere semblance à ce qui se doit nourrir. Et si elle n'estoit desia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquerir ceste perfection & semblance, pour ce que la semence de l'homme n'a point d'instrumens, ny lieux (comme sont l'estomac, le foye & les couillons) où il la puisse cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generation de l'animal, lesquelles meslées la plus puissante formaist, & l'autre seruiist d'entretienement & nourriture. Ce qui appert estre veritable, car si vn homme noir engrosse vne feme blanche, & vn homme noir vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par ceste doctrine on voit estre vray ce que

Bb y

578 L'Examen des Esprits.

plusieurs histoires anciennes affirmât, qu'un chien ayant eu affaire avec une femme l'engrossit, & autant en fit un Ours, avec une damoiselle qu'il trouua seule aux champs, un singe qui fit 2. enfans à une autre femme: Et mesmes est fait mention d'une autre, laquelle en passant le long de la mer, fut engrossie par un Poisson qui saillit de l'eau: Le vulgaire trouue cela difficile, & demande comme se pouuoit faire que ces femmes enfantassent hommes parfaits, & avec usage de raisón, veu que les peres qui les engendrèrent estoient animaux tant laids: On peut respondre à cela, que la semence de toutes ces femmes là estoit agente & formoit la creature pource qu'elle estoit la plus puissante, & ainsi qu'elle la formoit par les accidens de l'espece humaine la semence du laid animal [pource qu'elle n'auoit tant de force] ne seruoit d'autre chose que de nourriture. Car il est aisé à entendre que la semence de ces bestes irraisonnables peut donner nourriture à la semence humaine: pource que si chacune de ces femmes eust mangé un

morceau d'Ours, ou de chair cuit, ou rosty, elle s'en fust substantee, encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mágé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la semence humaine, de laquelle la vraye nourriture, durant que la creature se forme, est l'autre semence humaine. Et si elle vient à defaillir, la semence de la beste brute y peut bien suppléer. Mais ces histoires là notent que les enfans qui nasquirent de telles conionctions d'enmonstroient bien en leurs mœurs & complexions que leur generation n'auoit esté naturelle. Or, encores que nous ayons vn peu tardé nous pourrons bien de tout ce que nous auons dit tirer responce au principal problème, qui est que les enfans des hommes sages se font quasi tousiours de la semence de leurs meres, pource que celles des peres (pour la raison que nous auons dit) n'est propre pour la generation. Ainsi donc l'homme qui se fait de la semence de la femme ne peut estre ingenieux ny habile, à cause de la grande froi-

380 L'Examen des Esprits.

Prou.
16.10.

deur & humidité de se sexe. Parquoy il est certain, que si l'enfant est discret aduisé, indubitablement il a esté fait de la semence de son pere: & s'il est lasche & ignorant, on cognoist par ce moyen qu'il à esté formé de la semence de la mere. Et suivant cela le sage à dit, *Filius sapiens letificat patrem: filius vero stultus maestitia est matri suae*. Il peut aduenir aussi par quelque occasion, que la semence de l'homme sage soit l'agent & celle qui forme, & que celle de la femme serue de nourriture. Mais le fils qui s'en engendra sera de peu de sçauoir: car combié que la froideur & siccité soient deux qualitez necessaires à l'entendement, si est il qu'elles doiuent auoir certaine mesure & quantité, surpassant, laquelle il est certain quelles font plus de mal que de bien: comme l'on voit és hommes fort vieux, lesquels pour la grande froideur & siccité qui est en eux disent mille absurditez. D'auantage, posons le cas qu'à l'homme sage restassent dix ans à viure de conuenable froideur & siccité, pour raison-

ner & discourir de telle maniere, que passant de là en auant, il vient à changer, si de la semence de celuy là s'engendrait vn fils, il seroit iusques à dix ans, de grand' esprit (pource qu'il jouiroit de froideur & siccité conuenable de son pere) mais quād il auroit onze ans, il viendrait à chāger, pour auoir outrepasé le point que ces deux qualitez doiuent auoir. Ce que nous voyons tous lesiours par experience és enfans que l'on a eu en vieillesse: lesquels en enfance, sont fort aduisez: mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne viuent gueres. La raison de cela est qu'ils ont esté faits de semence froide & seiche, qui auoit desia passé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage és ceures de l'imagination, & s'il est marié (pour la chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisieme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu

582 L'Examen des Esprits.

d'un sang intemperé. Il aduient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engendrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superflue humidité du pere: laquelle se perd avec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperée & à moins d'humeur. Mieux vaut aussi pour son esprit: quand il a esté porté neuf mois en un ventre, de si peu de froideur & humidité comme celui de la femme froide & humide au premier degré, où il a souffert tant de faim, & eu faute de nourriture. Tout cela aduient ordinairement pour les raisons, que nous auons dit: mais il se trouue certaine race d'hommes, desquels les membres genitaux, sont de si grande force & vigueur, qu'ils desnient totalement les alimens de leurs bonnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse substance. Et pour ceste cause, tous les enfans qu'ils engendrent, combien qu'ils ayent mangé

*Car la
faim des
seicheles
corps.
Galiéau
2. des A
phori. ch.
26.*

viandes delicates (sont rudes & igno-
rans.) Autres se trouuent au contraire,
lesquels vsant de grosses viandes, &
de mauuais temperament, sont tant
puissans à les vaincre & digerer, qu'ils
ne laissent pas de faire leurs enfans de
bon esprit. Ainsi donc est il certain
qu'il y a vne maniere d'hommes igno-
rans, autre d'hommes sages, & que
l'on en voit d'autres qui sont ordinai-
rement fols & despourueux de iage-
ment. Aucuns doutes se presentent à
ceux qui veulent parfaictement en-
tendre ceste matiere, la response aus-
quels est fort aisee, par la doctrine que
nous auons deduit. On peut deman-
der d'où vient que les enfans bastards
ressemblent ordinaiement à leurs pe-
res: & que de cent legitimes les nonā-
tes tirent la figure & mœurs de leurs
meres? Secondement on peut deman-
der pourquoy les enfans bastards sont
ordinairement gentils de leurs persō-
nes, courageux & aduisez: tiercemēt,
d'où viēt que si la meschante fēme de-
uiēt enceinte, encores qu'elle boiue la
medecine pour supprimer son fruit.

384 L'Examen des Esprits.

*An dia-
logue de
la natu-
re.*

& quelle se face seigner plusieurs fôis
elle ne peut neâtmoins perdre la crea-
ture qu'elle porte: & si la femme ma-
riée est enceinte de son mary, elle viét
à auorter pour peu de chose. Platon
respond au premier doute, & dit que
nul n'est mauuais de sa propre volon-
té, sans estre premierement irrité par
le vice de son temperament. Il amei-
ne l'exemple des hommes luxurieux,
lesquels ayans beaucoup de semence
seconde, souffrent grandes illusions
& beaucoup de douleurs: au moyen
dequoy estans molestéz de ceste pas-
sion, ils cherchent femmes pour s'en
exempter. Galien dit que ceux là sont
les instrumens de la generation fort
chauds & secs, & pour ceste cause
ils font la semēce fort acre, mordan-
te & puissante pour engendrer. L'hô-
me qui va chercher la fēme qui n'est
pas sienne, va remplir de ceste secon-
de & fertile semence, cuite & bien
assaisonnée, de laquelle necessairemēt
se doit faire la generatiō, pource qu'en
l'egalité la semencē de l'homme est
toufiours de plus grande efficace: &

si l'enfant se fait de la semence du pe-
 re, necessairement luy ressemblera.
 Il aduient au contraire es enfans le-
 gitimes: car pource que les maris ont
 tousiours leurs femmes à costé, ils
 n'attendent iamais que la semence
 soit meure, ni qu'elle se face propre
 à engédrer, ains la iettent estant pro-
 prement induits à l'acte de generatio,
 & vsent de grande violence & force:
 & pource que les femmes sont en ré-
 pos en l'acte venerien, iamais leurs
 vaisseaux de la semence ne la donnét
 que premierement elle ne soit cuite
 & bien meure, & qu'il n'y en ait beau-
 coup. Et pour ceste cause, les femmes
 mariées font tousiours la generation,
 & la semence de leurs maris sert de
 nourriture. Mais aacunesfois les deux
 semences ont vne esgale perfection,
 & combattent de telle maniere, que ni
 l'vne ni l'autre ne gaigne le dessus pour
 donner forme, ains se fait l'enfant qui
 n'est semblable ni au pere ny à la me-
 re. Autrefois elles semblent s'accor-
 der & diuiser la figure & forme: la se-
 mence du pere fait le nez & les yeux:

386 L'Examen des Esprits.

& celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui est plus admirable, souuentefois est aduenü, que l'enfant soit sorty au monde, avec vne oreille semblable à celle du pere: & vne autre semblable à celles de la mere: & ceste diuision mesme ou difference s'est veüe pareillement aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs, & quand la semence de la mere est la plus puissante autant en aduiet, pour ce que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'enfant se face de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attendre que sa semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'il aura le dessus & la force, & que celle de la femme ne fera que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans bastards se font ordinairement de semence chaude & seiche: de laquelle température nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le coura-

ge, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce siecle. Et pource que la semence est cuitte & parfaitement meure, nature en fait tout ce que elle veut, & les peint comme d'un pinceau. Quant au troisieme doute, on peut dire que la grosseffe des meschâtes femmes se fait quasi tousiours de la semence de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, enracine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux mariees, pource qu'elles deviennent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glueuse: ou comme dit Hipocrate, *Plena mucoris*.

*Quelles differences doivent estre employées
pour conseruer l'esprit aux enfans, dès
qu'ils sont nez & formez.*

V.

LA matiere de laquelle l'homme est composée, est tant aisée à

588 L'Examen des Esprits.

s'alterer, & tant subjecte à corruptiō,
qu'au mesme instant qu'elle commence
à se former, elle se vient à alterer,
sans y pouuoir resister. Et pourtant

En la est dit, *Nos nati continuo desinimus esse.*

sapience

2. 5.

Et pour ceste cause nature a pour-
ueu le corps humain de quatre facul-
tez naturelles: pour attirer, retenir,
cuire, & ietter hors, lesquelles en cui-
sant & alterant les alimens que nous
mangeons, reparent la substance per-
due par la succession d'une autre.
De là peut-on entendre qu'il ne sert
de gueres que l'enfant ait esté fait de
semence delicate, si l'on ne regarde
aux viandes qu'il doit manger. Car
quand l'enfant est parfait & formé,
ne luy demeure aucune chose de la
substance premiere de la semence
de laquelle il a esté composé. Il est
vray que si la premiere semence a
esté bien cuite & assaisonnée, elle est
de si grande force & vigueur, que
cuisant & alterât les viâdes, encores
qu'elles soient de mauuais subc elle
les reduit à son téperament & bonne
substance: mais on pourroit bien tant

Au dia-

logue de

la na-

nure.

vsus d'alimens contraires, que la creature vient à perdre les bonnes qualitez qu'elle a receu de la semence dont elle a esté faite. Et pour ceste cause Platon dit que la mauuaise nourriture du boire & manger fait perdre plus que tout autre chose, l'esprit de l'homme, & les bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans qui soient de bon temperament, afin que quand ils seront plus grands, ils sçachent reietter le mauuais aliment, & choisir le bon. La raison de cela est fort claire: car puis que le cerueau s'est fait au commencement de semence delicate, & puis que ce nombre se consume iournellement, & se refait & repare par les viandes que nous mangeons, il est certain que si elles sont grosses & de mauuaise temperature, vsant d'icelles plusieurs iours, le cerueau prendra ceste mesme nature. Ainsi donc il ne suffit pas que l'enfant soit de bonne semence, si les alimens qu'ilz mangera (apres la naissance)

ne tiennent les mesmes qualitez. Nous scaurons aisément quelles sont ces qualitez, veu que les Grecs ont esté les hommes les plus discrets qui ayent esté au monde, & que cherchâs les alimens & viandes pour faire les enfans ingenieux & sages, il est certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car si l'esprit subtil & delicat consiste en ce que le cerueau soit composé de parties subtiles, & bonne temperature, l'aliment qui aura ces deux qualitez sur toutes, sera celuy duquel il faut vser pour obtenir la fin que nous voulons. Galien dit, que suivant l'opinion de tous les Medecins Grecs, le laiët de chéure cuit avec miel, est le meilleur alimēt qu'on puisse trouuer: car outre ce qu'il est de substance fort moderee, la chaleur qu'il a, n'excede pas la froideur ny l'humidité, la siccité. Parquoy nous auons dit n'a gueres que les peres, qui à la verité voudront engêdrer vn enfant sage, gentil, & de bonnes mœurs doiuent manger six ou sept iours deuant la generation beaucoup de laiët

de chéure, cuit avec miel. Mais combien que cest alimēt soit tant bon cōme dit Galien, il est meilleur pour l'esprit que la viande soit des parties subtiles, que substance modérée: car tant plus s'employe la matiere à la pourriture du cerueau, plus l'esprit deuient subtil & bō. Pour ceste cause les Grecs tiroient du laiēt de fromage & le meugue (qui sont les deux alimens de la cōposition) & laissoient l'autre partie de beurre qui est la nature de l'air, ils la donnoient à manger à leurs enfans, estant meslee avec miel, en intētion de les faire ingénieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ce que raconte Homere, d'auantage les enfans mēgent soupes de pain blanc, d'eau fort delicate, avec miel, & vn peu de sel: mais en lieu d'huyle, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendement, l'on y mettra du beurre de laiēt de chéure, duquel le temperament & substance est propre pour l'esprit. Mais en cecy il y a vn incōueniēt fort grād, qui est que les enfans qui vsēt de viādes tant delicats, n'ont iamais gran-

*Au 1. de
son liu.
des*

392 L'Examen des Esprits.
 de force pour resister aux iniures de
 l'air, & ne se peuuent garder des au-
 tres inconueniens qui ont coustume
 de les faire malades. Ainsi donc pour
 les auoir sages ils seront malades, &
 ne viuroët gueres. Il faut donc sca-
 uoir comme les enfans se pourront
 nourrir ingenieux & sages, sans que
 cestart contredise à leur santé. Ce
 qui sera facile à faire, si les peres osët
 prauiquer aucunes reigles & precep-
 tes que ie diray icy. Et pource que les
 riches & gens aisez sont trompez en
 la nourriture de leurs enfans qu'ils
 traitent tousiours de la susdite vian-
 de, ie leur veux donner premieremēt
 la raison pourquoy leurs enfans n'ap-
 prennēt aux sciences, combien qu'ils
 aient des maistres qui les enseignent
 soigneusement, & comme l'on pour-
 ra remedier à cela, sans que leur vie
 en soit abregee, ni leur santé empiree.
 Hipocrate dit & nombre huiët cho-
 ses lesquelles humectent la chair de
 l'homme, & qui l'engraissent. La pre-
 miere est, la ioyeuse & ocieuse vie:
 l'autre le dormir beaucoup: la troi-
 sieme,

*Aul. de
 l'air,
 lieux &
 eaux: au
 l. de sal.
 diata.
 com.*

sième, trouue vn bon liét: la quatrié-
me, la bonne viande & le bon vin: *14. au. 6*
la cinquième, les bons vestemens: *des Epi.*
la sixième, l'aller tousiours à cheual: *par. 5.*
la septième, faire sa volonté: la huit-
ième, s'occuper en jeux, passetemps,
& choses qui luy donnent contente-
ment. Ce qui est manifeste & veri-
table, que encor qu'Hipocrate ne
l'eust dit, personne ne le pourroit
nier. On pourroit seulement douter
si le peuple qui a son plaisir oblerue
tousiours ceste maniere de viure: car
s'il est ainsi qu'il le face, nous pouués
inferer que sa semence est tres-hu-
mide, & que les enfans qui s'en en-
gendreront doiuent sortir necessai-
rement avec vne superflue humidi-
té, laquelle se doit consumer, pour-
ce que cete qualité supprime les œu-
res de l'ame raisonnable, & pource
qu'elle rend les hommes maladifs, &
leur abbrege leurs iours, selon que
disent les Medecins. Suiuant cela le
bon esprit, & la ferme santé corpo-
relle, demandent vne mesme qualité
(qui est le sec) & pourtant les reigles

*Hip. 1. au.
1. des
vices.*

Ce

594 L'Examen des Esprits.

que nous auons amené, pour faire les
 enfans sages seruent aussi à les faire
 sains & de longue vie. Et apres, aussi
 tost que l'enfant des peres riches &
 aisez est nay (veu que sa chair tient
 plus de froideur & humidité, qu'il
 n'a esté conuenable a l'enfance) il faut
 le lauer avec eau salee, qui soit chau-
 de: laquelle suiuant l'opinion de tous
 les Medecins, desseiche & essuye la
 chair rend les nerfs fermes, l'enfant
 robuste & fort: & pource que la su-
 perflue humidité du cerueau se perd
 & conforme, il deuient ingenieux
 & exempt de grandes maladies. Au
 contraire si on le laue d'eau douce &
 chaude, entant quelle humecte la
 chair, Hipocrate dit, qu'elle fait cinq
 maux, elle effemine la chair, elle de-
 bilité les nerfs, elle endort l'esprit, elle
 cause le flux de sang, & l'euainisse-
 ment ou defect de cœur. Mais si l'en-
 fant sort du ventre de sa mere avec
 vne grande siccité, il le faut bien la-
 uer avec eau chaude & douce. Et si
 Hipocrate dit, *Infantes diu sunt calida
 lauandi: quo minus tentent conuulsiones:*

L'Examen des Esprits. 595

usque crescant & melioris caloris fiant.

Par laquelle sentence il est en charge de lauer les enfans avec eau chaude beaucoup de fois, afin qu'ils croissent plus aisement, & qu'ils se facent de bonne couleur. Cela s'entend des enfans qui sortent secs du ventre de leur mere, desquels il faut amender la mauuaise temperature, en leur appliquant les qualitez contraires. Galien dit que les Allemans ont coustume de lauer leurs enfans en la riuere, aussi tost, qu'ils sont nez, leur semblant aduis que comme le fer qui sort ardent de la fournaise, se renforce & endurecit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quand on le lue avec eau froide. Galien blasme ceste maniere de faire, & tient que cest vne grande folie: en quoy il a bien raison: car combien que par ce moyen le cuir luy deuiant dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedans le corps, n'ayant voye

C c ij

*Au 2. li.
de la cō-
seruatiō
de la sã-
rité.*

596 L'Examen des Esprits.

ouuerte pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfans, qui ont beaucoup d'humidité, avec eau chaude & salec: car en consommant l'humidité superflüe, on les rend acheminez à la santé, & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offenzés à chacune occasion, & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cherche vn autre propre: & si d'auanture tous les passages luy sont bouchez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche, & qui luy est nuisible. Parquoy de deux extrêmes, il vaut mieux pour la santé auoir le cœur vn peu dur & serré, que mol & ouuert. Secondement

*Au lin.
de l'air,
lieux &
eaux.*

quand l'enfant vient de naistre, il faut que nous le facions amy des vents & des alterations de l'air, sans le tenir tousiours à l'abry ou à couuert: car il se rendra lasche, féminin, ignorât, & peu de forces, & mourra en trois iours. Hipocrate dit qu'il n'y a chose qu

debilité tant la chair que de demeurer toujours en lieux préseruez du froid, & chaleur, & qu'il n'y a meilleur remède pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds froids, humides, & secs. Et pour ceste cause, Aristote demande, pourquoy *En la r. selt pro. ble. 10.* ceux qui vivent aux galeres sont plus sains, en terroir marécageux? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on considère le mauvais tēps qu'ils ont, de dormir sur la dure tous vestus, au serain, au soleil, ou froid & a l'eau, & n'ayans à demy leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du monde, pource qu'ils ont desjà accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'estonne de rien. Au contraire voyons apertemēt que l'homme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du vent est despeché en trois iours, & pour ceste cause on peut bien dire, *Qui diligit animam suam in hoc mundo perdet eam:* car personne ne se peut garder des alterations de l'air. Il vaut mieus s'ac-

398. *L'Examen des Esprits*
coustumer à tous, & que l'homme
ne se soucie des iniures de l'air, &
vive tousiours en peine.
Le vulgaire pense que l'enfant naist
tendre & delicat, & que sortant du
ventre de la mere, il ne peut en durer
l'air froid sans recevoir vn grand dō-
mage: mais il s'abuse grandement, car
cōbien que l'Alemagne soit vn pays
tant froid, ils mettent neantmoins les
enfans sortant du ventre de la mere,
dedans l'eau: enquoy encor qu'ils
faillent lourdement, si est-ce que les
enfans ne s'en trouuent mal, & n'en
meurent pas. La troisieme chose qu'il
faut faire, est de trouver vne ieune
nourrice, de temperament chaude
& seiche, ou suiuant nostre doctrine
froide & humide au premier degré,
nourrie à la peine, accoustumee a
dormir à terre, à manger peu, & qui
soit mal vestuë, & qui soit faite à aller
au serain, & endurer le froid & le
chaud. Vne telle nourrice aura le lait
bien ferme & accoustumee aux alter-
rations de l'air, duquel l'enfant est
long temps nourry & maintenu, les

BLU 3811
L'Examen des Esprits. 599
membres de l'enfant en seront mer-
ueilleusement fermes. Si elle est di-
serete & aduilee, cela fera grand bien
à son esprit, pource que le lait d'une
telle nourrice est chaud & sec, qui sont
deux qualitez par lesquelles se corri-
gera la grande froideur & humidité
quel'Enfant apporte du ventre de la
mere. Or combien importe aux for-
ces de la creature, de teter le lait
d'une nourrice qui s'exerce se prou-
ue clairement de chevaux, lesquels
fortans des iumens qui travaillent &
labourent, sont bons courriers, & du-
rent long temps au travail. Mais si les
iumens sont tousiours à leur aise, pais-
sans au pré, les chevaux qui en sortent
ne se peuuent tenir, de la premiere
carriere qu'on leur donne. Il faut ad-
uiser aussi de mettre en la maison une
nourrice, quatre ou cinq mois deuant
l'enfantement, & luy bailler à man-
ger les mesmes viandes que mange la
femme enceinte, afin qu'elle ait loisir
& temps de consommer le sang & les
autres mauuaises humeurs prouenuës
des mauuais alimens qu'elle auoit
Cc iij

Manger mangé au commencement, & afin que
une fois l'enfant incontinent qu'il sera n'ay,
noucher tette le mesme lait, duquel il s'est
douce- maintenu au ventre de sa mere, au
ment moins fait des mesmes viandes. Le
4^e che- quatrième poinct qu'il faut obseruer
miner, & garder est de n'accoustumer l'en-
na. lib. fant à dormir en vn liect mol, à estre
de sala- trop vestu, & à manger beaucoup.
br. diara. Car Hipocrate dit que ces trois cho-
 ses offécent & desseichent la chair, &
 les contraires les engressent. Ce fai-
 sant l'enfant sera de grand esprit, fort
 sain, & viura long temps, a raison de
Celse. au siccité. Et au contraire, il se remplira
2. liure. de sang, & se fera d'une constitution
 mauuaise, que Hippocrate appelle,
Athletique, & la tient fort dangereu-
 se. Par ceste maniere de viure, se nour-
 rit l'homme le plus sage qui fut iamais
 au mode Christ nostre Redempteur
 entant qu'homme, excepté que pour-
 ce qu'il nasquit hors de Nazareth, sa
 mere d'auanture, ne trouua de l'eau
 fallée à propos, afin de le lauer. Cela
 estoit vne coustume Iudaïque & de
 toute l'Asie, introduite par aucuns.

sages medecins, pour la santé des enfans: Et ainsi le Prophete dit, *Et quando nata es in die ortus tui, non es praecisus umbilicus tuus & aqua non est lota in salute, nec sale salita, nec involuta pannis.* Au demeurant incontinent qu'il fut né, il cōmēça à s'accoustumer au froid & aux autres alterations de l'air. Son premier liēt fut contre terre, estant mal vestu, comme s'il eust voulu garder la recepte d'Hipocrate, & bien tost apres il fut porté en Egypte (pays fort chaud) où il fut tout le temps qu'Herodes vesquit, & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy donnoit le laiēt bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: ceste viande estoit la partie grasse du laiēt, mangée avecques miel, & pourtant Esaye à dit *Butyrum & mel comedet, ut sciat reprehare malum & eligere bonum.* Par lesquelles paroles il semble que le Prophete ait voulu donner à entendre, que combien qu'il

En l'Exe
ch. 16.

Chap. 7

Cc v

602. L'Examen des Esprits.
fust vray Dieu, il deuoit aussi estre
homme parfait, & que pour acquerir
science naturelle, il deuoit user des
mesmes diligences desquelles vsent
les autres enfans des hommes. Cela
semble difficile à entendre, & estrange
de penser que Christ nostre Redempteur,
pour manger du beurre & miel, estant
enfant, deust scauoir reprouuer le mal
& eslire le bien, quand il seroit grand,
veu qu'il estoit comme il est, Dieu de
scauoir infini, & ayant autant qu'homme,
toute la science infuse, qu'il pouuoit
receuoir selon sa naturelle capacité.
Parquoy est-il certain, qu'il scauoit
autant au ventre de sa mere, comme
quand il auoit 33. ans, sans manger
beurre ny miel, ny se seruir d'autres
moyens naturels que la sagesse humaine
requiert. Ceneantmoins est-ce beaucoup
que le Prophete ait remarqué la viande
que les Troyens & Grecs auoient
coustume de donner à leurs enfans,
pour les faire ingratz & sages: &
qu'il ait dit, *Vt scias reprobare malum,
& eligere bonum*: pour entendre qu'à

raison de ses alimens, Christ nostre Redempteur (entant que homme) a plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vſé d'autres viandes contraires: ou bien il faut expliquer ceste particule (v) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en parlant par tel termes. Ainsi donc nous deuons supposer que en Christ nostre Redempteur y auoit deux natures (côme il est vray, & ainsi la foy nous le monstre) l'une diuine, entant qu'il estoit & est vray Dieu & l'autre humaine, cōposée de l'ame raisonnable & du corps elementel, dispose & organisé comme l'ont les autres enfans des hommes. Quant à la premiere nature, ne ne sçauons que dire de la sagesse de Christ nostre Redempteur, pource qu'elle est infinie, sans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre chose: car pource qu'il est Dieu, il estoit aussi sage au ventre de la mere comme il estoit a trente trois ans: pource qu'il l'est de tout temps. Mais en ce qui concerne la seconde nature, il faut sçauoir que l'ame de

Cc vj

Christ, dès que Dieu la crea, fut bienheureuse & glorieuse, cōme elle l'est aujour d'huy: & puis qu'il joiissoit de l'essence diuine & de son haut sçauoir, il est certain qu'il n'ignoroit aucune chose, & qu'il auoit autant de science infuse, que pouuoit tenir sa naturelle capacité: mais avec tout cela, il est certain que comme la gloire se communiquoit aux instrumens du corps, (à raison de la Redemptiō du genre humain) aussi ne faisoit pas la science infuse, pour n'estre le cerueau disposé ny organisé des qualitez & substances necessaires, à ce que l'ame par tel instrument peut discourir & philosopher. Car si nous auons souuenance de ce que nous auons dit, au commencement de cest Œuvre, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'instrument, par lequel elles se doiuent exercer & le sujet qui les doit receuoir, tiennent les qualitez naturelles: que chacune grace a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame raisonnable eit acte du corps: & qu'elle

n'œuvre, sans se servir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre Redempteur estant nouveau né, estoit fort humble, pource qu'en tel âge c'est vne chose naturelle & cōuenable: mais l'ame d'iceluy, pour estre si grande en quantité, ne pouoit naturellement discourir ne philosopher avec tel instrument. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ny à l'imagination ny à l'entendement, pource que ces trois puissances sont organiques (cōme nous l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfection qu'elles doiuent auoir. Mais le cerueau se desseichant avec le temps, l'ame raisonnable manifestoit tous les iours d'auantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se préd des choses que les enfans oient, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils sentent, goustent & touchent. Il est certain que Christ nostre Redempteur auoit cestelà, comme les autres enfans des

S. Tho.
met vne
troisiè-
me sci-
ce en
Christ,
es l'ap-
pelle ac-
quise a-
uec l'en-
tende-
ment
agent,
p. q. 10

art. 4.
 Et 9. 12.
 art. 2.

Aul. de
 l'art de
 Medec.
 lib. 12.

hommes. Et ainsi que pour bien voir les choses, il auoit besoin de bōs yeux, & pour ouïr le son de bonnes ouïes, aussi auoit il besoin de bon cerueau, pour iuger du bien & du mal. De plusieurs sens Catholiques que l'escriture sainte peut receuoir, ie tiens tousiours celuy de la lettre meilleur qui oste aux formes & vocables leur propre & naturelle significatiō. Quāt aux qualitez & substances que doit auoir le cerueau, nous auons desia dit suiuant l'opinion d'Heraclite que la siccité fait l'ame tres sage, & suiuant l'opiniō de Galien, nous auons prouué qu'estant le cerueau composé de substance fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre Redempteur acqueroit siccité, auēc l'âge: car des que nous naissons iusques à l'heure que nous mourons, nostre chair se desseiche & s'essuye, & mesmes nous deuenons plus scauans. Les parties delicates & subtiles du cerueau d'iceluy se refaisoient en mangeant les viandes qu'à dit le prophete Esaye. Car puis qu'à toute heure il luy estoit

besoin prendre nourriture, & reparer la substance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande seulement; & nō avec aucune autre matiere, il est certain que s'il eust tousiours mangé de grosse chair, son cerueau se fust rendu gros en peu de temps, & eust acquis vn mauuais temperament, avec lequel son ame raisonnable n'eust peu reprouuer le mal, ny eslire le bien, sinon par miracle, & vsant de sa diuinité. Mais Dieu voulant qu'il fust nourry par les moyens naturels, commanda qu'il vst des viandes tant delicates, desquelles le cerueau d'iceluy fust tellement composé & organisé, que sans se seruir de la science diuine ny infuse qui estoit en luy, il pouoit naturellemēt rejeter le mal, & eslire le bien, comme les autres enfans des hommes.

*Fin de l'Examen & differences des
Esprits humains.*

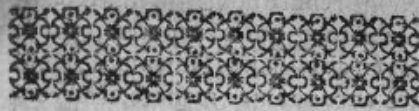


TABLE DES SOMMAIRES.



*CY se prouue par exemple,
que si l'enfant n'a l'esprit re-
quis pour apprendre la science
qu'il veut estudier, il perd
temps de l'ouyr des bons maistres, & ne
gagnerien d'auoir beaucoup de liures,
& de traualier, les fueillerter toute
sa vie.*

Chap. I.

*Icy est demonst're que la nature est celle qui
rend l'homme habile à apprendre les
sciences.*

Chap. II.

*Quelle partie du corps doit estre bien tem-
perée, afin que l'enfant soit de bon es-
prit.*

Chap. III.

*Icy se demōst're que l'ame uegetatiue sen-
sitiue, & raisonnable, est scauante de
soy, ayant le temperament conuenable,
pour exercer son offic.*

Chap. IIII.

Icy est demonstre que de trois seules qualitez, chaleur, humidité, & siccité, produisent toutes les différences d'esprits de l'homme. Chap. v.

Aucuns argumens contre la doctrine du precedent chapitre. Chap. vi.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demeurer au corps que pour raisonner, il est demonstre icy qu'il ne sensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle. Chap. vii.

Comme est donnee à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant la contraire. Chap. viii.

Comme il est prouvé que l'eloquence ne peut estre aux hommes de grand entendement. Chap. ix.

Comme se preuue que la theorique & la theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination. Chap. x.

Comme la theorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouverner une republi-

que, à l'imagination. Chap. xi.
 Comme se prouue qu'une partie de la
 theorique de Medecine appartient à la
 memoire: l'autre partie à l'entende-
 ment, & la pratique à l'imaginacion.

Chap. xii.

Comme se declare à quelle difference
 d'habilité appartient l'art militaire:
 & par quels signes se cognoist l'homme
 pourueu de ceste maniere d'esprit.

Chap. xiii.

Comme se declare à quelle difference
 d'habilité appartient l'office de Roy, &
 quels signes doit auoir celuy qui aura
 ceste maniere d'esprit. Chap. xiiii.

Comme les peres doiuent engendrer en-
 sans sages & d'esprit sel que les lettres
 requierent: en quoy se trouuent choses
 notables.

Chap. xv.

Comme l'on cognoist en tout homme, quels
 degrez il y a de chaleur & siccité. §. i.
 Avec quel homme la femme se doit ma-
 rier afin de concevoir. §. ii.

Quelles diligences il faut employer afin
 d'engendrer garcon, & non des filles.
 §. iii.

Quelles diligences se doiuent employer, à

ce que les enfans soient ingenieux &
 sages. §. III.
 Quelles diligences sont requies pour con-
 server l'esprit aux enfans, depuis qu'ils
 sont nez & formez. §. V.

Fin de la table.